

ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS
EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.
QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur
du Roy, rue Saint Jacques, aux Cicognes.

M. DC. LXXXV.
AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ

ENTRETIENS

SUR LES VIES

ET

SUR LES OUVRAGES

DES

EXCELLENS PEINTRES

ANCIENS ET MODERNES.

QUATRIÈME PARTIE.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN MARIE-CRAMOISY, Imprimeur
du Roy, rue Saint Jacques, aux Cordons.

M. DC. LXXV.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAJESTÉ

ENTRETIENS
SUR LES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS
ANCIENS ET MODERNES.
QUATRIÈME PARTIE.
SEPTIÈME ENTRETIEN
PENDANT
si l'on veut
que le Roy
par son
ne faille
être couronné
de la couronne
de la gloire



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.
QUATRIÈME PARTIE.

SEPTIÈME ENTRETIEN.

PENDANT ces Campagnes si fameuses, & dans le temps que le Roy portant la terreur par tout où il portoit ses pas, ne faisoit point d'actions qui ne fussent couronnées des mains de la Victoire: on ne laissoit pas de jouir dans le milieu

A

2 ENTRETIENS SUR LES VIES
de la France d'un doux repos & d'une heu-
reuse tranquillité. La magnificence de ce Mo-
narque paroissoit toûjours également dans la
structure des Maisons Royales & dans les ou-
vrages des plus beaux Arts. C'estoit parti-
culièrement à Versailles qu'un grand nom-
bre d'Ouvriers, conduits par les plus excel-
lens Maistres, travailloient avec émulation
pour la gloire d'un Prince qui sacrifioit son
repos & ses veilles pour le bien de l'Estat,
& pour la felicité de ses Peuples. Les Etran-
gers, & ceux qui jouïssent dans Paris de
la seûreté où ses armes victorieuses les met-
toient, alloient pendant son absence admirer
cette Royale Maison, & considerer tant de
choses rares & surprenantes qui la compo-
sent. Pymandre, à qui l'âge avancé & les
nobles inclinations font chercher ces inno-
cens plaisirs, me convia un jour d'y aller
avec luy, & de partir de grand matin, afin
d'avoir plus de temps pour nous promener,
& pour gouster avec plus de loisir la joye
qu'on ressent dans un séjour si délicieux.

Nous considerasmes d'abord la disposition
de tous les édifices qui n'estoient pas encore
dans l'estat où ils paroissent aujourd'huy: &
il me souvient que Pymandre voyant avec

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 3

quel soin & quelle dépense on ornoit tous les endroits du petit Parc, fit un pronostic sur la grandeur où l'on verroit bientôt le Chasteau, parce que la demeure du Roy devoit répondre à la beauté de tous les autres lieux dont elle est accompagnée.

Nous passâmes la matinée à voir ces bosquets & ces fontaines qui font l'étonnement & l'admiration de tout le monde, non-seulement par la belle & ingénieuse disposition de tous ces differens endroits, & par la richesse du marbre, du bronze, & des autres matieres qu'on a employées pour leur embellissement : mais par cette quantité d'eaux qui sortent de toutes parts, & en si grande abondance, qu'on pourroit croire que des fleuves entiers & mille fontaines se soient fait des routes & des chemins sous terre, pour venir rafraischir ces lieux malgré la Nature qui les en a détournés. Il semble mesme, que pour plaire au plus grand Roy de la terre, ces eaux rompant tous les obstacles qui s'opposent à leur passage, fassent des efforts extraordinaires pour sortir avec plus d'impetuosité. On en voit une partie qui s'éleve jusques au Ciel ; une autre qui se répandant entre les cailloux & sur le gazon,

4 ENTRETIENS SUR LES VIES

fait mille differens tours, dont les divers effets & le bruit confus de leur chute & de leur murmure charment les yeux & les oreilles de ceux qui s'arrestent à les considerer.

Il est vray aussi que nous ne pouvions quitter l'endroit où est la fontaine d'Encelade. Le corps de ce Geant paroist comme accablé sous de puissantes masses de pierre: on voit seulement sa teste & quelques parties de ses bras & de ses jambes, qui semblent faire des efforts pour se dégager. Il a le visage tourné vers le Ciel, & de sa bouche sort avec violence un gros bouillon d'eau, qui s'éleve plus haut que les arbres, & qui accompagné de plusieurs autres qu'on voit sortir d'entre les rochers, forment une montagne d'eau, sous laquelle Encelade se trouve couvert.

Les eaux de cette fontaine, celles de la Renommée, & de plusieurs autres lieux tous agréables & charmans, nous arrestèrent tout le matin avec plaisir; & comme nous retournâmes l'apresdisnée pour passer la plus grande chaleur du jour dans les bosquets, Pymandre appercevant un siege dans un endroit assez retiré, Je suis d'avis, me dit-il, que nous demeurions icy le reste du jour à prendre le frais, & à nous entretenir. Nous ne ferons

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 5

pas assis sur l'herbe, comme l'estoit Socrate sous ce plane, lors qu'il donnoit des enseignemens à ses amis; ni sur des carreaux, comme ces Romains dont Cicéron rapporte les conférences. Cependant l'ombrage de ces arbres est bien aussi délicieux que celui du plane dont parle Platon, & qui plaisoit si fort à Socrate son maistre; & ce siege ne nous sera pas moins commode que les carreaux que Crassus avoit soin de faire donner à ses amis; lors qu'il les entretenoit dans sa maison de Tusculle, qui assurément n'avoit pas les charmes de celle-cy. L. 1. de Orat.

C'est dont je ne doute pas, luy dis-je: mais il nous faudroit ou quelques Philosophes, ou quelques personnes sçavantes, telles que l'estoient ces Anciens, pour lier une conversation semblable à celles dont vous parlez, & pour vous rendre les momens que nous devons passer icy, aussi agréables que l'estoient ceux de ces Grecs & de ces Romains.

Ces grands Hommes, repliqua Pymandre, parloient de ce qui estoit de leur temps. Socrate donnoit des leçons de Morale. Crassus & ses amis faisoient des réflexions & des pronostics sur l'estat de la Republique Romaine; & après avoir bien discouru des malheurs

6 ENTRETIENS SUR LES VIES

dont elle leur sembloit menacée, ils changerent enfin de propos. Pour chasser de leur esprit ces fascheuses pensées, ils prirent pour sujet de leurs conversations, des entretiens moins serieux & plus divertissans.

Graces à Dieu, répondis-je, nous sommes dans un temps où nous ne sçaurions rien augurer que de favorable & d'avantageux à l'Estat. Comme le Roy en prend luy-mesme le soin, & qu'il le gouverne d'une maniere qui rendra son regne le plus glorieux qui ait jamais esté, jouïssons par avance du bonheur qu'il va répandre sur la Terre par l'heureuse Paix qu'il veut donner à tant de Peuples. Nous avons tous les jours mille occasions d'admirer sa vertu & son courage. Nous voyons icy des effets de sa magnificence.

Ainsi, reprit Pymandre, sans souhaiter presentement d'autre compagnie, cherchons donc pour nous entretenir, une matiere convenable au lieu où nous sommes. Si vous voulez achever ce qui vous reste à me dire des Peintres qui ont travaillé jusques-à-present, il me semble que le temps & le lieu ne peuvent estre plus propres pour cela.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 7

Je sçay, repartis-je, que c'est une obligation dont il faut que je m'aquite, & j'espere que vous serez bientost entierement satisfait. Car nous sommes, s'il faut ainsi dire, entrez en pais de connoissance, & dorénavant nous ne parlerons plus que de gens que nous avons pû voir. Je vais, pour vous contenter, poursuivre, comme nous avons commencé, par les Peintres les plus anciens, & par ceux qui sont morts les premiers. Il y en aura plusieurs desquels je ne diray que ce qui me semblera necessaire pour vous les faire connoistre, ou pour vous en faire souvenir.

Pendant que Porbus, qui est le dernier de ceux dont je vous ay entretenu, travailloit en France, HENRY LERAMBERT. HENRY LERAMBERT Peintre du Roy, que je vous ay déjà nommé, s'appliquoit particulièrement à faire des desseins de tapisseries. Celles qui sont dans l'Eglise de Saint Mederic, où l'Histoire de nostre Seigneur est representée, sont faites d'après ses cartons. Il fit en 1600. des desseins de tapisseries pour l'Histoire de Coriolan & pour celle d'Artemise. GUYOT. GUYOT natif de Paris travailloit aussi dans le mesme temps pour les Tapissiers qui estoient aux Gobelins. Vous

§ ENTRETIENS SUR LES VIES

GUYOT.

aurez peut-estre veû des ouvrages de cette manufacture où sont representez Gombault & Macée; d'autres, dont les sujets sont pris du Roman d'Astrée, & de l'Histoire de Constantin. Les desseins de ces ouvrages estoient de Guyot, sous lequel peignoit alors Jean Cottelle que vous avez connu, & qui est mort il n'y a pas longtemps.

BOBRUN.

Dans les salles de l'Hostel de Ville de Paris, où je vous ay dit que Porbus a fait plusieurs Portraits, on en voit qui sont de la main de LOUIS BOBRUN. Ce Peintre estoit oncle de Henry & de Charles Bobrun originaires d'Amboise. Loûis eût pour élèves ses neveux, & Simon Renard, dit Saint André.

VRAINS.

FERDINAND
ELLE.

Il y avoit aussi un Peintre Hollandois nommé VRAINS, qui a fait des Portraits dans le mesme Hostel de Ville. Mais l'un de ceux qui estoient le plus en réputation pour ces sortes d'ouvrages, estoit FERDINAND ELLE, de Malines. Il a laissé deux fils, Loûis & Pierre, dont l'un travaille encore aujourd'huy de Peinture.

Dans ces temps-là il venoit tous les jours à Paris des Peintres étrangers, & particulièrement

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 9

lièrement des Flamans & des Hollandois. Plusieurs s'y sont établis ; & ce sera d'eux, dont j'auray occasion de vous parler dans la suite. Car la Peinture estoit fort en vogue dans les Pays-Bas. JEAN MOMPRES qui demouroit alors à Anvers, estoit en reputation pour bien faire les Payfages.

HENRY CORNEILLE WROOM, né à Harlem dès l'an 1566. s'adonnoit particulièrement à représenter des Ports de mer & des Navires. Il avoit étudié en Espagne sous un Peintre fort mediocre : de là estant passé en Italie, il travailla pour le Cardinal de Medicis, & ce fut en ce temps-là qu'il fit amitié avec Paul Bril.

Ne me fistes-vous pas voir estant à Rome, dit Pymandre, des Tableaux d'un Peintre nommé AUGUSTIN TASSE, qui estoit en estime de bien représenter des Vaisseaux & des Tempestes de mer.

Ce Peintre, repartis-je, estoit de Boulogne en Italie. Il estoit élève de Paul Bril, & faisoit fort bien des fruits & du paisage. En 1610. il travailla à Gennes au Palais des Adornes, en la compagnie d'un Peintre Siennois nommé VENTURA SALIMBENI. Toutes les Peintures dont les maisons de Li-

10 ENTRETIENS SUR LES VIES

**AUG. TASS-
SE.** vourne sont ornées par dehors, sont d'Augustin Tasse, qui s'acquit par ces ouvrages beaucoup de reputation. Ce qu'il faisoit le mieux, estoit des Perspectives.

Il me semble, interrompit Pymandre, que pour la Perspective on faisoit état d'un Pere Theatin, & que nous allâmes un jour en voir de sa façon proche Montecavallo.

**LE P. MATHEO-
THEO.** Ce fut, repartis-je, à Saint Sylvestre que nous considérâmes ce que le Pere MATHEO ZACCOLINO y a peint. L'on peut dire que ce Religieux est un de ceux qui a le mieux sçû mettre en pratique toutes les regles de la Perspective, & qui dans toutes les choses qu'il a représentées en differens endroits, a donné des marques d'une grande étude & de beaucoup d'intelligence; l'estime que le Poussin en faisoit, luy doit tenir lieu d'un grand éloge. Il mourut en 1630.

TEMPESTE ANTOINE TEMPESTE mourut aussi dans la mesme année. Il estoit Florentin, & avoit appris les commencemens de la Peinture sous Strada Flamand, qui faisoit alors ces batailles qu'on voit à Florence dans le vieux Palais du Grand Duc. Après avoir travaillé quelques années avec son maistre, il alla à Rome, où il peignit aux Loges du

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES: II

Vatican, pendant le Pontificat de Gregoire ^{TEMPESTE} XIII. Ensuite il travailla à Caprarole pour le Cardinal Alexandre Farnese; & depuis il fit une si grande quantité d'ouvrages en differens endroits de Rome, qu'il seroit difficile de les marquer tous. Il avoit un genie particulier pour les batailles, pour les chasses, pour des cavalcades, & pour bien représenter toutes sortes d'animaux. Ce n'est pas la couleur qu'il faut considerer dans ses Tableaux; mais les dispositions & les expressions vives & naturelles de tout ce qu'il representoit. Il estoit fecond en pensées, & les exécutoit avec facilité. Il a fait un grand nombre de desseins qu'il ne finissoit pas beaucoup, se contentant d'exprimer son sujet, & de donner de l'esprit à ce qu'il figuroit. Le R. P. de la Chaize, Jesuite & Confesseur du Roy, aussi curieux & amateur des beaux desseins, que des medailles, dont il possède une parfaite connoissance, a un dessein rare & curieux que Tempeste avoit fait pour une These qu'un Palavicini vouloit dédier au Cardinal Ubaldini de Florence. L'invention en est agreable & bien trouvée, parce qu'il a pris le sujet de son Tableau sur l'origine des Armes des Ubaldini,

dont il a representé l'Histoire.

Ceux qui l'ont écrite, disent qu'en l'an 1184. comme l'Empereur Frederic I. estoit à la chasse, un cerf d'une grandeur extraordinaire, vint à sa rencontre. Un Ubaldinus qui estoit à sa suite, mettant pied à terre, prit ce cerf par son bois avec tant de force & d'adresse, qu'il l'arrêta tout court, & le retint jusques à ce que l'Empereur l'eust percé de son épée: Ce qui donna lieu à ce Prince, en memoire d'une action si extraordinaire, de vouloir que doresnavant les Ubaldini portassent pour Armes la teste & le bois d'un cerf. Tempeste a donc representé, dans une forest, l'Empereur à cheval, & suivi de sa Cour dans un équipage de chasse. On voit Ubaldinus descendu de cheval, qui arreste un cerf, pendant que l'Empereur le perce de son épée. Le Peintre s'est encore servi de testes & de bois de cerf, pour les ornemens qui environnent la These.

C'est dans l'invention & la disposition de ces sortes de sujets qu'on connoist particulièrement la fecondité de Tempeste, laquelle se voit dans le grand nombre d'estampes qu'il a mises au jour. Quoy-que la pluspart des

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 13

choses qu'il a gravées, soient de son invention ; il y en a néanmoins plusieurs qui sont d'après les desseins de divers Maistres. Les 40. planches qu'il a mises au jour d'après OTTO VENIUS, ou Octave Van - Veen, ne sont pas des moins considérables. Otto Venius vivoit du temps de Tempeste. Il estoit de Leyde, & fort estimé dans les Pays-Bas, non seulement pour ses ouvrages ; mais pour le grand sçavoir & pour les belles qualitez qui estoient en luy. Il peignoit pour le Duc de Parme, & depuis demeura entièrement attaché au service de l'Archiduc Albert. C'est de luy les Emblèmes d'Horace que vous avez vûës gravées. Il y a dans l'Eglise Cathedrale de Leyde, un Tableau, où il a representé la Cene de Nostre-Seigneur, qui est un ouvrage qu'on estime beaucoup. Il eut pour disciple Paul Rubens, dont nous parlerons dans la suite.

Les Planches que Tempeste grava d'après Otto Venius, representent l'Histoire des sept Infans de Lara.

Pymandre m'ayant interrompu, pour me dire que cette Histoire luy estoit inconnuë, je luy repartis : Bien que plusieurs Poëtes & quelques-uns des meilleurs Historiens Espa-

14 ENTRETIENS SUR LES VIES

TEMPESTE

gnols en ayent fait mention, je ne voudrois pas néanmoins vous la donner comme une chose veritable, du moins dans toutes les circonstances qu'elle a esté gravée. Cependant telle qu'elle puisse estre, elle a servi d'une ample matière à ces deux Peintres, pour exercer leur genie, & peut-estre par l'ordre de quelque grand Seigneur d'Espagne, de la famille de Lara. Pourveu que cette digression ne vous soit pas ennuyeuse, je tâcheray de vous en dire ce que ma memoire me pourra fournir.

Pymandre m'ayant témoigné que je luy ferois plaisir, je continuay ainsi mon discours : Gonçalo Gustios ou Gustos, Seigneur de Salas de Lara, estoit issu des Comtes de Castille. Tous les Ecrivains Espagnols ont avantageusement parlé de luy & de la Noblesse de sa Maison. Il épousa Doña Sancha, sœur de Ruy Velasquez Seigneur de Bylaren. De cette Dame, qui ne fut pas moins recommandable par sa vertu que par sa naissance, il eut sept fils, qui se rendirent celebres sous le nom des sept Infans de Lara. Le Comte Dom Garcia Fernandez, qui estoit leur cousin, & fils de Dom Fernand Gonçalez, frere aîné de leur pere, les fit tous

Garibay
Compend.
Hist. l. 10.
c. 14.
Mariana
Hist. diEsp.
l. 8. c. 9.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 15

Chevaliers en un mesme jour. On avoit pris beaucoup de soin à les bien élever & à les instruire dans les exercices convenables à leur naissance : Et de leur part, ils avoient si bien répondu aux soins qu'en avoit pris Nuño Salido leur Gouverneur, homme sage & prudent, qu'ils passaient pour les plus accomplis Chevaliers qui fussent alors. Ils estoient dans la fleur de leur âge, lorsque Ruy Velasquez leur oncle, prit pour femme Doña Lambra, cousine de pere & de mere de Dom Garcia Fernandez. Les nôces se firent dans la Ville de Burgos, où assista le Comte Dom Garcia Fernandez, & plusieurs Seigneurs de Castille, de Leon, de Navarre & de divers autres lieux. Elles furent magnifiques ; & la solemnité en fut si grande, qu'elle dura cinq semaines entières, pendant lesquelles ce ne furent que festes & réjouissances publiques. Gonçalo Gustos & Doña Sancha sa femme, s'y trouvèrent avec les sept Infans & leur Gouverneur Nuño Salido.

Pendant ces festes, il arriva un jour qu'à l'occasion de certains jeux & courses à cheval, il survint un differend entre Gonçalo Gonçalez, qui estoit le plus jeune des sept

Infans, & un Chevalier nommé Alvar Sanchez, cousin germain de la nouvelle Epouse Doña Lambra. Les choses allerent si avant, que si le Comte Dom Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos ne se fussent fortement employez à mettre la paix entre les deux partis : les réjouissances de la nôce eussent esté troublées par quelque signalé malheur. Cependant, l'accord qui fut fait, n'empêcha pas que Doña Lambra qui avoit pris à cœur les interests d'Alvar Sanchez son cousin, ne se sentît offensée de ce qui luy estoit arrivé, & qu'elle n'en conçût une haine mortelle contre les sept Infans, bien qu'ils fussent neveux de Ruy Velasquez son mary.

Après que les jours de feste furent passez, Doña Lambra & Doña Sancha sa belle-sœur estant alors à Barbadillo avec les sept Infans qui avoient accompagné la nouvelle Epouse pour luy rendre plus d'honneur; il arriva que Gonçalo Gonçales estant dans le jardin où il baignoit un faucon dans le bassin d'une fontaine, Doña Lambra qui cachoit toujourns dans son ame un secret desir de vengeance, appella un de ses esclaves, & pour se satisfaire par un signalé affront, selon

selon la coûtume d'Espagne, luy commanda de prendre un concombre trempé dans du sang, & d'en frapper Gonçalo Gonçalez par le visage. Cét ordre ne fut pas plûtôt donné, que l'esclave le mit à exécution. Gonçalo Gonçalez & ses freres qui n'estoient pas éloignez de luy, surpris & irrités d'une telle injure, coururent en mesme temps après l'esclave qui s'estoit retiré auprès de sa maîtresse. Comme ils jugèrent bien qu'il n'avoit rien fait que par son ordre, ils n'eurent nul respect pour elle; & nonobstant les efforts qu'elle fit pour le sauver, ils tuèrent à ses pieds celui qui venoit de les offenser si cruellement; après quoy ils prirent leur mere Doña Sancha, & s'en allèrent à Salas.

Cela se passa pendant l'absence de Gonçalo Gustos & de Ruy Velasquez, qui étoient allez avec le Comte Dom Garcia Fernandez, visiter quelques places de la Castille. De sorte qu'à leur retour ils furent fort surpris & fort touchés, lorsqu'ils apprirent une si fâcheuse nouvelle. Si-tost que Doña Lambra vit son mary, elle n'épargna ny les plaintes ny les larmes pour le toucher & pour le porter à venger l'outrage qu'elle

disoit avoir reçu des sept Infans. Ruy Velasquez, au lieu de considerer combien sa femme estoit naturellement emportée, & capable d'une forte haine; entra trop facilement dans ses sentimens, & luy promit avec beaucoup d'imprudencce, tout ce qu'elle desira de luy.

Pour mieux venir à bout des malheureux desseins qu'ils avoient formez, il convia Gonçalo Gustos & ses enfans, d'aller à Barbado, où estant arrivez, il se fit une reconciliation feinte à l'égard de Ruy Velasquez, qui couvroit sa trahison de l'apparence d'une veritable amitié. Car pour marquer davantage à son beau-frere la confiance qu'il avoit en luy, il le pria d'aller trouver le Roy de Cordouë, qui devoit estre pour lors le More Hissem, afin de le remercier de quelques graces qu'il en avoit reçûës.

Gonçalo Gustos fort aise d'avoir occasion de luy rendre service, accepta cette commission avec joye; & après s'estre rendu chez luy à Salas, pour se disposer à faire ce voyage, il en partit aussi-tost qu'il eut reçû les lettres écrites en Arabe, que Ruy Velasquez luy envoya, & se rendit en peu de temps à Cordouë, ne sçachant pas qu'il por-

L'an 969.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 19
toit dans ces lettres l'arrest de sa mort. Car Ruy Velasquez écrivoit au Roy des Mores , de le faire mourir , & d'envoyer des troupes du costé d'Almenar , où il mettroit entre leurs mains les sept Infans , parce qu'eux & leur pere porteur de la lettre , estoient les plus dangereux ennemis qu'eussent les Mores , & que c'estoit dans la valeur de ces Chevaliers que le Comte Dom Garcia Fernandez, son ennemy , mettoit ses principales forces.

Lorsque le Roy de Cordouë eut lû cette lettre , quoy-que Mahometan & ennemy des Chrestiens , il ne voulut pas , comme Prince sage & bien avisé , executer précipitamment tout ce qu'elle contenoit. Il fit seulement mettre en prison celuy qui la luy avoit renduë , & envoya ses gens au mesme lieu que Ruy Velasquez luy avoit marqué.

Pendant que Gonçalo Gustos estoit en prison , il trouva moyen de se faire aimer de la sœur du Roy ; & les choses furent si avant entre eux , qu'elle devint enceinte.

D'autre costé Ruy Velasquez qui avoit donné tout l'ordre necessaire pour le dessein qu'il avoit projectté , s'en alla du costé d'Almenar accompagné des sept Infans , qui avoient avec

eux deux cens Cavaliers. Durant le voyage Nuño Salido eut certains présentimens qui le luy faisoient faire avec repugnance, & qui le portèrent plusieurs fois à vouloir empêcher les jeunes Infans d'aller plus avant. Il fit mesme tant d'efforts pour cela, que Ruy Velasquez craignant qu'enfin il ne rompît toutes les mesures qu'il avoit prises, s'emporta contre luy; & peu s'en falut que cela ne causât du desordre parmy les troupes. Les choses neanmoins s'appaisèrent, & Ruy Velasquez cacha sa perfidie jusques à ce qu'étant arrivez devant Almenar, dans la campagne d'Ariavane, il conféra avec quelques-uns des Mores, pour mettre son dessein à exécution. Etant demeurez d'accord qu'ils dresseroient une embuscade aux sept Infans, Ruy Velasquez dans les ordres qu'il donna pour la marche, fit si bien qu'ils tombèrent dedans avec leur ouverneur & les deux cens Cavaliers de leur suite. Nuño Salido qui estoit toujourns dans la défiance, s'en aperçût le premier, & en avertit les autres; mais ils estoient si proches des ennemis, qu'ils ne pûrent éviter de combattre.

Ils firent tout ce que les plus vaillans hommes peuvent faire en de semblables oc-

casions. Cependant comme les Mores étoient au nombre de dix mille , il falut enfin ceder à un si grand nombre, qu'ils avoient néanmoins beaucoup diminué par leur genereuse resistance. Les deux cens Chevaliers furent tous tuez, & avec eux, Fernand Oonçalez l'un des sept Infans , & Nuño Salido leur Gouverneur.

Les six freres qui restoit, envoyèrent demander du secours à Ruy Velasquez leur oncle, ne sçachant point qu'il fût l'auteur de cette trahison. Il leur manda qu'il estoit assez empêché de son costé à se défendre. Il y eut néanmoins trois cens Cavaliers qui se détachèrent sans son ordre, & qui s'estant joints avec les Infans, retournèrent attaquer les Mores. Mais la fortune ne leur fut pas plus favorable qu'aux premiers. Ils furent tous tuez ; & enfin les six freres après avoir vaillamment combattu, furent pris par les Mores , qui après les avoir fait mourir , envoyèrent leurs testes avec celles de Fernand Oonçalez & de leur Gouverneur, au Roy de Cordouë.

Quant à Ruy Velasquez, il retourna chez luy après cette exécution si indigne d'une personne de sa naissance.

Le Roy ne put regarder les testes des sept Infans , sans témoigner de la douleur de la mort de tant de braves Chevaliers. Il les fit voir à Gonçalo Gustos , qui connoissant alors l'excès de son malheur, tomba demy-mort , & ensuite fondit en larmes dans le sentiment de son desastre. Le Roy More touché des maux de ce pere infortuné , & de sa miserable vieillesse , le mit en liberté , & mesme luy donna de quoy s'en retourner.

Avant que de partir , il s'entretint avec l'Infante More , & résolurent ensemble de ce qu'elle auroit à faire , quand elle seroit délivrée de l'enfant dont elle estoit grosse : après quoy ayant pris congé du Roy , il s'en alla à Salas , où il apprit quelque temps après que la Princesse More estoit accouchée d'un fils qui fut nommé Mudara Gonçalez.

On dit que les corps des sept Infans ayant esté retirez des mains des Mores , furent portez dans le Monastere de Saint Pierre d'Arlanca , où les Religieuses montrent encore aujourd'huy leur sepulture , comme aussi celle de Gonçalo Gustos leur pere , & de Doña Sancha leur mere. Toutefois les Religieux du Convent de Saint Milan de la

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 23

Cogolla , font voir chez eux neuf tombeaux de pierre fort anciens , qu'ils assûrent estre ceux des sept Infans , de leur pere & de leur Gouverneur.

Quant à Mudara , il fut élevé avec beaucoup de soin à la Cour du Roy son oncle , qui l'aimoit tendrement. Lorsqu'il eut atteint l'âge de dix ans , il fut armé Chevalier ; ce qui se fit avec beaucoup de réjouissances pour l'honorer davantage.

A quelque temps de là , sa mere ayant jugé à propos de luy découvrir qui estoit son pere , elle luy apprit aussi toutes les aventures qui avoient precedé sa naissance , entre autres la mort des sept Infans ses freres , qui avoient fini leurs jours par une infame trahison , dans les campagnes d'Ariavane aux environs d'Almenar. Son jeune cœur fut sensiblement touché par le récit de tant de choses fâcheuses ; & desirant passionnement de voir Gonçalo Gustos son pere , il demanda au Roy son oncle la permission de l'aller trouver , lequel non seulement luy accorda sa demande , mais luy donna un corps de cavalerie considerable pour l'accompagner jusques à Salas , où ayant esté reconnu de son pere , il en fut reçu avec

beaucoup de joye. Ensuite quittant la Secte de Mahomet, il receut le Baptesme. Pendant qu'il séjourna avec son pere, il apprit beaucoup de circonstances concernant son histoire, que sa mere ne luy avoit pas pû dire; & comme il conceut une forte haine contre Ruy Velasquez, il résolut de venger la mort de ses freres. Un jour ayant sceu qu'il estoit à Burgos, il y alla aussi-tost dans la resolution de le punir de ses crimes. Le Comte Dom Garcia Fernandez ayant sceu son arrivée & son dessein, moyenna entre eux une trêve pour trois jours, croyant pendant ce temps-là faire quelque accommodement. Mais ce temps expiré, Ruy Velasquez sortit de nuit de la ville; & lorsqu'il pensoit se retirer, Mudara l'ayant suivi, l'attaqua en chemin, & luy osta la vie. Comme le temps ne luy parut pas propre pour traiter de la mesme sorte Doña Lambra, parcequ'elle estoit sœur du Comte Dom Garcia Fernandez, il attendit que le frere fût mort; après quoy les uns disent qu'il la fit brûler, & d'autres, qu'elle fut lapidée & brûlée ensuite.

Depuis que Mudara Gonçalez eut vengé la mort de ses freres, il fut encore plus consideré de Doña Sancha, qui avoit
déjà

déjà beaucoup d'amitié & de tendresse pour luy, tant à cause qu'il ressembloit de visage à Gonçalo Gonçalez le plus jeune des sept freres, que parce qu'il passoit pour un des plus vaillans Chevaliers de ce temps-là.

Doña Sancha l'adopta pour son fils, & la cérémonie qui s'en fit, paroist si bizarre, qu'elle merite bien d'estre remarquée. Le jour mesme qu'il fût baptizé, il fut fait Chevalier par le Comte de Castille Dom Garcia Fernandez; & sa belle-mere, pour marque de son adoption, prit une chemise, & au lieu de l'en revêtir à la manière ordinaire, elle le fit seulement entrer dans la manche qui estoit fort large: en sorte que la teste sortoit par le haut de la manche & par le col de la chemise. Ensuite elle le baïsa au visage, & tout cela estoit pour un témoignage plus grand de son amitié, & une marque singulière de ce qu'elle l'adoptoit pour son enfant, & le faisoit entrer dans sa famille.

Cette cérémonie toute extraordinaire, donna lieu à une espece de Proverbe, ou de Vaudeville, qui disoit: *Il est entré par la manche, & est sorti par le collet.*

*Entra por
la manga,
y sale por el
cabeçon.*

Non seulement Gonçalo Gustos & Doña Sancha eurent beaucoup d'amitié pour Mu-

D

dara ; mais aussi tous ceux de la famille l'estimèrent si fort , & l'eurent en si grande considération , qu'il demeura seul héritier de tous les biens de la Maison de Lara. C'est de luy que sont sortis les Manriques de Lara en Espagne, dont estoit issuë Malfada Manrique femme d'Alfonse Henriquez Premier, Roy de Portugal.

Ceux qui ont écrit la mort des sept Infans, ne conviennent pas de l'année qu'elle arriva. Les uns disent que ce fut vers l'an 967. les autres 993. Mais on voit que l'Auteur de l'explication qui est sous les figures que Tempeste a gravées , s'est beaucoup trompé , en mettant leur naissance en l'an 1304. Il nomme aussi le Roy More qui commandoit à Cordouë , Almançor , bien que Mariana dise que Alhagib Mahomet , que Garibay nomme Alhagib Almançor , estoit un Capitaine d'une grande réputation dans la guerre , & d'une singulière prudence dans la paix , lequel gouvernoit à Cordouë pour les Mores au nom du Roy Hissem. De sorte que si ce fut le Roy mesme qui donna la vie à Gonçalo Gustos , & qui estoit oncle de Mudara , ce ne pouvoit pas estre Almançor ; ou bien si c'estoit Almançor , il n'estoit

que Viceroy de Cordouë, & non pas Roy, comme l'Auteur de l'explication le qualifie.

Après que j'eus cessé de parler, Pymandre me dit: Que cette Histoire soit vraie ou fausse, elle a pû donner des sujets très-amplés pour des tableaux assez agreables.

Je ne scay, repartis-je, si Otto Venius a peint cette Histoire, ou s'il s'est contenté d'en faire des desseins. Mais afin de vous faire connoistre comment il l'a traitée, vous sçavez, que dans la première estampe, on voit quatre Femmes assises sur des nuages. L'une est la Déesse Necessité, qui tient un marteau, & qui a auprès d'elle trois clous de diamans. Les trois autres sont les Parques ses filles, à qui elle commande de preparer des fils pour la vie des sept freres qui doivent naistre dans l'Etat de Salas de Lara. On suppose qu'elle leur ordonne que ces fils soient fort courts & deliez, parce que cela estoit ainsi arresté par le Destin; & qu'elle leur montre le lieu où doivent naistre les sept Infans.

La seconde estampe represente leur naissance. Le Peintre les a disposez tous ensemble sur un linceul, comme venans de naistre à mesme heure, bien-que les Historiens les plus

celebres n'en disent rien. On voit quelques femmes qui les regardent avec étonnement. Doña Sancha est couchée dans un lit, qui paroist dans le fond de la chambre. A costé des Infans, & sur le devant du Tableau, il y a deux figures debout : l'une est une femme avec plusieurs mamelles, pour représenter la Nature qui admire son ouvrage ; & l'autre, est la Déesse Pallas, qui l'exhorte à le perfectionner, pendant que de son costé elle tâchera de détourner les mauvaises influences dont ces enfans sont menacez.

Dans l'estampe qui suit, on voit qu'étans déjà grands, ils furent faits Chevaliers par le Comte Garcia Fernandez. Ils sont à genoux devant une image de la Vierge, & environnez de quantité de Noblesse. Le Comte tient une épée à la main pendant qu'on lit les Statuts de Chevalerie. Il semble les exhorter à suivre l'Honneur & la Vertu, que le Peintre a representez sous deux figures différentes. L'Honneur, sous celle d'un jeune homme, tenant d'une main une corne d'abondance, remplie de toutes sortes de fruits ; & de l'autre, une couronne de laurier. La Vertu paroist sous la forme d'une femme, ayant un casque en teste, tenant

d'une main une épée, & de l'autre, s'appuyant sur une javeline. Il y a sept petits Anges qui paroissent en l'air, tenans chacun une palme & une couronne de laurier au dessus des sept Infans.

La quatrième estampe représente les nôces de Ruy Velasquez. C'estoit l'usage en ce temps-là de faire des présens aux nouveaux mariez. C'est pourquoy le Peintre les a assis devant une table, où ils reçoivent ceux qu'on leur porte. A costé de l'Époux, est le Dieu Hymen tenant son flambeau allumé; & proche de l'Épouse, on voit Venus & son fils qui d'une main tient son arc, & de l'autre un flambeau. Au haut du Tableau est la Renommée, qui de sa trompette annonce ces nôces à toute l'Espagne.

Je vous ay dit, que pendant les réjouissances qui se firent, il survint un differend entre Alvar Sanchez, cousin de la nouvelle Mariée, & Gonçalo Gomez le plus jeune des sept freres. Le Peintre a représenté sur le bord de la rivière, & dans une grande place destinée pour les courses, plusieurs Chevaliers la lance à la main. Alvar Sanchez paroist presqu'au bout de la carrière, qui se prépare à frapper de sa lance contre une ta-

ble de bois , dressée à certaine hauteur , pour éprouver la force & l'adresse des Chevaliers qui pourroient atteindre plus haut , & la rompre. Comme l'on vint dire à Doña Lambra que son cousin avoit atteint & frappé plus haut que les autres , elle en conceut tant d'orgueil , qu'elle dit , qu'il n'y avoit point de Chevalier qui pût surpasser son parent. Gonçalo Gomez qui joüoit alors avec ses freres , ayant entendu l'estime qu'elle faisoit d'Alvar Sanchez au desavantage de tous les autres , quitta le jeu , & s'en alla pour defabuser Doña Lambra , en luy faisant connoistre qu'il ne le cedoit en rien à son cousin.

On voit dans la mesme estampe une chambre où paroist une assemblée de personnes qui se réjouissent ; & comment la Superbe s'empare de Doña Lambra. Le Peintre , pour représenter cette passion , & pour faire connoistre encore quelques autres affections de l'ame , qu'il n'est pas toûjours bien aisé de découvrir par des mouvemens du corps & par de simples traits marquez sur le visage , s'est servi d'un moyen assez ingenieux , & qui ayant quelque chose de poétique , non seulement peut estre souffert dans le sujet qu'il traite , mais encore merite quelque

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 31

estime, parce qu'il donne de la grace, & enrichit la composition de son ouvrage, par la variété des différentes figures qu'il y fait entrer. Il a donc peint une femme vestuë d'une manière magnifique, & la teste couverte de plumes de paon, laquelle se saisit de Doña Lambra, & la frappe avec de semblables plumes qu'elle tient à la main; ce qui semble émouvoir Lambra, & la fait paroistre avec un visage fier & content. Le jeune Gonçalo, d'autre costé, prestant l'oreille à ce qu'elle dit, sort, & suit une femme qui tient une épée & un flambeau allumé. C'est la Colère qui marche devant luy, & qui l'anime.

Dans la sixième estampe, l'on voit Gonçalo Gomez qui court contre la table, & qui la frappe avec tant de force & d'adresse, qu'il en fait tomber les planches par morceaux. Ce que Doña Lambra ayant appris, en conceut tant de douleur, que s'emportant contre les sept freres & contre leur mere, elle leur dit mille injures; & traitant Doña Sancha de truye, mere de sept petits cochons, l'oblige à se retirer avec ses enfans. On voit comment l'Envie, le corps sec & décharné, & la teste environnée de serpens, est

auprès de Lambra, dans le sein de laquelle elle a déjà fait glisser un de ses serpens. Elle en tient encore deux autres dans les mains, qu'elle semble presser comme pour en faire sortir le venin. Le Dieu Hymen surpris & offensé, s'en va, éteignant son flambeau contre terre.

Soit que le Peintre ait voulu de luy-même amplifier son sujet par de nouvelles inventions, ou qu'il ait suivi quelques Poètes ou quelques Romans Espagnols qui ont étendu cette aventure des sept Infans plus que n'ont fait les Historiens: il prétend, qu'après que Gonçalo Gomez eut brisé la table, Alvar Sanchez en colere de se voir surmonté, ne pût s'empêcher de luy dire des injures; ce que Gonçalo Gomez ne pouvant souffrir, luy repartit avec un si grand coup de la main, qu'il le jetta par terre sans vie & sans mouvement. C'est le sujet du septième dessein, où l'on voit Alvar Sanchez, qui tombe de dessus son cheval après le coup qu'il vient de recevoir de Gonçalo Gomez. Les autres freres accourent, mais trop tard pour les séparer. Doña Lambra paroist toute éplorée à la fenestre de son château; & dans l'air, on voit la Haine & la Fureur, qui armées d'épées

pées & de torches ardentes, semblent mettre le feu partout.

Dans la huitième estampe, le corps d'Alvar Sanchez paroist étendu sur terre; & Ruy Velasquez, qui excité par les pleurs & les cris de sa femme, frappe d'un bâton Gonçalo Gomez son neveu. Gomez tâche de parer seulement le coup avec la main, & semble prier son oncle de ne le pas maltraiter, pour n'estre pas obligé à perdre le respect qu'il luy doit. On voit la Vengeance, un poignard à la main, un casque en teste, & les cheveux épars, qui accompagne Ruy Velasquez; & au dessus de Gonçalo Gomez, est la Patience, avec un joug sur les épaules, & les bras croisez, qui semble l'exhorter à souffrir l'injure qu'on luy fait.

Cependant, comme Ruy Velasquez continua de le frapper, & qu'il luy rompit sur la teste le bois qu'il tenoit à la main, dans le neuvième dessein, paroist Gonçalo Gomez, qui outré de douleur, après avoir mis sur le bras de son Ecuyer un faucon qu'il tenoit, frappe au visage Ruy Velasquez, & se retire ensuite avec ses freres & ses amis. On voit au dessus de Ruy Velasquez, la Colère, qui l'échaufe de son flambeau; & auprès de

34 ENTRETIENS SUR LES VIES

Gonçalo Gomez, la Fureur, qui armée aussi d'une épée & d'un flambeau, s'empare de luy, après que la Patience s'est retirée.

La dixième estampe représente le Comte Garcia Fernandez & Gonçalo Gustos, qui traitent l'accommodement des sept Infans avec Ruy Velasquez. Les sept freres sont retirez à l'écart avec leurs troupes, encore plus éloignées, pendant que le Comte & leur pere concluent la paix, & font consentir leur oncle à les recevoir dans sa Cour, pour apprendre le métier de la guerre. Cette action est représentée par trois figures qui paroissent en l'air, dont l'une est la Paix, qui tenant une branche d'olive, chasse la Colère & la Fureur, qui ont en main leurs épées nuës & leurs flambeaux allumez.

Le Peintre a représenté dans l'estampe qui suit, comme après ce traité, & lorsque toutes les réjouissances de la nôce furent passées, le Comte Garcia Fernandez & tous les Princes & grands Seigneurs retournent chez eux; laissant Ruy Velasquez & Gonçalo Gustos avec quelques autres Cavaliers à Burgos, pendant que Doña Lambra va à Barbadillo, accompagnée de plusieurs Da-

SUR LES VIT
fureur, qui am
lambeau, l'emp
s'ent retent
que représente
Gonzalo Gomez
des sept In
Les sept frères font
leurs troupes, et
tant que le Com
la paix, & font
recevoir dans la Co
de la guerre. Les
quatre figures
en l'une est la Pa
de d'olive, chassé
qui ont en main
des flambeaux all
ant dans l'estar
ce trait, & l'imp
de la noce l'ou
na Fernandez & m
Seigneurs retourne
Waldique & Gon
autres Cavalier
Doña Lambra
de plusieurs D

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 35
mes, & des sept Infans. La Concorde & la
Piété, que la Paix a rappellées, mettent
fin à toutes les réjouissances, & paroissent à
la porte du Palais avec des vestemens & des
marques qui les font connoistre.

On voit dans le douzième dessein Gon-
çalo Gomez baignant son faucon dans le
bassin d'une fontaine, & recevant le coup
d'un concombre ensanglanté, comme je
vous ay dit. Doña Lambra paroist à la porte
du Château, accompagné de l'Envie, qui
semble luy inspirer cette action.

L'estampe qui suit, représente les sept In-
fans, qui animez par la Vengeance & par
la Fureur, tuënt aux pieds de Doña Lam-
bra, l'esclave qui avoit frappé Gonçalo
Gomez.

Dans le quatorzième dessein, on voit
l'entrée d'un Palais tendu de deuil, & un
cercueil couvert de drap noir, dans lequel
on suppose le corps de cet esclave assassiné.
Doña Lambra est assise auprès, laquelle
voyant arriver son mary, luy fait ses plain-
tes. Ruy Velasquez attendri par les larmes
de sa femme, promet de la satisfaire. A côté
de luy sont la Colère & la Vengeance qui
l'accompagnent.

E ij

36 ENTRETIENS SUR LES VIES

Le quinzième sujet représente, comme Ruy Velasquez ayant fait venir Gonçalo Gustos, sous prétexte de quelques affaires importantes qu'il veut luy communiquer, feint d'oublier tout ce qui s'est passé, & de vouloir entretenir la paix avec luy & ses enfans. Gonçalo Gustos, accompagné de la Piété, fait des excuses pour ses enfans, & promet à Ruy Velasquez qu'ils luy feront toute sorte de satisfaction. Ils paroissent à cheval dans le lointain. Pour Ruy Velasquez, il a auprès de luy la Vengeance & la Fraude, l'une tenant un poignard, & l'autre ayant un masque devant son visage.

Dans l'estampe qui suit, Ruy Velasquez donne à Gonçalo Gustos une lettre, pour rendre au Roy de Cordouë. Ils sont encore accompagnez, l'un de la Vengeance & de la Fraude, & l'autre de la Piété.

Je vous ay dit tantost, que Gonçalo Gustos estant arrivé à Cordouë, rendit au Roy une lettre, par laquelle Ruy Velasquez mandoit à ce Prince de le faire mourir. On voit dans la dix-septième estampe le Roy More, assis sur des carreaux, qui commande qu'on mette Gustos en prison. La sœur du Roy est présente, qui semble en avoir com-

passion. Derrière Gustos paroissent la Tristesse & la Crainte, représentées sous deux différentes figures. La première est une femme éplorée, ayant ses cheveux abattus, & un serpent qui luy ronge le sein. La seconde, est un jeune enfant, qui joint les mains, & qui porte sur la teste un lièvre, symbole de la peur.

Dans la dix-huitième estampe, le Roy More envoie ses Capitaines, pour surprendre les sept Infans, & s'en saisir, comme Ruy Velasquez luy mandoit par sa lettre.

L'on voit dans la dix-neuvième estampe, Ruy Velasquez accompagné de la Fraude & de la Vengeance, lequel parle aux sept Infans, pour les porter à le suivre à la guerre qu'il feint d'aller faire aux Mores.

Dans le sujet qui suit, le Peintre a tâché d'exprimer les présentimens qu'avoit Nuño Salido, du malheur dont les sept freres estoient menacez. Ce qu'il a représenté par l'observation qu'il fait du vol de quelques oiseaux, & par un secret instinct de prudence & de sagesse, qui semble luy estre inspiré par la Deesse Minerve, qui est debout devant luy, tenant sa picque & son bouclier. Les Infans regardent les oiseaux qui volent, & sans s'arrêter aux avis de leur Gouver-

neur , ne laissent pas de suivre leur chemin. Dans le ciel paroist la Necessité , qui commande aux Parques de se hâter de finir le fil de la vie des sept freres.

La vingt-unième estampe représente Ruy Velasquez dans son camp , assis sous une tente , lequel se plaint à Nuño , de ce que par ses mauvais pronostics , il met la terreur dans son armée , & s'ouïtient que ce qu'il prend pour mauvais augure , ne regarde que les Mores. Cependant comme Nuño n'en demeure point d'accord, on voit dans la vingt-deuxième estampe , Ruy Velasquez excité par la Vengeance & par la Fureur, lequel commande à ceux qui estoient auprès de luy, de se défaire de Nuño; ce que Gonçalvo Sanchez voulant exécuter, il est luy-mesme tué par Gonçalvo Gomez. En suite de quoy, les sept freres se retirent avec les deux cens Cavaliers qui les accompagnoient.

Alors m'estant arrêté, Je crains, dis-je à Pymandre, que ce long récit ne vous devienne enfin ennuyeux. Car comme toute cette Histoire est représentée en quarante planches, vous voyez qu'il en reste encore près de la moitié à vous expliquer. C'est pourquoy, afin de ne vous pas lasser par un

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 39

trop long discours, & par tant de différentes images, qui pourroient plûtoſt fatiguer l'eſprit, que le divertir, je vous diray ſeulement en peu de mots, que les huit qui ſuivent, repréſentent tout ce qui ſe paſſa dans la campagne d'Ariavane, juſques à la mort des ſept Infans. Et dans les autres qui reſtent, on voit comme le Roy More fait voir à Gonçalo Guſtos les teſtes des ſept Infans & de leur Gouverneur: comme le pere transporté de douleur & de colére, s'eſtant faiſi d'une épée, tuë neuf Mores, en preſence du Roy. On le voit enſuite aſſis ſur un lit, & faiſi de triſteſſe. La ſœur du Roy eſt debout devant luy, qui le conſole.

Dans un autre ſujet, il parle à cette Princeſſe, & prenant congé d'elle, luy donne une bague, afin que l'enfant dont elle eſt groſſe, eſtant en âge, puiſſe l'aller trouver, & s'en faire connoiſtre. Après ſuit la naiſſance de cét enfant, qui fut nommé Mudara Gonçalez. On a repréſenté le Roy ſon oncle qui le fait Chevalier, lorsqu'il eut atteint l'âge de douze ans. Comment ſa mere, après luy avoir appris le nom de ſon pere, luy donne la bague qu'il avoit laiſſée pour s'en faire connoiſtre. De quelle ma-

nière Gonçalo Gustos le reçoit chez luy. Comment le Comte Garcia Fernandez empêche Mudara de se battre contre Ruy Velasquez. De quelle sorte Mudara l'ayant poursuivi, le tuë, & fait mettre le feu dans son Château. Enfin, l'on voit dans la dernière estampe, comment Mudara reçût le Baptême, & avec luy les Mores qui l'avoient suivi.

Tous les sujets dont je viens de vous parler en peu de mots, sont traitez de la mesme manière que les premiers; c'est-à-dire, avec des figures allegoriques, qui expriment les passions & les differens mouvemens de l'ame. Et c'est ce qui m'a donné occasion de rapporter cette Histoire plus amplement que je n'aurois fait, pour vous faire voir, que le Peintre voulant traiter son sujet d'une manière poëtique, a crû pouvoir accompagner les principaux personnages, d'autres figures qui servent à l'intelligence de l'Histoire, & qui en mesme temps, luy donnent moyen d'embellir ses tableaux, par des vestemens & des armes antiques, qu'il mesle avec les habits & les armures propres & convenables au temps, & aux personnes qu'il représente. Ce que l'on pourroit trou-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 41
ver à redire, c'est d'avoir meflé la Fable & les
Divinitez Payennes dans des fujets Chrê-
tiens. Car ny les Parques, ny Venus ny Hy-
men, ne doivent point avoir part dans nos
cerémonies. Pour les autres figures qui re-
présentent les Vertus ou les Passions, elles font
plus supportables, n'estant pas mises comme
des Divinitez; mais comme des images sym-
boliques dont les Peintres se font toujourns
servis, & qu'on peut encore moins condam-
ner dans une Histoire telle que celle-cy, qui
tient un peu du Roman.

Après estre demeuré quelque temps sans
rien dire, Je ne vous parleray pas davantage,
poursuis-je, des autres pièces que Tempeste
a gravées. Le nombre en est si grand, qu'il
y a peu de Graveurs qui en ayent laissé au-
tant que luy.

Je croyois, interrompit Pymandre, que
JACQUES CALLOT fut celuy des Gra-
veurs à l'eau-forte, qui eût fait le plus d'ou-
vrages, & qui eût mesme excellé en cette
forte de travail. CALLOT.

Il est vray, repartis-je, que pour ce qui
regarde la manière dont il a gravé les fujets
qu'il a traitez, on peut dire qu'il n'y a jamais
eu personne qui l'ait égalé. Mais parce qu'il

F

CALLOT.

faut toujours mettre de la différence entre les Ouvriers ; on peut dire que Tempeste a travaillé , non comme un simple Graveur , mais comme un Peintre qui dispoſoit avec beaucoup d'art , les choſes qu'il repréſentoit , & qui dans ſa gravûre penſoit moins à ſe rendre agréable , qu'à paroître ſçavant , & à donner de l'exprefſion & de l'eſprit à ce qu'il figuroit.

Callot avoit une autre ſorte de genie , il n'entroit pas ſi avant dans la ſcience de la Peinture , & ne poſſedoit pas une connoiſſance ſi générale de tout ce qui en dépend. Il avoit l'imagination nette , mais non d'une ſi grande étendue. Il ſ'eſtoit fait une pratique de graver aifée & agréable ; & ayant acquis la véritable méthode de bien coucher le vernis ſur le cuivre , & donner l'eau-forte à propos : il eſt certain que ce qu'il a fait , eſt ſi net & ſi bien touché , qu'on ne peut rien ſouhaiter de mieux. Outre ſa belle manière de graver , il diſpoſoit agréablement ſes figures ; & quelque grande que fut la diſpoſition d'un ſujet , elles eſtoient toutes ſi bien ordonnées , que le grand nombre ne cauſoit aucune confuſion.

Comme c'eſtoit particulièrement dan les

petites figures qu'il excelloit, on doit beaucoup estimer l'art & l'industrie dont il se servoit pour exprimer avec peu de traits tant de différentes actions qu'on voit dans les sièges de villes & les campemens d'armées qu'il a représentez. Tous les autres ouvrages sont traitez avec le mesme esprit. Il y a dans les plus sérieux, un caractère de noblesse & de bien-séance; & dans les pièces divertissantes, il a gardé une conduite & des expressions conformes à la qualité des sujets. C'est pourquoy tout ce qu'il a fait, sera toujours estimé, parce qu'il est mal-aisé d'arriver au point où il est parvenu, & que difficilement il se trouvera des personnes, non seulement qui le surpassent, mais qui le puissent égaler. Il faut pourtant faire cette différence de luy avec les autres Graveurs, que la prééminence qu'on luy donne, est renfermée dans la manière singulière dont il a traité les choses, & non pas dans l'art de Peinture, où d'autres pourroient le surpasser.

Cependant, quoy-que Callot n'ait pas rang parmi les Peintres, il s'est signalé de telle sorte par l'excellence de ses ouvrages qui sont répandus par toute l'Europe, que sa réputation ne finira jamais.

44 ENTRETIENS SUR LES VIES

CALLOT. Je sçay bien, dit Pymandre, qu'il estoit de Lorraine, & qu'il travailla à Paris, du temps que le feu Roy Louïs XIII. prit la Rochelle. Mais comme son merite est singulier, vous me ferez plaisir de me dire tout ce que vous sçavez de luy.

Il a paru pendant sa vie, repliquay-je, avec tant d'estime dans les lieux où il a esté, qu'il est bien juste que l'on parle encore de luy après sa mort, & qu'on laisse à la postérité son nom & ses actions avec celles des Artisans les plus fameux. Comme j'en ay esté assez instruit par des personnes qui l'ont connu particulièrement, & qui sont fort bien informées de toutes les choses qui regardent sa vie, je ne feray pas difficulté de vous faire part de ce que j'en sçay : d'autant plus que je seray bien-aise que vous connoissiez encore mieux cét homme illustre, dont la memoire ne peut estre assez chérie des honnestes-gens.

Il naquît à Nancy l'an 1593. Son pere se nommoit Jean Callot, Herauld d'armes de Lorraine & de Barois, & sa mere Renée Bruncault. Je ne vous dis point qu'il estoit noble de naissance, son grand-pere Claude Callot, Exempt des Gardes-du-corps du

Duc de Lorraine , ayant esté annobli par le CALLOT.
 Duc Charles II. en considération des servi-
 ces qu'il luy avoit rendus dans les armées,
 & particulièrement dans une occasion, où il
 donna des marques de sa fidélité & de son
 courage. La vertu de Jacques Callot & ses
 belles qualitez , n'ont pas besoin d'estre rele-
 vées par sa noblesse , il a sçû se faire connoi-
 tre par son propre mérite ; & comme le plus
 grand honneur des hommes ne consiste pas
 toujours dans le sang noble qu'ils ont reçû
 de leurs ayeuls , il luy sera assez avanta-
 geux d'estre considéré par luy-mesme. Aussi
 ne songea-t-il point à passer sa vie dans le
 repos & dans l'oïseté , que cherchent d'or-
 dinaire ceux qui se contentent des biens
 de la fortune , & des titres honorables que
 leurs peres leur laissent en mourant. Quoy-
 qu'il portât un nom déjà assez connu dans
 son pays , & qu'il fût d'une famille, qui dès
 l'an 1417. avoit possédé les premières Char-
 ges sous les derniers Ducs de Bourgogne ; il
 ne se flatta point d'une sottise vanité , qui luy
 fit regarder comme trop bas & au dessous de
 luy , l'occupation & le travail où ses incli-
 nations le portoient.

Dés sa plus tendre jeunesse , il avoit don-

CALLOT.

né des marques de l'affection qu'il avoit pour le dessein. Car lorsqu'il alloit aux écoles, il remplissoit ses livres de diverses figures; & pendant tout le temps que ses parens le firent étudier, il n'avoit pas plus grand plaisir que d'employer à dessaigner, les momens qu'il pouvoit prendre pour se délasser & pour se divertir. Enfin ayant souvent entendu parler des belles choses que l'on voit en Italie, il luy prit un desir si violent d'y aller, qu'encore qu'il n'eût qu'onze à douze ans, il résolut de sortir de la maison de son pere; & sans pourvoir aux moyens de subsister pendant son voyage, il partit secrettement, & prit le chemin de Rome. Le peu d'argent qu'il avoit, fut bien-tost dépensé: de-sorte que se voyant dans la necessité d'en demander, il s'associa avec une troupe de Bohémiens qui alloient aussi en Italie, & sans penser dans quelle compagnie il se mettoit, ny aux fatigues du chemin, ny à la vie honteuse qu'il menoit, il alla avec eux jusques à Florence. Lorsqu'il y fut arrivé, il quitta sa compagnie. Un Officier du Grand Duc l'ayant vû par hazard, l'interrogea d'où il estoit, & ce qu'il faisoit; & comme il avoit une physionomie agréable,

il le prit auprès de luy, & l'envoya dessaigner chez un Peintre, nommé *Canta Gallina*, qui estoit en réputation, & qui s'appliquoit à la gravûre. Il y apprit quelque chose pendant le peu de temps qu'il demeura chez son maître. Car ayant toujourns un extrême desir de voir Rome, il le pressa si fort, qu'il luy permit d'y aller, & l'assista de quelque argent pour faire son voyage.

A peine fut-il arrivé dans Rome, qu'il rencontra des Marchands de Nancy qui le reconnurent, & qui scachant la peine dans laquelle son pere & sa mere estoient, le contraignirent de s'en retourner avec eux, & le remenerent à ses parens.

Estant de retour, son pere l'obligea de reprendre ses études: mais comme il n'avoit nulle inclination aux Lettres, il les quitta, & retourna en Italie, ayant alors environ quatorze ans.

En passant à Thurin, il eut le déplaisir de voir encore son voyage interrompu. Car il rencontra par les ruës son frere aîné, que son pere y avoit envoyé pour quelques affaires, lequel le remena encore une fois à Nancy.

Il ne faut pas s'étonner qu'un enfant à cet âge eût entrepris tous ces voyages avec si

CALLOT. peu de réflexion des incommoditez qui luy pouvoient arriver ; qu'il se fût meſme réduit à vivre & à voyager avec des miſérables & des vagabonds, la première fois qu'il arriva à Florence ; puis que la paſſion de voir l'Italie, & l'amour de la Peinture, luy faisoient faire ce que d'autres paſſions moins honneſtes font ſouvent entreprendre à pluſieurs perſonnes. Mais on peut admirer en luy la conduite de la Providence divine, qui le conſerva toujours de toutes ſortes de dangers. Auſſi ſes parens regardoient comme un grand bonheur & une ſingulière protection de Dieu, qu'il eût fait tous ſes voyages ſans aucun péril ; & luy-meſme a depuis avoué qu'il étoit obligé aux grâces que Dieu luy avoit faites, de l'avoir conſervé des mauvaiſes compagnies, & n'avoir pas permis qu'il fût tombé dans des débauches, comme il luy pouvoit arriver dans un âge ſi ſuſceptible de mauvaiſes impreſſions. Auſſi a-t-il ſouvent dit à ſes amis, lorsqu'il leur racontoit les aventures de ſa jeuneſſe, qu'en ce temps-là il demandoit toujours à Dieu dans ſes prières, de vouloir le conſerver & luy faire la grace d'eſtre homme de bien, le ſuppliant que quelque profeſſion qu'il embrasſât, il y excellât

excellât au dessus des autres, & qu'il pût vivre jusqu'à quarante-trois ans; ce que Dieu luy accorda en effet. CALLOT.

Estant de retour à Nancy pour la seconde fois, bien loin d'estre satisfait de ses voyages, & lassé des incommoditez qu'il avoit souffertes; les beautez qu'il avoit vûes à Florence & à Rome, ne faisoient qu'augmenter le desir qu'il avoit d'y retourner. Il fit tant d'instances auprès de son pere, qu'enfin il luy permit de se satisfaire. Ayant obtenu son congé, il se rencontra heureusement, que le Duc de Lorraine envoya un de ses Gentilshommes vers le Pape, lequel voulut bien que Callot allât à sa suite, & mesme prît soin de luy pendant tout le chemin.

Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'appliqua uniquement à desseigner, faisant tout son possible pour se perfectionner dans cette partie, comme la plus necessaire de toutes celles qui regardent la Peinture. Quelque temps après, le desir luy prit d'apprendre à graver au burin. Pour cét effet, il se mit chez PHILIPPE THOMASSIN, qui estoit de Troye en Champagne; mais qui s'étant marié à Rome, y demeura le reste de ses jours, & y est mort âgé de soixante-dix ans.

CALLOT. Quoy-qu'il ne fût pas un des plus excellens Graveurs, il a neanmoins fait quantité d'ouvrages, particulièrement des sujets de dévotion, d'après François Salviati, Frederic Barrocio, François Vanni & plusieurs autres Peintres. Ce fut donc chez Thomassin, que Callot commença d'apprendre à manier le burin. D'abord il travailla d'après les Sadelers qui estoient en réputation; & après avoir copié aussi quelques pièces des Bassans & d'autres Peintres, il se mit à graver les autels qui sont à S. Pierre, à S. Paul, à S. Jean de Latran, & en d'autres Eglises, jusques au nombre de vingt-huit. Ce ne sont pas de grands ouvrages; mais l'on y découvre quel estoit l'esprit de Callot, & comment il se fortifioit de plus en plus dans la gravûre.

Lorsqu'il travailloit de la sorte avec beaucoup de soin, & qu'il s'appliquoit à voir tout ce qu'il y avoit de plus curieux & de plus beau dans Rome, il fut obligé de quitter son maistre, qui eut quelque sujet de jalousie à cause de la familiarité, peut-estre trop grande, que Callot, alors jeune & bien-fait, avoit avec sa femme. Il résolut de sortir de Rome; & estant allé à Florence, il fut arrêté à la porte de la Ville, par un ordre du Grand

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 51

Duc, qui vouloit estre informé du nom & CALLOT.
 de la qualité de tous les Etrangers qui arri-
 voient. Ayant déclaré ce qu'il estoit, il fut
 mené au Palais; & le Grand Duc, après l'a-
 voir luy-mesme interrogé sur ce qu'il faisoit,
 l'obligea de demeurer à son service. Il luy
 fit donner une pension & ce qu'on appelle
la parte, avec un logement dans la mesme
 gallerie où travailloient quantité d'autres
 excellens Ouvriers. Trouvant ce petit éta-
 blissement assez avantageux, il se mit à étudier
 avec beaucoup d'assiduité. Il alloit souvent
 voir *Canta-Gallina* son premier maistre; Al-
 fonse Parigi, Peintre & Ingénieur; Philippe
 Napolitain, & Jacques Stella de Lyon, aussi
 tous deux Peintres, qui estoient alors à Flo-
 rence; & ayant fait amitié avec eux, tâ-
 choit de s'instruire de plus en plus, & de pro-
 fiter de leurs avis. Il commença de graver
 une Vierge d'après André del Sarte; un *Ecce*
homo, accompagné de plusieurs figures d'après
 Vanius. Long-temps auparavant, il avoit
 gravé les miracles de l'Annonciade, qui
 sont au nombre de quarante pièces, & des
 moindres qu'il ait faites. Il grava encore plu-
 sieurs autres ouvrages d'après Perin del Va-
 gue, Vanius, Ventura Salimbeni, & quel-

CALLOT. ques autres Peintres. Le Grand Duc luy ayant proposé de graver des batailles, & les victoires remportées par les Médicis, il en fit jusques au nombre de vingt pièces, où il travailla avec beaucoup de soin. Il est vray, qu'il y en a deux ou trois qui ne sont pas finies. Il grava aussi les sept pechez mortels en quatre feuilles, d'après Bernardin Pochet, Peintre Florentin; ce sont des meilleures choses qu'il ait faites au burin.

Pendant qu'il s'appliquoit à ces travaux, il rendoit toujours ses visites à Alfonse Parigi & à *Canta-Gallina*. Le dernier avoit une pratique merveilleuse à bien desseigner à la plume, en grand & en petit; & l'autre avoit gravé plusieurs Scenes de Comédies, des Ballets & des Caroufels représentez devant le Grand Duc. Callot, à leur exemple, commença à desseigner en petit. Il eut pour cela un genie si heureux, qu'il ne mit guères à les surpasser; aussi a-t-on vû dans la suite, comment il s'est rendu incomparable dans cette sorte de travail. Ce fut alors qu'il résolut de quitter le burin, pour s'appliquer entièrement à graver à l'eau-forte: jugeant que c'estoit un veritable moyen de pouvoir mettre au jour, avec plus de facilité, de

grandes ordonnances, & de produire beaucoup plus d'ouvrages, qui s'exécutant plus promptement qu'au burin, reçoivent aussi bien mieux l'esprit & le feu que l'Ouvrier leur inspire.

CALLOT

La première pièce qu'il fit, fut S. Manssu Evêque de Thoul, qui ressuscite un jeune Prince, mort subitement en jouant à la paume. Dans l'estampe qu'on en voit, il y a plusieurs figures & un paysage, où paroît dans l'éloignement le palais Episcopal de la ville de Thoul. Comme il n'avoit pas encore une entière pratique de l'eau-forte, cette pièce est presque toute au burin: aussi est-il tres-important, qu'un Graveur à l'eau-forte manie fort bien le burin, & sçache comment il faut couper le cuivre, afin de réparer les manquemens qui peuvent arriver par le défaut du vernis, de l'eau-forte, ou quelque autre accident, & aussi pour retoucher & pour donner plus ou moins de force aux endroits qui peuvent en avoir besoin; & c'est ce que Callot sçavoit faire excellemment bien.

En ce temps-là, les Princes d'Italie, estoient fort curieux de faire représenter des Comédies & des Balets avec des décorations de

CALLOT.

theatre magnifiques, particulièrement le Duc de Florence, qui entretenoit des Ingénieurs & Machinistes tres-sçavans, lesquels dans cette Cour s'acquitoient alors de ces entreprises, mieux qu'en autre Cour de l'Europe. Le Grand Duc ayant voulu qu'on gravât de ces sortes de spectacles qu'il avoit fait représenter, Callot en fit six planches, qui furent trouvées tellement au dessus de celles de *Canta-Gallina* & d'Alfonse Parigi, que le Duc de Florence ne voulut plus se servir dans ces occasions, d'autre Graveur que de Callot : de-sorte qu'il fit ensuite quatre pièces d'un Caroussel. Et comme quelque temps après on représenta encore à Florence une magnifique Comédie de Soliman, il en grava les décorations en six pièces, qui surpassent tout ce qu'il avoit fait auparavant, tant pour la conduite & l'intelligence de l'Architecture, que pour la disposition & l'esprit qu'on voit dans les petites figures. M. Vivot Contrôleur de la Maison du Roy, intelligent & curieux en Peinture, en a gardé long-temps toutes les études de la main de Callot, lesquelles le sieur Silvestre conserve présentement, avec plusieurs autres desseins de cet excellent homme, qui grava ensuite

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 55

une tentation de saint Antoine, d'environ CALLOT. quinze pouces de long. Elle est rare, parce qu'on ne sçait ce qu'il fit de la planche, qui ne se trouve plus.

Il représenta en quatre feuilles, les navires & les galères du Grand Duc. Il fit, pour l'instruction des jeunes Peintres, un livre de Caprices, où dans chaque planche, on voit le trait simple de la figure, & la figure finie. Il grava un paysage & trois différens sacrifices, dans de petites ovales. Il fit un cartouche ou espèce d'éventail, dans lequel il a représenté un Caroussel & des feux d'artifices, qui paroissent sur le fleuve d'Arne, qui passe au milieu de la ville de Florence. Il grava aussi un catafalque, & la cérémonie qui fut faite à Florence, par l'ordre du Grand Duc, pour les obsèques de l'Empereur Mathias.

Entre les pièces qu'il fit en petit, on considère avec admiration, le martyre des Innocens, à cause de la quantité de figures, & de la délicatesse du travail. Mais une des plus recherchées, & que l'on estime davantage, c'est la grande Foire qui se tient tous les ans à la Madone de l'Imprunette, à sept milles de Florence, où les habitans de l'Etat du

CALLOT.

Grand Duc & des autres lieux circonvoisins, ne manquent point de se rendre. Callot n'avoit qu'environ vingt-sept ans, lorsqu'il en fit le dessein, où il représenta, avec des expressions divertissantes & agréables, tout ce qui se passe à cette Foire. Il employa beaucoup de temps à graver cette planche, tant à cause du grand travail qu'il y a, que du soin qu'il prit à la bien faire: l'eau-forte ayant manqué en bien des endroits, il fut obligé d'en réparer les fautes avec le burin. Il en dédia les estampes au Duc de Florence, Cosme de Médicis, lequel estant décedé peu de temps après, Callot commença de méditer son retour en Lorraine. Et comme le Prince Charles qui venoit de Rome, le vit en passant à Florence, & luy promit, que s'il vouloit retourner à Nancy, il luy feroit donner de bons appointemens par le Duc Henry de Lorraine, son beau-pere: cela le fit encore plûtoft résoudre à quitter l'Italie; de-sorte, que sans différer davantage, il se mit à la suite de ce Prince, & retourna en son pays.

Il fut reçu de ses parens avec bien de la joye, & le Prince Charles l'ayant présenté au Duc de Lorraine, il en reçût un accueil

tres-

tres-favorable, avec une honneste pension, & ^{CALLOT.} promesse qu'il ne seroit pas moins consideré de luy, qu'il l'avoit esté du feu Duc de Florence, pour la memoire duquel Callot avoit beaucoup de vénération.

Ses parens, pour l'arrester à l'avenir plus fortement auprès d'eux, pensèrent à le marier; & ayant jetté les yeux sur une jeune Demoiselle, nommée Catherine Kuttinger, qui tiroit son origine d'une noble famille de Marsal, la luy firent épouser en 1625. estant alors âgé de trente-deux ans. Il n'eut pas la satisfaction d'avoir des enfans de son mariage; mais en récompense il eut l'avantage d'en produire un si grand nombre d'autres de son esprit & de sa main, lesquels ne mourront point, qu'on peut dire qu'il a laissé une postérité beaucoup plus glorieuse pour luy, que celles, que beaucoup de peres laissent après eux, dans des enfans, qui souvent ne font guère d'honneur à leur memoire.

Comme il avoit fait beaucoup d'études en Italie, & qu'il en avoit apporté un grand nombre de desseins, il s'en aidoit heureusement dans les ouvrages qu'il continuoit de faire.

Il fut le premier qui se servit du vernis dur. Car avant luy, les Graveurs à l'eau-

H

58 ENTRETIENS SUR LES VIES

CALLOT. forte n'employoient que du vernis mol. Mais pendant qu'il estoit à Florence, ayant examiné le vernis des faiseurs de luts, & observé comme il se sèche & durcit promptement, il crut qu'il pourroit en faire un bon usage. En ayant essayé, il trouva qu'en effet, il estoit beaucoup plus propre pour les ouvrages qu'il faisoit, que le vernis mol, tant parce que l'aiguille & l'eschope gravent plus nettement sur cette sorte de vernis, qu'à cause qu'on est plus assuré de ne le pas gâter, lorsqu'en travaillant on appuye la main dessus: outre cela, on a l'avantage de n'y mettre l'eau-forte, que quand on veut, pouvant laisser six mois & un an tout entier une planche avec le vernis dessus sans y toucher. Ce qui ne se peut faire sur le vernis mol, où l'eau-forte ne mord pas, si on ne la met aussi-tost qu'on a gravé, ou peu de temps après.

On peut encore ajoûter à ces considérations, que pour ce qui regarde l'Architecture, on tire des lignes beaucoup mieux sur le vernis dur, où toutes choses, comme j'ay dit, s'y gravent plus nettement. Il est vray, que pour le paysage qui se doit toucher d'une manière libre & facile, il paroist plus moë-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 59
leux & moins sec, lorsqu'on se sert du vernis mol. CALLOT.

Toutes ces raisons firent, que dans la suite Callot ne se servit plus que du vernis dur; & comme les faiseurs d'instrumens en tenoient la composition fort secrète, il en apporta une assez bonne quantité, lorsqu'il revint en Lorraine, & en fit encore venir depuis, quand il en eut besoin. Mais ensuite Abraham Bosse a donné au public le moyen de le faire.

Ce fut aussi, après avoir considéré le pavé du Dome de Sienne, fait par Duccio, qu'il se proposa de ne faire souvent qu'un seul trait, pour graver les figures; grossissant plus ou moins les traits, avec l'aiguille ou l'eschope, sans se servir de hacheures, voyant que dans les petites choses particulièrement, cela faisoit un bon effet, & les représentoit avec plus de netteté. En quoy il a esté imité depuis, non seulement dans de petites figures, & par des Graveurs à l'eau-forte; mais dans de grandes ordonnances, & par des Graveurs au burin.

Les premiers ouvrages qu'il fit à son arrivée en Lorraine, furent les images de tous les Saints de l'année, au nombre de trois cens

CALLOT.

quatre-vingts-douze. Il regrava ensuite les Caprices qu'il avoit déjà faits à Florence ; un autre Caprice de Pantalons & de Comédiens, au nombre de vingt-quatre pièces, dont il avoit fait les desseins en Italie ; un autre Caprice de Bossus, qui contient vingt-une pièces ; un livre de douze pièces, représentant la Noblesse ; un autre de Gueux, de vingt-cinq pièces. C'estoit dans les temps qu'il vouloit se délasser l'esprit, & souvent à la lumière de la lampe, qu'il travailloit à ces différentes fantaisies, choisissant des sujets extraordinaires & ridicules pour se divertir. Et comme il sçavoit que ce qui peut faire rire, se trouve toûjours dans quelque difformité & dans quelque défaut ; il jugeoit fort bien, que l'unique moyen de divertir & de donner du plaisir à ceux qui verroient ses Caprices, estoit de marquer quelque chose de defectueux & de difforme ; mais pourtant, de le marquer d'une manière qui ne fût pas defectueuse. C'est aussi ce qu'il a fait si parfaitement, qu'on a donné le nom de postures de Callot, à toutes celles que l'on voit représentées.

Il fit ensuite deux livres d'Emblèmes : l'un à l'honneur de la Vierge ; & l'autre au sujet

de la vie solitaire & religieuse. Il regrava encore une fois la Foire de l'Imprunette, qu'il avoit faite à Florence ; & une autre plus petite, qu'on appelle la Feste de Village, que néanmoins quelques-uns veulent qu'il ait faite en Italie. CALLOT.

Mais je vous deviendrois ennuyeux, si je m'arrestois à vous dire tout ce qu'il grava à Nancy depuis son retour de Florence. Quand vous voudrez avoir le plaisir d'admirer l'abondance des pensées de cét excellent homme, la fertilité de son genie, & cét art admirable qu'il avoit à représenter en petit, des sujets tres-grands & tres-amples, vous pourrez considérer ce qu'il a gravé dans de petits ronds, concernant la Vie de la Vierge & la Passion de nostre Seigneur.

Alors Pymandre m'interrompant, Il est vray, dit-il, qu'en considérant autrefois ces petits ouvrages de Callot, je les regardois comme l'effet d'un art consommé, & comme des pièces accomplies, admirant avec combien d'industrie il avoit si bien réduit en petit, de si grands sujets.

Ce qu'on nomme la grande Passion, repris-je, est un ouvrage dont il avoit fait toutes les études à Florence. Il n'en a gravé que

CALLOT. sept pièces, & l'on ne sçait par quel rencontre ce travail est demeuré imparfait. Cependant, l'on a à Paris la suite des desseins qu'il en avoit faits, & qui sont tous finis. Mais il seroit difficile, en les gravant, d'en conserver l'esprit & la beauté, & de ne les pas rendre fort différens de ceux que Callot a gravez.

Le Caroussel qui se fit à Nancy, & qu'il grava pour le Duc de Lorraine en dix pièces, & la grande Ruë où ce Caroussel se fit, sont des ouvrages les plus beaux qui soient sortis de sa main.

Ce fut au sujet de ce Caroussel, qu'il eut un différend avec un Peintre de Nancy, nommé DE'RUET, qui estoit nouvellement arrivé d'Italie. C'estoit un homme ambitieux & entreprenant, lequel ayant la faveur du Prince de Falsebourg, fils naturel du Duc Charles III. qui regnoit alors, estoit aussi fort considéré du Duc.

Il estoit riche, & on l'a vû à Paris avec un train & un équipage de grand Seigneur. Ses biens & sa faveur le rendant considérable, le rendoient aussi plus hardy à user de son credit, & vouloir s'attribuer une souveraine autorité sur tous ceux qui travailloient pour

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 63

les divertissemens du Duc. Comme il prétendoit que ce fût d'après ses desseins, que CALLOT. Callot gravât ses planches, & que Callot luy resistoit fortement, ne voulant rien faire que de son invention, ils eurent de grandes contestations : mais enfin, il falut que Déruct cedât à Callot, qui demeura le maître des desseins & de la gravûre de toutes ces sortes d'ouvrages qu'il fit pour le Duc de Lorraine.

Sa reputation se répandant par toute l'Europe, l'Infante des Pays-Bas le fit venir à Bruxelles, lorsque le Marquis de Spinola assiégeoit Breda, afin de desseigner le siège de cette ville; ce qu'il fit, & le grava ensuite. Ce travail qui est un des plus considérables qu'il ait faits, fut cause qu'il vint en France en 1628. où par l'ordre du Roy Louis XIII. il alla desseigner le siège de la Rochelle & celui de l'Isle de Ré, qu'il vint graver à Paris, & fit six planches de chaque siège, comme il avoit fait du siège de Breda. Les six planches se joignent ensemble, & ne font qu'un seul sujet. Pendant qu'il s'occupoit à ce grand ouvrage, il ne laissoit pas d'en faire encore quelques autres plus petits, pour se délasser. Entre autres choses, il desseigna

CALLOT.

deux Vûës du Pont-neuf. Il grava aussi le Combat de Veillane, donné par le Marefchal d'Effiat.

Après avoir achevé de graver le fiége de la Rochelle & de l'Ifle de Ré, & en avoir esté bien récompensé du Roy, il s'en retourna à Nancy, où il se mit à travailler plus qu'auparavant. Ce fut donc depuis son retour en Lorraine, qu'entre autres ouvrages, il fit la Vie de la Vierge en quatorze pièces, le Martyre des Apostres, un livre de Fantaisies, & un autre de l'Art militaire. Il donna au public douze pièce du Nouveau Testament, l'Enfant prodigue, Moysé qui passe la Mer Rouge, & les Miseres de la Guerre, en grand & en petit. Il y a dix-huit planches des premières, & six planches des autres, qui sont des plus belles choses qu'il ait faites. Il grava aussi une tentation de S. Antoine, différente de celle qu'il avoit faite à Florence.

Je ne finirois point, si j'entreprendois de vous dire tout ce qu'il a fait; le nombre en est si grand, que j'aurois peine à m'en souvenir. Car l'on compte jusques à treize cens quatre-vingts pièces, & il ne se trouve aucun Graveur qui en ait autant fait, dans l'espace d'une vie aussi courte, qu'a esté la sienne.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 65

fienne. Il est vray que Tempeste a gravé CALLOT; jusques à dix-huit cens pièces; mais il a vécu plus long-temps, & tout ce qu'il a fait, n'est pas également bien, ny d'une manière aussi finie & agréable, que ce qu'on voit de Callot. Si ce dernier ne fût point mort si jeune, il nous auroit laissé toute l'Histoire de l'ancien Testament, & le reste du nouveau, qu'il méditoit de faire.

Lorsque feu Monsieur le Duc d'Orleans Gaston de France, se retira en Lorraine, il luy fit graver plusieurs planches des monnoyes; & prenant plaisir à le voir travailler, il voulut qu'il luy montrât à desseigner. Pour cela, il alloit tous les jours avec le Comte de Maulévrier, au logis de Callot, où il passoit deux heures de temps à desseigner. Le sieur Sylvestre a quarante-deux desseins à la plume, de ceux que Callot faisoit alors pour Monsieur le Duc d'Orleans.

Le Roy ayant assiégé & réduit à son obéissance la ville de Nancy en 1631. envoya querir Callot, & luy proposa de représenter cette nouvelle conquête, comme il avoit fait la prise de la Rochelle; mais Callot pria Sa Majesté, avec beaucoup de respect, de

CALLOT. vouloir l'en dispenser, parce qu'il estoit Lorrain, & qu'il croyoit ne devoir rien faire contre l'honneur de son Prince & contre son pays. Le Roy reçût son excuse, disant, que le Duc de Lorraine estoit bienheureux d'avoir des sujets si fidelles & si affectionnez. Quelques Courtisans n'approuvans pas le refus qu'il avoit fait, dirent assez haut, qu'il falloit l'obliger d'obéir aux volontez de S. M. ce que Callot ayant entendu, il répondit aussi-tost avec beaucoup de courage, qu'il se couperoit plûtoft le poulce, que de faire quelque chose contre son honneur, si on vouloit le contraindre.

Le Roy, bien-loin de souffrir qu'on luy fist aucune violence, le traita toujourns fort favorablement; & pour l'attirer en France, luy fit offrir mille écus de pension, s'il vouloit s'attacher à son service. Callot remercia le Roy, assurant ceux qui luy parloient, qu'il seroit toujourns prest d'employer les talens que Dieu luy avoit donnez, à travailler pour la gloire de Sa Majesté; mais qu'il ne pouvoit quitter l'établissement qu'il avoit dans le lieu de sa naissance.

Toutefois, comme dans la suite il vit le

mauvais état où la Lorraine fut réduite après CALLOT. la prise de Nancy, il faisoit dessein de se retirer à Florence avec sa femme, pour y vivre & travailler en repos le reste de ses jours; mais sa mort renversa ses desseins. Quoiqu'il fût fort réglé dans ses mœurs & dans sa manière de vivre, il n'avoit pas une santé bien forte. Il estoit incommodé d'un mal d'estomac, causé par son travail ordinaire, & par la fatigue qu'il avoit long-temps soufferte, en gravant toujours courbé. Aussi quelques années avant sa mort, il gravoit debout, & sur un chevalet, comme travaillent les Peintres.

Il regloit si bien son temps, que se levant d'assez grand matin, il alloit aussi-tost avec son frere aîné se promener hors la Ville. Ensuite, après avoir entendu la Messe, il travailloit jusques à l'heure du dîner. Incontinent après midy, il faisoit quelques visites, pour ne se pas mettre si-tost au travail, après quoy, il reprenoit son ouvrage jusques au soir; ayant presque toujours quelques personnes de ses amis qui le voyoient travailler, & s'entretenoient avec luy.

Cependant, soit que l'incommodité qu'il avoit soufferte dès sa jeunesse, d'avoir l'esto-

CALLIOT.

mac ployé , ou que quelque autre cause luy eût fait naître une croissance de chair , qui grossit dans son estomac ; cét accident augmenta de telle sorte , qu'il en mourut le 28. Mars 1635. âgé de quarante-trois ans. Il fut enterré dans le Cloistre des Cordeliers de Nancy , au mesme endroit où ses parens avoient leur sepulture. Sa femme & son frere luy firent dresser une epitaphe , où il est peint à demi-corps sur une table de marbre noir. On voit son portrait gravé par Michel l'Asne , qui le donna au public en 1629. estant alors âgé de trente-six ans , au dessous duquel est son éloge.

ISRAEL
HENRIET.

Depuis que Callot fut de retour à Nancy , après avoir achevé de graver le siège de la Rochelle & de l'Isle de Ré , dont il avoit vendu les planches au sieur de Lorme , Medecin de feu Monsieur le Duc d'Orleans ; il envoya à Paris toutes les autres planches qu'il fit , à son amy ISRAEL HENRIET , avec lequel il s'estoit accommodé , & qui en debitoit les estampes , avec plusieurs autres qu'il avoit déjà euës auparavant.

Israel estoit aussi natif de Nancy ; mais son pere , nommé Claude , estoit de Châlons en Champagne , & assez bon Peintre.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 69

C'est luy qui avoit peint les vitres de l'Eglise Cathedrale de Châlons, & qu'on esti-
moit beaucoup, tant pour le dessein, que
pour le bel apprest des couleurs. On voit à
Paris des ouvrages de sa façon. Il copia plu-
sieurs fois un tableau d'André del Sarte,
qui est en rond, où est représentée la Vierge,
tenant le petit JESUS avec S. Joseph & S.
Jean; & ce qu'il a fait, est si bien copié, qu'il
passe souvent pour original. En 1596. estant
alors âgé de quarante-cinq ans, il fut appelé
au service du Duc de Lorraine Charles II.
qui par les bons traitemens qu'il luy fit, l'o-
bligea de s'établir à Nancy, où il est mort &
enterré aux Cordeliers, dans le mesme Cloî-
tre où Callot a eu sa sépulture.

ISRAEL
HENRIET.

Il laissa deux fils, dont l'un estoit ISRAEL,
qui apprit de luy les commencemens du
Dessein, avec Jacques Callot, Bellange &
Déruiet, dont je vous ay déjà parlé.

ISRAEL.

Israel estoit encore fort jeune, quand
il alla à Rome, où il se mit à peindre sous
Tempeste, avec Déruiet, des batailles &
des chasses. Israel estant de retour en Lor-
raine, demeura quelque temps à Nancy,
puis vint à Paris travailler sous Duches-
ne Peintre, qui logeoit à Luxembourg.

I iij

ISRAEL.

Le Pouffin y demeuroit aussi alors , qui ne faisoit que commencer à peindre ; mais il n'y fut pas long-temps , & s'en alla à Rome.

Israel s'estant étudié à desseigner dans la manière de Callot , plusieurs personnes de qualité desirèrent apprendre de luy cette sorte de travail à la plume , commode & agréable , principalement , pour des campemens d'armées , & pour occuper ceux qui ne veulent desseigner que pour leur divertissement. Voyant qu'il en tiroit plus d'utilité , qu'à faire des tableaux , il y donna tout son temps , & ensuite , se mit aussi à debiter les ouvrages de Callot. Pendant que Callot demeura à Paris , ils logeoient ensemble au Petit-Bourbon. Et quand ils se séparèrent , ils convinrent , comme je vous ay dit , que tout ce que Callot graveroit dorenavant , seroit pour Israel ; ce qui fut executé ponctuellement. Car toutes les planches qu'il fit depuis son retour , vinrent entre les mains de son amy ; & comme , après sa mort , il s'en trouva deux qui n'avoient pas encore eu l'eau-forte , Israel l'a fit donner par Colignon , qui avoit esté disciple de Callot , & par lequel il fit ensuite

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 71

graver à l'eau-forte dix paysages sur les des- ISRAEL.
feins de son maistre. Ce Colignon a gravé
plusieurs autres choses d'après Callot, & dans
sa manière.

Mais celuy qui l'a imité le mieux, a esté LABELLE.
ESTIENNE LABELLE de Florence. Son
pere estoit orfèvre, & luy-mesme avoit aussi
commencé à travailler d'orfèverie. Il la
quitta pour s'appliquer entièrement à la
Gravûre. *Canta-Gallina* fut son premier maî-
tre. Après avoir gravé beaucoup d'ouvrages
à Rome & à Florence, il vint à Paris en
1642. à la suite d'un Resident de Florence.
Lorsqu'il eut demeuré quelque temps à se
divertir, voyant qu'il commençoit à man-
quer d'argent, il se mit à travailler, & fit un
livre de combats de mer & de batailles, qu'il
porta chez un Marchand de la ruë S. Jac-
ques, nommé Chartres: mais n'ayant pû
convenir du prix, Colignon & un nommé
Goyrand, luy conseillèrent d'aller trouver
Israel, pour lequel ils travailloient; ce qu'il
fit. Et luy ayant fait voir son ouvrage, il en
reçût plus qu'il n'en demandoit, & ensuite
continua de graver pour luy.

Comme Israel Sylvestre, neveu d'I-
srael Henriet, arriva de Rome, & qu'il

travailla aussi pour son oncle ; il fit amitié avec Labelle , & logèrent ensemble. Quelque temps après , Labelle fut envoyé par le Cardinal de Richelieu , pour desseigner la ville d'Arras , & représenter comme elle fut assiégée & prise par l'armée du Roy en 1640. ce qu'il grava après estre de retour à Paris. Il fit aussi un voyage en Hollande , où il pensa gâter sa belle manière de graver , en voulant imiter celle de Rimbrans ; mais on la luy fit bien-tost quitter , pour reprendre celle de Callot qu'il avoit toujours suivie.

Lorsque l'Ambassadeur de Pologne vint en France pour le mariage du Roy de Pologne & de la Princesse Marie , Labelle desseigna l'entrée & la magnifique cavalcade des Polonois. Comme l'ouvrage estoit trop grand, il n'entreprit pas de la graver , ainsi qu'il avoit fait autrefois à Rome , celle que l'Ambassadeur de Pologne y fit , sous le Pape Urbain VIII. en 1633.

Durant dix ou douze ans que Labelle demeura à Paris , il fit quantité d'ouvrages , tant pour Israel Henriet , que pour d'autres particuliers.

Le sieur Hesselin Maistre de la Chambre aux Deniers , luy fit faire plusieurs desseins ,
entre

entre autres , un livre entier de Balets & de Mascarades , qui est à Versailles , avec les autres livres du Cabinet du Roy.

LABELLE.

Ses affaires domestiques l'ayant obligé de retourner à Florence , il y fut favorablement reçu du Grand Duc , dernier mort , qui luy donna une pension. Pendant le reste de sa vie , qui fut assez languissante , il ne laissa pas de faire plusieurs ouvrages , entre autres , des sujets de balet à cheval , pour le Duc de Modène. Après avoir long-temps souffert de grands maux de teste , il mourut vers l'année 1664. Israel Henriet estoit mort dès l'an 1661. & comme Israel Sylvestre son neveu , & seul heritier , posseda après sa mort tous les desseins & les planches que son oncle avoit euës de Callot & de Labelle , il acheta ensuite tout ce que la veuve Callot avoit à Nancy , & quelques autres planches que Labelle avoit faites depuis son retour à Florence ; & c'est sur les originaux de ces excellens Graveurs , que le sieur Sylvestre montre à desseigner à Monseigneur le Dauphin.

Mais revenons à nos Peintres. JEAN LE CLERC de Nancy , estoit du temps de Cal-

JEAN LE
CLERC.

K

JEAN LE
CLERC.

lot, & peignoit pour le Duc Henry de Lorraine. Il avoit demeuré plus de vingt ans en Italie, & travaillé long-temps sous Charles Venitien, duquel il avoit si bien pris la manière, qu'il a fait des tableaux qui ont passé pour estre de la main de son maistre. Il acquit tant d'estime à Venise, qu'il y fut fait Chevalier de S. Marc.

On voit à Nancy plusieurs tableaux de sa façon, particulièrement dans l'Eglise des Jesuites. Il peignoit avec beaucoup de facilité. Il mourut en 1633. âgé de quarante-cinq à quarante-six ans.

ROTHA-
MER.

Je vous ay déjà parlé de JEAN ROTHAMER, de Munic en Bavière, qui avoit travaillé sous le Tintoret. Après avoir long-temps demeuré en Italie, il retourna en Allemagne. Il faisoit assez bien les petites figures.

VARIN.

Dans ces temps-là VARIN, originaire d'Amiens, peignoit à Paris. Il a fait le tableau du grand Autel des Carmes Déchauffez, proche Luxembourg; le Poussin avoit travaillé sous luy.

BLAN-
CHART.

JACQUES BLANCHART estoit alors en grande réputation, pour la beauté de son coloris, & sa manière de peindre, fraîche & agréable. Il estoit né à Paris, au mois de

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 75

Septembre 1600. Sa mere avoit un frere
nommé Nicolas Boller, qui estoit Peintre :
ce fut de luy, que Jacques Blanchart estant
fort jeune, apprit les commencemens de la
Peinture. Il n'avoit pas fait encore un grand
progrès, lorsqu'agé de vingt ans, il sortit
de Paris, pour aller en Italie. Estant arrivé à
Lyon, il s'engagea avec un Peintre, nommé
Horace le Blanc. Pendant deux ou trois ans
qu'il travailla sous luy, il se fortifia beaucoup
dans la pratique de son art. Horace ayant
esté appellé par le Duc d'Engoulesme, pour
peindre la gallerie de sa maison de Gros-Bois
à quatre lieuës de Paris, Blanchart qui n'a-
voit pas voulu le suivre, demeura encore
quelque temps à Lyon, pour achever des
ouvrages que son maistre avoit commencez.
De sorte qu'il n'arriva à Rome qu'à la fin
d'Octobre 1624. avec son frere qui l'estoit
allé joindre, à dessein d'embrasser la mes-
me profession. Après avoir sejourné dix-
huit mois à Rome, il passa à Venise, où tou-
ché de la beauté des tableaux qu'on y voit,
particulièrement de ceux du Titien, il reso-
lut d'en faire toute son étude. Il demeura
deux ans à Venise, pendant lesquels un no-
ble Venitien le fit travailler dans une maison

BLAN-
CHART.

BLAN-
CHART.

qu'il avoit à la campagne. Mais comme il se vit mal récompensé des tableaux qu'il avoit faits, il quitta Venise, & passa à Turin, où il s'arresta quelque temps. Ensuite ayant résolu de revenir en France, il se rendit à Lyon, où ses amis l'obligèrent à faire quelques ouvrages. Il fit le portrait d'Horace le Blanc, sous lequel il avoit peint avant que d'aller à Rome. Horace fit aussi celuy de Blanchart. Cependant, comme ses parens souhaitoient de le voir, il vint à Paris. Aussitost qu'il commença à travailler, sa manière de peindre fut si agreable à tout le monde, que chacun voulut avoir quelque chose de sa main. Il fit pour la Communauté des Peintres, un S. Jean dans l'Isle de Pathmos; & pour un Convent de Religieuses de la ville de Cognac en Gascogne, une Assomption de la Vierge. Ces deux tableaux furent les premiers qui luy acquirent l'estime des sçavans. Ensuite Il travailla à plusieurs autres ouvrages. Il peignit pour le sieur Barbier une petite gallerie dans la maison qui appartient aujourd'huy au Président Perault. Et ensuite, pour Monsieur de Bullion Sur-Intendant des Finances, une gallerie basse, où il représenta les douze mois de

l'année, sous des compositions de figures grandes comme nature. On voit dans l'Eglise de nostre Dame, un tableau de la descente du S. Esprit, qui fut présenté un premier jour de May. Il a fait quantité de Vierges à demi-corps; & comme il sçavoit leur donner des expressions fort agreables, plusieurs personnes estoient bien aises d'en avoir de sa main. Il estoit dans la vigueur de son âge, & recherché de tout le monde, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre, avec une fluxion sur la poitrine, dont il mourut âgé de trente-huit ans. Il fut marié deux fois, & eut de sa première femme un fils & deux filles. Le fils embrassa de bonne heure la profession de son pere, dans laquelle il travaille aujourd'huy avec estime. Le pere ne vécut que quinze mois avec sa seconde femme, & n'en eut point d'enfans. Il se plaisoit beaucoup à peindre des femmes nuës, & avoit une si grande facilité à les bien représenter, qu'on luy a vû peindre une figure entière, grande comme nature, en deux ou trois heures de temps. Sa partie principale estoit la Couleur.

Comme je cessay de parler, J'ay vû plusieurs fois, dit Pymandre, la gallerie basse de

BLAN-
CHART.

l'Hostel de Bullion ; mais il y en a une au dessus qu'on estime aussi beaucoup. Elle est, repartis-je, de la main de Vouët. L'on peut dire que ces deux hommes qui ont travaillé en mesme temps, & de manières bien différentes, ont esté d'excellens Peintres, & qu'ils ont beaucoup contribué à remettre en France le bon goust de la Peinture, & à élever cét Art au point où il est aujourd'huy. Car lorsqu'ils revinrent d'Italie, ils firent voir des tableaux d'une manière toute autre, que celle dans laquelle l'on estoit alors tombé en France; & comme ils se servoient heureusement des connoissances qu'ils avoient acquises, on découvroit dans leurs ouvrages des marques du bon goust que l'on doit chercher dans la Peinture.

VOUËT. SIMON VOUËT arriva à Paris en 1627. Et comme il y vint par l'ordre du Roy, avec la qualité de son premier Peintre, il entra tout d'un coup dans les grands emplois, & fut suivi de tous les Peintres qui vouloient travailler, & des jeunes gens qui cherchoient à s'instruire. Il estoit de Paris. Son pere, nommé Laurent, estoit un Peintre assez mediocre, sous lequel neanmoins il avoit appris les principes de la Peinture. Mais son

genie le portant à considérer luy-mesme la Nature, & à observer les ouvrages des meilleurs maistres, il se rendit si capable, que dés l'âge de quatorze ans, il fut choisi pour aller en Angleterre faire le portrait d'une Dame de grande qualité, qui estoit sortie de France pour se retirer à Londres. VOUËT.

Quelques années après, Monsieur de Harlay Baron de Sancy, nommé par le Roy pour son Ambassadeur à Constantinople, le mena avec luy, avec intention de luy faire peindre le Grand Seigneur. Comme la chose n'estoit pas aisée à exécuter, à cause de la difficulté qu'on a de le voir, Vouët qui n'avoit pas alors plus de vingt-un ans, eut besoin de toute la force de son imagination & du secours de sa memoire, pour se bien acquiter de sa commission. Car il ne le pût voir qu'une seule fois, lorsqu'il donna audience à l'Ambassadeur. Cependant, il l'observa si bien pendant ce peu de temps, qu'estant de retour, il en fit un portrait si ressemblant, que Monsieur de Sancy, & tous ceux qui avoient vû le Grand Seigneur, en furent tres-satisfaits. Il fit encore plusieurs autres portraits, pendant un an qu'il demeura à Constantinople, après quoy il partit de Pera

Vouët. au mois de Novembre 1612. & arriva à Venise avec des lettres de recommandation pour les Ambassadeurs & les Ministres de Sa Majesté qui estoient en Italie, desquels il fuz fort bien reçu.

Ayant sejourné à Venise jusques à la fin de l'année 1613. il alla à Rome. A peine avoit-il commencé d'y travailler, que le Roy Louis XIII. informé par la Reine sa mere, à qui on avoit fait connoistre les belles dispositions de Vouët, le gratifia d'une pension de quatre cens francs, pour faciliter ses études. Et comme il se perfectionnoit de jour en jour, le Roy augmenta aussi de temps en temps sa pension. Il fit un voyage à Gennes en 1620. où il travailla pendant un an pour les Seigneurs Doria, & pour quelques autres personnes. Estant de retour à Rome, il fut élu Prince de l'Academie de S. Luc en 1624. Cette election fut en partie cause de la mort de l'Antiveduto. Car ayant esté dépossédé par la brigade du Padoüan & d'autres, ses ennemis, qui firent connoistre qu'il avoit dessein de donner à une personne de qualité, le tableau de S. Luc, fait par Raphaël, & mettre en sa place une copie qu'il avoit faite; cette fâcheuse affaire le toucha si sensiblement,

ment, que le chagrin qu'il en eut, abregea ^{Vouët.} ses jours, & mourut environ deux ans après, âgé de cinquante-cinq ans. Ce n'estoit pas un Peintre dont les ouvrages fussent assez considérables, pour vous en parler; il s'estoit seulement mis en credit, parce qu'il avoit de l'esprit, & qu'il peignoit assez bien une teste.

Mais pour revenir à Vouët. En 1626. il épousa sa première femme, nommé *Virginie di Vezzo Velletrano*. Elle estoit jeune & intelligente dans la Peinture, dont elle faisoit profession par les soins que Vouët en avoit pris.

Pendant près de treize ans qu'il demeura à Rome, il fit plusieurs tableaux. Vous avez vû celuy qui est dans l'Eglise de S. Pierre, au grand Autel de la Chapelle où les Chanoines font tous les jours l'Office; comme aussi ce qu'il a peint à Saint Laurent *in Lucina*.

Le Roy Louis XIII. ayant jetté les yeux sur luy, pour s'en servir, tant pour les Peintures nécessaires à faire dans ses Maisons Royales, que pour la conduite des patrons de Tapifferie, auxquels Sa Majesté vouloit que l'on travaillât; Monsieur de Bethu-

L

VOUËT.

ne, alors Ambassadeur à Rome, eut ordre, au commencement de l'année 1627. de le faire partir pour venir en France; ce qu'il fit, avec sa femme & une petite fille qui n'avoit encore que quatre mois. Il amena aussi avec luy, le pere & la mere de sa femme. Le pere nommé *Pompeo di Vezzo*, demeura malade à Orleans; & Vouët ayant pris les devants, & cheminé avec plus de diligence, arriva à Paris le 25. Novembre; il fut favorablement reçu du Roy & de la Reine sa mere, qui vouloit le faire travailler à Luxembourg. On luy donna un logement dans les galleries du Louvre, où le President de Fourcy Sur-Intendant des Bâtimens, l'instala.

Lorsqu'il eut donné ordre à ses affaires, il fit venir sa femme & le reste de sa famille, qui étoit demeurée à Orleans pour avoir soin de son beau-pere, qui mourut peu de temps après y estre arrivé. Vouët avoit aussi amené avec luy deux de ses Elèves; l'un nommé Jacques l'Homme, de Troye en Champagne, & l'autre Jean Baptiste Molle Italien. Il commença à faire pour Sa Majesté, des desseins de Tapisserie qu'il faisoit exécuter, tant à huile qu'à détrempe. Bien qu'il s'occupât encore à d'autres grands ouvrages, il ne laissa pas

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 83

d'employer un temps considérable à faire des portraits: parce que le Roy prenant plaisir à le voir travailler, luy faisoit faire ceux de plusieurs Seigneurs de la Cour, & des Officiers de sa Maison, lesquels il représentoit au pastel. Cette sorte de travail estant propre & assez prompte, Sa Majesté voulut que Vouët luy apprît à desseigner & à peindre de cette manière, afin de pouvoir se divertir à faire les portraits de ses plus familiers Courtisans. Le Roy s'y appliqua quelque temps, & y réüssit si bien, qu'on en voit qu'il a faits qui sont fort ressemblans.

Comme cela donnoit à Vouët une occasion favorable de voir souvent le Roy, il s'acquitt par là les bonnes graces de Sa Majesté, qui l'honora de nouvelles gratifications, & augmenta ses gages. Les Ministres & les plus grands Seigneurs du Royaume, vouloient avoir quelque chose de sa main. En 1632. il commença de peindre pour le Cardinal de Richelieu, la gallerie & une Chapelle de son Palais à Paris, & une Chapelle en sa maison de Ruel. Il avoit déjà travaillé à Chilly, pour le Mareschal d'Effiat, alors Sur-Intendant des Finances, & fait pour le Président de Fourcy, plusieurs ouvrages en sa maison de Chessy.

VOUËT. Pendant les années 1634. & 1635. il fit chez Monsieur de Bullion, Sur-Intendant des Finances, cette grande gallerie haute, dont vous me parliez tantost, & un cabinet qui la sépare d'avec la chambre. Ces lieux sont richement ornez, & l'on en peut regarder les tableaux, comme des plus considérables que Vouët ait faits.

Il a représenté l'Histoire d'Ulyffe dans la gallerie. Il fit encore pour le mesme Sur-Intendant, quelques ouvrages de Peinture dans une gallerie & dans un cabinet de son Château de Videville.

En 1638. & 1639. il peignit pour Monsieur le Chancelier Seguier, deux galleries & une Chapelle en son Hostel, à Paris. Il fit aussi plusieurs tableaux & d'autres ornemens dans le Palais Royal, pendant la Regence de la feuë Reine mere du Roy. Le nombre des tableaux qu'il a faits pour divers particuliers, est trop grand, pour me souvenir de tous. Il en envoya en Angleterre pour le Roy Charles I. tres-connoissant & amateur des Peintures, lequel eût bien souhaité pouvoir attirer ce Peintre auprès de luy.

Il n'y a guères d'Eglises, de Palais & de Maisons considérables à Paris, qui ne soient

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 85
ornées de ses ouvrages. Le tableau du grand
Autel de S. Eustache est de sa main, com-
me aussi celuy de S. Nicolas des Champs. Il
y en a à S. Mederic, aux Carmelites de
la ruë Chapon, aux Jesuites de la ruë saint
Antoine, au Noviciat, & en plusieurs autres
Eglises & Chapelles. Il a fait un grand nom-
bre de Vierges, & avoit mesme un talent
particulier pour les bien représenter.

Sa première femme estant morte au mois
d'Octobre 1638. il en prit une seconde à la
fin de Juin 1640. De la première il eut qua-
tre enfans, deux filles & deux garçons. L'aî-
née des filles, née à Rome, a esté mariée à
François Torteбат, Peintre; la deuxième, à
Michel Dorigni, aussi Peintre. Le plus jeu-
ne des garçons a suivi la profession de son
pere. Il eut de sa seconde femme trois en-
fans, dont il ne reste qu'un garçon. Les
quatre enfans de son premier lit, sont repré-
sentez dans le revers d'une médaille où est le
portrait de leur pere & de leur mere, que fit
un nommé Bouthemy, Orfévre, & tres-ha-
bile Sculpteur.

Vouët, après avoir vécu cinquante-neuf
ans, & près de six mois, mourut le 5. de Juin
1641. & fut enterré dans l'Eglise de S. Jean
en Grève.

L iij

VOUËT.

VOUËT.

Non seulement on luy est obligé, comme je vous ay dit, d'avoir fait revivre en France la bonne manière de peindre ; mais encore, d'avoir fait un grand nombre d'Elèves, dont plusieurs se sont rendus considérables dans la Peinture, & dans les autres professions qu'ils ont embrassées, dépendantes du Dessen.

Son frere, AUBIN VOUËT, qui s'estoit instruit sous luy en Italie, fut un des premiers qu'il forma dans sa manière. Il a travaillé à Paris, dans le Cloistre des Feuillans de la ruë S. Honoré ; & ensuite à S. Germain en Laye dans la Chapelle, & en quelques autres lieux du Château. Il mourut avant son frere, âgé de quarante-deux ans. Il eut encore un autre frere, nommé CLAUDE, aussi Peintre. Charles Meslin dit le Lorrain ; François Dupuis d'Auvergne, & Jacques l'Homme, que je viens de nommer, avoient étudié à Rome sous Simon Vouët. Le nombre de ceux qui ont travaillé sous luy, est trop grand, pour vous les nommer tous ; neanmoins, vous ne serez peut-estre pas fâché que je vous en fasse remarquer quelques-uns que vous avez connus, & d'autres qui travaillent encore aujourd'huy avec réputation. Je vous en diray les noms sans

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 87

ordre, & selon qu'il m'en souviendra. Noel ^{VOUËT.} Quillerié, dans les commencemens, tâchoit d'imiter son maistre; Nicolas Ninet & de l'Estain, qui estoient de Troye en Champagne; Remy Wibert, Champenois; Henry Salé, de Picardie; Charles le Brun, de Paris, aujourd'huy premier Peintre du Roy. En 1631. François Perrier de S. Jean de l'Aune, au retour de son premier voyage d'Italie, travailla sous Vouët; le Frere Joseph Feuillant, avoit aussi peint sous Vouët, avant que d'aller à Rome, où il se noya dans le Tybre; Pierre Mignard, de Troye en Champagne; Nicolas Chaperon, de Chasteaudun; Charles Person, Lorrain; Michel Corneille, d'Orleans; Eustache le Sueur, Parisien; Michel Dorigny, de S. Quentin; Charles d'Offin, Lorrain; François Torteбат, de Paris; Jacques Belly, de Chartres; Louis Beaurepere, Alfonse du Fresnoy, de Paris. Quantité de jeunes hommes alloient apprendre sous luy à desseigner, comme Louis du Guernier, de Paris; André le Nôtre, Hanse, du Moustier, Valié, Lombard, Besnard, Vivot, Siccot, Nicolas Stabre, Perelle l'Ainé, & plusieurs autres, dont je ne puis pas me souvenir, & que je n'ay pas connus.

ROY

VOUËT.

Comme il faisoit faire des patrons de Tapisserie, de toutes sortes de façons, il employoit encore plusieurs Peintres à travailler sous ses desseins, aux payfages, aux animaux & aux ornemens. Entre ceux-là, je puis vous nommer Juste d'Egmont & Vandrifle, Flamans; Scalberge, Pastel, Belin, Vanboucle, Bellange, Cotelle.

Sa première femme montra à desseigner à quelques Demoiselles; entre autres, à une des filles du sieur Metheseau, Architecte du Roy, & à la Demoiselle Stabre.

J'ay vû, comme vous pouvez croire, dit Pymandre, plusieurs ouvrages de Vouët. J'en ay vû de diverses façons, & il me souvient du temps qu'il travailloit pour le Cardinal de Richelieu dans sa gallerie, commencée par Champagne, pour lequel le Cardinal avoit alors plus d'inclination, que pour Vouët. Mais sans vouloir nous flatter, pour faire honneur à la Nation, comme ont fait ceux qui ont écrit des Peintres Etrangers, ny élever les uns au desavantage des autres; dites-moy, je vous prie, quels estoient les talens de ce Peintre.

Je vous diray franchement, repartis-je, que pour ce qui regarde l'invention, il n'avoit

voit pas un génie facile & aisé ; & j'ay mes-
 me ouï dire à quelques-uns de ses plus sça-
 vans Elèves , qu'il ne pouvoit ordonner un
 Tableau sans voir le naturel. Ce n'est pas
 qu'il n'ait fait des dispositions de Figures
 assez agreables ; parce qu'il cherchoit à imi-
 ter ce qu'il avoit vû de Paul Veronése : mais
 cependant il n'avoit pas un goust exquis
 dans les Ordonnances, non plus que dans le
 Dessain , quoy-qu'en certaines parties il ait
 esté assez correct. Il ignoroit la Perspective,
 & ne sçavoit ny l'union & l'amitié des Cou-
 leurs , ny l'entente des Ombres & des Lu-
 mières. Ce qu'il y a de plus à estimer dans
 ses Tableaux , est la beauté & la fraî-
 cheur de son pinceau , qui paroist beaucoup
 dans ce qu'il a peint chez Monsieur le Chan-
 celier, chez Monsieur de Bullion , & pour le
 Mareschal d'Aumont. Sa première manière
 tenoit de celle du Valentin , & il a fait dans
 ce goust-là des Tableaux qui ont beaucoup
 de force. Mais ce que l'on peut dire le plus
 à sa gloire , c'est que les preceptes excellens
 de ce sçavant homme formèrent d'habiles
 gens ; & l'on reconnoist, comme je vous ay
 dit, que ce fut de son temps que la Peinture
 commença de paroistre icy avec un air

VOUER.

M

VOUT. plus beau & plus noble qu'elle n'avoit fait.

En France, comme en Italie, les Peintres & les Curieux estoient partagez sur les différentes manières qui excelloient en ce temps-là. Les uns estoient pour le Dessain & les fortes expressions, & les autres pour la couleur, & la douceur du pinceau. Cependant le gouft de tous en general estoit beaucoup meilleur qu'il n'avoit esté auparavant. Car soit dans le Dessain, soit dans la couleur, on estimoit la manière d'Italie, & on n'estoit pas si passionné qu'on avoit esté pour les Peintures de Flandres, principalement pour celles qui ne traitoient pas des sujets nobles, & qui ne représentoient que des choses basses, quoy-qu' alors il y eust des Peintres qui s'appliquassent à ces sortes de compositions avec beaucoup de soin.

Entre ceux qui avoient de la vogue dans les Pays-Bas, **VOLFAR** n'estoit pas des moindres, bien qu'il ne se vist de luy que des choses de peu de merite. **Vanmol** estoit son disciple. Pour **VANBALE** qui travailloit aussi alors; il peignoit toute sorte d'Histoires, mais veritablement d'une manière assez commune, & tout-à-fait Flamande.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 91

PIETRE NOEFS pere & fils, Hollandois, PIETRE
NOEFS. représentoient des perspectives, & les faisoient avec beaucoup d'art, & le pere encore mieux que le fils. Il y avoit aussi pour lors STENUIX, STENUIX. qui travailloit en petit, & qui peignoit fort bien l'Architecture, particulièrement des nuits & des lieux obscurs éclairés par la lumière du feu, ou de quelques flambeaux. Il eut aussi un fils qui fut Peintre, & qui suivit sa manière. Il est vray que dans ces petits sujets ils n'ont pas laissé de faire des choses dignes d'estime, parce que les couleurs & les lumières y sont fort bien observées, & que la patience & le temps qu'ils ont mis à les faire, méritent qu'on les considère.

Vous pouvez voir dans le cabinet de M. Le Nostre, un tableau d'un nommé STABEN, STABEN. qui travailloit aussi en petit dans le mesme temps, dont la composition vous surprendra, pour le grand travail qu'on y voit. Ce tableau n'est que d'une mediocre grandeur. Il représente la galerie d'un Curieux, dans laquelle sont disposés des cabinets, des meubles, mais sur tout plusieurs tableaux si délicatement faits & si finis, qu'on y voit distinctement tous les sujets qu'ils traitent; & qui

92 ENTRETIENS SUR LES VIES

STABEN. cependant ne laissent pas d'estre diminuez de force & de teintes, selon leurs diverses situations & les degrez d'éloignement, avec une entente admirable.

BRAVV. Vers l'an 1640. **BRAW** Hollandois mourut, lorsqu'il estoit encore dans la fleur de son âge. Il peignoit ordinairement des preneurs de tabac, & des sujets d'ivrognerie: en cela il se peignoit luy-mesme, & faisoit l'image de la vie qu'il menoit. Les Flamans estiment beaucoup ses ouvrages.

BOTS. **BOTS** ou **BOTTE** qui faisoit assez bien le paysage, mourut vers le mesme temps.

Mais celuy de tous les Peintres de Flandres qui a eu le plus de reputation, a esté **PIERRE PAUL RUBENS**. Il estoit d'Anvers, & né d'une honneste famille. Son pere nommé Jean Rubens, estoit Docteur en Droit, & exerça souvent dans sa ville la Charge d'Échevin, où l'on ne met que des personnes d'une capacité & d'une probité connuë. Les guerres civiles qui troubloient les Pays-Bas, luy firent quitter sa Charge, & abandonner la ville d'Anvers pour se retirer à Cologne, où sa femme accoucha d'un fils le jour de **S. Pierre & S. Paul**; ce qui fut cause qu'on luy donna au baptesme les noms de ces deux Apostres.

L'an 1577.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 93

Si-tost qu'il fut en âge d'aller aux Ecoles, RUBENS.
 son pere ne manqua pas à le faire instruire
 avec beaucoup de soin. Il apprit si bien la
 Langue Latine, qu'en peu de temps il la par-
 loit en perfection. Quelques années après,
 la ville d'Anvers ayant esté assiégée par le
 Duc de Parme, & reduite à l'obéissance du
 Roy d'Espagne; Rubens le pere resolut aussi-
 tost d'y retourner avec toute sa famille.
 Comme son fils estoit déjà assez grand &
 bien-fait, la Comtesse de Lalain le demanda
 pour estre son page; mais il ne demeura pas
 long-temps auprès d'elle. L'occupation des
 pages, & leur manière de vivre souvent li-
 cencieuse, n'estoient pas conformes aux no-
 bles inclinations qui commençoient à pa-
 roistre en luy. De sorte qu'il sortit de chez
 la Comtesse; & son pere estant aussi mort,
 Rubens témoigna à sa mere l'amour qu'il
 avoit pour la Peinture, & la pria de vouloir
 bien qu'il embrassast cette profession. Elle
 le mit auprès d'*Adam Van-Noort*, Peintre
 assez passable, mais dont l'humeur brutale
 & libertine ne plut pas à ce jeune homme.
 Il en sortit pour entrer chez *Otto Venius*,
 dont je viens de vous parler, lequel estoit
 en grande reputation, non seulement pour

RUBENS.

En 1600.

l'excellence de son pinceau , mais pour la conduite de sa vie & pour ses bonnes mœurs. Rubens profita des qualitez d'un si digne maistre , & après s'estre rendu tres-capable dans son art , resolut d'aller en Italie. Il estoit âgé de 23. ans, lorsqu'il partit d'Anvers. Comme il avoit esté bien élevé , & qu'il sçavoit de quelle manière il faut vivre avec les gens de qualité , il trouvoit une entrée libre chez tous les Princes & les grands Seigneurs par où il passoit. Ayant esté favorablement reçu de Vincent de Gonzague Duc de Mantouë & de Montferrat , il s'attacha à son service. Ce Prince eut tant d'estime & d'affection pour luy , qu'il l'employa souvent à des commissions honorables. Il le choisit pour aller en Espagne vers Philippes III. luy presenter un superbe carosse avec un attelage de sept chevaux richement enharnachez , & plusieurs autres presens de grand prix. Rubens s'acquitta si dignement de sa commission , que dès ce temps-là le Roy d'Espagne le considera , & eut beaucoup d'estime pour luy. Le Duc n'en fut pas moins satisfait , & après son retour luy en donna des marques en plusieurs rencontres. Ce fut par son ordre qu'il alla à Rome ,

où il copia plusieurs tableaux. Il travailla RUBENS. aussi dans l'Eglise de Sainte Croix de Jérusalem, où il fit divers ouvrages de son invention. Ensuite estant passé à Venise, il étudia particulièrement après les ouvrages du Titien & de Paul Veronése. Estant de retour à Rome, il fit dans l'Eglise neuve des Peres de l'Oratoire, le tableau du grand Autel, & deux autres tableaux qui sont aux deux costez du Chœur. La première pensée de l'un de ces tableaux se voit dans l'Abbaye de S. Michel d'Anvers, où il en fit present à son retour d'Italie.

Au sortir de Rome il alla à Gennes, & il y demeura plus qu'en aucun lieu d'Italie. Ce fut là qu'il fit quantité de portraits, & plusieurs tableaux, tant pour l'Eglise des PP. Jesuites, que pour divers particuliers. Il s'appliqua aussi à l'étude de l'Architecture, levant les plans & les elevations des plus belles Eglises, & des Palais les plus considerables, qu'il fit graver depuis, & dont il mit au jour un Livre.

Pendant qu'il travailloit à Gennes, il eut avis que sa mere estoit fort malade. Il partit en diligence pour se rendre auprès d'elle; 1609. mais il n'eut pas la consolation de la voir,

RUBENS.

car elle estoit déjà morte avant qu'il arrivast. La douleur qu'il en eut, fut tres-grande; & pour y trouver quelque soulagement, il se retira dans l'Abbaye de S. Michel, où éloigné du commerce du monde, il demeura quelque temps à étudier & à peindre.

Il avoit dessein de retourner à Mantouë: mais il fut arresté, tant par l'Archiduc Albert, & par l'Infante Isabelle, qui vouloient se servir de luy, que par d'autres personnes de consideration qui luy propofoient plusieurs ouvrages. Ce fut ce qui le fit résoudre à s'établir en son pays, & à épouser une Damoiselle nommée Elisabeth Brant, fille du sieur Brant Docteur en Droit, & Greffier de la ville d'Anvers. Il acheta une maison qu'il fit peindre par dehors, & qu'il orna par dedans de Statuës antiques qu'il faisoit venir d'Italie. Son cabinet estoit remply d'agathes, de medailles, & d'autres raretez tres-riches: de sorte que sa maison estoit une des plus belles & des plus magnifiques de la Ville.

Comme il estoit d'une complexion vigoureuse & infatigable au travail, il s'occupoit continuellement ou à desseigner, ou à peindre, ou à l'étude des bons Livres. Et mesme
pendant

pendant qu'il peignoit, il se faisoit lire quel-
 que Livre d'Histoire, de Philosophie ou de RUBENS.
 Poësie. Cela remplissoit son esprit de bel-
 les notions, & luy donnoit une connoissance
 generale de quantité de choses qu'un excel-
 lent Peintre doit sçavoir. Aussi avoit-il un
 grand avantage pour s'instruire à fond sur
 toutes sortes de sujets, puisqu'il entendoit &
 parloit fort bien sept sortes de Langues ;
 ce qui le faisoit considérer de tout le mon-
 de, & mesme luy donnoit occasion de servir
 son Prince en plusieurs affaires importantes.
 Il peignit dans la ville d'Anvers en différens
 endroits. Il fit un tableau dans l'Eglise des
 Dominicains, où il représenta les quatre
 Docteurs de l'Eglise. Dans une des Pa-
 roisses, il peignit nostre Seigneur qu'on
 élève sur la Croix, & en plusieurs autres
 lieux il traita divers autres sujets. Ce fut
 en ce mesme temps, que par l'ordre de l'Ar-
 chiduc, il alla à Bruxelles, où il fit quelques
 tableaux dans son Oratoire, & qu'à son re-
 tour il entreprit ces grands ouvrages qu'on
 voit dans l'Eglise des Jesuites d'Anvers.
 Il représenta dans le tableau du grand Autel,
 Saint Ignace qui chasse le demon du corps
 d'un possédé. Il peignit aussi dans un autre

Saint François Xavier dans les Indes , qui convertit ces peuples à la Foy Catholique. Il fit encore divers autres tableaux dans la mesme Eglise.

Sur la fin de l'année 1620. la Reine Marie de Médicis estant de retour à Paris après son accommodement fait avec le Roy Louis XIII. & voulant faire embellir son nouveau Palais de Luxembourg, résolut d'en faire peindre une des Galleries. Comme la reputation de Rubens estoit alors fort grande , il fut choisi pour un ouvrage si considérable.

La Reine envoya en Flandres, pour l'obliger de venir à Paris, où lorsqu'il fut arrivé, & qu'il eut arresté les sujets qu'il devoit traiter, il commença par les desseins ou esquisses que j'ay autrefois vûs chez l'Abbé de S. Ambroise; & ensuite il se mit à travailler aux grands tableaux.

Il y a si long-temps , interrompit Pyramandre , que je n'ay esté à Luxembourg , que j'ay presque perdu le souvenir des tableaux dont vous voulez parler. Vous me ferez plaisir de m'en dire quelque chose, en attendant que je puisse un jour les voir encore avec vous.

Vous sçavez bien , repris-je , que c'est l'hi-

stoire de la Reine Marie de Médicis, qu'il a représentée, depuis sa naissance, jusques à l'accommodement qui fut fait à Angoulesme entre elle & le Roy Louis XIII. son fils, en 1620. Et parce que cette gallerie est percée de costé & d'autre, par des fenestres qui donnent sur le jardin & sur la court, les tableaux sont placez contre les trumeaux & entre les fenestres. Ils ont neuf pieds de large sur dix pieds de haut. Il y en a dix de chaque costé, & un au bout de la gallerie.

RUBENS

Dans le premier qui est en entrant & du costé du jardin, on voit les trois Parques qui filent la vie de la Reine en présence de Jupiter & de Junon, qui paroissent dans le ciel. Deux des Parques sont assises sur des nuages; & la troisiéme qui est à terre, tire le fil de la vie de la Princesse, que les deux autres filent.

Le second tableau représente la naissance de la Reine. On voit la Déesse Lucine tenant un flambeau, laquelle après avoir rendu l'accouchement heureux, met l'enfant entre les mains d'une femme qui est assise, & qui la regarde avec admiration. Cette femme représente la ville de Florence. Il y a plusieurs figures symboliques, par lesquelles le Pein-

RUBENS. tre a crû enrichir son sujet.

Ensuite, voulant figurer l'éducation de la Princesse, il la représente fort jeune auprès de Minerve, qui luy apprend à lire. D'un costé est un jeune homme, qui touche une basse de viole, pour signifier comme on doit de bonne heure enseigner à mettre d'accord les passions de l'ame, & dès la jeunesse, regler toutes les actions de la vie, afin de ne rien faire qu'avec ordre & mesure. De l'autre costé sont les trois Graces, dont l'une tient une couronne de laurier; au dessus, on voit Mercure le Dieu de l'Eloquence, lequel descend du ciel. Il y a sur le devant du tableau, plusieurs instrumens propres aux Arts liberaux; & dans le fond, est un rocher percé d'une grande ouverture d'où sort de l'eau, & par où passe la lumière qui éclaire les Graces, & répand un grand jour sur la beauté de leurs carnations. Il est vray, que ces trois figures ne sont plus aujourd'huy comme elles estoient autrefois; parce que depuis quelques années on les a couvertes de legers vestemens; & par des sentimens d'une modestie Chrestienne, on a crû devoir retrancher, non pas aux yeux des sçavans, mais au plaisir des sensuels, ce que l'Art avoit

rendu de tres-accomplí dans les corps de ces trois Graces , qui assurément estoient les plus beaux que ce Peintre ait jamais faits. On peut mesme regarder ce tableau , comme un des principaux de la gallerie , & où le Peintre a pris plus de soin. RUBENS.

Dans la peinture qui suit , on voit l'Amour , & le Dieu Hymen , représenté par un jeune homme couronné de fleurs , & tenant un flambeau. Ils paroissent tous deux en l'air , tenant le portrait de la Reine , qu'ils présentent au Roy Henry IV. Ce Prince est debout couvert d'armes tres-riches & tres-éclatantes. Il regarde avec plaisir ce portrait , dont l'Amour luy fait remarquer toutes les graces & les beautés. Une femme représentant la France , est debout auprès du Roy. Elle a un casque en teste , son vestement est un manteau de couleur bleuë , semé de fleurs-de-lis d'or. En regardant ce portrait avec attention , elle semble solliciter le Roy à le bien considérer. Jupiter & Junon sont assis dans le ciel sur un nuage ; & aux pieds du Roy , il y a deux petits Amours , dont l'un tient son casque , & l'autre son bouclier.

Le cinquième tableau représente le mariage de leurs Majestés , célébré à Florence au

RUBENS.

mois d'Octobre 1600. Comme la cérémonie se fit dans une Eglise, on voit à l'Autel le Cardinal Aldobrandin, Legat & neveu du Pape Clement VIII. Il est revestu de ses habits Pontificaux. La Reine est devant luy couverte d'une robe blanche, enrichie de fleurs d'or, avec un voile sur la teste, & le Grand Duc son oncle, qui au nom du Roy l'épouse, & luy met un anneau au doigt. L'Hymen couronné de fleurs, & tenant un flambeau à la main, porte la queue de la Reine. La Grande Duchesse, la Duchesse de Mantouë, & plusieurs autres Dames sont à sa suite. Entre les Seigneurs François, on reconnoist M. de Bellegarde & M. de Sillery.

On voit dans le sixième tableau la Reine qui arrive à Marseille. La France, sous la figure d'une belle femme, couverte d'un manteau bleu, semé de fleurs-de-lis, la reçoit avec joye. L'Evesque de la Ville vient au devant d'elle, avec le dais qu'on luy présente. La Renommée paroist en l'air, qui sonne de la trompette, pour annoncer l'arrivée de Sa Majesté; & aux bords de la mer on voit Neptune accompagné de Syrènes & de Tritons qui l'ont suivie.

Vous sçavez que ce fut le 3. Novembre, que la Reine débarqua à Marseille, où le Roy avoit envoyé au devant d'elle pour la recevoir, le Duc de Guise Gouverneur de la Province, les Cardinaux de Joyeuse, de Gondy, de Sourdis, & plusieurs Prelats. Le Connétable de Montmorency, le Chancelier, les Ducs de Nemours & de Vantadour s'y trouvèrent avec la Duchesse de Nemours, la Duchesse de Guise, & sa fille Louise, qui fut depuis la Princesse de Conti, & quantité d'autres Seigneurs & Dames, qui accompagnèrent la Reine à Lyon, où elle arriva le 2. Decembre. Le Roy n'y estoit pas, & ne s'y rendit que le 9. du mesme mois sur le soir, auquel jour le mariage fut accompli.

RUB ENG.

Dans le septième tableau le Peintre a représenté ce mariage, d'une manière poétique, Le Roy & la Reine sous les figures de Jupiter & de Junon, sont peints dans le ciel, assis sur des nuages. Derrière eux, on voit le Dieu Hymen, & plusieurs petits Amours, qui portent des flambeaux allumez. Au dessous il y a une femme vestuë de pourpre : elle est assise dans un char tiré par des lions, & accompagné de deux Amours qui regardent en haut, & qui admirent les nouveaux

RUBENS.

Epoux. C'est la ville de Lyon qu'on a voulu représenter par cette figure, qui est dans un char.

La naissance du Roy Louis XIII. arrivée à Fontainebleau, le 27. Septembre 1601. fait le sujet du huitième tableau. C'est un des plus considérables qui soit dans la galerie, pour la belle expression de joye & de douleur qu'on voit sur le visage de la Reine qui regarde le Dauphin nouveau-né. Une femme représentant la Justice, le tient entre ses bras, & semble le donner comme en deposit entre les mains du bon Genie, figuré par un jeune homme, qui a un serpent autour de ses bras. Derrière le lit de la Reine, est une autre figure d'un jeune homme, ayant des ailes au dos, & un air riant. Il soutient une grande draperie attachée au tronc d'un arbre. Et entre cette draperie & le Genie, on voit une femme telle qu'on peint la Fortune, qui tient un gouvernail. Apollon paroist dans le ciel, assis dans un char tiré par quatre chevaux.

Le Roy Henry IV. avant sa mort, avoit projectté de grands desseins; mais avant que de rien entreprendre, il vouloit mettre le gouvernement du Royaume entre les mains de

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 105

de la Reine, & luy donner pour principaux RUBENS.
Conseillers, les deux premiers Officiers de la
Couronne; sçavoir, le Connestable & le
Chancelier. C'est dans le neuvième tableau
qu'on a figuré comme le Roy témoignant
ses intentions à la Reine, luy donna l'Etat
à gouverner. Ce que le Peintre a représenté
en peignant le Roy qui met entre les mains
de la Reine, un Globe d'azur semé de fleurs-
de-lis d'or. Le jeune Dauphin est au milieu
d'eux, & toute la Cour à leur suite.

Pour autoriser davantage la regence de
la Reine, le Roy la fit couronner à S. De-
nys le 13. May 1610. La cérémonie fut gran-
de & magnifique. La Reine parut vestuë
d'un grand manteau de velous bleu, tout
semé de fleurs-de-lis d'or. Celuy de Ma-
dame, fille aînée de France, & celuy de la
Reine Marguerite, avoient quatre rangs de
fleurs-de-lis sur les bords. Les autres Prin-
cesses du Sang en demandoient trois, mais
ne les pûrent obtenir. La Reine fut condui-
te à l'Autel par les Cardinaux de Gondy &
de Sourdis, pour estre sacrée & couronnée.
Messieurs de Souvré & de Bethune por-
toient les pans de son manteau pour Mon-
sieur le Dauphin & pour M. le Duc d'Anjou,

O

RUBENS. qui tenoit la place de M. le Duc d'Orleans, alors malade. Le Prince de Conti portoit la Couronne, le Duc de Ventadour le Sceptre, & le Chevalier de Vendosme, la Main de Justice.

La Princesse de Conti & la Duchesse de Montpensier portoient la queue du manteau de la Reine. Le Cardinal de Joyeuse officioit; & ce fut luy, qui après avoir sacré la Reine, luy mit la Couronne sur la teste. C'est ce moment-là que Rubens a représenté dans le dixième tableau, où l'on voit la Reine à genoux, qui reçoit la Couronne. Le Dauphin vestu de blanc & la Princesse sa soeur, sont à ses costez. La Reine Marguerite est derrière eux avec toute la Cour. Le Roy paroist à la fenestre d'une tribune, & quantité de Princes & grands Seigneurs assistent à cette cérémonie.

Ces dix tableaux remplissent le costé de la gallerie qui donne sur le jardin. Au bout de la mesme gallerie, & dans l'étendue de sa largeur, est un tableau qui contient deux actions, qui pourtant s'unissent si bien ensemble, qu'elles ne font qu'un mesme sujet. C'est la mort du Roy, arrivée le Vendredy 14. May, & la regence de la Reine. Vous

ſçavez que par Arrest du Parlement, elle fut RUBENS. déclarée Regente le meſme jour que le Roy fut malheureuſement tué ; & que le lendemain 15. de May , elle alla ſuivie de tous les Grands du Royaume, prendre ſéance au Palais , où le Roy Louis XIII. ſon fils, confirma ce qui avoit eſté fait par l'Arreſt du jour precedent.

La première action eſt représentée d'un coſté du tableau. On voit le Temps qui enleve le Roy dans le ciel, où il eſt reçu entre les bras de Jupiter accompagné d'Hercules & de quelques autres Divinitez. La Victoire eſt aſſiſe ſur les armes de ce Monarque, ayant à ſes pieds un ſerpent percé de coups. Elle a les mains jointes, & regarde le Roy. La ſeconde action paroïſt d'un autre coſté, où l'on voit la Reine veſtuë de deuil & aſſiſe ſur un Trône. Elle a auprès d'elle la Prudence, figurée par la Déesſe Minerve; & en l'air eſt une femme tenant un gouvernail, laquelle représente la Regence. La France, ſous la figure d'une femme affligée, & toute la Nobleſſe un genou à terre, rendent leurs profonds reſpects à la Reine, & luy donnent des marques de leur obéiſſance. Au milieu de tout le tableau ſont deux femmes,

dont l'une tient la lance du Roy, où est attaché son casque; & une autre sous la figure de Bellone, qui se desespere & s'arrache les cheveux.

Dans le douzième tableau qui est ensuite, & du costé de la court, le Peintre a voulu représenter la conduite de la Reine, & le soin qu'elle prend du Royaume pendant sa regence: Comment elle surmonte tous les mouvemens de la rebellion, & les desordres de l'Etat, représentez sous différentes figures monstrueuses. On voit les Dieux de la Fable, différemment occupez pour assister la Reine. Apollon & Pallas sont à terre, qui combattent contre ces sortes de monstres. L'un les attaque à coups de flèches, & l'autre les perce de sa pique, foulant aux pieds la Discorde, la Fureur, la Tromperie, & les autres vices qui se cachent dans les tenebres, & qui ne sont élairez que des flambeaux qu'ils tiennent à la main, & d'une lumière qui environne Apollon, & qui les éblouit.

Les autres Divinitez qui les secondent, paroissent dans le ciel, sur des nuages. D'un costé est Saturne & Mercure; & de l'autre, on voit Mars & Venus. Jupiter & Junon sont proche l'un de l'autre. Junon montre avec le

loigt l'Amour qui conduit le globe du Monde, tiré par les colombes de Venus. Et comme cette action est représentée dans l'obscurité de la nuit, on voit Diane dans son char, qui éclaire le ciel, & qui répand autour d'elle une foible lumière.

RUBENS.

Le treizième tableau représente la Reine sur un courfier blanc. Elle a un casque sur sa teste, son habit est blanc, couvert d'un manteau de drap d'or. Elle a l'air du visage noble & fier tout ensemble, une contenance majestueuse & assurée, & paroist comme victorieuse & triomphante, après avoir appaisé tous les desordres du Royaume. On voit dans le Ciel qui est pur & serain, la Victoire accompagnée de la Force & de la Renommée, qui suivent la Reine.

Dans le quatorzième sujet, on peint l'échange qui fut fait le 9. Novembre 1615. des deux Reines, de France & d'Espagne; Anne d'Autriche femme du Roy Louis XIII. & d'Isabelle de France, femme du Roy d'Espagne Philippe IV.

Ces deux Princesses paroissent sur un pont richement paré, qui fut dressé sur la rivière de Bidasso ou d'Andaye. Deux femmes vestuës de couleurs différentes,

RUBENS.

& représentant la France & l'Espagne, se donnent & reçoivent mutuellement les deux nouvelles Reines. Elles sont suivies de la Noblesse de l'un & de l'autre Royaume. On voit en l'air plusieurs jeunes Amours qui tiennent des flambeaux, & qui semblent danser. Au milieu d'eux est la Felicité, sous la figure d'une femme, qui répand des richesses sur les deux Reines. Le Dieu du fleuve est sur le devant, accompagné d'un Triton, qui sonne d'une conque, & d'une Nymphe qui présente aux deux Reines des branches de corail & des perles.

Vous sçavez bien que le Roy, après sa majorité & son mariage, ne laissoit pas de se reposer sur la Reine sa mere de la conduite de l'Etat, & de l'administration des affaires; & que ce ne fut
 » qu'après la mort du Mareschal d'Ancre, qu'il
 » pria la Reine mere, de trouver bon qu'il prît
 » désormais en main le gouvernail de son Etat,
 » afin d'essayer à le relever de l'extrémité où les
 » mauvais conseils dont elle s'estoit servie, l'a-
 » voit précipité; ainsi qu'il est porté en termes
 » exprés, dans la lettre qu'il écrivit aux Prin-
 » ces éloignez de la Cour, & aux Gouverneurs
 » des Provinces, le 24. Avril 1617. en leur don-
 » nant avis de la mort du Mareschal.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. III

Il semble que ce soit à ce sujet, que les deux RUBENS. tableaux qui suivent, ayent esté faits. Car dans le quinzième, on voit la Reine mere assise sur un thrône, vestuë d'un manteau Royal, & tenant des balances. Minerve est à costé d'elle, accompagnée de l'Amour qui s'appuye sur les genoux de la Reine. Tout proche il y a deux femmes, dont l'une porte les seaux, & l'autre une corne d'abondance.

D'un costé est un jeune enfant qui rit, & qui tient attachées l'Ignorance, la Médifance & l'Envie, que le Peintre a représentées; la première avec des oreilles d'asne, la seconde sous la figure d'un Satyre qui tire la langue; & la troisième sous la figure d'une femme fort maigre renversée à terre.

Parmy ces figures il y a d'autres jeunes enfans, dont l'un tire les oreilles de l'Ignorance, & foule aux pieds l'Envie. D'un autre costé paroist le Temps, qui semble conduire la France dans des temps plus heureux.

Dans le seizième tableau, on voit le Roy sur un vaisseau, dont il tient le timon, que la Reine sa mere luy met entre les mains. Les Vertus sont représentées tenans les rames, & faisans aller le vaisseau; & au haut

des voiles est Pallas au milieu de deux étoiles, qui représentent Castor & Pollux.

Parmy les succès les plus heureux, la Reine voulut aussi que le Peintre trassât une image de ses disgraces & de ses divers changemens de fortune. De sorte que dans le dix-septième tableau, on voit comme elle se sauva de Blois pour se retirer à Loches, & de là à Angoulesme, où elle fut conduite par le Duc d'Epernon. Pour marquer de quelle manière elle sortit du chasteau de Blois, on voit une des Dames de sa suite qui descend par une fenestre dans le fossé, comme avoit fait la Reine. La nuit est représentée sous la figure d'une femme, qui couvre la Reine d'un grand manteau noir. A costé de cette Princesse est Pallas avec plusieurs personnes de qualité, & une suite de gardes qui l'entourent. Le Peintre a représenté le Duc d'Epernon qui la reçoit sur le bord du fossé, quoy-qu'il ne fût pas présent lorsqu'elle sortit du chasteau de Blois. Car il l'attendoit près de Montrichard, avec soixante Cavaliers pour la conduire à Loches.

Dans le tableau qui suit, l'on a peint l'accommodement de la Reine mere du Roy. Cette Princesse est assise sur un trône. A l'un de
ses

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 113
ses costez est le Cardinal de Guise, & de RUBENS.
l'autre une femme vestuë d'une robe rouge,
& d'un manteau bleu, ayant un œil sur la te-
ste, & tenant un serpent qui luy entoure le
bras. Cette figure apparemment représente la
Vigilance. Car l'œil ouvert aussi-bien que le
serpent, est le symbole de la vigilance des Rois.
Dans Homère, Nestor avertit Agamemnon
de veiller toujours, & de ne s'endormir pas.

Le Cardinal de la Rochefoucauld, qui est
peint dans le mesme tableau, montre par l'a-
ction qu'il fait, comme Mercure descend du
ciel, & apporte un rameau d'olive, pour mar-
que de la paix qui se traite.

Ensuite l'on voit Mercure qui conduit la
Reine dans le temple de la Paix, pour se re-
concilier avec le Roy son fils. La Paix pa-
roist elle-mesme, qui éteint le flambeau de
la Guerre, sur un amas de toute sorte d'armes,
pendant que Mercure présente son caducée à
la Reine. D'un costé l'on voit une des Furies
qui se desespère, & la Fraude avec plusieurs
autres vices qui sont abattus & tourmentez
de rage & de douleur.

Ce fut au chasteau de Coufières, près de
Tours, appartenant au Duc de Montbafon,
que se fit l'entreveuë & la reconciliation du

P

RUBENS.

Roy & de la Reine sa mere, le Mercre-
dy 5. de Septembre 1619. & cela avec tou-
tes sortes de démonstrations d'amour & de
tendresse. C'est cette entrevûë que le Pein-
tre a figurée. Le Roy paroist descendre du
ciel vers la Reine mere, qui est assise sur des
nuages, où plusieurs petits Zephyrs semblent
répandre par leurs haleines un air doux &
plein d'amour. Proche de la Reine est repré-
sentée la Nature mesme avec de petits en-
fans nuds; & dans une grande lumière, on
voit éclater l'Esperance sous la forme d'une
belle femme vestuë de verd, assise sur le glo-
be de la France. Plus loin est la Valeur, re-
présentée par un jeune homme vestu d'une
couleur rougeâtre, lequel abat l'hydre de la
rebellion, & quantité de serpens qui paroif-
sent morts, & enlacez les uns dans les au-
tres.

Enfin dans le dernier tableau paroist le
Temps qui découvre la Verité. Le Roy & la
Reine mere sont assis dans le ciel, & le Roy
présente à la Reine une couronne de laurier,
qui environne deux mains jointes, & un cœur
au dessus. Le Peintre, vraisemblablement,
a voulu marquer par là, l'union parfaite &
sincère de leurs Majestez.

Au bout de la gallerie , au dessus de la cheminée , la Reine est représentée tout debout sous les habits de Pallas ; & audeffus des portes qui sont aux deux costez , on a mis les portraits du Prince & de la Princesse , ses pere & mere.

Ce fut environ l'an 1623. que Rubens acheva tous ces tableaux , & qu'il les posa dans la gallerie. Tous les Peintres , dit alors Pymandre , sont si accoûtumez à traiter des fujets profanes , qu'il s'en trouve peu , quelque sçavans & judicieux qu'ils soient , qui ne messent la Fable parmy les Histoires les plus sérieuses , & les actions les plus Chrêtiennes. Leur esprit rempli des idées de l'Antiquité payenne , & de l'étude qu'ils ont faite d'après les statuës & les bas reliefs anciens , ne peut quasi rien produire qui n'en recoive l'impression & le caractère. Car , je vous prie , qu'ont affaire dans l'histoire de Henry IV. & de Marie de Médicis , l'Amour , Hymen , Mercure , les Graces , des Tritons & des Nereïdes ? & quel rapport ont les Divinitez de la Fable , avec les cérémonies de l'Eglise & nos coûtumes , pour les joindre & les confondre ensemble de la sorte que ce Peintre a fait , dans les ouvrages dont vous venez de parler ?

RUBENS.

Vous touchez là un abus, luy repliquay-je, auquel on ne peut trop s'opposer; & c'est une des choses qu'il semble que Rubens devoit éviter plus qu'aucun Peintre, puisqu'il avoit beaucoup d'étude. Cependant, il est vray qu'il n'a pas employé, comme il devoit, tant de belles connoissances qu'il avoit acquises. Comme la pluspart du monde ne regarde les choses que dans l'état qu'elles sont, & ne pensent point à celuy où elles devroient estre pour estre bien; on applaudit trop facilement les hommes; mesme ceux qui se sont rendus plus considérables que les autres dans leur profession, sans faire reflexion aux defauts qui se rencontrent dans leurs ouvrages. Rubens possédoit beaucoup de belles parties, qui le faisoient estimer de tout le monde; & sa réputation estoit si grande, qu'on auroit crû passer pour ridicule ou pour ignorant, de censurer ses plus grands defauts. Aussi est-il vray, que dans le temps qu'il travailloit, on n'estoit pas si difficile sur la bienséance, qu'on l'est aujourd'huy. Car vous sçavez, qu'encore qu'on ait beaucoup de respect pour la memoire de ce grand homme, on ne laisse pas de regarder ses tableaux avec moins de prévention, qu'on ne faisoit autrefois, & qu'en loüant ce

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 117

qui est digne de loüange dans tout ce qu'il a peint, on ne dissimule plus les defauts qui s'y trouvent, & l'on remarque assez hardiment ce qui seroit necessaire dans ses ouvrages, pour estre plus parfaits. Comme vous avez vû ce que l'on a écrit tres-avantageusement sur son sujet, dans un livre de Conversations, qui a esté donné au public, je ne m'étendray pas à vous parler des particularitez de la vie de ce grand homme, ny des beaux talens qu'il a eus, que l'Auteur de ce livre a remarquez avec beaucoup de soin & d'éloquence. Que si l'amour qu'il a fait paroistre pour ce Peintre, au desavantage mesme de plusieurs autres des plus excellens Peintres, le rend suspect sur les choses qui regardent la Peinture: je vous diray ce qu'un autre Auteur étranger & desinteressé, en a écrit avec beaucoup de jugement, selon le sentiment de tout le monde.

RUBENS.

M. Bellori.

Il reconnoist que Rubens n'estoit pas un Peintre qui eût simplement une pratique de son art; mais qu'il avoit étudié avec une grande application, tout ce qui peut estre necessaire à un homme de sa profession. Ce que l'on a bien connu par un livre qu'il a laissé écrit & desseigné de sa main, où l'on

RUBENS.

voit qu'outre ses observations sur ce qui regarde l'Optique, les Proportions, l'Anatomie & l'Architecture; il contient une recherche exacte des actions de l'homme, lesquelles il a desseignées conformément aux plus belles descriptions qui se trouvent dans les meilleurs Poètes. Il y a recueilli tout ce qui a rapport aux batailles, aux naufrages, aux jeux, aux passe-temps, & à tous les effets que produisent les divers emplois de l'homme, & ses différentes passions. Il a extrait des ouvrages de Virgile & d'autres Auteurs, plusieurs événemens qu'il a comparez aux Peintures que Raphaël & d'autres sçavans Peintres ont faites de ces mesmes événemens.

A l'égard du Coloris, qui est son principal talent, il travailla avec une liberté de pinceau tout-à-fait surprenante; il se servit toujours heureusement de l'étude qu'il avoit faite à Venise après le Titien, Paul Veronèse, & le Tintoret; s'attachant à leurs maximes dans la conduite & la distribution des jours, des ombres & des reflais de lumières.

Cependant, on ne peut pas disconvenir que Rubens n'ait beaucoup manqué dans ce qui regarde la beauté des corps, & souvent mesme dans la partie du dessein. Son genie

ne luy permettant point de reformer ce qu'il RUBENS. avoit une fois produit, ainsi emporté par la rapidité de son naturel vif & impetueux, il ne pensoit pas à donner à ses figures, ny de beaux airs de teste, ny de la grace dans les contours qui se trouvent souvent alterez par sa manière peu étudiée. On voit que la plupart de ses visages semblent estre tous formez sur une mesme idée qui ne les rend pas assez différens les uns des autres, & moins encore agréables & beaux, mais plutôt des visages ordinaires & communs, de mesme que les proportions des corps qui s'éloignent fort de celles des antiques. Les vestemens ne sont point faits avec un beau choix; les plis n'en sont ny bien jettez, ny bien entendus, ny bien corrects. Cette grande liberté qu'il avoit à peindre, fait voir en plusieurs de ses tableaux plus de pratique de pinceau, que de correction dans les choses où la Nature doit estre exactement représentée; non seulement dans son dessein, mais aussi dans son coloris, où les teintes des carnations paroissent souvent si fortes & si séparées les unes des autres, qu'elles semblent des taches; & dans les reflais des lumières qui rendent les corps comme diaphanes & transparens. Et quoy-

RUBENS.

qu'il estimât beaucoup les antiques & les ouvrages de Raphaël, on ne s'apperçoit pas qu'il ait tâché d'imiter ny les uns ny les autres. Au contraire, on peut dire qu'il s'en éloignoit si fort, que s'il eût copié les statuës d'Apollon, de Venus, ou les Gladiateurs, on ne les auroit pas reconnus, tant sa manière de dessigner estoit différente de ce goust-là. Cependant comme il porta en Flandres la beauté du coloris, des plus excellens Peintres Lombards; & qu'en effet il a fait quantité de grands ouvrages dignes d'estime: cela le mit en grande considération, pendant qu'il vécut, & mérite bien qu'encore aujourd'huy on luy donne place parmy les excellens Peintres: mais non pas la première, de crainte que la possession dans laquelle plusieurs autres se trouvent de marcher devant luy, ne le fist éloigner d'eux au delà du rang qu'il doit legitiement tenir. Outre les tableaux qu'on voit de luy dans le Cabinet du Roy, il y en a encore à Paris chez plusieurs curieux; mais il s'en voit peu qui soient pareils à ceux de Monsieur le Duc de Richelieu, qui touché d'un goust & d'une affection particulière pour les tableaux de Rubens, a fait une recherche & une dépense digne d'une personne

ne

ne de sa qualité, pour avoir de ce Peintre, ceux qu'on estimoit le plus dans les Pays-Bas. De sorte que quand vous voudrez avoir le plaisir de voir ce que Rubens a fait de plus considérable, vous pourrez, sans sortir de Paris, vous donner cette satisfaction, en visitant la Gallerie de Luxembourg, le Cabinet de Sa Majesté, & celuy de l'Hostel de Richelieu. Dans ce dernier, vous y verrez la chute des Réprouvez, qui est un tableau d'onze pieds de haut sur six pieds de large, celuy de la chasse des lions, Susanne avec les deux vieillards; une Bacchanale; la vûë de Cadix; la Madelène aux pieds de nostre Seigneur chez Simon le Pharisien; un bain de Diane; le S. Georges, & quelques autres, égaux en merite, qui tous ont esté choisis comme les chef-d'œuvres de cet excellent Peintre, & ausquels il n'y a eu que luy qui ait mis la main. Je ne vous en fais pas la description, parce qu'elle a esté faite avec beaucoup de soin & d'éloquence; & Monsieur le Duc de Richelieu a bien voulu travailler luy-mesme à celle de la chute des Réprouvez.

Alors estant demeuré quelque temps sans parler, On peut, dit Pymandre, ajouter à

Q

RUBENS.

tout ce que vous avez dit d'avantageux pour Rubens, le merite particulier de sa personne, qui le distingua infiniment de tous les Peintres de son temps. Car ayant beaucoup d'esprit, & un esprit bien tourné pour la Cour & pour les affaires, il se rendit agréable à tout le monde, & capable d'entrer dans les negociations. Sur cela je vous puis dire ce que j'ay appris en Angleterre & en Hollande, touchant sa conduite dans les emplois dont il fut honoré.

L'inclination naturelle qu'il avoit toujours eüe à prendre connoissance des affaires les plus importantes qui se passoient alors en Europe, particulièrement de celles qui regardoient l'Etat & le Gouvernement des Provinces-Unies, fit qu'estant d'ailleurs fort considéré de l'Infante des Pays-Bas, elle le choisit en 1628. pour aller en Espagne informer le Roy de ce qui se passoit en Flandres, & luy faire connoître en particulier ce qui estoit alors de plus expédient, pour le service de Sa Majesté. Ce fut dans les conférences qu'il eut avec le Comte Duc d'Olivarez & le Marquis de Spinola, qu'il fit paroître sa capacité, & combien il estoit propre à traiter des interests de l'Etat: en sorte que le Roy l'ayant chargé

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 123

de commissions secrettes pour son service , le Duc d'Olivarez luy fit present , de la part de Sa Majesté Catholique , d'un diamant de grand prix , & de la Charge de Secretaire du Conseil Privé , dont il luy fit expédier des lettres pour luy & pour son fils. RUBENS.

Lorsqu'il fut de retour en Flandres , le premier employ qu'on luy donna , fut pour negocier une trêve qu'on avoit proposée entre le Roy d'Espagne & les Etats des Provinces-Unies , au sujet de laquelle il fit quelques voyages en Hollande , sous pretexte néanmoins d'autres affaires qui le regardoient en son particulier. Il s'estoit conduit avec tant de prudence , qu'il avoit fort avancé cette negociation , lorsque la mort du Prince Maurice de Nassau arriva , qui fit que le traité ne put estre achevé.

L'amitié que Rubens avoit liée avec le Duc de Bouquiquan , pendant qu'ils estoient tous deux à Paris , fut cause que le Roy d'Espagne & le Comte Duc trouvèrent à propos de l'envoyer en Angleterre , où sous pretexte d'y faire un voyage de son propre mouvement , il tâcheroit en allant rendre ses respects au Roy , de découvrir en quelle disposition il estoit à l'égard de l'E-

Q ij

RUBENS. Espagne, & s'il ne pourroit point consentir à un traité de paix entre les deux Couronnes. On luy donna une instruction avec des lettres de créance, pour s'en servir comme il le jugeroit à propos. Rubens se conduisit avec tant de prudence & d'adresse, qu'après avoir vû le Roy plusieurs fois, & l'avoir entretenu de choses indifférentes, il trouva enfin une occasion propre pour luy parler en particulier, & pour luy faire entendre adroitement, que le Roy son maistre consentiroit volontiers à un traité de paix pour le bien commun de leurs sujets.

Le Roy d'Angleterre l'écouta favorablement; & luy ayant demandé s'il avoit ordre de luy en parler, Rubens luy repliqua, que si cette proposition luy estoit agréable, il s'ouvreroit davantage. Sa Majesté l'ayant assuré qu'elle l'écouteroit volontiers, il luy découvrit les intentions du Roy son maistre, & luy fit voir ses lettres de créance.

Le Roy, pour montrer qu'il agréoit ses propositions, luy donna à l'heure mesme son cordon avec un riche diamant, & nomma quelques-uns de son Conseil pour conférer avec luy sur les articles de la paix. Rubens,

à ce que j'ay appris, fit paroistre en cette rencontre beaucoup de conduite & de jugement. Car en peu de temps il mit les choses en si bon état & si secrettement, que le traité de paix fut conclu entre les deux Couronnes pendant les mois de Novembre & de Decembre 1630. R. U. RUBENS.

Le Roy d'Angleterre envoya Milord François Cottington, pour la jurer en Espagne entre les mains du Roy, qui de sa part envoya Dom Carlos Colonna en Angleterre, pour le mesme sujet.

Et pour faire voir combien Rubens se rendit agréable aux deux Rois par cette negociation, c'est que celuy de la Grand'-Bretagne le fit Chevalier, luy donna l'épée avec laquelle il avoit fait la cérémonie, & luy fit présent d'un service de vaisselle d'argent d'un prix considérable. Le Roy d'Espagne de son costé, luy confirma le titre de Chevalier, par des Lettres patentes, & joignit beaucoup d'autres graces à celles qu'il avoit déjà reçûes de luy & de l'Infante.

Quelque temps après il arriva que la Reine Marie de Médicis & Monsieur frere unique du Roy Louis XIII. sortirent de France, & se retirèrent à Bruxelles. Rubens ayant l'honneur

RUBENS.

d'en estre particulièrement connu, l'Infante se servoit ordinairement de luy, pour leur faire sçavoir ses intentions & celles du Roy d'Espagne, dans toutes les rencontres qui se présentoient. Et comme la Cour de Bruxelles estoit alors en trouble par la guerre des Hollandois, qui avoient pris Maestrich, le Marquis d'Aytona ne trouva pas de meilleur moyen pour les amuser, que de faire de rechef quelque ouverture de paix ou de trêve avec les Etats. Cette negociation fut secrettement commise à Rubens, qui agit si bien, que les Hollandois consentirent d'entrer en conference avec les Députez des Etats Generaux des Provinces de l'obéissance du Roy Catholique. C'estoit donc par de semblables services, & par ces emplois honorables, que Rubens augmentoit tous les jours en considération & en richesses. Ainsi on le doit regarder, non seulement comme un excellent Peintre, mais comme un personnage d'un merite singulier.

Il faut aussi avouër, repartis-je, que parmi les grands talens qui l'avoient rendu digne de tant d'honneurs, il avoit des qualitez, qui au lieu de luy attirer l'envie de ses pareils, le faisoient aimer de tout le monde.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 127

Car j'ay sçû de personnes qui l'ont connu particulièrement, que bien loin de s'élever avec vanité & avec orgueil au dessus des autres Peintres, à cause de sa grande fortune, il traitoit avec eux d'une manière si honneste & si familière, qu'il paroissoit toujours leur égal. Et comme il estoit d'un naturel doux & obligeant, il n'avoit pas de plus grand plaisir, que de rendre service à tout le monde.

RUBENS.

S'il sçavoit se conduire & se soutenir avec dignité, dans les affaires qui regardoient l'Etat, & dans toutes les negociations; il ne laissoit pas d'agir avec éclat dans sa manière ordinaire de vivre, & dans ses actions domestiques & familières, mais sans affectation; & sans chercher à se distinguer de ceux de sa profession, il se comportoit en toutes choses, comme un véritable homme d'honneur.

Il vendit au Duc Bouquiquan la pluspart des médailles, des tableaux, & des autres curiositez antiques qu'il avoit amassées.

Vous sçavez qu'il fut marié deux fois. Ayant perdu sa première femme en 1626. il en épousa depuis une seconde, nommée Helene Fourmont. Il eut des fils de l'une & de

RUBENS.

L'autre. L'ainé fut Secretaire du Conseil Privé, & les autres estoient encore jeunes quand il mourut. Comme la goutte le prit, & que son corps se trouva accablé de diverses autres infirmités, il ne pût plus travailler à de grands ouvrages. Cependant, il ne laissoit pas de délasser toujours son esprit à quelque chose. Il fit, à l'instance du Magistrat d'Anvers, les desseins des arcs de triomphes, & des autres décorations que l'on prépara pour l'entrée du Cardinal Infant, frere du Roy Philippes IV. lesquels on agravez, & dont il y a un livre. Ce sont les dernières pièces considérables qui soient sorties de sa main.

Enfin, comme il avoit toujours vécu fort chrestienement, il finit sa vie de mesme, & mourut le 30. May 1640. âgé de soixante-quatre ans. Son corps fut enterré dans l'Eglise Paroissiale de S. Jacques d'Anvers, où l'on voit son Epitaphe. Il avoit auprès de luy un Peintre, nommé WILDENS, qui faisoit ordinairement les paysages de ses tableaux, & qui mourut quatre ou cinq ans après luy.

WILDENS

VANDEIK.

Mais il eut pour Elève ANTOINE VAN-DE'IK, qui s'est rendu celebre par l'excellence &

& la quantité des portraits qu'il a faits. Il vint au monde l'an 1598. Ses parens estoient d'une condition honneste. Après l'avoir envoyé quelque temps aux Ecoles, voyant l'inclination qu'il avoit pour la Peinture, ils le mirent chez Henry Van-Balen, assez bon Peintre, & qui avoit travaillé à Rome sous les meilleurs maistres de ce temps-là. Vandéik qui avoit une extrême passion d'apprendre, ne perdoit pas un moment pour s'avancer dans la connoissance & dans la pratique de la Peinture. De sorte qu'il ne fut pas longtemps qu'il surpassa tous les jeunes gens qui étudioient avec luy. Mais comme il eut entendu parler du grand merite de Rubens, & qu'il eut vû de ses ouvrages; il fit en sorte par le moyen de ses amis, que Rubens le reçut chez luy. Cét excellent homme qui connut d'abord les belles dispositions que Vandéik avoit pour la Peinture, conçut une affection particulière pour luy, & prit beaucoup de soin à l'instruire.

Le progrès que Vandéik faisoit, n'estoit pas inutile à son maistre, qui accablé de beaucoup d'ouvrages, se trouvoit secouru par son Elève, pour achever plusieurs tableaux que l'on prenoit pour estre entièrement de Rubens.

R

VANDEIK.

VANDEIK.

Comme Vandéik avoit une forte inclination à faire des portraits, il y réüffissoit parfaitement. Il en fit plusieurs pendant qu'il demeura avec Rubens; & lorsqu'il en sortit, il luy donna pour marque de sa reconnoissance, trois excellens tableaux: l'un estoit le portrait de sa femme, l'autre un *Ecce homo*, & le troisiéme représentoit comme les Juifs se saisirent de nostre Seigneur dans le jardin des Olives. Toutes les figures de ce dernier étoient bien desseignées, bien peintes & bien éclairées de la lumière des flambeaux. Rubens qui faisoit beaucoup d'estime de ce tableau, le mit sur la cheminée de la principale salle de sa maison, & pour gage de son amitié, fit present à Vandéik d'un des plus beaux chevaux de son écurie.

On dit que Vandéik un peu après avoir quitté Rubens, estant devenu amoureux d'une villageoise de Sometthem, proche de Bruxelles, fit pour l'amour d'elle deux tableaux d'Autel, dans l'Eglise de son village. Dans l'un, pour représenter S. Martin patron de la Paroisse, il se peignit luy-mesme sur le cheval que Rubens luy avoit donné; & dans l'autre, pour représenter la famille de la Vierge, il peignit sa maistresse, son pere & sa

mere. Ceux qui ont vû ce tableau, avouënt VANDEIK.
 que si la fille estoit aussi belle qu'elle y est re-
 présentée, elle avoit des charmes dignes du
 travail & de l'affection de Vandéik.

Depuis qu'il fut sorti de chez Rubens, beau-
 coup de personnes alloient le trouver, afin
 qu'il fist leurs portraits : & ils le payoient si
 bien, que cela fut cause qu'il s'arresta à ce
 genre de peindre, sans s'occuper beaucoup à
 faire des histoires.

Rubens fort joyeux de voir son disciple
 en reputation, & luy souhaitant encore une
 plus grande fortune, luy conseilla d'aller
 en Italie, parce qu'en voyant les ouvra-
 ges de l'Ecole de Lombardie, il se perfe-
 ctionneroit encore davantage. Il entreprit
 donc ce voyage; & s'estant arresté d'abord
 à Venise, il fit une étude particulière, d'a-
 près les tableaux du Titien, & de Paul Ve-
 ronése, dessaignant & copiant les meilleurs
 morceaux de ces excellens Peintres: il s'at-
 tacha principalement à peindre des testes,
 observant exactement la conduite que ces
 grands hommes ont tenuë dans les portraits
 qu'on voit d'eux.

Après avoir dépensé à Venise tout l'argent
 qu'il avoit porté, ne travaillant que pour

VANDEIK.

son étude particulière, il alla à Gennes, où faisant valoir la belle manière de peindre des portraits, dans laquelle il s'estoit merveilleusement fortifié, il en fit une grande quantité; & quoy-qu'il allât de temps en temps par toutes les villes d'Italie, où il croyoit voir quelques beaux tableaux, il retournoit néanmoins toûjours à Gennes, comme si ç'eût esté son lieu natal, y trouvant beaucoup d'employ, & des amis qui le recevoient avec plaisir.

Cependant, comme il avoit dessein de voir Rome, il quitta Gennes pour y aller. Il fut reçu chez le Cardinal Bentivoglio, qui pour avoir esté Nonce en Flandres, avoit beaucoup d'affection pour tous ceux de ce pays. Il fit quelques tableaux pour luy; entre autres, son portrait, qui est presentement dans le Palais du Duc de Florence. Il en fit encore d'autres pour plusieurs particuliers.

Il trouva dans Rome quantité de Peintres Flamans, tous gens débauchez, & menant une vie peu conforme à ses inclinations. Sa conduite & ses manières plus nobles & plus honnestes, ne pouvoient pas le faire résoudre à les frequenter; ce qui luy attira leur haine, croyant qu'il les méprisoit. Mais sans s'en mettre en peine, il se logea en particu-

lier, & s'attacha fortement à l'étude. Après VAN DEIKE.
 avoir demeuré quelque temps à Rome, où
 il considéra souvent tout ce qu'il y avoit
 de plus beau, voyant que ceux mesme de
 son país parloient mal de ses ouvrages, &
 taschoient à le décrier, il retourna à Gen-
 nes où il gagnoit beaucoup à faire les por-
 traits des principaux Seigneurs, & d'au-
 tres tableaux qu'on luy ordonnoit. En sui-
 te il passa en Sicile avec un Gentilhom-
 me de sa connoissance. Il y peignit le Prin-
 ce Philbert de Savoye, alors Vice-Roy,
 & s'arresta quelque temps à Palerme, où
 il avoit commencé des ouvrages considé-
 rables. Mais la contagion s'estant mise dans
 le país, il quitta tout pour s'embarquer
 sur une galère qui le porta à Gennes,
 où après avoir encore demeuré quelque
 temps, il résolut enfin de revenir en Flan-
 dres.

Estant de retour à Anvers, il fit bien voir
 que son voyage ne luy avoit pas esté inutile :
 car on apperçoit dans ses ouvrages beaucoup
 plus d'art & de bon goust qu'il n'y en avoit
 auparavant.

La premiere piece qu'il entreprit à son
 retour, fut un tableau pour les Religieux

Augustins, où il representa Saint Augustin comme en extase, qui regarde le Ciel ouvert. Il y a auprès de luy deux Anges qui le soustiennent; & dans le mesme tableau on voit Sainte Monique & un Saint du mesme Ordre. Cette piece fut si estimée, que plusieurs autres Communautéz voulurent en avoir de semblables. Il avoit fait les desseins de quatre tableaux, pour servir à une table d'Autel dans la Chapelle d'une Confrairie; mais il n'acheva pas l'ouvrage, parce qu'il passa en Hollande, pour faire les portraits du Prince d'Orange Henry Frederic de Nassau, de la Princesse sa femme, & de ses enfans, lesquels furent trouvez si beaux, que la plupart des Seigneurs qui estoient à la Cour de ce Prince voulurent aussi estre peints de sa main.

Il est vray que sa réputation devint si grande, que plusieurs personnes de qualité partoient de France & d'Angleterre pour l'aller voir. Et comme il n'estoit pas encore dans une grande fortune, il travailloit pour ceux dont il croyoit estre mieux récompensé, préféablement aux autres. On luy conseilla d'aller en Angleterre, où le Roy Charles témoignoit beaucoup d'amour pour la Pein-

ture. Estant arrivé à Londres , il se logea chez un de ses amis , nommé Georges Géeldorp , où pour se faire connoistre , il fit quelques tableaux : mais ce voyage ne luy réussit pas selon son desir. Il passa en France avec la mesme intention ; & quoy-qu'il fist des choses tres-excellentes , il ne reçut ny l'accueil , ny les emplois qu'il esperoit. Il retourna donc chez luy , où il travailla plus assiduëment qu'auparavant. Il fit pour les Capucins de la ville d'Ermonde en Flandres , cét admirable Crucifix , qu'ils regardent comme une chose sans prix , & qu'on va voir comme un chef-d'œuvre de l'Art. Il fit encore pour la grande Eglise de la mesme ville , une Nativité , qui est aussi fort estimée.

L'Abbé Scaglia ayant fait faire un Autel dans l'Eglise des Cordeliers d'Anvers , Vandéik fit un tableau , où il représenta JESUS-CHRIST mort , & étendu sur les genoux de sa mere , & environné d'Ange , qui paroissent dans une contenance triste. A l'un des costez du tableau , cét Abbé est représenté au naturel.

Il fit encore quantité d'autres ouvrages , pour des particuliers. Les estampes de plusieurs portraits qu'il avoit faits , servirent

VANDEIK.

VAND. x

à porter sa gloire & son nom en divers lieux éloignez, où l'on recherche encore avec soince qui a esté gravé d'après luy. Il parut même que l'Angleterre eut quelque regret d'avoir fait si peu de cas de Vandéik au premier voyage qu'il y fit. Car le Roy qui avoit une affection fort grande pour les excellens Peintres, estant plus particulièrement informé de son merite, chercha les moyens de l'attirer à son service. Il employa pour cela le Chevalier Digby, qui l'avoit connu & pratiqué aux Pays-Bas, lequel fit en sorte qu'il retourna à Londres. Il le presenta au Roy, qui le reçut avec des caresses extraordinaires. Il le fit Chevalier, & luy donna une chaîne d'or avec sa medaille. On luy prépara deux logemens, l'un à l'Hostel de Blaiforre, qui estoit autrefois un Monastère, pour travailler l'hiver; & l'autre à Elthein, pour demeurer l'été. Outre une bonne pension que le Roy luy avoit ordonnée, on luy promit mille livres de chaque portrait grand comme nature, cinq cens livres de ceux à demi-corps, & des autres à proportion. Sur ces conditions, Vandéik se mit à travailler assiduellement, & fit une si grande quantité de portraits & d'autres tableaux, que tous les Palais
du

du Roy & plusieurs autres lieux, en furent magnifiquement ornez. Comme il prenoit plaisir de satisfaire Sa Majesté par ses travaux, le Roy de son costé le combloit de biens & de graces; de sorte qu'en peu de temps il devint extraordinairement riche, & l'auroit esté encore davantage, s'il n'eût pas fait une dépense aussi grande & aussi somptueuse qu'estoit la sienne. Car il tenoit une grande table bien servie, avec un équipage de carosses, de chevaux & de valets magnifiques. Il avoit toujours auprès de luy des Musiciens & des Joueurs d'instrumens, comme un Prince auroit pu avoir. Outre cela, il faisoit beaucoup de dépense auprès des femmes. Et parce que tout son guain, quelque grand qu'il fût, ne pouvoit suffire à tant de frais, il cherchoit d'avoir encore de l'argent d'ailleurs, en s'appliquant à la Chymie, qui par ses vaines promesses contribua beaucoup à épuiser les biens solides qu'il avoit amassez par son travail, & endommagea si considérablement sa santé, qu'il devint goutteux & fort incommodé.

Nonobstant ses infirmités, il ne laissa pas de se marier à une des plus belles Demoiselles de la Cour, & d'une des plus illustres Maisons d'Ecosse. Elle estoit fille du Milord Ruthuin

VANDEIK. Comte de Gorre, dont le pere en l'an 1600. avoit temerairement retenu dans un de ses Chasteaux le Roy Jacques; & sous pretexte de luy vouloir donner connoissance d'un tresor decouvert, fit voir par la suite, qu'il avoit quelque pernicious dessein. Ce qui fut cause que ses biens furent confisquees, & son fils pour quelque autre sujet, long-temps prisonnier dans la Tour de Londres. Il en sortit par le credit du Duc de Bouquiquan qui procura par apres le mariage de sa fille avec Vandéik. Il est vray qu'elle avoit peu de biens; mais outre sa naissance, elle estoit d'une grande beauté. Incontinent apres qu'ils furent mariez, Vandéik la mena à Anvers, pour voir ses parens & ses amis, qui luy firent de grands honneurs, & la regalèrent splendidement. Ils vinrent ensuite à Paris: c'estoit dans le temps que le Pouffin venoit d'arriver de Rome. Vandéik qui avoit eu en vûe de peindre la grande Gallerie du Louvre, demeura environ deux mois à Paris; mais voyant qu'il n'y avoit rien à faire du costé qu'il esperoit, il partit, & retourna en Angleterre. Il eut de sa femme une seule fille, qui mourut fort jeune. Il ne la survécut pas beaucoup; car accablé de gouttes, & reduit

à une ethefic, il mourut à Londres l'an 1640. VANDEIK.
 âgé seulement de quarante-trois ans. Son
 corps fut enterré dans les charniers de l'E-
 glise de S. Paul. Son nom sera celebre à ja-
 mais, pour les excellens portraits qu'il a lais-
 sez, dont les plus beaux estoient dans les Pa-
 lais du Roy d'Angleterre, mais qui ont esté
 dispersez en divers endroits durant la revol-
 te du peuple, & l'usurpation de l'Autorité
 souveraine par Cromwel. Vous avez vû dans
 le cabinet du Roy plusieurs tableaux de sa
 main; entre autres les portraits du Prince Pa-
 latin, & du Prince Robert son frere, qui sont
 admirables. On peut dire que hors le Titien,
 on n'a point vû de Peintres qui ayent esté plus
 loin dans ce genre de peindre. Sa manière
 est noble, naturelle & facile. On dit qu'il
 faisoit toujourns un portrait au premier coup.
 Il commençoit le matin; & pour n'interrom-
 pre pas son travail par un long intervalle de
 temps, il retenoit à dîner ceux dont il faisoit
 les portraits, qui demeuroient volontiers
 chez luy, de quelque qualité qu'ils fussent,
 parce qu'ils estoient bien traitez, & divertis
 agréablement pendant le repas. Après le dîné
 il reprenoit son ouvrage, & travailloit avec
 une telle promptitude & une si grande intel-

VANDEIK. ligence, qu'il auroit fait deux portraits par jour, ne faisant plus ensuite que les retoucher pour les finir. Dans les grands tableaux d'histoires, il se servoit beaucoup de reflais de lumières, suivant en cela les regles de son maistre Rubens, & ses maximes touchant la couleur, hormis que Vandéik estoit plus délicat & plus tendre dans les carnations, approchant beaucoup plus des teintes & du coloris du Titien, ne s'estant pas moins que luy, rendu souvent incomparable dans les portraits qu'il a faits. Pour les sujets d'Histoire, il est vray qu'il n'a pas eu les mesmes avantages, ne possédant pas ny le dessein, ny les autres qualitez necessaires pour les grandes ordonnances.

Comme j'eus cessé de parler, C'est beaucoup, dit Pymandre, de s'estre si fort distingué des autres Peintres, par les beaux portraits qu'il a faits. J'en voy tous les jours que tout le monde admire; & il me semble que quand un ouvrier se peut rendre considerable en quelque partie, & y surpasser tous les autres, comme Vandéik a fait en celle-là, il doit estre content de son travail, puisqu'il est mal-aisé qu'un homme possède luy seul tous les talens necessaires à rendre un Pein-

tre entièrement parfait. Quoy-que la représentation d'un visage ne soit, s'il faut dire, que la moindre partie de tant de choses qu'embrasse la Peinture; il me semble pourtant que celuy qui réüsit le mieux à exprimer sur une toile la ressemblance des hommes, entre bien avant dans ce qui regarde la science de son Art.

Il est vray, repartis-je, que si l'on s'attache à cette quantité de connoissances qu'ont eües Raphaël & Jules Romain, on pourra dire que l'ouvrage d'une teste n'en est que la moindre partie. Mais si l'on veut bien se renfermer dans la considération particulière des choses nécessaires à bien faire un portrait, on verra pourtant que pour y réüsir comme a fait Vandéik, il y a bien des observations à faire, & des connoissances à acquérir.

Le visage de l'homme est composé de tant de parties différentes les unes des autres, qu'il n'est pas si aisé qu'on pourroit croire, de bien faire un portrait. Ces parties, quoy-que petites chacune à part, ne laissent pas d'estre difficiles à bien desseigner. L'œil qui tient si peu d'espace dans le visage, est si mal-aisé à bien représenter, que le Guide disoit autrefois à un de ses amis, qu'encore qu'il en eût

desseigné des millions, il estoit néanmoins obligé d'avouër qu'il ne sçavoit pas encore les faire parfaitement. Cependant l'on en voit de beaux de luy, & si bien peints, particulièrement dans des testes de femmes, qu'ils semblent pleins de vie. Il est vray qu'il faut, pour en faire de semblables, non seulement les desseigner sçavamment, mais les peindre avec beaucoup de soin & d'amour, pour donner cette rondeur, faire paroistre du sang sous la transparence du crystalin, & répandre ce brillant & cette vie qui les doit animer. Croiriez-vous que l'oreille fût une chose si difficile à bien représenter, qu'Augustin Carache la considéroit comme une des parties du corps la plus difficile. C'est à cause de cela, qu'il avoit bien voulu se donner la peine d'en modéler une de relief plus grande que nature, pour en faire son étude, & la pouvoir desseigner de toutes sortes de vûës; & ce fut d'après son modèle, qu'on en fit une de plastre qu'on nommoit *l'orecchione d'Agostino*. C'est une remarque du Comte Malvagia dans ce qu'il a écrit des Caraches, que lorsqu'on veut connoistre si une teste a esté faite par un sçavant Peintre, on regarde aussi-tôt si les oreilles sont bien desseignées; si les re-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 143

plis en sont bien entendus & mis dans leur véritable lieu : ajoutant que c'est ce que les Caraches ont sçû mieux que tout autre Peintre, quelque sçavant qu'il ait esté.

VANDEIK.

Jugez donc, je vous prie, si un Peintre qui veut bien faire un portrait, n'est pas obligé, non seulement de sçavoir dessigner fort correctement; mais de placer avec justesse toutes les parties d'une teste, les unes auprès des autres; d'observer mille différences de contours dans leur forme, dans leurs couleurs, dans les ombres & dans les jours: & cependant, si bien joindre toutes ces diverses parties les unes avec les autres, qu'il semble que ce ne soit qu'une seule masse & une mesme couleur; & que ce que ce mesme Peintre représente avec une infinité de teintes différentes, & plusieurs coups de pinceau, paroisse une seule couleur, & comme si l'ouvrage estoit, s'il faut ainsi dire, soufflé & fait tout d'un coup, & toutes les couleurs fonduës ensemble. C'est alors, je vous avouë, que l'on connoist la difficulté du travail, & l'esprit du Peintre. Aussi vous pouvez observer, que toute l'intelligence d'un habile homme qui fait un portrait, consiste à le travailler également par tout en mesme temps, afin

VANDEIK.

que toutes les parties naissent sous sa main s'il faut ainsi dire , toutes à la fois , imitant en cela la Nature , qui lorsqu'elle a donné la première forme au corps de l'homme , travaille également dans tous les membres , jusques à ce qu'elle ait perfectionné son ouvrage.

Si l'on veut ajouter à ce que je viens de dire , l'art avec lequel un sçavant Peintre conduit & répand les lumières & les ombres sur un portrait ; l'affoiblissement qu'il fait des unes & des autres , pour arondir & donner du relief à toutes les parties ; les reflais plus foibles ou plus forts qu'il observe , pour leur donner plus de force ou plus de grace ; l'esprit & la vie qu'il inspire sur ce visage qu'il peint ; les inclinations & les affections de l'ame qu'il y fait voir ; l'action & les mouvemens nécessaires pour l'expression des passions les plus fortes : Si , dis-je , l'on considère sérieusement , & avec attention tant de choses si différentes ; que peut-on dire d'un homme qui les sçait si parfaitement , que sur la surface d'une toile il représente des visages qui paroissent animez ? C'est ce qu'a fait Vandéik ; & ce luy est une grande gloire , d'avoir fait que tant de
grands

grands hommes, morts il y a si long-temps, VANDEIK.
 soient encore comme vivans dans leurs portraits; & de s'estre immortalisé luy-mesme
 par ses ouvrages.

Je veux, dit Pymandre, vous faire une question qui vous marquera mon peu d'intelligence. D'où vient qu'un Peintre médiocre réussit quelquefois mieux à faire ressembler, qu'un tres-sçavant homme?

Cela peut arriver, repartis-je, lorsque les habiles Peintres negligent la ressemblance, pour ne travailler qu'à faire un belle teste. Mais prenez garde, que ce qui paroist souvent ressemblant dans ces portraits médiocres, n'est rien moins que cela. Je croy vous avoir dit, qu'Annibal Carache faisoit avec deux coups de crayon, des portraits qu'on nomme chargez; c'est-à-dire qu'il marquoit si fort les principales parties d'un visage, que d'abord elles frappoient les yeux: mais il faisoit cela avec beaucoup de science. Or du moment que par quelque signe il se forme dans nostre esprit une image, qui a du rapport à une chose que nous connoissons, nous croyons aussitost y trouver une grande ressemblance, quoy-qu'à la bien examiner, il n'y en a souvent qu'une legere idée.

T

VANDEIK. Je conviens avec vous, qu'il y a d'assez mauvais portraits qui d'abord ont quelque marque assez forte de la personne qu'on a voulu peindre, & par là plaisent davantage aux ignorans, que certains autres portraits beaucoup mieux peints. Mais il faut considérer, que si ces derniers manquent dans la ressemblance, c'est qu'ils n'ont pas esté faits par des gens assez entendus dans ce genre de peindre, lesquels ont pris des veuës, ou des dispositions de lumières & d'ombres, qui mesme vous feroient méconnoistre l'original, si vous le voyiez dans le mesme endroit où il estoit lorsqu'on l'a peint. Aussi quand un sçavant Peintre veut faire un portrait que tout le monde connoisse aisément, il doit d'abord bien étudier le visage qu'il veut peindre; le considérer de tous les costez; voir quel est son air ordinaire: car il y a des visages qui changent à tous momens, & qui dans le repos sont si différens de ce qu'ils sont dans l'action, qu'ils deviennent méconnoissables. Dans les uns on voit quelquefois toutes les parties qui s'allongent & qui tombent en bas; une bouche qui change de place, des yeux qui se lassent, ou qui languissent, des sourcils qui s'abattent; enfin il y a des person-

nes qui dans ces momens sont tout autres VANDEIK. que dans leur état ordinaire. Outre cela, il y a des visages qui sont plus avantageux à peindre de front, d'autres à estre veus de trois quarts, ou de costé. Les uns demandent beaucoup de lumières, d'autres font plus d'effet quand il y a des ombres. C'est donc ce qu'un habile Peintre doit observer; & comme ces habiles sont rares, aussi se voit-il peu de portraits aussi beaux qu'on les souhaite.

Après avoir esté quelque temps sans parler, je dis à Pymandre: Bien que du vivant de Rubens & de Vandéik on ait vû dans les Pays-Bas quelques Peintres qui avoient de la réputation; aucun neanmoins n'est parvenu à celle que ces deux excellens hommes ont acquise: aussi n'y en a-t-il point eu qui ayent fait ny de si grands ouvrages que Rubens, ny des portraits dans la perfection de ceux de Vandéik. Peu mesme se sont adonnez à faire de grands tableaux; & ceux qui ont eu le plus de vogue, n'ont point entrepris de sujets nobles & relevez. Ils ont travaillé à des payfages, à faire des fleurs & des animaux. Plusieurs se sont attachez à bien peindre de petites figures; d'autres à repre-

senter des preneurs de tabac, & des actions ordinaires & basses. On peut mettre au nombre de ceux-là, **THEODORE RAMBOUTS**, natif d'Anvers; qui après avoir étudié sous Abraham Janssens, alla à Rome en 1617. Il mourut l'an 1642. Ce fut vers ce même temps que mourut aussi le jeune **BRUGLE**, fils de Pierre, dont je vous ay parlé. Il a fait toutes sortes d'ouvrages. Car on voit de luy des histoires en petit, des payfages, des animaux, & des fleurs qu'il faisoit d'une manière fort finie, mais un peu seche. **DE LARTS**, dit **BAMBOCHE**, dont les tableaux sont assez connus, vivoit encore alors: de mesme que le petit **MOYSE**, qui faisoit assez bien les payfages accompagnez de figures, dans la manière de Corneille Polembourg. Moyse mourut en 1650.

**TH. RAM-
BOUTS.**

Le jeune
BRUGLE.

**DE LARTS
dit BAM-
BOCHE.**

Le petit
MOYSE.

**GERARD
ZEGRES.**

**LE P. D.
ZEGRES.**

GERARD ZEGRES ou **SEGRS**, d'Anvers, travailloit aussi dans ce temps-là. Il estoit né l'an 1592. & fut disciple de Janssens. Il voyagea en Italie & en Espagne, où il peignit pour le Roy Catholique. Il imita la manière de Michel Ange de Caravage. On voit son portrait parmy ceux que Vandéik a gravez. Il estoit frere du P. D. **ZEGRES**, de la Compagnie de **JESUS**. Ce Pere avoit

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 149
étudié sous le jeune Brugle, & a fort bien
peint des fleurs. Depuis qu'il fut Jesuite, il
voyagea en Italie, & continua toujourns à
peindre. Il mourut environ l'an 1660. com-
me aussi BARTHOLOME'E BRIEMBERG
& ASSELIN, dit PETIT-JEAN, qui ont
bien fait le paysage.

BRIEM-
BERG.
ASSELIN
dit PETIT-
JEAN.

De leur temps il y avoit à Anvers un Pein-
tre nommé ERT-VEEST, qui représentoit fort
bien des mers & des combats sur les vais-
seaux. Mais celuy dont les ouvrages estoient
les plus recherchez, & qui mourut aussi vers
l'an 1660. a esté CORNEILLE POLEM-
BOURG, d'Utrech. Il peignoit en petit fort
agréablement, tant les figures, que le pay-
sage; il y a peu de cabinets où il n'y ait des ta-
bleaux de sa main. Il avoit demeuré long-
temps en Italie; & bien que dans sa manière
de peindre il eût toujourns gardé quelque
chose de celle de son pays, il a neanmoins
fait des tableaux dans un assez bon goust. Il
avoit soixante-dix-sept ans lorsqu'il mourut
à Utrech.

ERT-VEEST

POLEM-
BOURG.

GASPAR CRAES Elève du jeune Coc-
kie, estoit encore plus âgé: car il avoit près
de quatre-vingts-dix ans lorsqu'il mourut
vers l'an 1666. Il a beaucoup peint à Bru-

CRAES.

150 ENTRETIENS SUR LES VIES
xelles , & a fait d'assez beaux ouvrages.

SNEIDRE. SNEIDRE mourut quelques années après :
il peignoit fort bien des animaux morts &
vivans ; vous pouvez en avoir vû de sa façon
dans le Cabinet du Roy.

RIMB-
BRANS. RIMBRANS vivoit encore alors. C'estoit
un Peintre assez universel , & qui a fait quan-
tité de portraits. Tous ses tableaux sont
peints d'une manière tres-particulière , &
bien différente de celle qui paroist si lechée ,
dans laquelle tombent d'ordinaire les Peintres
Flamans. Car souvent il ne faisoit que donner
de grands coups de pinceau , & coucher ses
couleurs fort épaisses , les unes auprès des au-
tres , sans les noyer & les adoucir ensemble.
Cependant , comme les gousts sont différens ,
plusieurs personnes ont fait cas de ses ouvra-
ges. Il est vray aussi qu'il y a beaucoup d'art ,
& qu'il a fait de fort belles testes. Quoy-que
toutes n'ayent pas les graces du pinceau ,
elles ont beaucoup de force ; & lorsqu'on les
regarde d'une distance proportionnée , elles
font un tres-bon effet , & paroissent avec beau-
coup de rondeur.

Il est vray , dit Pymandre , que les por-
traits du Peintre dont vous me parlez , sont
bien différens de ceux de Vandéik , & que

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 151

les qualitez necessaires à faire une belle teste, RIMBRANS.
& que vous remarquiez tantost, ne se trouvent point, à mon avis, dans celles de Rimbrans. Car il n'y a pas long-temps qu'on m'en fit voir une, où toutes les teintes sont separées, & les coups de pinceau marquez d'une épaisseur de couleurs si extraordinaire, qu'un visage paroist avoir quelque chose d'affreux, lors qu'on le regarde un peu de prés. Cependant, comme les yeux n'ont pas besoin d'une grande distance pour embrasser un simple portrait, je ne voy pas qu'ils pussent estre satisfaits en voyant des tableaux si peu finis.

Tous les ouvrages de ce Peintre, repartis-je, ne sont pas de la sorte. Il a si bien placé les teintes & les demi-teintes les unes auprès des autres, & si bien entendu les lumieres & les ombres, que ce qu'il a peint, d'une maniere grossiere, & qui mesme ne semble souvent qu'ébauché, ne laisse pas de réussir, lors, comme je vous ay dit, qu'on n'en est pas trop prés. Car par l'éloignement, les coups de pinceau fortement donnez, & cette épaisseur de couleurs que vous avez remarquée, diminuent à la veüe, & se noyant & meslant ensemble, font l'effet qu'on souhaite.

RIMBRANS.

La distance qu'on demande pour bien voir un tableau, n'est pas seulement afin que les yeux ayent plus d'espace & plus de commodité pour embrasser les objets, & pour les mieux voir ensemble: c'est encore afin qu'il se trouve davantage d'air entre l'œil & l'objet.

Vous voulez dire, interrompit Pymandre, que par le moyen d'une plus grande densité d'air, toutes les couleurs d'un tableau paroissent noyées & comme fonduës, s'il faut me servir de vos termes, les unes avec les autres.

C'est, répondis-je, que quelque soin qu'on apporte à bien peindre un ouvrage, toutes ses parties estant composées d'une infinité de différentes teintes, qui demeurent toujourns en quelque façon distinctes & séparées, ces teintes n'ont garde d'estre meslées ensemble, de la mesme sorte que sont celles des corps naturels. Il est bien vray que quand un tableau est peint dans la dernière perfection, il peut estre considéré dans une moindre distance; & il a cét avantage de paroistre avec plus de force & de rondeur, comme font ceux du Corége. C'est pourquoy je vous ay fait remarquer que la grande union & le mélange
des

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 153

des couleurs sert beaucoup à donner aux tableaux plus de force & de verité; & qu'aussi plus ou moins de distance, contribué infiniment à cette union.

Je vous diray encore , que c'est par la mesme raison de cette grande union de couleurs , que les excellens tableaux peints à huile , & qui sont faits il y a long-temps, paroissent avec plus de force & de beauté, parce que toutes les couleurs dont ils ont esté peints, ont eu plus de loisir de se mesler & se noyer ou fondre les unes avec les autres, à mesure que ce qu'il y avoit de plus aqueux & de plus humide dans l'huile, s'est seché. C'est ce qui fait que l'on couvre les tableaux avec un vernis qui émousse cette pointe brillante & cette vivacité, qui quelquefois éclate trop & inégalement dans des ouvrages fraîchement faits; & ce vernis leur donne & plus de force & plus de douceur. Comme les peintures en miniatures ou en pastel, ont toujours plus de secheresse que celles à huile, on met ordinairement un talc ou une glace de crystal, afin d'en attendrir toutes les parties, & les voir mieux meslées ensemble. Vous pouvez remarquer, qu'un petit portrait peint en émail n'a pas besoin

154 ENTRETIENS SUR LES VIES
de ce secours, parce que les couleurs dont
il est travaillé, estant parfonduës au feu,
comme disent les ouvriers, elles acquièrent
cette parfaite union & ce grand poliment
que l'on tasche de donner aux autres pein-
tures, soit par le travail, soit par le manie-
ment du pinceau, soit par les vernis, ou par
le secours du talc & du verre, & encore en
s'aidant de l'air qu'on interpose entre l'œil
& l'objet, par le moyen des différentes di-
stances.

Or l'on se sert de tous ces moyens, pour
donner aux choses peintes, le relief & la
rondeur qui leur est nécessaire pour paroître
plus ressemblantes à ce qu'on imite. Je
sçay bien que c'est une chose qui n'est pas
moins difficile dans cette partie de la Pein-
ture qui regarde le coloris, que celle des
proportions dans ce qui regarde le dessein.
Et bien que dans l'une & dans l'autre l'on
ait pour fin d'arriver à cette beauté parfaite
que tous les excellens ouvriers ont touÿours
recherchée; la science toutefois en est si ca-
chée, que jusques à present elle n'a point en-
core esté découverte, ou du moins l'étude
qu'on en fait, n'a pû établir des regles pour
la mettre en pratique, & parvenir avec cer-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 155
titude à représenter cette unique beauté dont on se forme l'idée. Ces difficultez ne se rencontrent pas seulement dans ce qui regarde les ouvrages de Peinture ; mais encore dans ceux de Sculpture & d'Architecture, où les plus sçavans hommes font tous leurs efforts, pour faire en sorte que toutes les parties d'un édifice, tous les membres d'une statuë, & tout ce qui entre dans l'ordonnance d'un tableau, reçoivent une symmetrie, une proportion, une grace & une harmonie si grande, que des unes & des autres il s'en fasse à la veüë une sensation qui la satisfasse, de mesme que les accords de Musique contentent les oreilles.

Il est vray, interrompit Pymandre, que les Maistres en Musique ont l'avantage d'avoir découvert les divers tons, & les différentes modulations qui peuvent perfectionner un concert de voix ou une symphonie d'instrumens.

Dans les Arts dont les yeux sont les juges, luy repliquay-je, nous éprouvons qu'il n'en est pas de mesme. On connoist bien qu'il y a une beauté positive que l'on tasche d'acquiescer : mais soit que la vûë soit plus difficile à satisfaire que les autres sens, ou qu'il

156 ENTRETIENS SUR LES VIES
soit plus mal-aisé de bien ordonner la quantité d'objets qu'elle peut découvrir en un instant, & qu'elle peut aussi examiner à loisir; on sçait, comme je viens de dire, que quelques efforts qu'on ait faits jusques à maintenant, l'on n'a pû encore trouver les moyens pour y arriver. Que si quelques-uns ont esté assez heureux pour en approcher, ç'a esté par des voyes qu'ils n'ont pas eux-mesmes bien connuës, ou du moins qu'ils n'ont pû enseigner aux autres. Car nous voyons que les Architectes, les Sculpteurs & les Peintres, tiennent tous des chemins différens, quoy-qu'ils taschent d'arriver à un mesme but; & que les plus éclairés connoissent qu'il y a une raison de beauté positive. Cependant ils n'ont pû encore découvrir cette raison si cachée, & pourtant si vraie; par le moyen de laquelle ils pourroient établir des regles assurées & démonstratives, pour faire des ouvrages qui pussent aussi-bien satisfaire les yeux, comme avec le temps on a trouvé moyen de satisfaire l'ouïe par des proportions harmoniques.

Alors m'estant arresté, Vous voyez, dis-je à Pymandre, comment insensiblement nous nous sommes éloignés de nos Peintres. Il est

vray, me repliqua-t-il, que pour peu que nous eussions avancé plus avant, nous serions passés de la Peinture à la Musique. Cependant, cette petite digression ne laisse pas de me faire comprendre beaucoup de choses dans les diverses manières de peindre, auxquelles je n'avois pas fait réflexion jusques à present. Cela me servira mesme à l'avenir, pour regarder les tableaux dans des distances proportionnées, & en considérant les ouvrages des Peintres, connoître la raison des différens effets de rondeur & de tendresse que j'y remarqueray. Mais retournez, je vous prie, à ce Peintre que vous venez de quitter, & dont la manière si éloignée de celle des autres, nous a aussi éloigné de luy.

RIMB-
BRANS.

Non seulement, repris-je, il a peint fort différemment des autres; mais il a gravé à l'eau-forte d'une façon toute singulière. L'on voit quantité d'estampes de luy, tres-curieuses, & entre autres, de fort beaux portraits, quoy-que tres-différens, comme je vous ay dit, des gravûres ordinaires. Il mourut en 1668.

Deux ans après ou environ, moururent aussi LOUIS COUSIN dit GENTIL, de Bruxelles, & VAUVREMENS, Hollandois,

LOUIS
COUSIN
dit GEN-
TIL.
VAUVRE-
MENS.

158 ENTRETIENS SUR LES VIES
duquel on voit quantité de tableaux.

Il y a eu dans les Pays-Bas des Peintres, qui pour n'avoir pas fait de grands ouvrages, ny travaillé d'un goust exquis, n'ont pas laissé de se rendre recommandables, ou par leur esprit, ou par la délicatesse de leur pinceau. Dans ces dernières années on a vû GERARD DAW, Hollandois, qui dans les petits tableaux qu'il a faits, & les sujets qu'il a choisis, a surpassé tous ceux de son temps. On peut mesme dire qu'on en voit de luy, que peu de Peintres auroient pû exécuter, & mettre dans une aussi grande perfection. Il est vray qu'il n'a pas entrepris de grandes ordonnances, & que dans ses figures on n'y voit pas ny la correction ny le bon goust de dessein qu'on pourroit desirer. Mais pour ce qui regarde la beauté du pinceau, les couleurs, les lumières & les ombres, il a traité tout cela avec une exactitude admirable; & l'on voit dans son travail une patience & une propreté sans exemple, exprimant heureusement, & dans la dernière délicatesse, tout ce qu'il a voulu représenter. Il y a peu de temps qu'il est mort, & a laissé des Elèves qui suivent sa manière avec un succès assez heureux, entre autres Scalque, Nesker, Lermans & Moër.

GERARD
DAW.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 159

Plusieurs autres Peintres ont encore travaillé dans ces pays-là ; mais ils n'ont pas eu toutes les qualitez nécessaires à ceux que l'on doit imiter. Car pour servir d'exemple aux autres, il ne suffit pas de sçavoir employer les couleurs avec propreté & délicatesse : il faut bien peindre, & avoir une manière facile & agréable ; & cela mesme n'est pas encore la perfection du coloris : car les figures les mieux peintes sont fades & languissantes, si la couleur ne contribuë aussi à les animer, & à marquer des expressions vives & naturelles.

Mais laissons-là ceux qui ne tiennent pas le premier rang dans la Peinture, & retournons aux Peintres d'Italie. Comme les gousts sont différens en Peinture, ainsi qu'en toute autre chose, les personnes qui aiment à voir dans les tableaux une grande correction de dessein & de fortes expressions, préfèrent LE DOMINIQUIN à tous les autres disciples des Caraches. Il estoit de Bologne en Italie, & vint au monde l'an 1581. Son nom estoit *Domenico Zampieri*. Bien que son pere ne fût pas accommodé des biens de la fortune, il ne laissa pas de le faire instruire de bonne heure dans les Lettres humaines, & de prendre beaucoup de

LE DOMI-
NIQUIN.

soin de son éducation; esperant qu'après avoir bien étudié, il pourroit plus facilement luy procurer quelque employ avantageux, ayant déjà un autre fils qui s'appliquoit à la Peinture. Mais comme il est mal-aisé de connoître d'abord les inclinations des jeunes gens, & de découvrir à quoy la Nature les doit porter, le pere du Dominiquin ne prévoyoit pas que celuy de ses enfans qu'il destinoit aux Lettres, embrasseroit la profession de son frere, & que ce frere quitteroit la Peinture pour s'attacher à l'étude des Sciences, ainsi qu'il arriva. Car le Dominiquin qui estoit le plus jeune, lassé des premiers Rudimens de la Grammaire, abandonna les Ecoles, pour s'appliquer au Dessin; & son frere qui ne profitoit pas beaucoup chez les maîtres où son pere l'avoit mis, se rangea avec plaisir du parti des Lettres. Ainsi le pere jugeant bien qu'il s'estoit trompé dans le choix des occupations à quoy il avoit destiné ses deux fils, ne fut point fâché de voir, que d'eux-mesmes ils eussent ainsi fait un échange qui n'étoit pas entièrement opposé à ses intentions. Il mit donc le Dominiquin dans la place de son frere, chez un Peintre Flamand, nommé Denys Calvart, qui estant sorti fort jeune d'Anvers, lieu de sa naissance,

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 161
naissance, s'estoit établi à Bologne, où il
avoit quantité d'Elèves, & travailloit à plu-
sieurs ouvrages. Mais parce que le Guide &
l'Albane, qui avoient étudié sous luy, l'a-
voient quitté pour se mettre sous les Cara-
ches; c'estoit avec peine qu'il entendoit par-
ler de leur Ecole, qui commençoit à avoir
de la réputation: de sorte qu'ayant trouvé un
jour le Dominiquin copiant quelques desseins
des Caraches, il s'en fâcha si fort, que prenant
un autre pretexte de le quereller, il le frappa
outrageusement, & le chassa de sa maison. Cela
fut cause que son pere s'adressa à Augustin Ca-
rache, qui le reçut fort humainement, & le me-
na dans l'Ecole de Louis Carache, dont il re-
çut d'autant plus de témoignages d'affection,
que pour l'amour d'eux il avoit ressenti les
effets de la haine que son premier maître
leur portoit. Il travailla donc dans l'Ecole
des Caraches avec une assiduité nonpareille,
à copier les ouvrages d'Augustin, tâchant
non seulement de bien imiter tous les con-
tours des figures qu'il avoit devant luy, mais
encore d'entrer dans l'expression des passions
& des mouvemens qu'il voyoit représentez,
s'appliquant fortement à en concevoir les rai-
sons, aussi-bien qu'à les desseigner exactement.

LE DOMI-
NIQUIN.

LE DOMI-
NIQUIN.

Il estoit encore fort jeune , lorsqu'un jour qu'on avoit accoustumé de distribuer des prix aux Elèves qui desseignoient dans l'Academie de Bologne ; on fut assez surpris , quand après avoir amassé tous leurs desseins , on vit que le Dominiquin qui estoit retiré à l'écart , s'avança d'une manière timide , & présenta le sien à Louis Carache. Mais ceux qui estoient presens , & qui aspiroient à l'honneur de la récompense , furent encore bien plus étonnez & confus , lorsque Louis Carache , après les avoir tous considérez , donna la gloire & l'avantage au Dominiquin , qui ayant reçu le prix & les loüanges qu'il meritoit , se rendit considérable sous le nom de *Dominichino* , qu'on luy donnoit alors à cause de sa grande jeunesse , & que l'honneur d'un si heureux succès luy fit garder tout le reste de sa vie.

Pendant qu'il travailloit sous Louis Carache , il estoit si appliqué à l'étude , que son maistre le proposoit toujourns pour exemple aux autres Elèves. Car le grand desir qu'il avoit d'apprendre , le tenoit continuellement attaché auprès de son maistre , dont il observoit avec soin tout ce qu'il faisoit.

Sa manière d'étudier auroit semblé fort

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 163
extraordinaire à ceux qui ne l'auroient pas
connu, & mesme auroit pu faire juger aussi
desavantageusement de luy, que Quintilien
fait de ceux, qui dans leurs ouvrages ne se
fatisfont jamais, & qui pour vouloir trop bien
faire ne peuvent se déterminer, ny rien met-
tre à exécution. Car lorsqu'il vouloit com-
mencer quelque tableau, il ne se mettoit pas
d'abord ny à dessigner, ny à peindre; il
demeuroit long-temps à méditer sur ce qu'il
devoit faire: ce qui auroit fait juger qu'il
estoit stérile en pensées, & irrésolu sur le
choix de son sujet; si ensuite on n'avoit bien
connu le contraire dans l'exécution de ses
tableaux: aussi quand une fois il avoit donné
les premiers coups de pinceau, il deme-
roit tellement attaché au travail, que de luy-
mesme il ne l'auroit jamais quitté, ny pour
prendre ses repas, ny pour toute autre affai-
re, si on ne l'en avoit tiré comme par force.
Et cette conduite luy devint si naturelle, qu'il
l'a tenuë pendant toute sa vie.

Lorsqu'il fut dans un âge un peu avancé,
il fit amitié avec l'Albane qui estoit plus âgé
que luy. Il le voyoit souvent, & conféroient
ensemble sur le sujet de ses études, & des ta-
bleaux qu'il faisoit. Ils allèrent tous deux à

LE DOMI-
NIQUIN.

Reggio & à Parme; & ensuite l'Albane estant à Rome, il luy écrivit de s'y rendre. Comme dans ce mesme temps on envoya à Louis Carache quelques desseins d'après les ouvrages de Raphaël, le Dominiquin fut si touché des beautéz qu'il y vit, que cela augmenta encore l'impatience qu'il avoit d'aller à Rome. Il y alla enfin, & y fut agréablement reçu de l'Albane, qui le logea chez luy pendant deux ans.

Il frequentoit l'Ecole d'Annibal Carache, qui peignoit alors la Gallerie Farnése: & comme de jour en jour il faisoit connoistre ce qu'il sçavoit, Annibal luy fit peindre quelques-uns de ses cartons; & dans la loge du jardin qui est du costé du Tibre, il représenta de son invention la mort d'Adonis, & comme Venus se jette à bas de son char pour le secourir. Depuis qu'il eut fini cét ouvrage, il parut toujourns plus sçavant dans l'invention des sujets, dans la beauté des pensées, & dans l'expression des passions. Il est vray aussi que dans ce tableau où il représenta Adonis tué par le sanglier qu'il avoit poursuivi, on voit sur le visage de Venus une subite émotion de douleur si bien exprimée, & toutes les actions des petits Amours qui l'ac-

compagnent, si conformes au sujet, qu'Annibal en fut extraordinairement satisfait. Mais plus le Dominiquin se rendoit agréable au Carache, & plus il s'attiroit la jalousie de ses compagnons, qui ne pouvant souffrir les loüanges qu'on luy donnoit, concurent une telle haine contre luy, que depuis ce temps-là il ressentit les effets de sa mauvaise fortune pendant tout le cours de sa vie.

LE DOMI-
NIQUIN.

Et parce qu'il apportoit, comme je vous ay marqué, beaucoup de considérations dans l'exécution de ses tableaux, ses ennemis appelloient cela lenteur d'esprit, & disoient que ses ouvrages estoient faits avec peine, & comme labourez à la charuë, le comparant à un bœuf, qui estoit le nom qu'Antoine Carache fils d'Augustin, luy donnoit : Ce qui obligea Annibal de luy dire, que ce bœuf laboureroit un champ qu'il rendroit si fertile, qu'un jour il nourriroit la Peinture. Cependant le Dominiquin continuoit toujourns son travail, sans se rebuter par les obstacles qui s'opposoient à ses desseins.

Il y avoit peu de temps qu'il estoit auprès de M. Jean-Baptiste Agucchi, quand il se

LE DOMI-
NIQUIN.

vit presque obligé de se retirer avec précipitation, par la mauvaise opinion que son frere le Cardinal Agucchi conçut de son mérite. Mais M. Agucchi, qui estoit un esprit excellent, & amateur des belles choses, trouva moyen de le retenir, & de desabuser son frere, en luy faisant connoistre le mérite du Dominiquin, après luy avoir montré un tableau où il avoit représenté S. Pierre dans la prison. Cét ouvrage fut cause que le Cardinal arresta chez luy le Dominiquin, & le fit travailler ensuite dans l'Eglise de San-Honofrio. Et comme ce Cardinal ne vécut pas long-temps après, ce fut le Dominiquin qui ordonna la structure du tombeau qu'on luy dressa dans l'Eglise de S. Pierre aux Liens, dont il avoit le titre.

Il fit son portrait, qu'on voit peint dans une ovale au milieu de deux sphinx de marbre; & mesme il tailla de sa main quelques-uns des ornemens qui embellissent cette sepulture.

Entre les tableaux qu'il fit pour M. Agucchi, on peut considérer comme les plus beaux, celuy où il représenta Susanne qui se couvre d'un linceul à la vûë des deux Vieillards, qui approchent de la fontaine où elle

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 167

est; Un autre petit tableau sur cuivre, où il a représenté S. Paul ravi & enlevé au Ciel par des Anges. Ce tableau est à Paris dans la Sacrificie des R. R. P. P. Jesuites de la rue S. Antoine. Un autre où S. François est représenté dans une solitude à genoux devant un Crucifix; Il est aussi à Paris, de mesme que celui de pareille grandeur, où S. Jerôme est peint dans une grotte, à genoux, & tenant une Croix. Il fit ces tableaux pendant qu'il demuroit chez M. Agucchi, qui estoit alors Majordome du Cardinal Aldobrandin, neveu du Pape Clement VIII. & ce fut M. Agucchi qui le proposa au Cardinal, pour peindre à Frescati dans son Palais de *Bellevedere*, qui estoit nouvellement basti.

LE DOMI-
NIQUIN.

C'est dans ce lieu si célèbre pour sa belle situation, & pour la quantité des eaux qui le rendent agréable, que le Dominiquin a peint une gallerie à fresque, où il a représenté divers sujets qui regardent ce que les Poëtes ont écrit d'Apollon. Dominique Barière de Marseille grava cette gallerie, pendant que nous estions à Rome. Je ne vous diray rien de ces Peintures: vous les devez avoir encore assez presentes dans l'esprit, puis que vous me parliez, il n'y a pas long-temps, du plaisir

que vous eustes à les considérer, & à prendre le frais dans cette gallerie, lors que nous allâmes voir ensuite ce que le même Peintre fit pour le Cardinal Farnésé dans l'Abbaye de *Grotta Ferrata*, à dix milles de Rome. Quant aux tableaux qu'il a faits dans cette Abbaye, ils représentent plusieurs miracles de S. Nil Abbé, & je ne croy pas que vous en ayez perdu le souvenir.

Il m'en souvient si bien, dit Pymandre, que je doute que vous ayez conservé, comme j'ay fait, l'idée d'un visage qu'on nous fit remarquer dans un de ces tableaux où l'Empereur Otton visite ce saint Abbé. Car on nous dit que c'est le portrait d'une jeune fille de Frescati, tres-belle & bien faite, dont le Dominiquin estoit amoureux; & qu'un jour estant allée en dévotion avec sa mere dans la Chapelle où il travailloit, il prit occasion d'en faire le portrait, sans qu'on s'en apperceust, & qu'ensuite il la representa dans ce tableau sous la figure d'un jeune homme qui semble s'éloigner d'un cheval fougueux. Mais quoy - qu'elle soit sous un habit d'homme, avec un chapeau garni de plumes; néanmoins l'air de son visage est si bien pris, que nonobstant ce déguisement,

ment, les parens qui luy avoient refusé cette fille qu'il vouloit épouser, ayant reconnu qu'il l'avoit ainsi peinte dans un lieu exposé à tout le monde, en furent si fort irritez contre luy, que craignant leurs menaces, il s'en retourna bien-tost à Rome.

LE DOMI-
NIQUIN.

Je vous avouë, luy repliquay-je, que j'avois oublié cette particularité que vous avez si bien retenuë. Vous sçavez donc qu'après son retour, l'Albane qui peignoit pour le Marquis Justiniani, la gallerie de sa maison de Bassane, donna à peindre au Dominiquin une des chambres de cette maison. Ce fut là qu'il représenta plusieurs Fables, que les Poëtes ont écrites au sujet de la naissance des Amours, & d'autres actions de Diane.

Après qu'il eut fini cette chambre, Annibal Carache, dont la santé diminuoit tous les jours, voulant faire part à ses Elèves de tous les ouvrages qu'on luy proposoit, parla au Cardinal Borghese, afin qu'il employât le Dominiquin & le Guide, pour travailler dans l'Eglise de S. Gregoire sur le Mont Celius. Le Dominiquin eut en partage tout ce qui regarde les ornemens, qu'il peignit de clair obscur; & des deux tableaux qu'on y voit, il fit celuy où S. André est fouëtté

Y

par des bourreaux.

Ces deux excellens hommes travaillèrent dans ce lieu-là avec émulation, & réüffirent si bien l'un & l'autre, qu'ils partagèrent presque également l'estime de tout le monde. Si la beauté du pinceau & la grace qui paroît dans le tableau du Guide, charmoit les yeux; les fortes & naturelles expressions du Dominiquin touchoient beaucoup plus l'esprit, & émouvoient davantage les passions de ceux qui les considéroient: ce qui est un des plus beaux effets de la Peinture.

Mais bien qu'Annibal & quelques autres des plus sçavans Peintres jugeassent en faveur du Dominiquin, il n'avoit pas pour cela le plus grand nombre de voix pour luy. Tous ceux qui considéroient son ouvrage, n'en faisoient pas le cas qu'il méritoit; estant certain, qu'alors non seulement on avoit beaucoup plus d'inclination pour le Guide, mais encore qu'on préféroit au Dominiquin plusieurs autres Peintres qui luy estoient bien inférieurs. Et quoy-que peu de temps après, Annibal estant mort, ceux de son Ecole acquirent encore plus de réputation; il est vray pourtant, que l'opinion qui l'emporte souvent sur la raison, s'opposa si fort à l'estime

qu'on devoit avoir du Dominiquin, que sa vertu & son mérite ne furent point assez connus, & ne purent pendant sa vie le faire jouir de l'honneur qu'il a eu après sa mort.

LE DOMI-
NIQUIN.

Ainsi voyant les traverses de sa mauvaise fortune, & la peine qu'il auroit de trouver de l'employ à Rome, il délibéroit de retourner à Bologne, & de s'y marier, lorsqu'on luy proposa de faire le tableau de S. Jérôme de la Charité. Cét ouvrage, non seulement fut cause qu'il ne partit pas de Rome, mais le fit considérer, & servit ensuite à luy donner d'autres emplois. Vous sçavez combien cette peinture est célèbre, & que le Poussin qui regardoit le Dominiquin comme le premier des Elèves d'Annibal, ne parloit de ce tableau qu'avec admiration, & contoit la Transfiguration de Raphaël, la Descente de Croix de Daniel de Volterre, & le S. Jérôme du Dominiquin, pour les plus beaux tableaux qui fussent à Rome.

C'est une chose étonnante, que d'un si digne & si précieux ouvrage, il ne reçut que cinquante écus pour toute récompense, dans un temps où le Guide estoit si bien payé des siens. Cependant, comme l'envie ne cesse jamais de s'opposer à la vertu, ne trouvant

rien à reprendre dans cét excellent tableau, elle tâcha à persuader à tout le monde, que si le Dominiquin avoit esté assez heureux pour le bien exécuter, il ne devoit pas avoir la gloire d'en estre l'inventeur, puisqu'il n'avoit qu'imité un semblable sujet qu'Augustin Carache avoit peint avant luy dans les Chartreux de Bologne.

Lanfranc estoit un de ceux qui tâchoient le plus à persuader cela à tout le monde, parce qu'il estoit celuy qui avoit le plus de jalousie contre le Dominiquin; & mesme pour fortifier davantage ce qu'il disoit, & en laisser une plus forte impression dans les esprits, il desseigna, & fit graver à l'eau-forte par François Perier son disciple, le tableau d'Augustin Carache, croyant par ce moyen prouver plus fortement, que ce que le Dominiquin avoit exposé, n'estoit qu'un larcin qu'il avoit fait à son maistre. Mais ceux qui n'estoient ny passionnez ny jaloux de l'honneur du Dominiquin, reconnoissoient dans la disposition & les attitudes des figures, & dans toutes les expressions des visages, une si grande difference, qu'encore que le Dominiquin eût conservé une idée generale de la pensée d'Augustin, on ne devoit pas l'accuser d'avoir fait

un vol ; mais plutôt luy donner des loüanges d'avoir imité son maistre, & s'estre bien voulu servir, comme il le confessoit luy-mesme, de quelques-unes de ses expressions qu'il avoit étudiées autrefois dans des temps qu'il ne pensoit pas à faire cét ouvrage, mais qui luy estoient revenuës naturellement dans l'esprit, comme font d'ordinaire toutes les choses qu'on apprend avec soin, pour ne les pas oublier. C'est pourquoy, lorsqu'on considère exactement ces deux différens tableaux, il est malaisé de remarquer dans celuy du Dominiquin aucune chose en particulier, qu'on puisse dire qu'il ait dérobee.

LE DOMI-
NIQUIN.

Aprés avoir achevé le tableau de S. Jerôme, il travailla dans un Palais qui appartient aujourd'huy au Marquis Costaguti, où Lanfranc, le Guerchin & Josephin travailloient aussi. Pour le Marquis Mattei, il représenta dans la voute d'une petite chambre l'histoire de Jacob & de Rachel ; Et quelque temps après, il entreprit de peindre dans l'Eglise de S. Louis des François, la Chapelle de Sainte Cecile. Cét ouvrage qu'il fit à fraisque avec une beauté de couleurs & un travail de pinceau admirable, luy donna beaucoup de reputation.

LE DOMI-
NIQUIN.

On sçait que dans ces tableaux, il travailla avec une application extraordinaire, s'attachant à bien connoître la Nature, & à exprimer les affections de l'ame, conformément à son sujet. Il étudioit aussi avec soin les belles proportions & les mouvemens de tous les membres du corps, ne prenant d'autre divertissement que celui qu'il trouvoit dans le travail. Il ne tiroit pas peu d'utilité de la lecture des bons livres, & de l'entretien qu'il avoit souvent avec M. Agucchi, qui ayant beaucoup d'amour pour la Peinture, prenoit plaisir de luy marquer les plus beaux endroits des bons Auteurs.

Il alla à Fano, où il fit un ouvrage considérable pour M. Guido Nolfi dans sa Chapelle du Dome. Après avoir passé plusieurs années éloigné de son pays & de ses parens, il retourna à Bologne, où il se maria, & où il fit plusieurs tableaux.

Outre le temps qu'il employoit à peindre, il s'appliquoit aussi à l'Architecture; & lorsque Gregoire XV. eut esté élu Pape en 1621. le Dominiquin qui l'avoit pris pour estre parrain de son fils, pendant qu'il n'estoit que Cardinal, se rendit aussi-tost à Rome, où il fut nommé pour Architecte du Palais Apo-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 175

stolique , & jouit de cette commission pendant le Pontificat de ce Pape , sans néanmoins faire aucune chose pour les bâtimens.

LE DOMI-
NIQUIN.

Le moment estoit arrivé où il devoit davantage faire paroître tout ce qu'il sçavoit dans la Peinture. Car le Cardinal de Montalte ayant fait bâtir la nouvelle Eglise de S. André de Laval, il choisit le Dominiquin pour faire les tableaux dont il vouloit qu'elle fût embellie. Il en avoit déjà fait quelques-uns pour ce Cardinal, qui en avoit esté tres-satisfait ; ce qui fut cause qu'il le préféra à tous les autres Peintres. Je ne vous dis rien des ouvrages qu'on voit de luy dans cette Eglise : ils sont si célèbres , que je ne croy pas qu'il se trouve beaucoup de personnes qui ayent esté à Rome , & qui ne les ayent pas vûs.

Il me semble, interrompit Pymandre, que la Coupe n'est pas de luy. C'est, repris-je, ce que j'allois vous dire, & que dans le temps qu'il travailloit, le Cardinal Montalte estant venu à mourir en 1623. Lanfranc trouva moyen d'obtenir qu'il peindroit la Coupole, sous prétexte que le Dominiquin ne pourroit pas achever luy seul de si grands travaux,

pour l'année sainte. Il en avoit néanmoins fait déjà tous les desseins; & ce ne fut pas sans déplaisir, qu'il vit Lanfranc travailler en sa place.

Lorsqu'il eut fini à S. André, il fit dans l'Eglise de S. Sylvestre à Montecavallo, les tableaux ovales qui sont dans la Chapelle du Cardinal Bandini, où il a représenté quatre sujets differens tirez de l'ancien Testament. Dans le premier on voit Esther devant Assuérus; dans le second Judith qui montre aux Hebreux la teste d'Holofernes; dans le troisiéme, David qui jouë de la harpe devant l'Arche; & dans le quatriéme, Salomon assis dans son trône avec Bersabée sa mere.

Lorsque l'Eglise de S. Charles des Catinars fut entièrement bâtie, on donna au Sementa, Elève du Guide, à peindre la Coupole, & au Dominiquin les quatre angles des pilastres, où il a représenté les quatre vertus cardinales.

Tous ces grands ouvrages que le Dominiquin a faits à S. André de Laval, & à S. Charles, ne rendirent pas sa fortune meilleure, parce qu'il en fut fort mal récompensé. C'est ce qui le fit résoudre d'aller à Naples, pour

pour peindre la Chapelle du Tresor. Cette entreprise qui pouvoit luy estre de quelque utilité, n'estoit pas sans beaucoup de difficultez, & mesme luy paroissoit perilleuse; parce que Josephpin & le Guide, qui en différens temps s'estoient transportez sur les lieux à mesme dessein, avoient esté contrainsts de s'en retourner par le danger où ils se trouvoient exposez, à cause de la jalousie des Peintres Napolitains, qui ne pouvoient souffrir que des Etrangers leur vinssent oster leur pratique, & faire des ouvrages qu'ils croyoient leur appartenir préférablement à tous autres. Le desir neanmoins que le Dominiquin avoit d'entreprendre de grands travaux; la mort du Pape Gregoire XV. qui le privoit de son employ d'Architecte du Palais Apostolique, & luy ostoit l'esperance qu'il avoit eüe d'estre Architecte de l'Eglise de S. Pierre, au sujet de quoy il s'estoit beaucoup appliqué à l'étude de l'Architecture; le besoin qu'il avoit de subvenir à sa famille; enfin toutes ces raisons le firent passer sur celles qui pouvoient l'empescher d'aller à Naples: de sorte qu'après avoir traité avec les Envoyez de cette ville en 1629. il s'y en alla avec toute sa famille. Il est vray que les

LE DOMI-
NIQUIN.

Z

LE DOMI-
NIQUIN.

conditions qu'il fit, estoient assez avantageuses, si la chose eût réüssi : car on luy devoit payer cent écus pour chaque figure entière, cinquante écus des demy-figures, & vingt-cinq écus des testes seules; ce qui devoit faire un prix considérable, eu égard à la quantité de choses qu'il auroit eu lieu de peindre pendant plusieurs années. Outre cela, on luy promettoit à la fin de son travail un present conforme à la grandeur & à la beauté de ce qu'il feroit.

Ces promesses pourtant ne satisfaisoient pas ses amis, qui connoissant son humeur & l'amour qu'il avoit pour le repos, prévoyoient l'inquiétude & les déplaisirs qu'il recevroit à Naples, par l'exemple de ce qui estoit arrivé au Guide & à Josephin. En effet, à peine eut-il commencé de travailler, que ses ennemis s'élevèrent contre luy, & firent de si grandes cabales pour décrier tout ce qu'il faisoit, que l'Espagnolet, qui estoit celuy de tous les Peintres qui en parloit avec le moins d'empyement, disoit que le Dominiquin ne méritoit pas le nom de Peintre, ne sçachant pas mesme manier le pinceau. De sorte que ceux qui avoient traité avec luy, remplis des mauvaises impressions qu'on

leur donnoit , parurent si mal satisfaits , qu'ils ne le confidéroient plus comme ce-
 luy qu'ils avoient choisi avec estime , mais
 comme un inconnu , & le moindre de
 tous les Peintres. Ainsi dés le commence-
 ment qu'il fut arrivé à Naples, il eut tant de
 sujets d'estre mal satisfait , que ses amis s'é-
 tonnoient comment il pouvoit travailler.
 Aussi les mauvais offices que l'Espagnolet &
 ceux de sa cabale luy rendoient continuel-
 lement auprès du Viceroy & de ceux qui
 l'employoient, le troublèrent si fort, que ne
 pouvant plus resister à tant de traverses, après
 avoir pensé à ce qu'il devoit faire pour s'en
 délivrer & se sauver d'un pays où il n'avoit
 point d'amis, il resolut de quitter Naples, sans
 en parler à personne. Estant sorti secrette-
 ment hors de la ville, il monta à cheval, &
 suivi de son valet, s'en alla à Rome, avec
 une diligence qui marquoit bien plus une
 fuite précipitée, qu'un retour prémédité ;
 n'ayant égard, ny aux chaleurs de la saison,
 ny aux fatigues du chemin, ny à sa famille
 qu'il abandonnoit.

Lorsqu'on sçut qu'il s'estoit retiré de la
 forte, on arresta sa femme & sa fille, & on
 ne les laissa point sortir de Naples, qu'après

LE DOMI-
NIQUIN.

que le Dominiquin eut donné des assurances qu'il acheveroit ce qu'il avoit commencé. Mais lorsqu'environ un an après il y fut de retour, il reçut tant de déplaisir, qu'au lieu de vivre, il ne faisoit plus que languir, & ne se croyant pas mesme en seureté dans sa maison & parmy sa famille, il changeoit tous les jours de nourriture, & n'osoit quasi manger, craignant qu'on ne l'empoisonnât : ce qui luy abattit si fort l'esprit & le corps, que s'affoiblissant peu à peu, il mourut le 15. Avril 1641. âgé de soixante ans.

Si-tost qu'il fut mort, on ruina à Naples les ouvrages où il avoit travaillé pendant trois ans, pour en faire peindre d'autres par Lanfranc. Et l'envie & la mauvaise fortune non contentes de l'avoir persecuté pendant sa vie, l'outragèrent encore après sa mort dans ses heritiers, auxquels, par une injustice extraordinaire, on fit rendre la plus grande partie de l'argent qu'il avoit reçu de son travail.

Cependant, lorsqu'on eut à Rome la nouvelle de sa mort, il y fut fort regretté, & ceux de l'Academie honorèrent sa mémoire d'une oraison qui fut recitée en public, avec plusieurs vers à sa louange. Il ne laissa

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 181

qu'une seule fille, qui hérita de tout le bien qu'il avoit amassé par ses longues veilles, qui montoit environ à vingt-mille écus. LE DOMI-
NIQUIN.

Il estoit d'une humeur libre & honneste, sobre dans son vivre, modeste & retenu dans sa conversation. Il estoit fort retiré, croyant éviter par ce moyen la malignité de ses envieux, qui ne laissoient pas de le persécuter dans sa retraite, & lorsqu'il faisoit tout son possible de les éviter. Quoy-qu'il ne pût s'empêcher de se plaindre du tort qu'il recevoit par la médifance des Peintres, il ne se soucioit pourtant pas de leurs louanges ny de leurs blâmes. Comme il connoissoit leurs mauvaises intentions, lorsqu'on luy disoit que ceux de Naples décrioient ce qu'il faisoit à la Chapelle du Tresor, au lieu de s'en fâcher, il répondoit avec quelque sorte de joye, que c'étoit un témoignage que ce qu'il avoit fait, estoit bien. On luy rapporta un jour que certains Peintres avoient fort estimé quelques-unes de ses figures. J'ay bien peur, repliqua-t-il, qu'il ne me soit échapé quelques coups de pinceau qui ne valent rien, & qui leur plaisent.

Un de ses amis voulant luy persuader de ne pas tant finir ses ouvrages, ny les travail-

LE DOMI-
NIQUIN.

ler avec une si grande exactitude, mais s'accommoder au goût des autres, plutôt que de vouloir se contenter luy-mesme : C'est pour moy seul, luy dit-il, & pour la perfection de l'Art que je travaille. Aussi sca-voit-il bien, que toute l'excellence d'un ouvrage consiste en ce qu'il soit également achevé dans toutes ses parties, & qu'on connoisse que l'ouvrier a apporté tous ses soins à le perfectionner, & y a mis, comme l'on dit, la dernière main. C'est pour cela, qu'il ne pouvoit souffrir que les jeunes étudiants ne fissent que de simples esquisses, lorsqu'ils desseignoient, & qu'en peignant ils se contentassent de marquer les choses par des coups de pinceau qui ne fussent point terminés. Quand il estoit avec eux, il ne leur parloit jamais que de choses utiles & nécessaires à leur profession. Il leur disoit souvent qu'il ne doit sortir de la main d'un Peintre aucun trait ny aucune ligne, qu'elle n'ait esté formée dans son esprit auparavant; Qu'ils devoient se souvenir, quand ils considéroient quelque objet, de ne le regarder pas une seule fois, mais d'y faire une longue attention; parce que c'est l'esprit, & non pas l'œil, qui juge bien de la raison des choses. Aussi ayant

que de se mettre au travail , & de prendre le pinceau , il avoit accoutumé , comme je vous ay déjà dit , de penser long-temps à ce qu'il vouloit faire. Il demouroit quelquefois retiré seul la plus grande partie du jour à méditer sur un sujet ; & lorsqu'il en avoit arrêté en luy-mesme l'invention & la disposition, il paroïssoit content , & se réjouïssoit comme s'il eût déjà exécuté la principale partie de son travail.

LE DOMI-
NIQUIN.

Il ne pouvoit comprendre qu'il y eût des Peintres qui travaillassent à des ouvrages considérables, avec si peu d'application, que pendant leur travail ils ne laissassent pas de s'entretenir avec leurs amis. Il les regardoit comme des ouvriers qui n'avoient que la pratique , & nulle intelligence de l'Art ; estant persuadé qu'un Peintre , pour bien réussir , doit entrer dans une parfaite connoissance des affections de l'esprit & des passions de l'ame ; qu'il doit les sentir en luy-mesme , & s'il faut ainsi dire , faire les mesmes actions, & souffrir les mesmes mouvemens qu'il veut représenter : ce qui ne se peut au milieu des distractions. Aussi on l'entendoit quelquefois parler en travaillant, avec une voix languissante & pleine de dou-

Il s'pho. I



leur, ou tenir des discours agréables & joyeux, selon les divers sentimens qu'il avoit intention d'exprimer. Mais pour cela, il s'enfermoit dans un lieu fort retiré, pour n'être pas apperçu dans ces différens états, ny par ses Elèves, ny par ceux de sa famille; parce qu'il luy estoit arrivé quelquefois, que des gens qui l'avoient vu dans ces transports, l'avoient soupçonné de folie. Lorsque dans sa jeunesse il travailloit au tableau du martyre de S. André qui est à S. Gregoire, Annibal Carache estant allé pour le voir, il le surprit comme il estoit dans une action de colére & menaçante. Après l'avoir observé quelque temps, il connut qu'il représentoit un soldat qui menace le S. Apostre. Alors ne pouvant plus se tenir caché, il s'approcha du Dominiquin, & en l'embrassant, luy avoua qu'il avoit dans ce moment-là beaucoup appris de luy.

Il est vray aussi que dans cette partie de l'expression, il a esté plus avant que ses maîtres; & le Poussin, dont le témoignage est d'un grand poids sur cette matière, disoit qu'il ne connoissoit point d'autre Peintre que le Dominiquin, pour ce qui regarde les expressions.

Lorsqu'il

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 185

Lorsqu'il voulut s'instruire à fond de l'Architecture, il s'appliqua à la lecture de Vitruve. Cét Auteur luy donna mesme de la curiosité pour la Musique des Anciens, à l'étude de laquelle il passa beaucoup de temps, qu'il eût mieux employé à peindre. Il s'appliqua aussi avec assez de soin aux Mathematiques, particulièrement à ce qui regarde l'Optique & la Perspective, dont il reçut d'excellentes instructions du Pere Mattheo Zoccolino Theatin.

LE DOMI-
NIQUIN.

Outre les grands ouvrages qu'il a faits, dont nous avons parlé, on voit de luy plusieurs tableaux à huile de grandeurs différentes, dans des Eglises & dans des maisons particulières. Il est vray que le nombre en est médiocre, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à ne peindre qu'à fraisque.

Je ne vous demande point, interrompit Pymandre, quels sont les plus beaux qu'on voit en Italie; je me contente de ceux que vous avez déjà nommez. Mais marquez-moy, je vous prie, les plus considérables de la main de ce Peintre qui se trouvent aujourd'huy à Paris.

Vous avez vu dans le cabinet du Roy, repartis-je, celuy où David est représen-

A a

LE DOMI-
NIQUIN.

té jouant de la harpe, & un autre de mesme grandeur où Sainte Cecile touche une basse de viole: mais un des plus beaux est celui où il a représenté un concert de musiciens & des joueurs d'instrumens. Ces trois tableaux viennent du cabinet du Duc de Mazarin. Il y a aussi dans le mesme cabinet de S. M. un autre petit tableau où sont peints trois petits Amours. Il les fit pour le Cardinal Ludovisio à qui l'on avoit fait present d'une Guirlande de fleurs, au milieu de laquelle ils sont representez. L'un est assis dans un char tenant d'une main son arc, & de l'autre les resnes de deux colombes qui tirent le char: les deux autres qui semblent se soutenir en l'air sur leurs ailes, répandent des fleurs, & se jouent agréablement. Il y a encore dans le mesme lieu d'autres tableaux de figures, & quelques payfages tres-agréables, de la main de cet excellent homme. Celui qui est dans le cabinet de M. le Nostre Contrôleur des Bâtimens, où Adam & Eve sont representez dans le Paradis terrestre, est un ouvrage considerable.

Pendant que nous estions à Rome, dit Pymandre, n'y eut-il pas un Secretaire du Duc de Guise, qui acheta l'original & la

première pensée du tableau de la Communion de S. Jérôme ?

LE DOMI-
NIQUIN.

Ce tableau, luy repartis-je, que ce Secrétaire avoit apporté en France, avec quelques autres, tomba après sa mort entre les mains du Chevalier de Clerville, & à son inventaire il a esté vendu à Monsieur Colbert, Coadjuteur de Rouën : présentement il est dans le cabinet de Monsieur le Marquis de Segnelay. Il y a encore des tableaux de ce Peintre dans les cabinets de M. le Chevalier de Lorraine, & de M. de la Vrillière Secrétaire d'Etat.

Entre les Elèves du Dominiquin, on considère particulièrement *Antonino Barba-longa*, de Messine, qui a travaillé à Rome dans l'Eglise des Theatins & à S. André de Laval; & André Camassée, qui a peint dans le Palais de Palestrine aux quatre fontaines, & qui a fait plusieurs autres ouvrages qui luy ont acquis de la reputation.

Je n'ay pas perdu la memoire, interrompit Pymandre, des peintures que j'ay vûës dans le Palais des Barberins, où André Sacchi a aussi travaillé : mais ces ouvrages, selon que je l'entendois dire alors, estoient bien inférieurs à ceux du Dominiquin; & je croy bien aussi

A a ij

LE DOMI-
NIQUIN.

que vous n'en parlez pas pour les comparer les uns aux autres. A l'égard de ceux que vous venez de dire, que le Guide a faits à S. Gregoire, il me semble qu'on n'en faisoit pas moins de cas, que de ceux du Dominiquin; aussi estoient-ils disciples d'un mesme maître.

LE GUIDE.

Il est vray, repliquay-je, qu'ils avoient tous deux étudié sous les Caraches; mais pourtant leurs manières sont bien différentes. LE GUIDE n'eut pas toute la force & la vigueur que l'on voit dans les tableaux de ses maîtres, & rendit sa manière de peindre beaucoup plus foible & plus délicate. Comme il estoit d'un naturel doux & agréable, il chercha à faire paroître dans ses ouvrages de la grace & de la douceur. Aussi voit-on dans toutes les figures qu'il a peintes, un je-ne-sçay-quoy de noble & de gracieux, qui flatte les sens, mais qui véritablement n'emporte point l'esprit. Ce sont des agrémens qui demeurent exposez aux yeux, & qui les touchent avec plaisir, mais qui ne pénètrent point dans l'ame pour s'y faire sentir, & pour émouvoir les passions. Cependant, de tous les Elèves des Caraches il a esté le plus heureux, se trouvant encore aujourd'huy un

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 189

nombre infini de personnes qui cherissent ses GUIDE. ouvrages, jusques au point de préférer la délicatesse & la grace qu'on y voit, à la grandeur & aux fortes expressions qui paroissent en d'autres tableaux. Ce n'est pas qu'il n'y en ait de luy de fort étudiez, & qu'il n'ait représenté des corps où tous les muscles sont desseignez avec beaucoup de science, comme on peut voir dans les quatre tableaux des travaux d'Hercules qui sont au Louvre. Mais à bien considerer son génie, & tout le caractère de son travail, il y a plus de molesse & de langueur, que de vigueur & de fermeté. Il eut toutefois ses approbateurs pendant sa vie, & il est encore à present l'admiration des personnes qui, ne connoissant pas ce qu'il y a de foible dans ses ouvrages, ont de l'amour pour cette manière tendre & gracieuse dont il s'est servi, & qui, comme je viens de vous marquer, la préfèrent à des expressions plus vives. Après que je vous auray parlé de sa naissance, je vous dirai comment il choisit ce genre de peindre, & comment il s'éloigna en quelque sorte du goust de ses maîtres, pour en suivre un qui luy a esté particulier.

Vous sçavez donc qu'il naquit à Bologne

GUIDE. en 1575. Son pere nommé Daniel Reni, estoit un excellent musicien, qui luy fit apprendre d'assez bonne heure la Musique, & à dessigner. Il étudia les principes de la Peinture sous Denys Calvart Flamand, dont je vous ay parlé; & ce fut peut-estre sous ce maître, qu'il se forma une manière de faire certains vestemens, qui, quelquefois, tiennent beaucoup de ceux d'Albert Dure. Lorsqu'il eut atteint l'âge de vingt ans, il s'attacha auprès des Caraches, & travailla sous eux à differens ouvrages.

Je croy vous avoir dit il y a quelque temps, qu'après la mort de Raphaël & de Jule Romain, l'Ecole de Rome changea beaucoup de ce qu'elle estoit sous ces excellens hommes; Et que ceux qui vinrent dans le siècle suivant, & sous le pontificat de Grégoire XV. s'attachant peu à l'étude & à la recherche des belles choses, ne travailloient que de pratique, & d'une manière quelquefois aussi foible & extravagante dans le dessein que dans le coloris.

Je vous fis encore observer comment dans la suite il s'éleva dans Rome deux partis, qui eurent pour chefs Josephin, & Michel-Ange de Caravage dont la manière obscure &

peu agréable, ne laissa pas d'estre imitée par ^{GUIDE.} beaucoup d'autres Peintres. Sur l'estime & la réputation que luy donnoient ceux de son parti, il y eut mesme des personnes de qualité qui voulurent bien trouver beau ce qu'il faisoit. Le Cardinal del Monte, le Marquis Justinien, le Seigneur Mattei, & plusieurs autres des plus curieux, luy firent faire des ouvrages considérables, & se déclarèrent ses protecteurs. Alors une infinité de particuliers vouloient avoir quelques tableaux de sa main; & comme l'on en transportoit en divers endroits, il y en eut quelques-uns que l'on envoya à Bologne.

Louis Carache qui fut des premiers qui les vit, fut surpris quand il les eut bien considerez. Il admira le pouvoir de la fortune, qui rend aveugles comme elle ceux qu'elle veut empescher de nuire aux personnes qu'elle entreprend de favoriser; s'étonnant de ce que tant de gens ne voyoient pas combien les ouvrages du Caravage estoient au dessous de l'estime qu'on en faisoit. Car il estoit aisé de connoistre qu'il y avoit seulement un contraste de lumières & d'ombres, & une exactitude trop grande à représenter la nature telle qu'elle est; mais qu'il n'y avoit ny bien-

GUIDE.

féance, ny grace, & encore moins d'intelligence & de beau choix. Pour Annibal, il ne pouvoit se taire, ny ne pas se plaindre de ceux qui contribuoient à la ruine entière de ce qu'on nomme le bon goust dans la Peinture, en favorisant cette nouvelle manière de peindre. Où sont, disoit-il, ces ouvrages dont l'on parle avec tant d'admiration? Je ne voy rien dans ces tableaux qu'on nous presente, que des marques d'une nouveauté qui ne merite aucune loüange. Je ne doute plus que tous les Peintres, qui sans avoir étudié & vu les bonnes choses, voudront inventer & mettre au jour quelque nouvelle manière, ne trouvent un semblable sort, & ne reçoivent de pareils applaudissemens. Puis faisant réflexion sur les differens jugemens des hommes, & combien ils sont bizarres & capables de changemens: Il me semble, ajoûtoit-il, qu'on pourroit se servir d'un autre moyen tres-assuré pour mortifier l'auteur de cette nouveauté, & mesine pour détruire sa réputation. Pour cela je ne voudrois que faire des tableaux qui fussent traités d'une manière toute contraire à la sienne. A son coloris si fier & si fort, j'en opposerois un tout-à-fait tendre & foible. Au lieu qu'il se

se sert de jours enfermez, & qui tombent d'enhaut sur les corps qu'ils éclairent, j'exposerois toutes les figures en plein air, & éclairées de face. Et bien loin de cacher, comme il fait, tout le travail d'un ouvrage, & les choses les plus difficiles de l'Art dans l'obscurité & sous les ombres de la nuit, je peindrois mes figures dans le grand jour, pour faire mieux voir avec combien de soin & d'étude j'en aurois recherché toutes les parties. Il prend à tasche de représenter tout ce qu'il voit dans la Nature, & de la peindre comme elle se présente à luy, sans choisir ce qu'il y a de plus beau & de plus exquis; & je voudrois au contraire, faire un choix tout particulier de ce qu'il y a de plus parfait dans tous les corps; n'en peindre que les plus belles parties; en composer un beau tout, donnant à mes figures une belle union & une noblesse, qui ne se trouve que rarement dans la Nature.

Lorsqu'Annibal s'entretenoit de la sorte avec ses amis, à la vûë des ouvrages du Caravage, le Guide qui estoit present, écoutoit avec attention les discours & les remarques de son maistre, qui luy sembloient comme autant d'oracles, dont il tira des lumières & des in-

structions qui luy furent tres-avantageuses dans la suite. Car après avoir medité sur les observations qu'Annibal avoit faites, il se mit si bien en état de pratiquer ce qu'il luy avoit entendu dire, que par son grand soin & ses continuelles études, il trouva moyen de rencherir sur les remarques & les maximes de son maistre, & de mettre cette nouvelle manière de peindre, dont il luy avoit entendu parler, à un tel degré, & si opposée à celle du Caravage, qu'il eut l'avantage de se rendre le plus agréable, & le plus heureux de ceux qui travailloient alors.

Le premier essay qu'il en fit, fut par un tableau où il représenta Orphée & Eurydice, & ensuite par un autre, où il peignit la fable de Calisto. Comme cette manière estoit si différente & si opposée à l'Ecole du Caravage, le Guide se vit bien-tost attaqué par la jalousie & par l'envie du parti contraire au sien, qui blâmoit tout ce qu'il faisoit, comme un renversement de ce que les sectateurs du Caravage nommoient la force & le bon goust de la Peinture.

Cela ne le rebuta pas: il crut, que comme la lumière du jour est plus agréable que les ténèbres de la nuit, la manière claire &

gracieuse, dont il se servoit dans ses ouvrages, deviendroit bien-tost plus plaisante à tout le monde, que cette autre si obscure & presque difforme, qui paroissoit dans les tableaux qu'on luy opposoit. En effet, après avoir courageusement résisté à toutes sortes de contradictions, il se trouva recherché pour les plus grands emplois, en concurrence de tous les autres Peintres.

Lorsqu'il commença à travailler à fresque, il ne fit point de difficulté de se soumettre d'abord à des Peintres qui luy estoient beaucoup inférieurs en sçavoir; afin d'apprendre d'eux la pratique de ce travail tout différent de celuy à huile. Il fut bien aise qu'on luy montrât la manière de mesler les couleurs, de les employer en sorte qu'elles conservent leur fraîcheur & leur beauté; de connoître le moment propre pour les coucher sur l'enduit; apprendre à bien juger des divers changemens qui arrivent dans les teintes à mesure qu'elles seichent, & des différens effets qu'elles peuvent produire par le mélange des unes avec les autres; & tout cela très-necessaire à un Peintre soigneux de la beauté & de la conservation de ses ouvrages. Aussi après s'en estre bien instruit, il

réussit si bien dans ce genre de peinture, que sa reputation augmentant de jour en jour, on ne parloit plus que de luy, non seulement dans son pays, mais encore à Rome, où il avoit envoyé au Cardinal Facchinetti, qu'on appelloit *Santi Quatro*, la copie qu'il avoit faite de la Sainte Cecile de Raphaël; & au Cardinal Sfondrato deux autres tableaux de son invention, que le Cavalier Josephpin, Gaspard Celio, & le Pomerancio, Peintres alors considérez dans la Cour du Pape, avoient beaucoup estimez.

La récompense & les louanges qu'il en reçût, augmentèrent le desir qu'il avoit d'aller à Rome, pour voir Annibal Carache qui travailloit à la gallerie du Palais Farnése. De sorte que les conseils de l'Albane, & les lettres de Josephpin, qui le convioient à faire ce voyage, le firent aisément résoudre à partir.

Estant arrivé à Rome avec l'Albane, il fut favorablement reçu de Josephpin, qui pour l'opposer au Caravage son ennemy déclaré, faisoit tout son possible pour luy procurer les emplois qu'il sçavoit qu'on destinoit au Caravage, comme il arriva en effet, au sujet d'un tableau du martyre de Saint

Pierre. Pour obtenir ce travail, Josephpin LE GUIDE. promit au Cardinal Borghése, que le Guide prendroit la manière du Caravage, & le feroit dans ce goust fort & obscur qui plaisoit alors; ce qu'effectivement il exécuta, mais d'une disposition noble, & d'un dessein excellent.

Annibal ne fut point aise de voir le Guide si proche de luy, & ne put mesme s'empêcher de le témoigner à l'Albane, qui l'avoit amené à Rome. Mais le Caravage plus que tout autre, en fut extraordinairement touché, craignant que la nouvelle manière du Guide si opposée à la sienne, & beaucoup plus agréable, ne le décreditât entièrement. Non seulement il parloit mal du Guide & de ses ouvrages dans tous les lieux où il se rencontroit, mais ajoûtoit encore les menaces aux injures; & si le Guide n'eût esté plus sage & plus retenu que le Caravage, ils eussent sans doute eu de grands démestez. Mais plus le dernier avoit d'emportement & de colere, & plus le Guide témoignoit de modération & de douceur; Et ce fut par ce moyen qu'il évita dans beaucoup de rencontres les effets de sa brutalité.

Il n'est pas necessaire de nous arrester

LE GUIDE. à tous les différens que le Guide eut avec le Caravage & ceux de son parti, & mesme ensuite avec l'Albane & quelques autres Peintres. Il est presque impossible que l'émulation qui se trouve entre les sçavans ouvriers, ne produise enfin une haine qui ne finit jamais.

Parlons donc seulement des principaux ouvrages du Guide, & laissons aux Auteurs d'Italie à écrire plus en détail toutes ses actions, & celles des autres Peintres de leur pays, comme a fait depuis peu avec beaucoup de soin le Comte Malvasia.

Le Guide avoit fait plusieurs tableaux dans Rome; il avoit travaillé pour le Pape Paul V. mais les mauvais offices de ses ennemis, ayant empêché qu'il n'en reçût tout l'honneur & la récompense qu'il esperoit, il retourna à Bologne, où entre autres ouvrages il fit le martyre des Innocens qui a esté gravé à l'eau-forte par deux différens maîtres. Il fit ce tableau, pour desabuser ceux qui croyoient qu'il n'estoit pas capable de mettre ensemble plusieurs figures. Cét ouvrage où il prit beaucoup de soin, fut si estimé, que le Cavalier Marin, pour le rendre encore plus célèbre, composa un madrigal que je n'ay

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 199
pas oublié, & que vous ne serez pas fâché LE GUIDE.
d'entendre.

*Che fai , Guido , che fai ?
La man che forme ageliche depigne ,
Tratta hor opre sanguigne ?
Non vedi tu , che mentre il sanguinoso
Stuol de' fanciulli rauvivando vai ,
Nova morte gli dai ?
O nella crudeltate anco pietoso
Fabro gentil , ben sai ,
Ch'ancor tragico caso e caro ogetto ,
E che spesso l'horror va col diletto.*

La pensée du Poëte est belle, dit Pyman-
dre, & se rapporte à ce que dit Aristote,
que l'Art a cela de particulier, de rendre
agréable ce qui feroit horreur dans la Natu-
re, comme lorsqu'on représente des sujets de
cruauté, ou des objets hideux, qui ne dé-
plaisent point en Peinture.

Cependant, le Pape, repris-je, qui s'at-
tendoit de voir quelques nouveaux ouvra-
ges du Guide, ayant appris que non seule-
ment il ne travailloit pas, mais mesme qu'il
n'étoit plus à Rome, voulut sçavoir le sujet
de son départ; & en ayant esté pleinement
informé, il fit écrire au Nonce qui estoit à

Le Guide. Bologne, qu'il eût à le renvoyer. On eut assez de peine à y faire résoudre le Guide; toutefois, après avoir fait beaucoup de difficulté, il retourna à Rome. Le Pape le reçût agréablement, & ordonna qu'on le traitast de sorte qu'il n'eût pas sujet d'estre mécontent.

Je ne m'arrestera point à vous parler des ouvrages qu'il fit pendant qu'il demeura à Rome: je m'assure que vous n'avez pas perdu la memoire des plus considérables que nous y avons vûs ensemble. Je vous diray seulement, qu'après avoir achevé de peindre la Chapelle du Pape à Montecavallo, il s'en retourna à Bologne, où il se mit à travailler encore plus qu'auparavant, parce qu'il se trouvoit plus en repos & en liberté qu'il n'estoit à Rome. Il avoit l'amitié de tout le monde, & ses tableaux estoient si recherchés, que pour en avoir, il falloit les luy payer long-temps auparavant.

Ce fut alors qu'il fit pour le Duc de Mantouë ces quatre tableaux des travaux d'Hercules, qui sont dans le cabinet du Roy. Il peignit aussi pour le Duc de Bavière une Venus; pour le Roy d'Angleterre, Europe ravie; pour le Duc de Savoye, les trois Graces

ces qui couronnent Venus. Il fit pour le LE GUIDE: Roy d'Espagne une Vierge, dans le mesme temps qu'il envoya à la Reine Marie de Médicis ce beau tableau de l'Annonciation, qui est à Paris au grand Convent des Carmelites; il fit ensuite le Saint Michel que vous avez vû à Rome dans l'Eglise des Capucins.

Je m'en souviens, interrompit alors Pymandre, & c'est un des tableaux du Guide, qui m'est le plus demeuré dans l'esprit, à cause que le Demon qui est sous les pieds de l'Ange, ressembloit au Pape Innocent X. & l'on me dit aussi alors, que le Guide l'avoit fait exprés, pour se venger de luy, pendant qu'il n'estoit que Cardinal.

Il est vray, repartis-je, qu'il eut quelque sujet de n'estre pas content du Cardinal Pamphile, & qu'ensuite ayant fait pour le Cardinal de San-Onofrio, frere d'Urbain VIII. un tableau de Saint Michel pour l'Eglise des Capucins de Rome, on dit qu'il prit occasion en peignant le Diable abattu sous les pieds de Saint Michel, de faire que le visage du Demon eût quelque ressemblance à celuy du Cardinal Pamphile; mais le Guide, selon

LE GUIDE. que le témoigne le Comte Malvasia, bien loin d'avoir eu cette pensée, fut fort fâché du bruit qui en courut alors, & qui néanmoins a toujours duré depuis.

Quoy qu'il en soit, vous pouvez bien croire qu'il n'eût eu garde de l'avouër. Cependant le tableau a toujours esté regardé à cause de cela avec curiosité: & vous dites vous-mesme que cette circonstance vous en a conservé la memoire, parce que la satyre & la médifance s'insinuent & demeurent dans l'esprit plus aisément que les bonnes choses.

Comme il faisoit alors un grand nombre de tableaux, & qu'il en estoit bien payé, il amassoit beaucoup d'argent: car non seulement les plus grands Seigneurs & les personnes les plus riches vouloient en avoir de sa main, mais encore quantité de curieux & de Peintres mesmes, non seulement par l'estime qu'ils avoient pour luy, mais encore par leur intérêt particulier, parce qu'ils trouvoient beaucoup à gagner, lorsqu'ils vouloient s'en défaire. Aussi plusieurs sur cette esperance, & pour en trafiquer, le faisoient travailler, & faisoient un gain considérable, en revendant les tableaux qu'ils

avoient de sa main , & mesme plusieurs autres qu'il n'avoit que retouchez , & qu'ils achetoient de ses Elèves. Car comme il avoit un nombre assez considérable de jeunes gens qui travailloient sous luy , & qui copioient de ses ouvrages , il ne refusoit pas , en leur donnant des enseignemens , de donner aussi assez souvent quelques coups de pinceau à ce qu'ils avoient fait. C'est-pourquoy on voit plusieurs tableaux , qui passent pour estre entièrement de sa main , qui ne sont que des copies de ses disciples. Il est vray qu'il fut toûjours assez équitable , pour n'en donner jamais aucun pour estre de luy , qui ne le fût en effet , plus scrupuleux en cela , & plus jaloux de sa gloire , que le Titien , qui , comme je croy vous avoir dit , retiroit souvent de ses Elèves les copies qu'ils avoient faites d'après luy , lesquelles il retouchoit , & vendoit pour originaux.

Quant au Guide , bien-loin d'en vouloir user de la sorte , il estoit fâché , lorsqu'il apprenoit qu'avec des copies de ses ouvrages , on faisoit de pareilles suppositions. Et il est certain qu'il auroit fini ses jours avec beaucoup d'honneur , & fort accommodé des biens de la fortune , si dans les dernières an-

nées de sa vie il ne se fût point abandonné au jeu. Mais cette passion qui devint excessive, luy fit presque perdre tout le grand amour qu'il avoit pour la Peinture, & en mesme temps cette reputation dont il estoit si jaloux auparavant. Car les pertes considérables qu'il fit, l'ayant réduit à une telle nécessité, qu'il ne pouvoit comment satisfaire à ses dettes; il se mit, pour tirer de l'argent plus promptement, à ne plus peindre que des demy-figures; à faire des testes au premier coup, & à finir à la haste des tableaux d'histoire qu'il avoit commencez. Il emprunta de l'argent à gros interest; il donna à vil prix tout ce qu'il avoit de fait, & ce qu'il faisoit journellement, & mesme se réduisit comme un simple mercenaire, à travailler à la journée, & à mettre prix à ses heures; ne songeant plus à rendre ses tableaux considérables par l'étude & par le travail, il les abandonnoit au Public, sous la protection seule de son nom, & de l'estime qu'il s'estoit acquise.

Un si grand changement de fortune causa beaucoup de troubles dans son esprit, altera sa santé, renversa toutes ses affaires; enfin, pour vous abreger le recit d'une vie qui n'a-

LE GUIDE.
 voit plus rien que de fâcheux & de defa-
 gréable , le Guide la finit par une maladie
 langoureuse & incommode, qui luy donna
 la mort le 18. Aouſt 1642. dans la ſoixante-
 ſeptième année de ſon âge.

Outre les tableaux que je vous ay déjà
 dit qu'on voit de ſa main à Paris , il y en a
 encore pluſieurs autres, ſoit dans le cabinet
 du Roy , ſoit chez pluſieurs perſonnes de
 qualité. Un des plus conſidérables eſt dans
 la gallerie de M. de la Vrillière, Secrétaire
 d'Etat. C'eſt le raviſſement d'Helene, que le
 Guide avoit fait avec beaucoup de ſoin,
 pour le Roy d'Eſpagne , à la ſollicitation de
 ſon Ambaſſadeur , & aux preſſantes recom-
 mandations du Cardinal Barberin. Lors que
 le Guide l'eut envoyé à Rome , n'ayant pas
 trouvé dans les Miniſtres d'Eſpagne une diſ-
 poſition à le récompenſer genereuſement de
 ſon travail , il le fit reporter à Bologne. Un
 Marchand de Lyon l'acheta pour la Reine
 Marie de Médicis ; mais comme dans ce
 meſme temps elle ſortit de France , & ſe re-
 tira dans les Pays-Bas , ce tableau demeura
 entre les mains du Marchand , qui quelques
 années après le vendit à M. de la Vrillière.
 Cét ouvrage a paſſé pour un des plus beaux

LE GUIDE. que le Guide ait faits. Lorsqu'il l'eut achevé, tous ses amis, & les plus intelligens en Peinture le virent & l'admirèrent; & il n'y eut point de Poëtes & de sçavans hommes à Bologne, qui ne composassent des vers à l'honneur du Peintre & du tableau, & n'en fissent une honorable mention dans leurs ouvrages. Il est vray qu'il ne se peut rien voir de plus noble & de plus gracieux, que les airs de testes de toutes les figures, particulièrement celle de Pâris & d'Helene, qu'il avoit étudiées avec beaucoup de soin.

La rencontre des affaires & la disposition des temps avoit aussi fait tomber entre les mains de M. d'Emery, Sur-Intendant des Finances, un tableau où ce sçavant Peintre avoit représenté Bacchus, qui rencontre Ariadne sur le bord de la mer, abandonnée par Thesée. Le Cardinal Barberin l'avoit fait faire pour la Reine d'Angleterre. Il estoit composé de près de vingt figures, dont les expressions & les airs de testes estoient admirables; mais trop de beautez découvertes, qui avoient fait admirer ce tableau en Italie, furent cause de sa perte en France. Si-tost que M. d'Emery fut mort, Mada-

me d'Emery peu touchée du mérite du LE GUIDE. Peintre & de l'excellence de l'ouvrage, ne put souffrir davantage chez elle les nuditez qu'elle avoit vûës avec peine dans ce tableau; & ayant commandé qu'on le mît en pièces, elle fut si ponctuellement obéïe, que ses domestiques le mirent par morceaux, sans épargner aucune figure.

Il est vray, dit alors Pymandre, que le Guide estoit incomparable pour donner de la grace aux visages; & je croy qu'en cela il y a eu peu de Peintres qui l'ayent égalé. Je me représente toujourns ces deux petits tableaux où il a peint la Vierge qui coud, dont l'une qui est au Palais Mazarin, est vestuë de blanc, & l'autre que M. le Marquis de Fontenay apporta de Rome, est vestuë de rouge. On voit dans l'une & dans l'autre tant de grace & de douceur, qu'il est mal-aisé de rien imaginer, qui représente mieux une beauté & une modestie conforme à celle qu'on doit peindre sur le visage de la Sainte Vierge.

Pymandre ayant cessé de parler, Je ne m'arresteray pas, repris-je, à vous entretenir davantage touchant les autres tableaux de ce Maistre qui sont à Paris: vous en verrez de luy de trois manières. La première estoit

LE GUIDE. la plus forte, lorsqu'il imitoit Louis Carache son maistre; la seconde plus agréable; & la troisiéme fort negligée, par les raisons que je vous ay marquées de sa passion pour le jeu. Ainsi il paroist souvent dans ses ouvrages fort différent de luy-mesme.

Si autrefois en parlant de l'éloquence des Grecs, on a dit que la grace & la persuasion reposoient sur les levres de Periclés; & que ses discours estoient des éclairs & des foudres; on auroit bien pu dire aussi au sujet de la Peinture, & des Elèves des Caraches, que la beauté & la grace sembloient estre au bout des doigts du Guide, lorsqu'il travailloit; & qu'elles en partoient pour se reposer sur les figures qu'il animoit par son pinceau. Mais si l'on vouloit achever la comparaison, on ne trouveroit pas dans les tableaux qu'il a faits, de quoy convenir à ces foudres & à ces éclairs, qui partoient de la bouche de ce grand Orateur. Si quelqu'un des disciples d'Annibal a fait paroître dans sa manière de peindre quelque chose de fort & de terrible, ç'a esté Lanfranc. Car on peut dire que dans les grands ouvrages de Peinture, le Guide & luy ont partagé ce qui regarde la beauté & la force du pinceau; c'est-à-dire, deux grandes

grandes parties qui se trouvoient jointes ensemble dans l'éloquence de Periclés. LE GUIDE.

Comme naturellement la douceur & la grace plaisent aux yeux, & gagnent le cœur plus promptement que la force & la grandeur ne touche l'esprit; il ne faut pas s'étonner si les tableaux du Guide ont esté mieux reçûs que ceux de Lanfranc. Cependant si ce dernier n'a pas eu le bonheur d'estre si recherché de tout le monde, il a eu assez de sçavoir pour faire des ouvrages qui luy ont acquis une grande estime parmy les Sçavans, & qui conserveront long-temps son nom à la Postérité.

Nous avons déjà en plusieurs rencontres remarqué combien la nature est puissante à déterminer les hommes à divers emplois. JEAN LANFRANC estoit un jeune garçon né à Parme, que la pauvreté de ses parens contraignit d'aller à Piazenza, & d'entrer au service du Comte Horace Scotti. Ce fut là qu'il commença à faire connoistre l'inclination qu'il avoit pour le Dessain, en traçant avec du charbon mille fantaisies contre les murailles. Son genie se trouvoit déjà trop ressermé, lorsqu'il ne desseignoit que sur quelques feuilles de papier: il cherchoit des espaces

JEAN LANFRANC.

LAN-
FRANC.

plus vastes pour étendre ses pensées ; de sorte qu'un jour ayant fait une espee de frise autour d'une chambre avec du blanc & du noir, où, à dire vray, il y avoit plus d'imagination que de dessein ; le Comte Scotti s'en estant apperçû, & jugeant aussi-tost des dispositions qu'il avoit pour réüssir dans la Peinture, il l'encouragea à continuer ; & afin qu'il pût étudier plus solidement, le mit sous Augustin Carache. Alors il donna, pour ainsi dire, carrière à son esprit, & en desseignant ensuite, après les tableaux du Corrège, qui sont au Dome de Parme, il se forma une manière grande & terrible, qu'il a mise en pratique dans les ouvrages que l'on voit de luy.

Il n'avoit qu'environ vingt-un ans, lorsqu'Augustin Carache mourut ; & ce fut depuis cette mort qu'il s'en alla à Rome, où il se mit sous Annibal, qui travailloit encore alors au Palais Farnése. Lanfranc y peignit en plusieurs endroits, ne laissant pas néantmoins d'étudier aussi d'après les Peintures de Raphaël. Il grava à l'eau-forte avec Sixte Badalocchio les loges du Vatican, qu'ils dedièrent à Annibal, comme je croy vous l'avoir dit. Il peignit ensuite plusieurs sujets à fraisque pour le Cardinal Sannése.

LES OUVRAGES
 après la mort d'Annibal
 son pays, où il de
 puis revint à Ro
 les Religieuses de
 qui luy donna be
 peignit aussi à Saint
 Chapelle, l'Affi
 aux costez de la me
 divers sujets. L
 Major, & à Montec
 Enfin le Cardinal
 mourit, il se mit si bien
 l'Abbé Peretti & de
 la coupole de S
 grand déplaisir é
 vez vû cet ouvrage
 sûrement un des plu
 à Rome; c'est une ch
 comment toutes les
 proches ont trente
 bien proportionnées
 mement à leurs diffé
 raccourcissens & à
 coupe paroit dans le
 leur si extraordinaire
 grand espee de ciel,
 siblement jusqu'au

Après la mort d'Annibal, Lanfranc retourna en son pays, où il demeura quelques années, puis revint à Rome, où d'abord il fit pour les Religieuses de Saint Joseph, un tableau qui luy donna beaucoup de reputation. Il peignit aussi à Saint Augustin dans la voûte d'une Chapelle, l'Assomption de la Vierge; & aux costez de la mesme Chapelle il représenta differens sujets. Il travailla à Sainte Marie Major, & à Montecavalle pour le Pape Paul V. Enfin le Cardinal Montalte estant venu à mourir, il se mit si bien dans les bonnes graces de l'Abbé Peretti & des Peres Théatins, qu'il obtint la coupole de Saint André de Laval, au grand déplaisir du Dominiquin. Vous avez vû cét ouvrage, qui dans ce genre est assurément un des plus considérables qui soit à Rome; c'est une chose surprenante de voir comment toutes les figures, dont les plus proches ont trente palmes de haut, sont bien proportionnées, & diminuënt si conformément à leurs differentes positions, à leurs racourcissemens & à leurs distances. Cette coupe paroist dans son ouverture, d'une largeur si extraordinaire, qu'elle représente un grand espace de ciel, où la vûë se porte insensiblement jusqu'au plus haut de la Gloire.

LAN-
FRANC.

Au milieu de cette Gloire paroist l'Humanité adorable de JESUS-CHRIST, qui est la source de toute la lumière, qui se répand, & qui éclaire les corps qui sont dans ce grand ouvrage, dont l'harmonie des couleurs & des lumières est conduite d'une manière qu'on ne voit point dans de pareils sujets.

Je ne vous parleray point de toutes les autres choses qu'il fit à Rome dans plusieurs Eglises & en divers Palais, ny du tableau qu'il donna au Pape Urbain VIII. lorsqu'il le fit Chevalier, ny encore de tout ce qu'il a peint en plusieurs villes d'Italie.

Il partit de Naples en 1646. où il travailloit, pour venir à Rome assister à la Profession d'une de ses filles qui se faisoit Religieuse; & comme l'année suivante les Royaumes de Naples & de Sicile furent troublez par les revoltes du peuple contre les Espagnols, il demeura à Rome, où il entreprit les ouvrages de Saint Charles des Catinars. Ce fut là que je le connus, & que je pris plaisir plusieurs fois de monter sur son échaffaut pour le voir travailler à ces grandes figures, où de près on ne pouvoit rien connoistre, mais qui d'en bas faisoient des effets merveilleux. Je commençay alors à comprendre, qu'outre l'in-

LES OUVRAGES DES
de la Perspective
de l'an de bien de
cristal, il y a encore
l'humane, & une fois
peut enseigner par
à bien disposer tout
regarder leurs attitudes
est agréable qu'on
sent dans ces sortes
de Lanfranc ont
il est vray, que c'est
plus que dans les tal
sur, que Lanfranc a
sent il a toujours eu
tes; & quoy-que
sible beaucoup, qu'il
est aussi belle & aussi
moins beaucoup de
il s'en connoit qu'il
caractère & le goût
est maîtres.
Comme il ne finissent
tes, ou plutôt qu'il ne
degré où sont ceux de
grandes choses & les
coloris paroist avec p
l'ordinairement, que

telligence de la Perspective nécessaire aux Peintres, & l'art de bien desseigner les choses racourcies, il y a encore d'autres secrets dans la Peinture, & une science plus difficile, qui ne se peut enseigner par des regles, mais qui sert à bien disposer toutes les figures, & à accompagner leurs attitudes & leurs actions, de cét air agréable qu'on remarque particulièrement dans ces fortes d'ouvrages, où le Corrège & Lanfranc ont si bien réussi.

LAN-
FRANC.

Car il est vray, que c'est dans ces lieux si vastes, plus que dans les tableaux de moyenne grandeur, que Lanfranc a excellé. On y voit comment il a toujours eu dessein d'imiter le Corrège; & quoy-que dans l'exécution il s'en faille beaucoup, qu'il n'ait peint d'une manière aussi belle & aussi terminée, il y a néanmoins beaucoup de force dans ce qu'il a fait, & l'on connoît qu'il a toujours conservé le caractère & le goust des Caraches ses premiers maistres.

Comme il ne finissoit pas si fort ses Peintures, ou plutôt qu'il ne les peignoit pas dans ce degré où sont ceux du Corrège; c'est dans les grandes choses & les grandes distances où son coloris paroît avec plus d'effet: aussi disoit-il ordinairement, que l'air luy aidoit à

peindre ses ouvrages.

On ne peut pas soutenir qu'il ait toujours esté fort correct dans le Dessen, ny qu'il ait parfaitement exprimé les passions de l'ame. Mais il avoit une facilité toute particulière à composer un grand sujet ; & comme il imaginoit aisément, il estoit aussi fort prompt à exécuter ses pensées. Cette grande facilité de produire & d'exprimer ses conceptions, estoit cause, que bien souvent il ne se donnoit pas la peine d'étudier assez toutes les parties de ses ouvrages. Aussi sur ses derniers jours, & pendant qu'il estoit à Naples, il s'abandonnoit avec trop de liberté à ne faire les choses que de pratique ; ce qui faisoit dire de luy, qu'il estoit sçavant, mais qu'il negligeoit de faire voir tout ce qu'il sçavoit. Il achieva en six mois de temps ce qu'il avoit entrepris à Saint Charles des Catinars. On découvrit ces Peintures le jour de la feste de ce Saint l'an 1647. qui est le 29. Novembre ; & ce mesme jour Lanfranc mourut âgé de soixante-six ans.

CHARLES
LORRAIN.

Les mesmes desordres de Naples avoient aussi obligé CHARLES MESLIN, dit LE LORRAIN, de se retirer à Rome. Je croy vous avoir dit qu'il estoit disciple de Vouët. Il estoit en reputation d'un tres-excellent

LES OUVRAGES DES
pendant qu'il est
de ses derniers ou
tres-beux. Ils ne
plus exacteme
qu'il avoit peint les
le Cloître des M
Mont, & dans une
les François. Le br
est à Naples. Ap
sans à Rome, il
ouvrages qu'il avoit co
il a peint un Cloit
mourut, étant de r
BENEDICT CA
ordinairement Li
Genovèse, mourut à
Il estoit de Gen
Il apprit les princ
Baptiste Paggi, Pe
inois ; & ensuite il
d'un Ferrar, & d'
travailleroit alors à G
ne n'aimoit pas à de
is un mesme lieu ; c'est
une, à Naples, à Veni
, & en plusieurs aut
né de tableaux. Il

Peintre ; & pendant qu'il estoit à Rome , il LORRAIN. me fit voir de ses derniers ouvrages , qui me parurent tres-beaux. Ils me donnèrent lieu de considérer plus exactement que je n'avois fait , ce qu'il avoit peint long-temps auparavant dans le Cloistre des Minimes de la Trinité du Mont , & dans une Chapelle à Saint Louis des François. Le lieu où il a travaillé davantage , est à Naples. Après avoir demeuré deux ou trois ans à Rome , il alla achever quelques ouvrages qu'il avoit commencez à Mont-Cassin, où il a peint un Cloistre ; & peu de temps après il mourut , estant de retour à Rome.

JEAN BENEDICT CASTILLON, qu'on BENEDETTE nomme ordinairement LE T. E. BENEDETTE ou le Genovése , mourut à Mantouë vers ces temps-là. Il estoit de Gennes , & d'honneste famille. Il apprit les principes de la Peinture de Jean Baptiste Paggi, Peintre fort considéré des Gennois ; & ensuite il suivit les enseignemens d'un Ferrari , & d'Antoine Vandéik , qui travailloient alors à Gennes. Le Benedette n'aimoit pas à demeurer long-temps dans un mesme lieu ; c'est-pourquoy il a peint à Rome , à Naples , à Venise , à Parme , à Mantouë , & en plusieurs autres villes où il a fait quantité de tableaux. Il y en a plusieurs à

BENEDET-
TE.

Paris que vous pouvez voir. Sa manière est assez particulière, & il paroît dans son coloris quelque chose de petillant qui touche les yeux. Il eut pour disciple son fils nommé François, & un frere appellé Salvator.

VANUDE.

Un peu après luy moururent VANUDE Romain, qui faisoit assez bien le paysage;

MONTA-
GNE.

MONTAGNE de Venise, qui a parfaitement peint des mers & des naufrages;

LA MARE.

LA MARE François, qui faisoit des portraits; &

PIETRE
TESTE.

PIETRE TESTE, dont l'humeur bizarre & capricieuse se voit dans tous les ouvrages qu'il a faits. Cét homme avoit le genie de la Peinture, beaucoup d'imagination, & une grande facilité à représenter ce qu'il avoit imaginé. Mais comme il exécutoit les choses aussi-tost qu'il les avoit pensées, il semble qu'il ait pris plaisir à représenter des songes & des visions plutôt que des veritez; la raison ny le jugement n'ayant aucune part dans ce que l'on voit de luy. Cependant comme il y a des songes qui plaisent si fort, que souvent on a regret en s'éveillant de se voir privé du plaisir qu'on y recevoit: de mesme il y a des tableaux de Piétre Teste, qui, quelque bizarres qu'ils soient, ne laissent pas d'agréer aux yeux, & de réjouir l'esprit; mais il ne faut pas
les

les regarder trop long-temps, & moins en-
 core les examiner avec severité. Aussi une
 personne tres-judicieuse, en me parlant un
 jour de ce Peintre, me disoit qu'on pour-
 roit le comparer à un certain Anaximene,
 dont Theocrite dit qu'il avoit un fleuve de
 paroles, où il n'y avoit pas une goutte de
 sens & de jugement.

PIETRE
 TESTE.

Je veux croire, interrompit Pymandre,
 qu'il estoit mieux seant à cette personne
 qui vous parloit, de juger de Pietre Teste,
 qu'à Theocrite de blâmer Anaximene. Je
 ne sçay si vous sçavez que ce Theocrite
 n'estoit pas celuy dont Virgile a imité les
 ouvrages; mais un autre auquel Antigo-
 nus fit perdre la vie à cause d'une méchan-
 te raillerie qui luy échappa, & qui fit voir
 qu'il n'avoit pas luy-mesme tout le juge-
 ment qui luy estoit necessaire. Car comme on
 le menoit devant ce Roy qui vouloit bien luy
 pardonner quelque faute qu'il avoit commi-
 se, & comme ses amis pour le rassûrer, luy
 promettoient qu'Antigonus luy donneroit
 sa grace, si-tost qu'il paroistroit devant ses
 yeux: S'il faut pour cela, leur dit-il, que
 je paroisse devant ses yeux, vous me faites
 esperer une grace impossible; voulant par là

E c

PIETRE
TESTE.*Sic importuna urbanitas male dicacem luce privavit.*
Macrob. 7.
Satur.

luy reprocher qu'il estoit borgne. Et cette raillerie faite mal à propos luy coûta la vie, que le Roy avoit promis de luy donner.

Il est toujours dangereux, repartis-je, de vouloir faire paroître son esprit, s'il n'est accompagné de jugement. Mais il est vray que cette dernière partie manque en bien des gens qui ne laissent pas de se sauver, quand ils n'ont pas à faire à des personnes trop puissantes; ou sensibles aux injures. Outre la facilité & le plaisir que Pierre Teste avoit à représenter ces différentes imaginations; il aimoit encore à peindre des sujets satyriques, ayant quelquefois représenté des Peintres de son temps sous des figures d'animaux, dont il leur attribuoit les qualitez. Il a gravé luy-mesme à l'eau forte plusieurs de ses desseins. Tous les hommes ayant des inclinations différentes, les ouvrages de Pierre Teste ne laissoient pas d'estre bien vendus, pendant que j'estois en Italie: parce que comme il y a deux souveraines qualitez dans la Peinture, l'une d'instruire, & l'autre de plaire; un Peintre qui a le don de faire des choses divertissantes, trouve toujours un grand nombre de personnes qui ne cherchent qu'à estre touchées agreablement, &

OUVRAGES DES PE
 nent pas tant de ce
 d'une plus grande un
 ce qui fait que l'on a es
 beaucoup d'estime pour
 ALFANE, quoy-qu'il
 de l'ont Elevés des C
 de paré de luy en div
 s'ont de laisser pas
 regardé la naissance, &
 re. Son pere qui faisoit
 que, fut entre autres e
 trois. Le premier qu
 nait assez considerable
 trois qui ne vouloit
 marchandise, comme
 l'obvité, s'adonna
 rare, aussi-tost que se
 nait encore âgé que
 fit si bien des les com
 ma de grandes esperan
 de luy dans la suite.
 us Denis Calvat, d'au
 Guide, qui estoit d'au
 le second Maître à l'Ab
 principes du Dessin.
 Lorsque le Guide eut
 l'ecole des Carac

ne se soucient pas tant de ce qui pourroit
leur estre d'une plus grande utilité.

PIETRE
TESTE.

C'est ce qui fait que l'on a encore aujourd'hui beaucoup d'estime pour les tableaux de L'ALBANE, quoy-qu'il ne fust pas un des plus forts Elèves des Caraches. Nous avons déjà parlé de luy en diverses occasions; toutefois je ne laisseray pas de vous dire ce qui regarde sa naissance, & quelque chose de sa vie. Son pere qui faisoit trafic de soye à Bologne, eut entre autres enfans Dominique & François. Le premier qui étudia le Droit, se rendit assez considerable par sa doctrine; & François qui ne voulut pas s'appliquer à la Marchandise, comme ses parens eussent bien souhaité, s'adonna entièrement à la Peinture, aussi-tost que son pere fut mort, n'estant encore âgé que de douze ans. Il réussit si bien dès les commencemens, qu'il donna de grandes esperances de ce qu'on a vû de luy dans la suite. Il étudia d'abord sous Denys Calvart, chez qui demouroit le Guide, qui estant déjà assez avancé, servit de second Maistre à l'Albane, & luy enseigna les principes du Dessain.

L'ALBANE.

Lorsque le Guide eut quitté Calvart pour suivre l'école des Caraches, l'Albane s'ap-

L'ALBANE.

perçût bien de la perte qu'il faisoit, se trouvant privé du secours de son amy, dont les bons avis ne luy estoient pas peu utiles. Souhaitant de le rejoindre, il fit si bien, que quelque temps après il entra aussi sous Louis Carache. Cependant cette amitié si forte qui estoit entre le Guide & l'Albane, ne dura pas toûjours. La froideur se mit insensiblement parmy eux, & on n'a pû en trouver d'autre cause, que la jalousie qui naist aisément entre les personnes de mesme profession, à mesure que leur reputation augmente. Je ne m'arresteray pas à vous dire, ce qui porta l'Albane à aller à Rome, les ouvrages qu'il y fit, & comment il s'y maria: vous sçavez seulement, qu'ayant perdu la femme qu'il y avoit prise, il en épousa une autre à Boulogne, qui estoit d'honneste famille, mais qui n'avoit pas beaucoup de bien. Sa beauté, son esprit & son merite empescherent l'Albane de s'arrester à l'interest. Il luy sembla que ce party luy seroit d'autant plus avantageux, qu'outre qu'il auroit la satisfaction d'avoir une femme tres-accomplie, il trouveroit en elle un modèle d'une grande beauté, qui pourroit luy servir pour ses ouvrages, sans

en chercher d'autres, quand il voudroit peindre une Venus, les Graces, des Nymphes ou d'autres Divinitez qu'il prenoit souvent plaisir de représenter. L'ALBANE

Le choix qu'il avoit fait, luy réussit; & sa femme se trouva si propre à ce qu'il souhaitoit, qu'avec la fraischeur de son âge & la beauté de son corps, il y reconnut tant d'honnesteté, tant de graces & des manières de bienveillance si propres à estre peintes, qu'il n'eust pû rencontrer ailleurs une personne plus accomplie. Aussi l'a-t-il représentée souvent sous la figure de Venus; & dans la suite elle luy fournit un nombre assez grand de petits Amours si beaux & si bien faits, que c'est d'après eux que François le Flamand & l'Algarde, excellens Sculpteurs, ont modélé les petits enfans que l'on voit de la main de ces deux sçavans hommes. De sorte que l'Albane trouvoit chez luy en sa femme & en ses enfans les originaux de tout ce qu'il a peint de plus agréable & de plus gracieux. Sa femme se conformoit de telle manière à ses intentions, qu'elle prenoit plaisir de disposer ses enfans en diverses attitudes, & de les tenir elle-mesme nuds, & quelquefois suspendus en l'air par des bandelettes, pendant que l'Albane les desseignoit en mille

L'ALBANE. différentes manières.

C'est par le moyen des études & des observations qu'il faisoit de la sorte sur le naturel, qu'il a si bien peint tant de petits Amours, qui jouënt & qui volent, lorsqu'en se formant mille idées de lieux plaisans & délicieux, il a représenté Venus accompagnée des Graces & de quelques Nymphes. Et c'est aussi particulièrement dans ces sortes de sujets, qu'on voit la beauté de son genie. Pour s'entretenir dans ces pensées & dans l'inclination qu'il avoit à représenter les Fables, il lisoit toutes sortes de Poësies. Le Comte Malvasia qui a fait une exacte recherche de ce qui regarde la vie de l'Albane, n'a rien oublié touchant les tableaux qu'il a faits en ce genre, & louë principalement ceux qu'il avoit peints pour le Cardinal de Savoye, & quatre autres sur cuivre, dans lesquels il représenta les Divinitez des Cieux, des Eaux, de la Terre & de l'Enfer. Mais le mesme Comte Malvasia après toutes les loüanges qu'il donne à l'Albane, dit que ses grands tableaux n'ont jamais esté estimez à l'égal des petits, & que s'il y a quelque chose de considerable dans ses grands ouvrages, ce sont les Enfans qu'il a peints grands comme

nature, lesquels pourtant n'ont pas encore L'ALBANE.
 cette beauté qu'on trouve dans les petits :
 Qu'il s'en falloit aussi beaucoup, qu'il eust
 pour représenter les hommes, les mesmes ta-
 lens pour bien peindre les femmes ; ayant
 un don tout particulier pour les faire agrea-
 bles, & pour bien imiter une chair délicate,
 pleine & gracieuse. Il peignoit au contraire
 le corps de l'homme foible, sec & décharné ;
 & c'est pour cela que le mesme Auteur de la
 Vie de l'Albane dit, que le Comte de Ca-
 rouge, qui estant en Italie, acheta trois des
 quatre tableaux dont je viens de parler,
 ne se soucia pas d'avoir celuy qui représen-
 te les Divinitez de l'Enfer. Il est vray
 que l'Albane ne s'appliquoit pas beau-
 coup à étudier la belle nature ny l'anti-
 que, pour ce qui regarde le corps de l'hom-
 me ; & c'est pourquoy il n'a pas réüssi dans
 toutes sortes de sujets. Mais l'inclination na-
 turelle qu'il avoit à peindre des femmes, a
 duré en luy jusques à la fin de sa vie, comme
 il l'avouë luy-mesme dans une lettre qu'il
 écrivit à un de ses amis un an avant sa mort.
 Il luy dit, que s'il estoit moins âgé, il vou-
 droit faire encore toute autre chose que ce
 qu'il a fait par le passé, se sentant non feu-

L'ALBANE.

lement rempli d'un nombre infini de nobles idées ; mais ayant plus de plaisir & plus de facilité que jamais à représenter les beautés divines & humaines , particulièrement les Nymphes , les Enfans , & les actions divertissantes & agreables. Il croyoit alors que son genie seul & la pratique qu'il s'estoit acquise , suffisoient pour luy faire executer des ouvrages accomplis ; blasmant les Caraches , de ce qu'ils s'estoient trop défiés de leurs forces , & de ce qu'ayant toujours employé beaucoup de temps à étudier au lieu de s'abandonner à leur genie , ils n'avoient point amassé de quoy vivre commodément. Pour appuyer son raisonnement , ou plutôt justifier sa negligence & sa conduite toute opposée à la leur ; il rapporte dans la mesme lettre , qu'Annibal ayant commencé à peindre de pratique un Christ mort sur les genoux de la Vierge , pour un tableau d'Autel qui est dans l'Eglise de saint François au delà du Tybre , il en fit une figure admirable & toute divine : Mais qu'ensuite ayant fait dépouiller un modèle , & retouché d'après luy le corps du Christ , il changea toute cette première production de son esprit ; & pour s'estre trop défié de ses propres forces , gasta son

son tableau par les derniers coups qu'il y donna. L'ALBANE.

Bien que l'Albane eust pris plaisir à représenter des nuditez, & particulièrement des femmes; ceux néanmoins qui ont écrit de luy ne l'ont point accusé de mener une vie libertine ni voluptueuse. Au contraire, ils ont remarqué que quand sa femme n'a plus esté en estat de luy servir de modèle, & qu'il estoit obligé d'en choisir d'autres, ce n'estoit que pour desseigner ou peindre quelques parties que l'honnesteté & la pudeur ne leur empeschoit pas de découvrir, & que mesme il demouroit avec elles le moins de temps qu'il pouvoit. Ce n'est pas que ses ennemis ne dissent toûjours du mal de luy & de ses Eleves, qui peutestre ne se conduisoient pas avec tant de retenuë. Ses Ouvrages, & sur tout les sujets amoureux, estoient si recherchez, qu'ils en faisoient plusieurs copies, & quelquefois mesme imitant sa maniere en peignoient de leur invention, ou d'après quelques-uns de ses desseins, lesquels ils trouvoient moyen de luy faire retoucher. Comme le débit qu'ils en faisoient ensuite leur estoit d'une grande utilité, parce que souvent ils les faisoient

L'ALBANE

passer pour estre de luy, ils s'appliquoient à faire des Tableaux fort peu honnestes qu'ils vendoient mieux que d'autres. Il est vray que l'Albane eust bien pû se passer de faire toutes les nuditez qu'on voit de luy, & qu'ayant un talent particulier pour bien peindre en petit, il eust fait des Tableaux d'une grande beauté, & que tout le monde eust pû regarder avec plaisir, comme sont ceux de dévotion qu'on voit en plusieurs Cabinets de Paris; entre autres le Baptisme de Nostre Seigneur qui estoit au Duc de Lefdiguieres, & qui est presentement dans le Cabinet de M. le Prince; une fuite en Egypte que M. Belluchau a eüe du Duc de Grammont; une Vierge qui est dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine; & sur tout une petite Gloire qu'avoit autrefois M. Haubier.

Quoy-qu'il ait eü plusieurs traverses dans sa fortune, & beaucoup de sujets de déplaisir dans sa famille, il estoit cependant d'un temperament si heureux, que les afflictions n'ont jamais troublé le repos de son esprit, ni alteré la santé de son corps, ayant toujours vécu avec beaucoup de tranquillité jusques à l'âge de quatre-vingts-deux ans &

fix mois, qu'il mourut à Bologne le 4. Octo-^{L'ALBANE}
bre 1660.

Entre les Eleves de l'Albane PIERRE^{P. FRAN-}
FRANÇOIS MOLA & JEAN BAPTISTE^{MOLA.}
MOLA ont esté des plus considerables. Le^{J. BAPT.}
dernier a fort bien fait le Païsage: il peignoit^{MOLA.}
aussi tres - bien les figures, mais d'une ma-
niere moins tendre & moins gracieuse que son
maistre.

Il y eut encore un autre disciple des Ca-
raches qui mourut dans la mesme année que
l'Albane: il se nommoit GIACOMO CA-^{CAVEDONE}
VEDONE, aussi de Bologne. Son nom ni
ses Ouvrages ne sont gueres connus à Paris,
mais ils sont estimez en Italie; & ceux qui
ont veû les plus beaux Tableaux qu'il a peints
à Bologne, disent qu'ils tiennent beaucoup
de la maniere d'Annibal, & en parlent avec
estime.

Il semble que l'année 1660. ait esté fa-
tale aux Peintres de Bologne; car ce fut en-
core dans ce mesme temps que mourut AU-
GUSTIN METELLI. Il estoit sçavant^{METELLI}
pour bien peindre l'Architecture, particu-
lièrement les décorations de Theatres. Il
mourut en Espagne, où il estoit allé travail-
ler pour le Marquis de Liche. Il avoit avec

METELLI. luy Angelo Michele Colonna de Bologne, qui luy aidoit dans ses grands Ouvrages. Ce Colonna a peint à Paris dans l'Hostel de Lionne.

N'estoit-ce pas dans ce temps, dit Pymandre, que François Grimaldi & François Romanelle vinrent aussi en France?

GRIMALDI. Le Colonna, repartis-je, n'arriva que quelques années après eux. Vous sçavez que **GRI-MALDI** vint à Paris dans une assez mauvaise conjoncture, car ce fut en 1648. lors qu'il y avoit beaucoup de desordres. Aussi demeurat-il quelque temps qu'il ne fit pas grand' chose, & ne commença à peindre les plafonds du Palais Mazarin qu'un peu avant le retour du Roy à Paris. Si-tost qu'il les eut achevez, il retourna à Rome.

ROMANELLE. Quant à **ROMANELLE**, il avoit achevé de peindre l'Appartement de la Reine mere du Roy, la Galerie du Palais Mazarin, & fait plusieurs Tableaux pour divers Particuliers, entre autres pour M. d'Emeri Surintendant des Finances. Il estoit Eleve de Pietre de Cortone, & imitoit sa maniere. Après son retour à Rome il fit quelques ouvrages: enfin s'estant retiré à Viterbe d'où il estoit, il y mourut peu d'années après, & vers le temps que mourut

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 229

à Modene un Peintre François nommé B O U-
LANGER. Le MANCHOLE Flaman
travailloit en France dans ce temps-là. Il y
a des Tableaux de luy dans les nouveaux Ap-
partemens du Chasteau de Vincennes, qu'il
fit pendant la Régence de la feuë Reine
Mere.

J'ay encore à vous parler d'un Peintre Bou-
lonnois, dont vous avez veü plusieurs Ou-
vrages, c'est de François BARBIERI DA
CENTO, surnommé LE GUERCHIN, à
cause qu'il estoit louche; ce qui luy arriva
en nourrice par un grand bruit qui le ré-
veilla en sursaut. Lors qu'il fut en estat d'al-
ler aux écoles, ses parens ne manquerent pas
de le faire instruire: mais ayant dès l'âge de
huit ans donné des marques de son inclina-
tion pour la peinture, son pere le mit sous
certains Peintres de son país peu connus, &
qui n'avoient pas beaucoup de capacité. Aussi
ce ne fut pas d'eux qu'il apprit tout ce qu'il
a sceü; la nature seule a esté sa maistresse, &
son genie luy a fourni ce qu'il a fait de plus
beau. Il n'imitoit aucuns maistres de son
temps, & travailla pendant plusieurs années
sans avoir veü leurs ouvrages. Que si ensuite
il eut plus d'inclination pour les uns que pour

les autres, il est aisé de juger que ce fut la maniere du Caravage qu'il préfera à celle du Guide & de l'Albane qui luy parurent trop foibles, aimant mieux donner à ses Tableaux plus de force & de fierté, & s'approcher davantage de la nature, laquelle veritablement il desseigna plus correctement & avec plus de grace que le Caravage. Aussi on peut dire qu'il avoit de belles qualitez, & mesme qu'elles estoient grandes & estimables, si on les considere sans les comparer à celles d'autres Peintres qui travailloient alors. Il desseignoit avec une merveilleuse facilité. Il estoit plein d'invention, & a peint certaines choses assez gracieuses, bien qu'à parler sincerement sa maniere ne puisse point passer pour agreable dans tout ce qu'il a fait. Un de ses ouvrages les plus renommez dans Rome, est l'Aurore qu'il a peinte dans un Salon que nous allâmes voir ensemble dans la Vigne Ludovise, après avoir admiré l'Aurore du Guide, qui est au Palais Bentivoglio à Montecaval. Je ne vous parleray pas de toutes ses autres peintures: vous pouvez voir ce qu'il y en a chez le Roy, dans le Palais Mazarin, & en divers autres lieux. Il fit pour M. de la Vrilliere Secrétaire d'Etat, un Tableau en 1627. où il re-

presenta Caton d'Utique ; un autre qu'il n'acheva qu'en 1643. où il peignit Coriolan, lors que venant saccager Rome, il en fut empesché par les prieres de sa mere, de sa femme & de ses enfans ; & un qu'il envoya en 1645. de mesme grandeur que les deux premiers, où il representa la paix des Sabins avec les Romains. L'Abbé Mey de Lion en a deux : dans l'un sont les enfans de Jacob, qui montrent à leur pere la robe ensanglantée de Joseph ; & dans l'autre Judith & Abra qui tiennent la teste d'Holopherne. La figure de Judith est bien peinte, l'air de son visage beau & gracieux. Il fit ce Tableau en 1651. pour le S^r Giacomo Zanone. Mais un qui vous plaira beaucoup, est une Vierge de pitié, qui tient un Christ mort sur ses genoux, le tout grand comme nature ; il est chez M. Jabac, qui en a le dessein de la main d'Annibal Carache. Il y a bien apparence que c'est d'après ce dessein que le Guerchin a peint le Tableau, & peut-estre pendant qu'il travailloit sous le Carache, car c'est un des plus beaux ouvrages qu'il ait faits.

Si dans toutes les parties de la peinture le Guerchin n'a pû égaler plusieurs excellens hommes dont nous avons par-

LE GUERCHIN
CHIN.

lé, aussi il n'y a gueres eû de Peintres qui ayent esté comparables à luy dans ce qui regarde les bonnes qualitez du corps & de l'ame. Sa taille estoit mediocre, mais bien faite; son humeur gaye & son entretien agréable. Il estoit infatigable au travail, sincere dans ses paroles, ennemi du mensonge & de la raillerie; humble & civil à tout le monde, charitable, dévot, & d'une chasteté reconnuë. Il avoit beaucoup de consideration & d'amitié pour toutes les personnes de sa profession. Il ne sortoit presque jamais de chez luy sans qu'on le vist accompagné de plusieurs Peintres qui le suivoient comme leur maistre, & le respectoient comme leur pere, à cause de l'amour & de la tendresse qu'il avoit pour eux; car non-seulement il avoit beaucoup de consideration pour les personnes élevées en dignité & au dessus de luy, mais il estoit complaisant à tout le monde. Il estoit curieux de sçavoir toutes les nouvelles; & comme il avoit une memoire heureuse, & qu'il s'exprimoit facilement, chacun cherchoit sa conversation par le plaisir qu'on avoit d'apprendre de luy une infinité de choses qu'il racontoit d'une maniere agréable.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 233

ble. Il ne parloit jamais mal de personne; mais pour l'ordinaire il faisoit le sujet de ses entretiens, ou des histoires qu'il avoit leûës, ou de ce qu'il avoit entendu dire de singulier.

LE GUER,
CHIN,

Bien que dans ses propres ouvrages il n'exécutoit pas les choses dans la perfection qui eust esté à desirer, il ne laissoit pas de juger avec beaucoup de discernement des Tableaux des autres Peintres, loûant toûjours ce qu'ils avoient fait, ou du moins n'en parlant qu'avec beaucoup de retenuë & de moderation lors qu'il y voyoit des choses qui ne meritoient pas d'estre estimées.

Il eût pour amis tous les Peintres de son temps, parce qu'il n'envioit ni leur fortune, ni leurs emplois; au contraire, il estoit bien-aise qu'ils s'avancassent tous & en biens & en réputation. Pour contribuer mesme à leur fortune il estoit toûjours prest de les assister, ou de ses conseils, ou de son credit. Aussi non-seulement sa bourse estoit-elle ouverte à ses amis, mais encore à des personnes qui pouvoient luy estre indifferentes; & l'on a sceû qu'en plusieurs rencontres il a généreusement secouru des gens de qualité qu'il connoissoit avoir besoin d'argent, cherchant à faire plai-

G g

LE GUER-
SHIN.

fir à tout le monde, particulièrement à ceux qu'il sçavoit estre dans la necessité,

Il eût beaucoup d'amitié & de tendresse pour ses parens. Il prit soin de bien élever ses neveux ; & quant à ses nieces, il en pourveût quelques-unes par mariage, & donna aux autres de quoy estre Religieuses.

Jamais personne n'eût sujet de se plaindre de sa bonne foy, ni de trouver à redire dans ses mœurs. N'ayant point esté marié, il vécut toujours dans une grande pureté. Il ne fut sujet à aucunes maladies, & n'a eû que de petites incommoditez sur la fin de ses jours. Il fut cheri, & estimé de plusieurs Princes & grands Seigneurs. Il amassa beaucoup de bien, qu'il n'employoit, comme je vous ay dit, qu'à assister ses parens, & à secourir ses amis. Il acheta une fort belle maison dans Bologne, & quelques autres à la campagne, qu'il meubla honnestement, & où après sa mort on trouva quantité de Tableaux, beaucoup de vaisselle d'argent, des pierreries, & plusieurs autres raretez.

Pendant sa vie il fit bastir des Chappelles & des Autels, qu'il garnit de tous les Ornaments necessaires, & mesme donna de quoy les entretenir. Il vécut toujours honorable-

ment dans le public & dans son particulier, se conduifant, en toutes ses actions, à l'égard du monde avec beaucoup de prudence, & envers Dieu avec beaucoup de crainte & d'amour.

LE GUZZO
CHIN.

Estant tombé malade au mois de Décembre mil fix cens foixante & sept, il receût les derniers Sacremens avec une réſignation & une pieté extraordinaire, & mourut dans le meſme mois âgé de foixante-dix ans. Il laiffa pour heritiers de tous ſes biens deux de ſes neveux.

Ayant ceſſé de parler, & voyant que Pymandre attendoit que je continuafſe mon diſcours, Je croy, luy dis-je, qu'il eſt temps que nous mettions fin à noſtre entretien: il me ſemble qu'il a duré aſſez long-temps, & peut-eſtre meſme que je devois l'abreger, en ne m'arrestant pas à beaucoup de gens qui ne ſont gueres celebres. Mais ſ'il ne m'a pas eſté poſſible de rejeter ceux qui ſe ſont prezentez à mon eſprit, il y en peut avoir quelques-uns dont je ne me ſuis pas ſouvenu, qui meritoient bien d'eſtre nommez. Lors que nous nous reverrons, nous pourrons parler avec plaifir d'un excellent homme qui ne vécut que peu d'années après le Guerchin, & qui

Gg ij

LE GUER-
CHIN.

236 ENTRETIENS SUR LES VIES

nous fournira une ample matiere de réflexions sur toutes les parties de la Peinture. C'est du Poussin dont j'entens parler, & de la vie duquel vous desirez, il y a long-temps, de sçavoir les particularitez. En disant cela nous nous levâmes, & estant passez des bosquets dans les allées, nous retournâmes vers le Château, & en suite nous reprîmes le chemin de Paris.



LES OUVRAGES

NTRE

SUR LE

UR LES O

DES PLUS EXC

ANCIENS ET

QUATRIEM

HUITIEME

CE qu'un celebre
Uois, que dans ce
point où il ait paru si
vue dans l'éloquence,
inture, puis que l'it
e moderne, nous fa
autres qui ayent eu
voit souvent ouï parler



ENTRETIENS
SUR LES VIES
ET
SUR LES OUVRAGES
DES PLUS EXCELLENS PEINTRES
ANCIENS ET MODERNES.
QUATRIEME PARTIE.

HUITIEME ENTRETIEN.

CE qu'un celebre Orateur a dit autrefois, que dans tous les Arts il n'y en a point où il ait paru si peu de grands hommes que dans l'éloquence, se peut dire aussi de la peinture, puis que l'Histoire tant ancienne que moderne, nous fait remarquer peu de Peintres qui ayent excellé. Pymandre qui m'avoit souvent oüi parler du Poussin comme

d'un homme extraordinaire, souhaitoit avec passion d'apprendre quelque chose de sa vie & de ses ouvrages. Mais l'embaras des affaires, & la difficulté de nous rencontrer nous avoit empesché assez long-temps de nous rejoindre. M'ayant trouvé un jour au logis en estat de n'en pas sortir, il m'engagea insensiblement à continuër nos entretiens sur les vies des Peintres; & comme nous nous fusmes retirés dans mon cabinet, je luy parlay de la sorte.

Je vous ay fait voir jusques-icy le commencement & le progrès de la peinture. Je vous ay nommé les Peintres anciens qui ont eû le plus de réputation. Je vous ay dit de quelle sorte cét Art, après avoir esté presque éteint, parut de nouveau dans le treizième siècle, & qui furent ceux qui contribuerent les premiers à le rétablir; que Michel Ange, Raphaël, & quelques autres de leur temps le porterent au plus haut degré où nous l'ayons veû. Vous sçavez ceux qui se sont signalez dans leurs écoles, & en plusieurs lieux d'Italie; comment la peinture se perfectionna dans les autres pais; & aussi de quelle sorte elle vint à décheoir, quand certains Peintres qui parurent au commence-

ment de ce siècle, s'estant laissez aller à des goûts particuliers, au lieu de marcher toujours sur les pas des plus grands maîtres, ne suivirent que leurs propres genies. Car il est vray que dans Rome mesme on ne pratiquoit presque plus les enseignemens ni de Raphaël, ni des Caraches, lors que le Poussin commença, si j'ose le dire, à nous ouvrir les yeux, & à nous donner des connoissances encore plus grandes de la peinture que celles que nous avions eûes, puis qu'ayant remonté jusques à la source de cét art, il nous a appris les maximes des plus sçavans Peintres de l'antiquité, & a mis en pratique ce que nous ne sçavions de l'excellence de leurs ouvrages que par le rapport des Historiens.

Que dites-vous, interrompit Pymandre ? Peut-on croire qu'il ait suivi de si près ces fameux Peintres, luy qui n'a point fait de grands ouvrages, quoy-qu'il ait eû pour cela des occasions assez favorables ?

Quand j'auray, repartis-je, fait un abrégé de ses emplois, vous serez éclairci des choses dont vous estes en doute : mais il faut pour parler de luy que je commence dès sa naissance, puis qu'il merite bien d'estre connu dans toute l'étenduë de sa vie.

LE POUSSIN.

NICOLAS POUSSIN naquit à Andely en Normandie l'an 1594. au mois de Juin. Son pere nommé Jean estoit de Soissons; & ceux qui l'ont connu assèurent qu'il estoit de noble famille, mais qu'il avoit peu de bien, parce que ses parens avoient esté ruinez durant les guerres civiles sous les Rois Charles IX. Henry III. & Henry IV. au service desquels il avoit porté les armes. Aussi ce fut après la prise de la ville de Vernon, que Jean Poussin qui estoit à ce siege avec un de ses oncles de mesme nom, Capitaine dans le Regiment de Thavannes, épousa Marie de Laisement, veuve d'un Procureur de la mesme ville nommé le Moine, de laquelle il eût Nicolas Poussin.

Il est toujourns glorieux, interrompit Pyramandre, de tirer son origine de parens nobles; mais comme c'est une chose qui ne dépend point de nous: la vertu peut réparer ce que la nature ne nous a pas donné; & mesme on peut dire que comme l'eau n'est point plus pure que dans sa source, aussi la noblesse n'est point plus illustre que dans celuy qui par ses belles qualitez se rend considerable à la posterité, & donne le premier un nom illustre à ses descendans.

Le

Le Pouffin, repartis - je, n'a pas esté as- LE POUSSIN.
sez heureux pour faire passer aux siens ce
qu'il avoit aquis d'honneur & de bien : mais
ses ouvrages luy tiennent lieu d'enfans qui
ne luy ont jamais donné que du plaisir, &
qui conserveront son nom avec bien de la
gloire pendant plusieurs siècles. Comme c'est
par eux qu'il s'est rendu illustre, je ne veux
pas chercher dans ses ancestres des sujets de
le louer : je ne veux, pour établir son grand
merite, que ce qu'il a fait pendant sa vie.

Sitost qu'il fut en âge d'aller aux écoles,
ses parens eurent soin de le faire instruire. Il
donna de bonne heure des marques de la bon-
té de son esprit, mais particulièrement de l'in-
clination qu'il avoit pour le dessein : car il
s'occupoit sans cesse à remplir ses livres d'une
infinité de différentes figures, que son ima-
gination seule luy faisoit produire, sans que
son pere, ni ses maistres pussent l'empescher,
quoy - qu'ils fissent toutes choses pour cela,
croyant qu'il pouvoit employer son temps
plus utilement à l'étude. Cependant Quin-
tin Varin Peintre assez habile, & dont je vous
ay parlé, ayant connu le genie de ce jeune
homme, & les belles dispositions qui paroif-
soient déjà en luy, conseilla à ses parens de

H h

le laisser aller du costé où la nature le portoit; & l'ayant luy-mesme encouragé à desfeigner, & à s'avancer dans la pratique d'un art qui sembloit luy tendre les bras, il luy fit esperer qu'il y feroit un progrès considerable. Les conseils de Varin augmentèrent de telle sorte le desir que le Poussin avoit de s'attacher à la peinture, qu'il s'y donna tout entier; & lors qu'agé de dix-huit ans il crut estre en estat de quitter son pais, il sortit de la maison de son pere sans qu'on s'en apperceust, & vint à Paris pour mieux apprendre un art dont il reconnoissoit déjà les difficultez, mais qu'il aimoit avec beaucoup de passion.

Il fut assez heureux de rencontrer en arrivant à Paris un jeune Seigneur de Poitou, qui ayant de la curiosité pour les Tableaux, le receût chez luy, & luy donna moyen d'estudier plus commodément qu'il n'auroit fait sans ce secours.

Il cherchoit de tous costez à s'instruire: mais il ne rencontroit ni maistres, ni enseignemens qui convinssent à l'idée qu'il s'estoit faite de la perfection de la peinture. De-sorte qu'il quitta en peu de temps deux maistres, desquels il avoit crû pouvoir apprendre quel-

que chose. L'un estoit un Peintre fort peu LE POUSSIN. habile, & l'autre Ferdinand Elle Flamand, alors en réputation pour les portraits, mais qui n'avoit pas les talens propres pour les grands desseins où le genie du Poussin le portoit. Il fit connoissance avec des personnes sçavantes, & curieuses des beaux arts, qui l'assisterent de leurs avis, & luy presterent plusieurs Estampes de Raphaël & de Jule Romain, dont il comprit si bien les diverses beautez, qu'il les imitoit parfaitement. De sorte que dans sa maniere d'historier, & d'exprimer les choses, il sembloit déjà qu'il fust instruit dans l'école de Raphaël, duquel, comme a remarqué le sieur Bellori, on peut dire qu'il suçoit le lait, & recevoit la nourriture, & l'esprit de l'art à mesure qu'il en voyoit les ouvrages.

Pendant qu'il profitoit de jour en jour dans la partie du dessein, & dans la pratique de peindre, le Seigneur avec lequel il demouroit estant obligé de retourner en Poitou, l'engagea à le suivre, avec intention de le faire peindre dans son Chasteau. Mais comme ce Seigneur estoit jeune, & encore sous la puissance de sa mere, qui n'avoit nulle inclination pour les Tableaux, & qui regardoit

Hh ij

dans sa maison un Peintre comme un domestique inutile : le Poussin, au lieu de se voir occupé à son art, se trouvoit le plus souvent employé à d'autres affaires, sans avoir le temps d'étudier. Cela le fit résoudre à s'en retourner. N'ayant pas dequoy faire les frais de son voyage, il fut contraint de travailler quelque temps dans la Province pour s'entretenir, tâchant peu à peu à s'approcher de Paris.

Il y a apparence que ce fut dans ce temps-là qu'il fit à Blois dans l'Eglise des Capucins deux Tableaux qu'on y voit encore, & qu'on connoist bien estre de ses premiers ouvrages ; & qu'il travailla aussi dans le Chasteau de Chiverny où il fit quelques Bacchanales. Il revint enfin à Paris, mais si fatigué des peines qu'il avoit souffertes dans son voyage, qu'il tomba malade, & fut obligé d'aller chez son pere, & d'y demeurer environ un an à se rétablir. Lors qu'il fut entierement gueri il vint à Paris, & alla aussi dans quelques autres endroits où il continua de peindre, jusqu'à ce qu'enfin poussé par le desir violent qu'il avoit d'aller à Rome, il se mit en chemin pour exécuter son dessein. Mais il ne passa pas Florence, ayant esté contraint par quelque accident à revenir sur ses pas. Quel-

LES OUVRAGES
 untes après le ren
 pour la seconde
 ge de Rome, il y t
 obstacles. Cepen
 au travail ave
 qu'en 1627
 célébrent la C
 re & de Saint Fran
 de leur Collège
 une plus confid
 dre les Miracles de c
 Poussin fut choisi pe
 temps. Il avoit un
 une sorte de trav
 plus de six jours à
 il y travailloit pres
 e jour, mais ce fut av
 ide, qu'il n'avoit pas
 ries dont ils étoient
 pas de faire mieux
 furent employez à
 les sujets qu'il trait
 ez.
 Dans ce temps-là le C
 Paris. Vous sçavez q
 un des plus excellen
 tats. Comme la pou

ques années après se rencontrant à Lyon, & voulant pour la seconde fois entreprendre le voyage de Rome, il y trouva encore de nouveaux obstacles. Cependant il s'appliquoit toujours au travail avec un mesme amour; & lors qu'en 1623. les Peres Jesuites de Paris celebrent la Canonization de Saint Ignace & de Saint François Xavier, & que les Ecoliers de leur College, pour rendre cette cérémonie plus considerable, voulurent faire peindre les Miracles de ces deux grands Saints, le Poussin fut choisi pour faire six Tableaux à détrempe. Il avoit une si grande pratique dans cette sorte de travail, qu'il ne fut gueres plus de six jours à les faire. Il est vray qu'il y travailloit presque autant la nuit que le jour, mais ce fut avec tant de promptitude, qu'il n'avoit pas le temps d'étudier les parties dont ils estoient composez. Il ne laissa pas de faire mieux que les autres Peintres qui furent employez à embellir cette Feste; & les sujets qu'il traita furent les plus estimez.

Dans ce temps-là le Cavalier Marin estoit à Paris. Vous sçavez qu'il estoit consideré pour un des plus excellens Poëtes Italiens qui fust alors. Comme la poésie & la peinture

LE POUSSIN.

ont beaucoup de rapport entre elles, le Marin jugea aisément de l'esprit du Poussin par ses ouvrages, & combien son genie estoit élevé audessus de celuy des autres Peintres: Ce qui luy fit desirer de le connoistre plus particulièrement; & mesme dans la suite il luy donna un logement pour travailler, admirant combien il avoit l'imagination vive & une facilité à exécuter ses pensées. Il le louoit souvent de luy voir comme dans les poëtes ce beau feu qui produit des choses extraordinaires. C'estoit une grande satisfaction au Marin d'avoir sa compagnie, parce que ses indispositions l'obligeant souvent à garder le lit, ou à demeurer au logis, il voyoit pendant ce temps-là représenter quelques-unes de ses inventions poëtiques dont le Poussin prenoit plaisir de faire des desseins, particulièrement des sujets tirez de son Poëme d'Adonis. J'en ay veû quelques-uns à Rome chez MM. Maximi qui les conservoient soigneusement parmi plusieurs autres de sa main.

C'est par ces premiers essais qu'on connoist combien deslors il avoit l'esprit fecond, & comment il sçavoit profiter des entretiens du Cavalier Marin, enrichissant ses compositions des ornemens de la poésie dont il sceût de-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 247

puis se servir tres-à-propos dans les Tableaux LE POUSSIN.
qui estoient capables de les souffrir.

Le Marin ne fut pas long - temps sans retourner en Italie; & quand il partit d'icy, il voulut mener avec luy le Poussin: mais il n'estoit pas en estat de pouvoir quitter Paris, où il fit quelques Tableaux, entre autres celui qui est dans une Chappelle de l'Eglise de Nostre-Dame, où il representa le trépas de la Vierge.

Il ne fut pourtant pas long-temps sans entreprendre pour la troisiéme fois le voyage de Rome. Il y arriva au Printemps de l'année 1624. & y trouva encore le Cavalier Marin, qui en partit bientoist pour aller à Naples, où il mourut peu de temps après. Avant que de partir de Rome, il recommanda le Poussin à M. Marcello Sacchetti, qui luy procura les bonnes graces du Cardinal Barberin neveu du Pape Urbain VIII. Cette connoissance qui luy devoit estre avantageuse, luy fut peu utile alors, parce que le Cardinal estoit sur le point de s'en aller pour ses legations: De-sorte que le Poussin se trouvant sans connoissances dans Rome, sans espoir d'aucun secours, & ne scachant à qui vendre ses ouvrages, estoit obligé de les donner à un

prix si-bas, qu'ayant peint les deux batailles qui sont aujourd'huy dans le Cabinet du Duc de Noailles, il eût bien de la peine d'en avoir sept écus de chacune.

Il n'a pas esté le seul, dit Pimandre, qui a trouvé un abord si rude & si fascheux. Vous m'avez appris que les plus grands Peintres n'ont pas toujours eû dans les commencemens la fortune favorable.

Il faut considérer, répondis-je, qu'encore que le Poussin eust déjà trente ans lors qu'il arriva à Rome, & qu'il eust fait plusieurs ouvrages en France, il n'estoit néanmoins connu que de peu de monde; & sa maniere de peindre assez différente de celle qu'on pratiquoit, & qui estoit comme à la mode, ne le faisoit pas rechercher. Il a conté luy-mesme assez de fois qu'ayant peint dans ces commencemens-là un Prophete, il n'en put avoir que la valeur de huit francs; & que cependant un jeune Peintre de sa compagnie l'ayant copié, eût quatre écus de sa copie. Le peu de cas qu'on faisoit alors de luy & de ses ouvrages ne le rebutoient pas, songeant moins à gagner de l'argent qu'à se perfectionner. Il se passoit de peu de chose pour sa nourriture & pour son entretien: il demeura mesme assez long-

long-

long-temps retiré, afin de mieux étudier, & de se remplir l'esprit des belles connoissances qui depuis l'ont rendu si celebre. Il logeoit avec cet excellent Sculpteur François du Quesnoy Flamand. Comme ils étudioient l'un & l'autre d'après les Antiques, cela donna lieu au Poussin de modeler, & de faire quelques figures de relief; & ne contribua pas peu à rendre François le Flamand plus sçavant dans la sculpture, parce qu'ils mesuroient ensemble toutes les Statuës antiques, & en observoient les proportions. Il est vray que dans un Memoire que j'ay eû du sieur Jean Dughet touchant quelques particularitez de la vie & des ouvrages du Poussin son beaufreere, il écrit que ce fut avec Alexandre Algarde, que le Poussin mesura la Statuë d'Antinoüs, & non pas avec François le Flamand, comme l'a écrit le sieur Bellori, ajoutant que les proportions que l'on en a données dans l'Estampe qui est à la fin de la vie du Poussin sont fausses, & du dessein du sieur Errard. Et sur ce que le mesme Bellori dit que le Poussin & François le Flamand, considerant souvent le Tableau du Titien qui estoit alors dans la Vigne Ludovise, & dans lequel il y a quantité de pe-

tits enfans, non-seulement le Pouffin les copioit avec les couleurs, mais aussi les modeloit, & en faisoit des bas-reliefs, se formant par là une maniere tendre & agréable à bien desseigner & à bien peindre de semblables sujets, ainsi qu'on peut voir en plusieurs Tableaux qu'il fit en ce temps-là. Le mesme Dughet ne veut pas que ce soit d'après ces enfans que le Pouffin ait fait son étude, parce qu'on sçait que le Titien estoit moins bon desseignateur qu'excellent coloriste: mais il dit que le Pouffin s'est perfectionné en imitant seulement la nature. Cependant je ne voy pas qu'il n'ait bien pû considerer les ouvrages de Titien, quoy-qu'il ne se soit pas attaché à les copier servilement; & j'ay sceu du Pouffin mesme combien il estimoit sa couleur, & le cas particulier qu'il faisoit de sa maniere de toucher le paisage.

Je sçay bien encore qu'il ne s'est gueres assujeti à copier aucuns Tableaux, & mesme lors qu'il voyoit quelque chose parmi les Antiques qui meritoit d'estre remarqué, il se contentoit d'en faire de legeres esquisses. Mais il consideroit attentivement ce qu'il voyoit de plus beau, & s'en imprimoit de fortes images dans l'esprit, disant souvent que c'est

en observant les choses qu'un Peintre devient habile, plutôt qu'en se fatiguant à les copier. LE POUSSIN.

Ce discernement si juste & si exquis qu'il avoit dès ses plus jeunes ans, & la forte passion qu'il avoit pour son art, faisoient qu'il s'y donnoit tout entier avec grand plaisir, & qu'il ne passoit point de temps plus agréablement que lors qu'il travailloit. Tous les jours estoient pour luy des jours d'étude, & tous les momens qu'il employoit à peindre ou à dessigner luy tenoient lieu de divertissement. Il étudioit en quelque lieu qu'il fust. Lors qu'il marchoit par les ruës, il observoit toutes les actions des personnes qu'il voyoit; & s'il en découvroit quelques-unes extraordinaires, il en faisoit des notes dans un livre qu'il portoit exprés sur luy. Il évitoit autant qu'il pouvoit les compagnies, & se déroboit à ses amis, pour se retirer seul dans les Vignes & dans les lieux les plus écartez de Rome, où il pouvoit avec liberté considerer quelques Statuës antiques, quelques veûës agréables, & observer les plus beaux effets de la nature. C'estoit dans ces retraites & ces promenades solitaires qu'il faisoit de legeres esquisses des choses qu'il rencontroit propres, soit pour

le paillage, comme des terrasses, des arbres, ou quelques beaux accidens de lumieres; soit pour des compositions d'histoires, comme quelques belles dispositions de figures, quelques accommodemens d'habits, ou d'autres ornemens particuliers, dont en suite il sçavoit faire un si beau choix, & un si bon usage.

Il ne se contentoit pas de connoistre les choses par les sens, ni d'établir ses connoissances sur les exemples des plus grands Maîtres: il s'appliqua particulièrement à sçavoir la raison des différentes beautez qui se trouvent dans les ouvrages de l'art, persuadé qu'il estoit qu'un ouvrier ne peut aquerir la perfection qu'il cherche, s'il ne sçait les moyens d'y arriver, & s'il ne connoist les defauts dans lesquels il peut tomber. C'est pour cela qu'outre la lecture qu'il faisoit des meilleurs livres qui pouvoient luy apprendre en quoy consiste le bon & le beau; ce qui cause les déformitez, & de quelle sorte il faut que le jugement se conduise dans le choix des sujets, & dans l'exécution de toutes les parties d'un ouvrage: il s'appliqua encore pour se rendre capable dans la pratique autant que dans la theorie de son art, à étudier la Geometrie,

LES OUVRAGES
 ordinairement l'o
 n'est comme un
 mable pour red
 que par foible
 trompent, & ne
 belles apparences
 Il se servit pour c
 meo Zaccolini Th
 le. Il n'y a point
 eux ceci que ce Pe
 ctive, & qui ait mi
 s lumieres & des ce
 dans la Bibliotheque
 en avoit fait copie
 soit son étude. Co
 s amis les voyoient
 parloit scavantment e
 'en est servi avec beau
 rû qu'il avoit comp
 s & des ombres. Ce
 la rien écrit sur cert
 enté d'avoir montré
 res ce qu'il avoit app
 esme des livres d'Al
 avoit aussi beaucoup
 d'Albert Dure, &
 te de Leon Bapt

& particulièrement l'Optique, qui dans la LE POUSSIN. peinture est comme un instrument necessaire & favorable pour redresser les sens, & empêcher que par foiblesse ou autrement ils ne se trompent, & ne prennent quelquefois de fausses apparences pour des veritez solides. Il se servit pour cela des écrits du Pere Matheo Zaccolini Theatin, dont je vous ay parlé. Il n'y a point eû de Peintre qui ait mieux sceû que ce Pere les régles de la perspective, & qui ait mieux compris les raisons des lumieres & des ombres. Ces écrits sont dans la Bibliotheque Barberine, & le Poussin qui en avoit fait copier une bonne partie, en faisoit son étude. Comme quelques-uns de ses amis les voyoient entre ses mains; qu'il parloit sçavamment de l'Optique, & qu'il s'en est servi avec beaucoup de bonheur, on a crû qu'il avoit composé un traité des lumieres & des ombres. Cependant il est vray qu'il n'a rien écrit sur cette matiere; il s'est contenté d'avoir montré par ses propres peintures ce qu'il avoit appris du Pere Zaccolini, & mesme des livres d'Alhazen & de Vitellion. Il avoit aussi beaucoup d'estime pour les livres d'Albert Dure, & pour le Traité de la Peinture de Leon Baptiste Albert.

Pendant qu'il estoit à Paris il s'estoit instruit de l'anatomie; mais il l'étudia de nouveau, & avec encore plus d'application quand il fut à Rome, tant sur les écrits & les figures de Vesale, que dans les leçons qu'il prenoit d'un sçavant Chirurgien qui faisoit souvent des dissections.

C'estoit dans le temps que la plupart des jeunes Peintres qui estoient à Rome, attirez par la grande réputation où estoit le Guide, alloient avec empressement copier son Tableau du martyr de Saint André qui est à Saint Grégoire. Le Poussin estoit presque le seul qui s'attachoit à desseigner celui du Dominiquin, lequel est dans le mesme endroit; & il en fit si bien remarquer la beauté, que la plupart des autres Peintres persuadez par ses paroles & par son exemple, quitterent le Guide pour étudier d'après le Dominiquin.

Car bien que le Poussin fist sa principale étude d'après les belles Antiques, & les ouvrages de Raphaël, sur lesquels il rectifioit toutes ses idées, cela n'empeschoit pas qu'il n'eust de l'estime pour d'autres Maistres. Il regardoit le Dominiquin comme le meilleur de l'école des Caraches pour la correction du dessein, & pour les fortes expressions.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 255

Il confideroit aussi ceux qui ont eû un beau pinceau, & l'on ne peut nier que dans ses commencemens il n'ait beaucoup observé le coloris du Titien. Mais on peut remarquer qu'à mesure qu'il se perfectionnoit, il s'est toujours de plus en plus attaché à ce qui regarde la forme & la correction du dessein qu'il a bien connu estre la principale partie de la peinture, & pour laquelle les plus grands Peintres ont comme abandonné les autres aussitost qu'ils ont compris en quoy consiste l'excellence de leur art.

LE POUSSIN.

Le Cardinal Barberin estant de retour de ses Légations de France & d'Espagne, donna de l'employ au Poussin, qui d'abord fit ce beau Tableau de Germanicus que vous avez veû à Rome, & dont les nobles & scavantés expressions vous touchoient si fort.

Il representa ensuite la prise de Jerusalem par l'Empereur Titus. Ce Tableau qui a esté long-temps dans le Cabinet de la Duchesse d'Aiguillon, est presentement dans celuy de M. de Saintot Maistre des Ceremonies. Comme le Cardinal Barberin en fit un present peu de temps après qu'il fut fait, le Poussin en commença un autre du mesme sujet, mais beaucoup plus rempli de figures, & traité

d'une maniere encore plus sçavante. Il y representa l'Empereur victorieux, & à ses pieds la nation Juive, qui par le miserable estat où elle fut réduite devoit bien connoistre deslors l'effet des menaces qu'elle avoit si souvent entenduës des Prophetes, & de la bouche mesme de Jesus-Christ. On y voit ce Temple si celebre saccagé par les soldats, qui en le détruisant emportent le Chandelier, les Vases d'or, & les autres Ornemens sacrez qui le rendoient si riche & si considerable. Ces dépouilles parurent si précieuses à l'Empereur, qu'on les representa dans les bas-reliefs de l'Arc-de-triomphe qu'on luy dressa ensuite de cette expedition, & qu'on voit encore aujourd'huy dans les restes de cét ancien monument comme une marque éternelle de la punition de ce peuple. Ce Tableau qui est un des beaux que le Poussin ait faits pour les fortes expressions, fut encore donné par le Cardinal Barberin au Prince d'Echemberg Ambassadeur d'Obedience pour l'Empereur vers le Pape Urbain VIII.

Le Cavalier del Pozzo que vous avez connu, estoit alors en grande consideration à la Cour de Rome, non-seulement par sa faveur auprès du Cardinal Barberin, mais en-
 core

core par sa vertu qui le rendoit digne de la pourpre, dont on croyoit qu'il seroit revestu; par la connoissance qu'il avoit des belles lettres, par son amour pour les beaux arts, par sa générosité & son inclination à servir & à protéger toutes les personnes de mérite. Le Poussin fut un de ceux qu'il considéra beaucoup, cherchant mesme tous les moyens de faire connoître les rares talens qu'il voyoit en luy. Comme il le servoit auprès du Cardinal Barberin, il luy procura un des Tableaux que l'on devoit faire dans l'Eglise de Saint Pierre.

N'est-ce pas, interrompit Pymandre, le Saint Erasme que nous avons veû ensemble, & le seul où j'ay remarqué que le Poussin a mis son nom?

C'est celuy-là-mesme, repris-je. Il fit dans ce temps-là * un autre grand Tableau où il a représenté comment la Vierge s'apparut à S. Jacques dans la ville de Saragoce en Espagne *, où depuis on bastit un Temple à son honneur, qu'on appelle *Nuestra Señora del Pilo*. Cét ouvrage qu'il envoya en Flandre, est dans le Cabinet du Roy. Il en fit encore deux autres, l'un des amours de Flore & de Zephir, & celuy qu'on appelle la Peste. Ce dernier

LE POUSSIN.

* Vers l'an
1630.

* Cesar-Augustin.
Durant, de
Ritib. Ecclesi.
l. 2.

LE POUSSIN.

luy donna beaucoup de réputation. Vous pouvez vous souvenir que nous fumes le voir chez un Sculpteur nommé Matheo, auquel il appartenoit alors. Le Poussin y a peint de quelle sorte Dieu affligea les Philistins d'une cruelle & honteuse maladie, pour avoir enlevé l'Arche des Israélites, & l'avoir mise dans la ville d'Azot. Ce Tableau, dont le Poussin n'avoit eû que soixante escus, après avoir passé en plusieurs mains, fut vendu mille escus au Duc de Richelieu, de qui le Roy l'a eû. On voit dans les figures malades & mourantes qui sont sur le devant, comment le Poussin cherchoit à imiter par ses pensées & ses expressions, ce qu'on a écrit des anciens Peintres Grecs, & ce que Raphaël a fait de plus beau. Les principales figures ont environ trois palmes* de haut de mesme que celles du Germanicus.

* La Palme de Rome dont on se sert à present est de 8. pouces 3. lig.

Cette maniere de peindre de grands sujets plut extremement à tout le monde: de sorte que la réputation du Poussin s'estant répandue par tout, on luy envoyoit de divers endroits, & particulièrement de Paris, des mesures pour avoir des Tableaux de Cabinet, & d'une grandeur mediocre. Ce qui luy donna occasion de renfermer son pinceau dans des

LES OUVRAGES
 un peu étroites
 cependant assez
 les nobles conc
 de petits espaces
 dispositions.
 l'alloit alors, c
 tre du Cavalier
 dans son Cabin
 de plus ran
 toutes les choses
 a pouvoir disposer, &
 qui pour aux entreti
 un généreux ami
 ses devoirs, parce q
 connoître dans les li
 ces les choses don
 rien représenter les fi
 de vainc. Ce fut pe
 la communication de
 Vinci, lesquels est
 que Barberine. Il n
 ire, il désigna fort
 figures qui servent p
 pour l'intelligence d
 voit dans l'original
 , comme vous pou
 que je vous fis ve

bornes un peu étroites, mais qui luy don-
noient cependant assez de lieu pour faire pa-
roître ses nobles conceptions, & pour étaler
dans de petits espaces de grandes & sçavan-
tes dispositions.

LE POUSSIN.

Il possédoit alors, comme je vous ay dit,
l'amitié du Cavalier del Pozzo, qui avoit
amassé dans son Cabinet tout ce qu'il avoit
pû trouver de plus rare dans les medailles &
dans toutes les choses antiques, dont le Pouf-
fin pouvoit disposer, & en faire des études : ce
qui joint aux entretiens sçavans qu'il avoit
avec ce généreux ami, ne luy estoit pas d'un
petit secours, parce qu'il apprenoit de luy à
connoître dans les livres des meilleurs Au-
teurs les choses dont il avoit besoin pour
bien représenter les sujets qu'il entreprenoit
de traiter. Ce fut par son moyen qu'il eût
la communication des Ecrits de Leonard de
Vinci, lesquels estoient dans la Bibliothe-
que Barberine. Il ne se contenta pas de les
lire, il desseigna fort correctement toutes les
figures qui servent pour la démonstration &
pour l'intelligence du discours. Car il n'y
avoit dans l'original que de foibles esquif-
fes, comme vous pouvez vous en souvenir,
puis que je vous fis voir les unes & les au-

LE POUSSIN.

tres qu'on me presta à Rome, & que je fis copier.

Ne sont-ce pas, dit Pymandre, les mesmes que l'on a gravées depuis dans le Traité de Peinture que M. de Chambray a traduit? Il me semble avoir veû une Lettre dans les Ouvrages de Bossé que le Poussin luy avoit écrite, par laquelle il paroist n'estre point content qu'on eust fait imprimer ces écrits, & où il traite de *goffes* les figures qu'on y a ajoustées.

Il est vray, repartis-je, que le Poussin ne croyoit pas qu'on deust mettre au jour ce Traité de Leonard, qui à dire vray n'est ni en bon ordre, ni assez bien digéré. Cependant le public est obligé à la peine que le Traducteur a prise, parce que les maximes qu'il contient sont excellentes, & donnent de grandes lumieres à un Peintre intelligent qui s'applique à les lire. Le sieur du Fresnoy, comme vous avez veû, s'en est heureusement servi dans son Poëme de la Peinture; & quelque chose que le Poussin en ait pû dire, il en a tiré beaucoup de lumiere.

Pour reconnoistre les bons offices & les témoignages d'affection du Cavalier del Pozzo, il estoit toujourns prest à exécuter

les choses qu'il desiroit. Il en donna des marques par le grand nombre de Tableaux qu'il fit pour luy préféablement à tout autre, & avec beaucoup de soin & d'étude, particulièrement ceux des sept Sacremens. Ils n'ont que deux palmes de long; mais ils sont exécutez dans la plus haute idée qu'un Peintre puisse avoir de la dignité des sujets qu'ils traitent, & dans la plus belle intelligence de l'art. Ce sont ces ouvrages si excellens qui firent desirer à M. de Chantelou Maistre d'Hostel du Roy d'en avoir de semblables. Ceux du Cavalier del Pozzo furent achevez en differens temps. Le Sacrement du Baptisme n'estoit encore qu'ébauché lors que le Poussin vint à Paris, où il le finit.

LE POUSSIN.

Il me seroit malaisé de vous faire un détail de tous les ouvrages que le Poussin fit à Rome avant qu'il en partist pour venir icy: je vous nommeray seulement ceux dont je pourray me souvenir.

Le Cavalier del Pozzo eût de luy, outre les sept Sacremens, un Saint Jean qui baptise dans le desert, & quelques autres que vous avez veûs. Il en fit qui furent portez en Espagne, à Naples, & en divers autres lieux. Il en envoya deux à Turin au Marquis de

Voghera parent du Cavalier del Pozzo, l'un representant le Passage de la Mer Rouge, & l'autre l'Adoration du Veau d'Or, tous deux admirables pour la grande ordonnance, la beauté du dessein, & les fortes expressions. Ils sont presentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine. Il avoit fait encore un pareil sujet de l'Adoration du Veau d'Or, lequel perit dans les révoltes de Naples, & dont un morceau fut apporté à Rome.

Il peignit vers le mesme temps, pour le Marechal de Crequi alors Ambassadeur à Rome, un Bain de Femmes, que vous avez pû voir aux Galleries du Louvre chez le sieur Stella.

Il fit aussi un grand Tableau du Ravissement des Sabines, qui a esté à Madame la Duchesse d'Aiguillon, & qui est aujourd'huy dans le Cabinet de M. de la Rauoir.

Il fit pour M. de Gillier, qui estoit auprès du Marechal de Crequi, cét excellent ouvrage où Moyse frappe le Rocher, & qui après avoir esté dans les Cabinets de M. de l'Isle Sourdiere, du Président de Bellievre, de M. Dreux, est aujourd'huy un des plus considerables Tableaux que l'on voye parmi ceux de M. le Marquis de Seignelay.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 263

En 1637. il travailla à un grand Tableau que vous avez veü dans la Gallerie de M. de la Vrilliere Secretaire d'Estat, où est representé comment Furius Camillus renvoye les Enfans des Faleriens, & fait fouëter leur Maistre, qui par une infame lascheté les avoit livrez aux Romains leurs ennemis. LE POUSSIN.

Quelques années auparavant, le Pouffin avoit traité le mesme sujet sur une toile d'une mediocre grandeur. Il y a quelque difference entre ces deux Tableaux, quoy-qu'ils representent la mesme histoire. Le plus petit est entre les mains de M. Passart Maistre des Comptes. Il fit encore dans le mesme temps deux Tableaux, l'un pour la Fleur Peintre, où il representa Pan & Syringue; & l'autre pour le sieur Stella, où l'on voit Armide qui emporte Regnaud. Le premier est presentement dans le Cabinet du Chevalier de Lorraine, & l'autre dans celuy de M. de Boisfranc. Lors que le Pouffin envoya celuy du sieur Stella, il luy écrivit le soin qu'il avoit pris à le bien faire. Je l'ay peint, dit-il, de la maniere que vous verrez, dautant que le sujet est de soy mol, à la difference de celuy de M. de la Vrilliere, qui est d'une maniere

LE POUSSIN.

» plus severe, comme il est raisonnable, con-
 » siderant le sujet qui est heroïque.

Le Poussin avoit de grands égards à trai-
 ter differemment tous les sujets qu'il repre-
 sentoit, non-seulement par les differentes ex-
 pressions, mais encore par les diverses ma-
 nieres de peindre les unes plus délicates, les
 autres plus fortes. C'est pourquoy il estoit
 bien aisé qu'on connust dans ses ouvrages le
 soin qu'il prenoit. Aussi dans la mesme lettre,
 en parlant au sieur Stella du Tableau de la
 Mane qui est aujourd'huy dans le Cabinet
 » du Roy, & auquel il travailloit alors: J'ay
 » trouvé, dit-il, une certaine distribution pour
 » le Tableau de M. de Chantelou, & certai-
 » nes attitudes naturelles, qui font voir dans
 » le peuple Juif la misere & la faim où il estoit
 » réduit, & aussi la joye & l'allegresse où il
 » se trouve; l'admiration dont il est touché,
 » le respect & la réverence qu'il a pour son
 » Legislateur, avec un mélange de femmes,
 » d'enfans & d'hommes d'âges & de tempera-
 » mens differens; choses, comme je croy, qui
 » ne déplairont pas à ceux qui les sçauront
 » bien lire.

Il fit encore dans le mesme temps, pour le
 sieur Stella, Hercule qui emporte Déjanire.

Le

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 265

Ce Tableau est dans le Cabinet de M. de Chantelou, auquel le Pouffin envoya celuy de la Mane au mois d'Avril 1639. lors qu'il dispoſoit ſes affaires pour venir en France, après que les grandes chaleurs ſeroient paſſées. LE POUSSIN.

Entre les Tableaux qu'il avoit déjà envoyez à Paris, il y avoit quatre Bacchanales pour le Cardinal de Richelieu, un Triomphe de Neptune qui paroist dans ſon char tiré par quatre chevaux marins, & accompagné d'une ſuite de Tritons & de Nereïdes. Ces ſujets travaillez poëtiquement avec ce beau feu & cét art admirable qu'on peut dire ſi conforme à l'eſprit des Poëtes, des Peintres, & des Sculpteurs anciens, & tant d'autres ouvrages de luy répandus quaſi par toute l'Europe, rendoient celebre le nom du Pouffin. Et comme alors M. de Noyers Secrétaire d'Eſtat, & Surintendant des Baſtimens, ſuivant les intentions du Roy, cherchoit à perfectionner les Arts dans le Royaume, il réſolut d'attirer à Paris une perſonne d'un auſſi grand merite qu'eſtoit le Pouffin, & luy en fit écrire. Mais, ſoit que le Pouffin attendiſt qu'on luy expliquaſt clairement les avantages qu'on vouloit luy faire, ou qu'ai-

qu'elle me donne pour remettre en honneur les Arts & les Sciences ; & comme j'ay un amour tout particulier pour la Peinture , je fis dessein de la caresser comme une maistresse bien-aimée , & de luy donner les prémices de mes soins. Vous l'avez sceû par vos amis qui sont de deçà ; & comme je les priay de vous écrire de ma part, que je demandois justice à l'Italie, & que du moins elle nous fist restitution de ce qu'elle detenoit depuis tant d'années , attendant que pour une entiere satisfaction elle nous donnast encore quelques-uns de ses nourrissons. Vous entendez bien que par là je répetois M. le Poussin, & quelque autre excellent Peintre Italien. Et afin de faire connoistre aux uns & aux autres l'estime que le Roy faisoit de vostre personne , & des autres hommes rares & vertueux comme vous , je vous fis écrire ce que je vous confirme par celle-cy qui vous servira de premiere asseürance de la promesse que l'on vous fait , jusques à ce qu'à vostre arrivée je vous mette en main les Brevets & les Expeditions du Roy , que je vous enverray mille écus pour les frais de vostre voyage ; que je vous feray donner mille écus de gages par chacun an , un logement commode dans la Maison du Roy , soit au Louvre à Paris , ou à Fon-

LE POUSSIN.

tainebleau, à vostre choix ; que je vous le feray meubler honnestement pour la premiere fois ; que vous y logerez, si vous voulez, cela estant à vostre choix ; que vous ne peindrez point en plafond, ni en vouütes, & que vous ne serez obligé que pour cinq années, ainsi que vous le desirez, bien que j'espere que lors que vous aurez respiré l'air de la patrie, difficilement le quitterez-vous.

Vous voyez maintenant clair dans les conditions que l'on vous propose, & que vous avez desirées. Il reste à vous en dire une seule, qui est que vous ne peindrez pour personne que par ma permission ; car je vous fais venir pour le Roy, non pour les particuliers. Ce que je ne vous dis pas pour vous exclure de les servir, mais j'entens que ce ne soit que par mon ordre. Après cela venez gayement, & vous assurez que vous trouverez icy plus de contentement que vous ne vous en pouvez imaginer. DE NOYERS. A Ruel ce 14. Janvier 1639. A Monsieur Poussin.

La lettre du Roy estoit conceüe en ces termes.

CHer & bien-amié, Nous ayant esté fait rapport par aucuns de nos plus specieux ser-

viteurs de l'estime que vous vous estes acqui- LE POUSSIN.
 se, & du rang que vous tenez parmi les plus
 fameux & les plus excellens Peintres de toute
 l'Italie, & desirant, à l'imitation de nos Pré-
 decesseurs, contribuer autant qu'il nous sera
 possible à l'ornement & décoration de nos Mai-
 sons Royales, en appellant auprès de nous ceux
 qui excellent dans les Arts, & dont la suffi-
 sance se fait remarquer dans les lieux où ils
 semblent les plus chers, Nous vous faisons
 cette lettre pour vous dire que Nous vous avons
 choisi & retenu pour l'un de nos Peintres or-
 dinaires, & que Nous voulons dorenavant
 vous employer en cette qualité. A cét effet
 nostre intention est que la presente receüe, vous
 ayez à vous disposer de venir par-deçà, où les
 services que vous nous rendrez seront aussi
 considerez, que vos œuvres & vostre merite
 le sont dans les lieux où vous estes, en don-
 nant ordre au sieur de Noyers Conseiller en
 nostre Conseil d'Etat, Secretaire de nos Com-
 mandemens, & Surintendant de nos Basti-
 mens, de vous faire plus particulièrement en-
 tendre le cas que nous faisons de vous, &
 le bien & avantage que nous avons résolu de
 vous faire. Nous n'ajousterons rien à la pre-
 sente que pour prier Dieu qu'il vous ait en sa

LE POUSSIN.

*sainte garde. Donné à Fontainebleau le 15.
Janvier 1639.*

Soit que le Poussin eust de la peine à quitter sa femme & le séjour de Rome, soit qu'il ressentist en effet quelques incommoditez qui luy fissent apprehender celles d'un long voyage; il écrivit au mois de Septembre à M. de Chantelou, qu'il n'estoit pas en assez bonne santé pour sortir de Rome; & trois mois après il manda à M. de Noyers la mesme chose, & témoigne à M. de Chantelou par une autre lettre du mesme jour qu'il voudroit bien se dégager de venir en France.

Le 15. Décembre 1639.

Son retardement & ses lettres faschoient d'autant plus M. de Noyers, qu'il avoit crû que le Poussin seroit à Paris dans la fin de l'année, comme il luy avoit fait esperer, & comme le Roy & M. le Cardinal s'y attendoient. Cela fit que M. de Chantelou hasta le voyage qu'il devoit faire en Italie, & qu'estant arrivé à Rome, il obligea le Poussin à partir, & l'amena avec luy en France à la fin de l'année 1640. M. de Noyers le receût avec autant de joye qu'il l'attendoit avec d'impatience, & le presenta au Cardinal de

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 271

Richelieu qui l'embrassa avec cét air agréable & engageant qu'il avoit pour toutes les personnes d'un merite extraordinaire. En suite on le conduisit dans un logis qu'on luy avoit destiné dans le Jardin des Thuilleries, & qu'il trouva meublé & garni de toutes choses. Trois jours après il alla à Saint Germain trouver le Roy, qui le receût avec beaucoup de bonté, & luy parla assez longtemps.

Le Poussin.

Sa Majesté luy ordonna de faire deux grands Tableaux, l'un pour la Chapelle de Saint Germain en Laye, & l'autre pour celle de Fontainebleau; & voulant luy donner encore des marques plus particulieres de son estime, il le déclara son premier Peintre ordinaire, avec trois mille livres de gages, & son logement dans les Thuilleries, comme il est porté par le Brevet qui luy en fut expédié le 20. Mars 1641.

Le Poussin de son costé bienaise que M. de Noyers eust choisi la Cene de Nostre Seigneur pour sujet du Tableau d'Autel de la Chapelle de Saint Germain, se mit aussitost à y travailler, & à faire des desseins pour des Tapisseries que M. de la Planche Tresorier des Bastimens luy proposa de la part de M.

de Noyers; & quoy-qu'outre cela on l'occupast encore à faire des desseins pour les frontispices des Livres qu'on imprimoit au Louvre, il ne laissoit pas de disposer des cartons pour la grande Gallerie du Louvre où il vouloit représenter dans des bas-reliefs feints de stuc une suite des actions d'Hercule. Vous en pouvez voir plusieurs desseins de la main du Poussin tres-finis & tres-beaux, qui sont chez M. de Fromont de Veine.

Tant de grands ouvrages que l'on préparoit au Poussin, les graces qu'il recevoit du Roy & de ses Ministres, attiroient sur luy la jalousie des autres Peintres François, particulièrement de Vouët & de ses Eleves, qui en toutes rencontres ne manquoient pas de critiquer ce qu'il faisoit.

Fouquiere excellent paisagiste avoit eü l'ordre de M. de Noyers de peindre des veües de toutes les principales Villes de France, pour mettre entre les fenestres de la grande Gallerie du Louvre, & en remplir les trumeaux. Il crut que cét ouvrage, qui veritablement eust esté considerable, devoit le rendre maistre de toute la conduite des ornemens de la Gallerie; & comme cela ne réussissoit pas selon son desir, il fut un de ceux qui se plaignit

plaignit le plus du Pouffin qui en écrivit alors LE POUSSIN.
à M. de Chantelou en ces termes. Le Baron de
Fouquieres est venu me parler avec sa gran-
deur accoustumée. Il trouve fort étrange de
ce qu'on a mis la main à l'œuvre de la gran-
de Gallerie sans luy en avoir communiqué
aucune chose. Il dit avoir un ordre du Roy,
confirmé de Monseigneur de Noyers, préten-
dant que ses païsages soient l'ornement prin-
cipal de ce lieu, le reste n'estant seulement
que des incidens.

Je me souviens, dit Pymandre, d'avoir
veû ce Fouquieres qui portoit toujours une
longue épée.

C'est pourquoy, repartis-je, le Pouffin l'ap-
pelle le Baron, car il eust crû dégénérer à la
noblesse, s'il n'eust mesme travaillé avec une
épée à son costé.

S'il estoit, repliqua Pymandre, parent de
certains Fouquieres d'Allemagne, il pouvoit
comme eux avoir beaucoup de cœur; car
j'en ay oûï parler comme de personnes puis-
santes & généreuses.

Si quelques-uns, répondis-je, ont crû qu'il
fust de cette famille, ils n'ont pas sceû que
leurs noms ni leurs païs n'ont aucun rap-
port. Fouquieres le Peintre estoit né en Flan-

dre de parens mediocres. Il fut élève de Brugle le paisagiste, qu'on appelloit par rail-
lerie Brugle de Velours, parce qu'il estoit
souvent vestu de cette étoffe, & que ses ha-
bits estoient toujourns magnifiques. Ceux dont
vous voulez parler se nommoient Fouckers;
ils estoient d'Ausbourg, & les plus riches
& accreditez negocians de leur ville. Du
temps de l'Empereur Charles V. ils avoient
obtenu un Privilege, pour faire seuls pas-
ser de Venise en Allemagne toutes les Epi-
ceries qui se distribuoient en France & dans
les autres pais voisins. Comme elles ne ve-
noient alors du Levant que par la Mer Rou-
ge sur la Mediterranée, elles estoient ra-
res & fort cheres. Ainsi les Fouckers firent
une si grande fortune, qu'ils estoient estimez
les plus opulens de toute l'Allemagne, où
il y a un proverbe, qui dit d'un homme
fort accommodé, qu'il est aussi riche que les
Fouckers. Cette maison est encore en grand
credit, plusieurs de cette famille ayant rem-
pli des charges considerables dans les Armées
& dans la Cour des Empereurs.

On rapporte de ces riches negocians com-
me une chose assez singuliere & curieuse à
sçavoir, que l'Empereur Charles V. au retour

LES OUVRAGE
l'Amis, passant es
de d'Ausbourg, fu
en luy marquer d
& la joye de
ant, un jour part
de regaloient, ils
me un fagot de
rehandise de ce
entre une prome
terable qu'ils avo
u, & en allumere
leur & une clar
us agreable à l'E
une dette que se
ettoient pas de
quelle ils luy fire
assez galante.
Or la famille
jamais été en été
talitez. Et quant
ité sur le fait de
voit accordée,
sortes d'incomm
voit travailler,
être pas confide
de d'un merite ext
que ce qui regarde

de Thunis, passant en Italie, & delà par la ville d'Ausbourg, fut loger chez eux ; que pour luy marquer davantage leur reconnoissance & la joye de l'honneur qu'ils recevoient, un jour parmi les magnificences dont ils le régaloient, ils firent mettre sous la cheminée un fagot de canelle qui estoit une marchandise de grand prix, & luy ayant montré une promesse d'une somme tres-considerable qu'ils avoient de luy, y mirent le feu, & en allumerent le fagot, qui rendit une odeur & une clarté d'autant plus douce & plus agreable à l'Empereur, qu'il se vit quitte d'une dette que ses affaires d'alors ne luy permettoient pas de payer facilement, & de laquelle ils luy firent present de cette maniere assez galante.

Or la famille de Fouquieres Peintre n'a jamais esté en estat de faire de si grandes liberalitez. Et quant à luy, pour soustenir sa vanité sur le fait de la Noblesse que le Roy luy avoit accordée, il souffroit volontiers toutes sortes d'incommoditez, aimant mieux ne point travailler, & ne rien gagner, que de n'estre pas consideré comme un Gentilhomme d'un merite extraordinaire. Il est vray que pour ce qui regarde ses Tableaux, il en a fait

de tres-excellens, & qu'il avoit une maniere bien plus vraye & meilleure que son Maître. Ce qu'il a peint d'après le naturel ne peut estre plus beau & mieux traité. Il y a quantité de ses ouvrages à Paris que vous pouvez avoir veüs. Un de ses disciples nommé Rendu en a beaucoup copié. Ils sont morts tous les deux sans avoir laissé de bien.

Mais revenons au Poussin. Pendant que plusieurs cherchoient à diminuër sa réputation, en blasmant ses peintures, il ne laissoit pas de travailler assez tranquillement. Il acheva le Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye au mois d'Aoust 1641. Cét ouvrage est traité d'une maniere extraordinaire, tant pour la disposition du sujet, que pour les beaux effets des lumieres qui sont distribuées avec tant de science, que par ce seul Tableau si rempli de toutes les plus nobles parties de la Peinture, les scavans connurent bien l'excellence de son esprit, & la difference qu'il y avoit de luy aux autres Peintres.

Cela parut encore davantage quand il eût fini le Tableau du Noviciat des Jesuites, où il a representé un des Miracles de S. François Xavier au Japon. Je vous en parlay il y a

quelque temps comme nous estions dans les appartemens des Tuilleries. Cependant bien loin que ces beaux ouvrages & tout ce qu'il faisoit faire dans la grande Gallerie du Louvre pour l'orner agreablement, & à peu de frais, convainquist ses ennemis de son grand merite, ou fist cesser leur envie; au contraire, cela ne seroit qu'à les irriter davantage. Comme il y a peu de personnes capables de juger de la perfection des choses, il ne leur estoit pas malaisé de faire croire aux ignorans que ses ouvrages considerables par leur simplicité, n'estoient pas comparables à une infinité d'autres que le vulgaire estime par la quantité & la richesse des ornemens.

Le Mercier Architecte du Roy avoit commencé à faire travailler à la grande Gallerie du Louvre; & dans la voute avoit déjà disposé des compartimens pour y mettre des Tableaux avec des bordures & des ornemens à sa maniere, c'est à dire, fort pesans & massifs. Car quoy - qu'il eust les qualitez d'un tres-bon Architecte, il n'avoit pas néanmoins toutes celles qui sont necessaires pour la beauté & l'enrichissement des dedans.

De-sorte que le Poussin fit changer ce qui avoit esté commencé par le Mercier, comme

LE POUSSIN.

choses qui ne luy paroissoient nullement convenables ni au lieu ni au dessein qu'il avoit formé. Ce changement offensa le Mercier, qui s'en plaignit; & les Peintres mal contents se joignirent à luy pour décrier tout ce que le Poussin faisoit.

On voyoit alors le Tableau qu'il avoit fait au grand Autel du Noviciat des Jesuites. Il y en avoit aussi un de Vouët à un des Autels de la mesme Eglise, que ceux de son parti faisoient valoir autant qu'ils pouvoient, disant que sa maniere approchoit de celle du Guide. Cependant ils estoient assez empeschez à reprendre quelque chose dans celuy du Poussin qui est d'une beauté surprenante, & dont les expressions sont si belles & si naturelles, que les ignorans n'en sont pas moins touchés que les sçavans. Pour y marquer néanmoins quelque défaut, & ne pas souffrir qu'il passast pour un ouvrage accompli, ils publioient par tout que le Christ qui est dans la gloire avoit trop de fierté, & qu'il ressembloit à un Jupiter tonnant.

Ces discours n'auroient pas esté capables de toucher le Poussin, s'il n'eust sceû qu'ils alloient jusques à M. de Noyers qui les écou-
toit, & qui peut-estre en fit paroistre quel-

que chose. Cela donna occasion au Pouf- LE POUSSIN.
 fin de luy écrire une grande lettre qu'il com-
 mença par luy dire : Qu'il auroit souhai-
 té de mesme que faisoit autrefois un Phi-
 losophe , qu'on pust voir ce qui se passe
 dans l'homme , parce que non-seulement
 on y découvreroit le vice & la vertu, mais
 aussi les sciences & les bonnes disciplines ;
 ce qui seroit d'un grand avantage pour les
 personnes sçayantes, desquelles on pourroit
 mieux connoistre le merite : mais comme la
 nature en a usé d'une autre sorte, il est aussi
 difficile de bien juger de la capacité des per-
 sonnes dans les sciences & dans les arts, que
 de leurs bonnes ou de leurs mauvaises incli-
 nations dans les mœurs.

Que toute l'étude & l'industrie des gens
 sçavans ne peut obliger le reste des hommes
 à avoir une croyance entiere en ce qu'ils di-
 sent. Ce qui de tout temps a esté assez con-
 nu à l'égard des Peintres non-seulement les
 plus anciens, mais encore les modernes, com-
 me d'un Annibal Carache, & d'un Domi-
 niquin, qui ne manquerent ni d'art, ni de
 science, pour faire juger de leur merite, qui
 pourtant ne fut point connu, tant par un ef-
 fet de leur mauvaise fortune, que par les bri-

LE POUSSIN.

» gues de leurs envieux qui jouïrent pendant
 » leur vie d'une réputation & d'un honneur
 » qu'ils ne meritoient point. Qu'il se peut met-
 » tre au rang des Caraches & des Domini-
 » quins dans leur malheur. Et s'adressant à M.
 » de Noyers, il se plaint de ce qu'il preste
 » l'oreille aux médisances de ses ennemis, luy
 » qui devoit estre son protecteur, puis que
 » c'est luy qui leur donne occasion de le ca-
 » lomnier, en faisant oster leurs Tableaux des
 » lieux où ils estoient, pour y placer les siens.
 » Que ceux qui avoient mis la main à ce
 » qui avoit esté commencé dans la grande Gal-
 » lerie, & qui prétendoient y faire quelque
 » gain, ceux encore qui esperoient avoir quel-
 » ques Tableaux de sa main, & qui s'en voyoient
 » privez par la défense qu'il luy a faite de ne
 » point travailler pour les particuliers, sont au-
 » tant d'ennemis qui crient sans cesse contre
 » luy. Qu'encore qu'il n'ait rien à craindre
 » d'eux, puis que par la grace de Dieu il s'est
 » aquis des biens qui ne sont point des biens
 » de fortune qu'on luy puisse oster, mais avec
 » lesquels il peut aller par tout: la douleur
 » néanmoins de se sentir si maltraité, luy four-
 » niroit assez de matiere pour faire voir les rai-
 » sons qu'il a de soustenir ses opinions plus soli-
 des.

ET LES OUVRES
 des que celles de
 contre l'impertin
 plus que la cra
 veleur à luy di
 qui le dégoutten
 mourez dans la g
 tes, ou des ma
 a peut juger d
 ne devoit biens
 tte par hasard,
 t les defauts &
 avoisoient dé
 ner avoit comm
 de & defagreab
 baillement de l
 en bas, l'extré
 tion; l'aspect m
 toutes les parties
 res & oppoles
 & la raison ne
 qui est trop gr
 parties trop gr
 petites; le trop
 accompagneme
 reables.
 Il n'y avoit, c
 aucune variété; z

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 281

des que celles des autres, & luy faire con-
 noistre l'impertinence de ses calomniateurs.
 Mais que la crainte de luy estre ennuyeux
 le réduit à luy dire en peu de mots, que ceux
 qui le dégoustent des ouvrages qu'il a com-
 mencez dans la grande Gallerie sont des igno-
 rans, ou des malicieux. Que tout le monde
 en peut juger de la sorte, & que luy-mes-
 me devroit bien s'appercevoir que ce n'a point
 esté par hasard, mais avec raison qu'il a évi-
 té les defauts & les choses monstrueuses qui
 paroïssent déjà assez dans ce que le Mer-
 cier avoit commencé, telles que sont la lour-
 de & desagreceable pesanteur de l'ouvrage, l'ab-
 bassement de la voûte qui sembloit tomber
 en bas, l'extrême froideur de la composi-
 tion; l'aspect melancolique, pauvre & sec de
 toutes les parties; & certaines choses contrai-
 res & opposées mises ensemble, que les sens
 & la raison ne peuvent souffrir, comme ce
 qui est trop gros & ce qui est trop délié; les
 parties trop grandes & celles qui sont trop
 petites; le trop fort & le trop foible, avec un
 accompagnement entier d'autres choses defa-
 greables.

Il n'y avoit, continuë-t-il dans sa lettre,
 aucune varieté; rien ne se pouvoit soustenir;

LE POUSSIN.

LES POUSS
ÉSIN.

» l'on n'y trouvoit ni liaison, ni suite. Les gran-
 » deurs des cadres n'avoient aucune propor-
 » tion avec leurs distances, & ne se pouvoient
 » voir commodément, parce que ces cadres
 » estoient placez au milieu de la voûte, & jus-
 » tement sur la teste des regardans, qui se se-
 » roient, s'il faut ainsi dire, aveuglez en pen-
 » sant les considerer. Tout le compartiment
 » estoit defectueux, l'Architecte s'estant assu-
 » jeti à certaines consoles qui regnent le long
 » de la corniche, lesquelles ne sont pas en pa-
 » reil nombre des deux costez, puis qu'il s'en
 » trouve quatre d'un costé, & cinq à l'oppo-
 » site: ce qui auroit obligé à défaire tout l'ou-
 » vrage, ou bien y laisser des defauts insup-
 » portables.

Après avoir ainsi remarqué ces manque-
 mens, & apporté les raisons qu'il avoit eûes
 de tout changer, il justifie sa conduite, &
 ce qu'il a fait, en faisant comprendre de quel-
 le sorte l'on doit regarder les choses pour en
 bien juger.

» Il faut sçavoir, dit-il, qu'il y a deux ma-
 » nières de voir les objets, l'une en les voyant
 » simplement, & l'autre en les considerant avec
 » attention. Voir simplement n'est autre cho-
 » se que recevoir naturellement dans l'œil la

forme & la ressemblance de la chose veüe. ^{LE POUSSIN.} Mais voir un objet en le considerant, c'est ^{SIN.} qu'outre la simple & naturelle réception de la forme dans l'œil, l'on cherche avec une application particuliere les moyens de bien connoistre ce mesme objet : Ainsi on peut dire que le simple aspect est une operation naturelle, & que ce que je nomme le *Prospect* est un office de raison qui dépend de trois choses, sçavoir de l'œil, du rayon visuel, & de la distance de l'œil à l'objet : & c'est de cette connoissance dont il seroit à souhaiter que ceux qui se meslent de donner leur jugement fussent bien instruits.

M'estant un peu arresté, je regarday Pyramandre, & luy dis, Ne vous lassez pas, je vous prie, du recit que je vous fais de la lettre du Pouffin. Outre que vous verrez de quelle sorte il justifie sçavamment la conduite qu'il a tenuë dans ses ouvrages, vous y apprendrez à bien juger, & à ne pas vous laisser prévenir facilement par les fausses opinions de ceux qui approuvent ou qui blasphemement les choses trop legerement. Après cela je repris ainsi mon discours.

Il faut observer, continuë le Pouffin, que le lambris de la Gallerie a vingt-un pieds de

LE POUSSIN.

» haut, & vingt-quatre pieds de long d'une fe-
 » nestre à l'autre. La largeur de la Gallerie qui
 » sert de distance pour considerer l'étenduë du
 » lambris a aussi vingt-quatre pieds. Le Tableau
 » du milieu du lambris a douze pieds de long sur
 » neuf pieds de haut, y compris la bordure :
 » de-sorte que la largeur de la Gallerie est d'u-
 » ne distance proportionnée pour voir d'un
 » coup d'œil le Tableau qui doit estre dans le
 » lambris. Pourquoy donc dit-on que les Ta-
 » bleaux des lambris sont trop petits, puis que
 » toute la Gallerie se doit considerer par par-
 » ties, & chaque trumeau en particulier ? Du
 » mesme endroit & de la mesme distance on
 » doit regarder d'un seul coup d'œil la moitié
 » du cintre de la voûte audeffus du lambris, &
 » l'on doit connoistre que tout ce que j'ay dis-
 » posé dans cette voûte doit estre considéré
 » comme y estant attaché & en plaque, sans
 » prétendre qu'il y ait aucun corps qui rompe
 » ou qui soit au-delà & plus enfoncé que la
 » superficie de la voûte, mais que le tout fait
 » également son cintre & sa figure.

» Que si j'eusse fait ces parties qui sont at-
 » tachées ou feintes estre attachées à la voûte,
 » & les autres que l'on dit estre trop petites,
 » plus grandes qu'elles ne sont, je serois tom-

ET LES OUVRAGES
 dans les mesmes
 j'aurais paru a
 travail & qu
 ay à plusieurs
 ont bien v
 et contre l'ord
 une mesme noi
 plus grande &
 plus elevez,
 plus delicats
 plus pesant &
 ce grossiere c
 nduits avec li
 ent, semblent
 us le faix, au li
 egers, & paroit
 me la nature &
 faire.

Qui est celui
 le confusion a
 nemens dans
 ques en deman
 placez avoient
 ont, ils se fere
 gle, & avec
 vient à offensé
 men que la voû

LE POUSSIN.

» & uniforme en toutes ses parties ? N'auroit-il
 » pas semblé que cette partie de la voûte au-
 » roit tiré en bas, & se seroit détachée du reste
 » de la Gallerie, rompant la douce suite des
 » autres ornemens ? Si c'estoit des choses réelles,
 » comme je prétens qu'elles paroissent, qui se-
 » roit si mal avisé de placer les plus grandes
 » & les plus pesantes dans un lieu où elles ne
 » pourroient se maintenir ? Mais tous ceux qui
 » se meslent d'entreprendre de grands ouvrages
 » ne sçavent pas que les diminutions à l'œil
 » se font d'une autre maniere, & se conduisent
 » par des raisons particulieres dans les choses
 » élevées perpendiculairement en hauteur, &
 » dont les paralleles ont leur point de con-
 » cours au centre de la terre.

» Pour répondre à ceux qui ne trouvoient
 » pas la voûte de la Gallerie assez riche, le
 » Poussin ajouste ; qu'on ne luy a jamais pro-
 » posé de faire le plus superbe ouvrage qu'il
 » pust imaginer, & que si on eust voulu l'y
 » engager, il auroit librement dit son avis, &
 » n'auroit pas conseillé de faire une entreprise
 » si grande & si difficile à bien exécuter : pre-
 » mierement, à cause du peu d'ouvriers qui se
 » trouvent à Paris capables d'y travailler ; se-
 » condement, à cause du long-temps qu'il eust

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 287

fallu y employer; & en troisieme lieu, à cause de l'excessive dépense qui ne luy semble pas bien employée dans une Gallerie d'une si grande étenduë, qui ne peut servir que d'un passage, & qui pourroit encore un jour tomber dans un aussi mauvais estat qu'il l'avoit trouvée, la negligence & le trop peu d'amour que ceux de nostre nation ont pour les belles choses estant si grande, qu'à peine sont-elles faites qu'on n'en tient plus de compte, mais au contraire on prend souvent plaisir à les détruire. Qu'ainsi il croyoit avoir tres-bien servi le Roy, en faisant un ouvrage plus recherché, plus agreable, plus beau, mieux entendu, mieux distribué, plus varié, en moins de temps, & avec beaucoup moins de dépense que celui qui avoit esté commencé. Mais que si l'on vouloit écouter les differens avis, & les nouvelles propositions que ses ennemis pourroient faire tous les jours, & qu'elles agreassent davantage que ce qu'il taschoit de faire, nonobstant les bonnes raisons qu'il en rendoit, il ne pouvoit s'y opposer; au contraire, qu'il cederoit volontiers sa place à d'autres qu'on jugeroit plus capables. Qu'au moins il auroit cette joye d'avoir esté cause qu'on auroit découvert en France des

LE POUSSIN.

31107



LE P O U S . »
S I N .

288 ENTRETIENS SUR LES VIES

gens habiles que l'on n'y connoissoit pas, les-
» quels pourroient embellir Paris d'excellens
» ouvrages qui feroient honneur à la nation.

Il parle ensuite de son Tableau du Novi-
» ciat des Jesuites, & dit, Que ceux qui pré-
» tendent que le Christ ressemble plutôt à un
» Jupiter tonnant qu'à un Dieu de miséricor-
» de, devoient estre persuadez qu'il ne luy man-
» quera jamais d'industrie pour donner à ses
» figures des expressions conformes à ce qu'el-
» les doivent représenter; mais qu'il ne peut,
» (ce sont ses propres termes dont il me
» souvient) qu'il ne peut, dis - je, & ne doit
» jamais s'imaginer un Christ en quelque action
» que ce soit, avec un visage de *torticolis*, ou
» d'un pere dormillet, veû qu'estant sur la terre
» parmi les hommes, il estoit mesme difficile
» de le considerer en face.

Il s'excuse sur sa maniere de s'énoncer, &
» dit, qu'on doit luy pardonner, parce qu'il a
» vécu avec des personnes qui l'ont sceû en-
» tendre par ses ouvrages, n'estant pas son mes-
» tier de sçavoir bien écrire.

Enfin il finit sa lettre en faisant voir, qu'il
» sentoit bien ce qu'il estoit capable de faire,
» sans s'en prévaloir, ni rechercher la faveur;
» mais pour rendre toujours témoignage à la
» verité,

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 289
verité, & ne tomber jamais dans la flaterie qui sont trop opposées pour se rencontrer ensemble.

Cependant, soit que le Poussin fust rebuté d'avoir toujours à se défendre de ses ennemis & des envieux de sa gloire, luy qui sur toutes choses aimoit le repos, & n'avoit d'autre but que de se perfectionner dans son art, il demanda congé pour faire un voyage à Rome, afin de mettre ordre à ses affaires, & d'amener sa femme en France pour mieux s'appliquer ensuite aux grands travaux qu'on luy préparoit. Il partit vers la fin de Septembre 1642. & arriva à Rome le 5. Novembre de la mesme année. Il ne fut pas longtemps sans apprendre la mort du Cardinal de Richelieu qui arriva le 4. Décembre ensuivant. Cette nouvelle l'empescha de penser à son retour; & comme * le Roy ne survécut gueres plus de cinq mois son premier Ministre, & que M. de Noyers se retira de la Cour, ces changemens rompirent toutes les mesures que le Poussin eust pû prendre pour s'établir en France.

Il ne pensa donc plus qu'à travailler à Rome, & ce fut dans ce temps-là qu'il se disposa à faire un Tableau du ravissement de

Oo

LE POUSSIN.

* Il mourut
le 14. May
1643.

Saint Paul que M. de Chantelou luy demanda pour accompagner un petit Tableau de Raphaël qu'il avoit acheté en passant à Boulogne, dans lequel est peint la Vision d'Ezechiel, lors que Dieu luy apparut au milieu de quatre animaux. Avant que de le commencer, il écrivit à M. de Chantelou,

Le 2. Juillet
1643.

» Qu'il craignoit que sa main tremblante ne luy
 » manquast en un ouvrage qui devoit accompa-
 » gner celuy de Raphaël. Qu'il avoit de la peine
 » à se résoudre à y travailler s'il ne luy pro-
 » mettoit que son Tableau ne serviroit que de
 » couverture à celuy de Raphaël, ou du moins
 » qu'il ne les feroit jamais paroistre l'un auprès
 » de l'autre, croyant que l'affection qu'il avoit
 » pour luy estoit assez grande pour ne per-
 » mettre pas qu'il receust un affront.

Sur la fin de la mesme année, il luy envoya ce Tableau du ravissement de Saint Paul, & luy répète encore par sa lettre du 2. Décembre 1643. Qu'il le supplie, tant pour éviter la calomnie, que la honte qu'il auroit qu'on vist son Tableau en parangon de celuy de Raphaël, de le tenir separé & éloigné de ce qui pourroit le ruiner, & luy faire perdre si peu qu'il a de beauté. Mais le Cavalier del Pozzo écrivit quasi dans le mesme temps deux

lettres par lesquelles il parle si avantageu- LE POUSSIN.
 sement du Tableau de Saint Paul, qu'il ne
 l'estime pas moins que celuy de Raphaël
 qu'il avoit achepté à Boulogne. Il dit que
 c'est ce que le Poussin a fait de meilleur,
 & qu'en les comparant l'un avec l'autre,
 on pourra voir que la France a eû son Ra-
 phaël aussi-bien que l'Italie.

Au commencement de Janvier 1644.
 le Poussin envoya encore à son ami une
 copie de la Vierge de Raphaël qui est au
 Palais Farnese, & qu'on appelle *La Ma-*
dona della Gatta, peinte par un nommé
 Ciccio Napolitain; une autre copie d'une
 Vierge aussi de Raphaël, laquelle tient le
 petit Jesus, faite par le sieur Mignard; une
 autre peinte d'après le Parmesan par No-
 cret, & une autre copiée par Claude le
 Rieux; les Portraits du Pape Leon X. co-
 piez par le sieur Errard, un Dieu de Pitié
 d'après le Carache par le Maire, & une
 petite Vierge peinte par le Rieux.

Il luy fit tenir à la fin du mesme mois
 huit Bustes qu'il avoit eûs du sieur Hy-
 polyte Viteleschi, & luy écrivit qu'entre
 ces Bustes il y a un Euripide & un jeune
 Auguste d'une excellente maniere: mais

LE POUSSIN.

que la difficulté avoit esté de les faire sortir de Rome, où alors on estoit extrêmement exact à bien garder toutes les choses anti-ques. Il en estoit pourtant venu à bout, car il n'y avoit rien qu'il ne fist pour servir ses amis; & s'il estoit un bon œconome de leur bourse lors qu'il faisoit quelque achat pour eux, il ne l'estoit pas moins pour le payement de ses propres ouvrages. Car comme on luy porta cent écus pour le Tableau de Saint Paul, il n'en prit que cinquante, & l'on sçait que pour tous les autres Tableaux qu'il a faits il en a usé de mesme. Aussi travailloit-il bien moins pour l'intérest que pour sa gloire.

Quelque temps auparavant il avoit sceû le retour de M. de Noyers à la Cour. Et comme ensuite on le pressoit fortement d'aller en France, pour finir seulement la grande Gallerie, il fit réponse, Qu'il ne desiroit y retourner qu'aux conditions de son premier voyage, & non pour achever seulement la Gallerie, dont il pouvoit bien envoyer de Rome les desseins & les modelles. Qu'il n'iroit jamais à Paris pour y avoir l'employ d'un simple particulier quand on luy couvriroit d'or tous ses ouvrages. Aussi

Par sa let-
tre du 26.
Juin 1644.

ET LES OUVRA
oyant bien que
à Cour au mé
ne pensoit qu'à
meurer en repos.
Il commença
remens que nou
qu'il fit, fut col
finir au mois
cens quarante
l'envoya en Fr
ceux qui luy
ne faisoit que de
veillant il se se
lammé du desir
il formoit toujour
avoit leu des Tab
Grecs, il manda
sujet tel qu'Appè
choisir, lequel li
personnes moura
Vers la fin de
il acheta encore
La premiere repr
tere de Cleopat
ont pistoles. La
de femme d'une ex
gale en haut, &

voiant bien que les choses n'estoient plus à la Cour au mesme estat qu'auparavant, il ne pensoit qu'à travailler à Rome, & à demeurer en repos. LE POUSSIN.

Il commença les Tableaux des sept Sacremens que nous voyons icy. Le premier qu'il fit, fut celui de l'Extrême-Onction: il le finit au mois d'Octobre de l'année mil six cens quarante-quatre, & six mois après il l'envoya en France. Ce Tableau fut un de ceux qui luy plut beaucoup. Lors qu'il ne faisoit que de l'ébaucher, il écrivit qu'en vieillissant il se sentoit plus que jamais enflammé du desir de bien faire; & comme il formoit toujours ses pensées sur ce qu'il avoit leû des Tableaux des anciens Peintres Grecs, il manda, Que ce devoit estre un « sujet tel qu'Appelle avoit accoustumé d'en « choisir, lequel se plaisoit à représenter des « personnes mourantes. «

Vers la fin de Juillet de la mesme année il acheta encore quatre testes de marbre. La premiere representoit le dernier Ptolemée frere de Cleopatre, & il l'estimoit seule cent pistoles. La deuxieme estoit une teste de femme d'une excellente maniere. Elle regarde en haut, & appartenoit autrefois à

LE POUSSIN.

Cherubin Albert fameux Peintre. Elle a les oreilles percées pour y attacher quelques ornemens. On la nommoit chez les Alberti, *La Lucrece*. La troisième est de Julia Augusta. La quatrième paroist un Drusus. Mais n'ayant pas eû moins de difficulté à faire sortir de Rome ces quatre Bustes que les huit précédens, on ne les receût qu'au mois de Février 1646. avec le Sacrement de Confirmation.

Peu de temps après il commença pour M. le Président de Thou ce beau Tableau du Crucifiement qui est dans le Cabinet du sieur Stella; & au mois de Janvier 1647. il envoya le troisième Sacrement, qui est le Baptesme.

Dans des lettres qu'il écrivit quelque temps après à un de ses amis, il répond à ceux qui avoient trouvé trop douce la maniere de son Tableau du Baptesme, & les renvoyant au Boccacini, pour voir de quelle forte il répond à ceux qui se plaignent à Apollon que la tarte du Guarini estoit trop sucrée, (c'est sa Comedie du Pastor Fido,)

» il dit, Que pour luy il ne chante pas tous
 » jours sur un mesme ton; qu'il sçait varier sa
 » maniere selon les differens sujets, & que la

médifance & la réprehension l'ont toujourns engagé à mieux faire.

LE PONS-
SIN.

Ce fut dans la mesme année 1647. qu'il acheva encore le Sacrement de Penitence, celuy de l'Ordre, & celuy de l'Eucharistie, qui est la Cene; & que le sieur Pointel receût icy ce beau Tableau de Moïse sauvé des eaux, qui est presentement dans le Cabinet du Roy. Ce fut au sujet de ce Tableau qu'il écrivit une grande lettre à M. de Chantelou, par laquelle il luy mande, Que si ce dernier ouvrage luy a donné tant d'amour lors qu'il l'a veû, ce n'est pas qu'il ait esté fait avec plus de soin que celuy qu'il avoit receût de luy auparavant, mais qu'il doit considerer que c'est la qualité du sujet, & la disposition dans laquelle il se trouve luy-mesme, en le voyant, qui cause un tel effet. Que les sujets des Tableaux qu'il fait pour luy, doivent estre representez d'une autre maniere; & que c'est en cela que consiste tout l'artifice de la Peinture. Que c'est juger avec trop de précipitation de ses ouvrages; qu'estant difficile de donner son jugement si l'on n'a une grande pratique & la theorie jointes ensemble, les sens seuls ne doivent pas le faire, mais y appeller la raison. Que pour cela

” il veut bien l'avertir d'une chose importan-
” te qui luy fera connoistre ce qu'un Peintre
” doit observer dans la representation des cho-
” ses qu'il traite. C'est que les anciens Grecs
” inventeurs des beaux Arts, trouverent plu-
” sieurs modes par le moyen desquels ils pro-
” duisirent les effets merveilleux qu'on a re-
” marquez dans leurs ouvrages. Qu'il entend
” par le mot de mode, la raison, la mesure,
” ou la forme dont il se sert dans tout ce qu'il
” fait, & par laquelle il se sent obligé à de-
” meurer dans de justes bornes, & à travail-
” ler avec une certaine mediocrité, modera-
” tion, & ordre déterminé qui établissent l'ou-
” vrage que l'on fait dans son estre veritable.

” Que le mode des anciens estant une com-
” position de plusieurs choses, il arrive que de
” la varieté & difference qui se rencontre dans
” l'assemblage de ces choses, il en naist autant
” de differents modes, & que de chacun ainsi
” composé de diverses parties mises ensemble
” avec proportion, il en procede une secrette
” puissance d'exciter l'ame à differentes pas-
” sions. Que de là les anciens attribuerent à
” chacun de ces modes une propriété particu-
” liere, selon qu'ils reconnurent la nature des
” effets qu'ils estoient capables de causer : com-
me

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 297

me au mode qu'ils nommerent Dorien, des ^{LE POUSSIN.} sentimens graves & serieux; au Phrygien, des ^{SIN.} passions vehementes; au Lydien, ce qu'il y a de doux, de plaisant & d'agreable; à l'Ionique, ce qui convient aux Bacchanales, aux festes, & aux danses. Que comme, à l'imitation des Peintres, des Poëtes & des Musiciens de l'Antiquité, il se conduit sur cette idée: c'est aussi ce qu'on doit observer dans ses ouvrages, où, selon les differens sujets qu'il traite, il tasche non seulement de représenter sur les visages de ses figures des passions differentes, & conformes à leurs actions, mais encore d'exciter & faire naistre ces mesmes passions dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Il seroit dangereux, dit Pymandre, que la Peinture eust autant de force que la Musique pour émouvoir les passions: les excellens Peintres seroient en estat de faire bien des desordres. N'avez-vous jamais oüï parler d'un Musicien qui par son art se rendoit le maistre absolu de ceux qui l'écoutoient. *Saxo-Grana* Erric II. Roy des Danois en ayant entendu conter des choses surprenantes, voulut le voir, & éprouver s'il produiroit des effets conformes à ce qu'il avoit oüï dire. Luy ayant commandé d'exci-

La Poussin. ter une passion guerriere dans l'ame de ceux
 qui estoient presens : ce Musicien fit aussitost
 entendre un son martial, & des cadences si
 animées, qu'il les mit tous en colere. Chacun
 commença à chercher des armes; & le Roy
 mesme entra dans une fureur si étrange, qu'il
 échapa des mains de ses gardes pour prendre
 son épée, qu'il passa au travers du corps de
 quatre personnes de sa suite.

Veritablement, luy dis-je, une musique de
 cette nature ne seroit pas fort divertissante,
 & il n'y auroit pas de plaisir, comme vous
 dites, d'avoir des Peintres qui causassent de
 si cruels effets. Aussi ceux qui ont crû que
 la musique estoit necessaire aux plus grands
 politiques, qui l'ont mise entre les disciplines
 illustres, & mesme qui ont dit qu'il estoit
 aussi honteux de ne la sçavoir pas, que d'igno-
 rer les lettres, n'ont pas prétendu qu'on en
 fist un pareil usage; & je croy aussi que ce
 n'estoit pas l'intention du Poussin de mettre
 ceux qui verroient ses Tableaux dans un si
 grand peril.

Cependant si l'on considere bien la pluspart
 des choses qu'il a faites, on trouvera qu'il
 observoit exactement les maximes dont je
 viens de vous parler, & l'on verra dans ses

Platon.
 Aristote.
 Tam turpe est
 Musicam nescire
 quàm
 litteras.
 S. Isidore.

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 299
ouvrages des marques de son application à LE POUSSIN.
les rendre conformes en toutes choses aux
sujets qu'il traitoit.

Outre le dernier des sept Sacremens qu'il
envoya au commencement de l'année 1648.
il finit pour M. du Fresne Annequin une
Vierge assise sur des degrez, qui est presen-
tement à l'Hostel de Guise; pour le sieur
Pointel le Tableau de Rebecca; pour M. Lu-
mague un grand paisage où Diogene rompt
son écuelle; deux pour le sieur Cerifiers,
dont l'un represente le corps de Phocion que
l'on emporte; & l'autre, comme l'on en ra-
massé les cendres; un paisage où est un grand
chemin, qui est dans le Cabinet du Chevalier
de Lorraine; un petit Tableau du Bapte-
me de Saint Jean, peint sur un fond de bois,
pour M. de Chantelou l'aisné.

En 1649. il peignit pour le sieur Pointel
un grand paisage, où est représenté Polyphe-
me; un Tableau d'une Vierge qu'on appelle
des dix figures; & un Jugement de Salomon,
qui est presentement dans le Cabinet de Mon-
sieur de Harlay Procureur Général. Ce Ta-
bleau est admirable pour la correction du
dessin, & la beauté des expressions.

Il fit aussi pour M. Scarron un ravisse-

LE POUSSIN.

ment de Saint Paul; & pour le sieur Stella un Tableau où Moïse frappe le rocher, tout différent de celuy qu'il avoit fait autrefois pour M. de Gillier.

En Septembre
1649.

8 Ce fut au sujet de cét ouvrage qu'il écrivit une lettre au sieur Stella, par laquelle il
 » luy témoigne, qu'il a esté bien-aise d'appren-
 » dre qu'il en estoit content, & aussi d'avoir
 » sceû ce qu'on en disoit. Et parce qu'on avoit
 » trouvé à redire sur la profondeur du lit où
 » l'eau coule, qui semble n'avoir pû estre fait
 » en si peu de temps, ni disposé par la nature
 » dans un lieu aussi sec & aussi aride que le
 » desert où estoient les Israëlites, il dit, Qu'on
 » ne doit pas s'arrester à cette difficulté. Qu'il
 » est bien-aise qu'on sçache qu'il ne travail-
 » le point au hazard, & qu'il est en quelque
 » maniere assez bien instruit de ce qui est per-
 » mis à un Peintre dans les choses qu'il veut
 » représenter, lesquelles se peuvent prendre &
 » considerer comme elles ont esté, comme elles
 » sont encore, ou comme elles doivent estre.
 » Qu'apparemment la disposition du lieu où
 » ce miracle se fit devoit estre de la sorte qu'il
 » l'a figurée, parce qu'autrement l'eau n'auroit
 » pû estre ramassée, ni prise pour s'en servir
 » dans le besoin qu'une si grande quantité de

peuple en avoit , mais qu'elle se seroit répan-
 duë de tous costez. Que si à la création du
 monde la terre eust receû une figure uni-
 forme, & que les eaux n'eussent point trou-
 vé des lits & des profondeurs , sa superfi-
 cie auroit esté toute couverte & inutile aux
 animaux ; mais que dès le commencement
 Dieu disposa toutes choses avec ordre & ra-
 port à la fin pour laquelle il perfectionnoit
 son ouvrage. Ainsi dans des événemens aussi
 considerables que fut celuy du frapement
 du rocher , on peut croire qu'il arrive tou-
 jours des choses merveilleuses ; de - sorte
 que n'estant pas aisé à tout le monde de bien
 juger, on doit estre fort retenu, & ne pas
 décider temerairement.

« LE POUSSIN.
 « SIM.

En 1650. il fit pour un Marchand de
 Lion un Tableau, où Nostre Seigneur guer-
 rit les aveugles au sortir de la ville de Jeri-
 co. Ce Tableau est un des beaux qui soient
 fortis de sa main, tant pour la belle disposi-
 tion du sujet, & la force du dessein, que pour
 la couleur & les belles expressions des figu-
 res. En 1667. ce Tableau servit de sujet aux
 conferences de l'Academie de Peinture, &
 alors on fit de sçavantes remarques sur tou-
 tes les parties de cét ouvrage, qui après avoir

« Le fleur Rey-
 « non.

LE POUSSIN.

passé dans le Cabinet du Duc de Richelieu, est presentement dans celuy du Roy.

Il y avoit long-temps que les amis du Poussin souhaitoient d'avoir son portrait. Il avoit témoigné à M. de Chantelou qu'il desiroit de le contenter, mais qu'il se trouvoit à Rome peu de Peintres qui fissent bien des portraits, & qu'il ne voyoit que le seul M. Mignard qui en fust capable.

Au mois de May 1650. M. de Chantelou receût une lettre, par laquelle le Poussin luy écrivit, qu'ayant luy-mesme travaillé à faire son portrait, il se dispoisoit à le luy envoyer dans peu. Qu'il avoit de la peine à le finir, parce qu'il y avoit 28. ans qu'il n'en avoit fait. Un mois après ce Portrait arriva à Paris; & comme il en fit deux en mesme temps, differens pourtant l'un de l'autre, il envoya le second un mois après au sieur Pointel. Le Poussin estoit alors âgé de 56. ans.

Dans la mesme année il fit un grand paysage, où l'on voit une femme qui se lave les pieds. Ce Tableau a esté à M. Passart Maistre des Comptes.

L'année d'après il peignit pour le Duc de Crequi Ambassadeur à Rome, une Vierge dans un paisage, accompagnée de plusieurs

ET LES OUV
 figures. Pour le
 les eaux: la c
 est presenteme
 Marquis de Sei
 deux passages, il
 lame un temp
 lion chez le lie
 Ce fut encore
 pour le mesme
 ys: dans l'un il
 uré d'un serpe
 ivé qui s'enfu
 Mellis Rambou
 ur Pointel, et
 et de M. Mor
 rbe du Roy, &
 un des plus be
 ait faits.
 En 1653. il f
 dant des Financ
 Seigneur, & le
 er: elle est da
 ranc. Il peign
 V. S. en Jardin
 eds. Pour M. l
 il paroist aux p
 romances abbat

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 303

figures. Pour le sieur Raynon un Moïse trouvé sur les eaux : la composition en est agréable : il est presentement dans le Cabinet de M. le Marquis de Seignelay. Pour le sieur Pointel deux païfages, l'un representant un orage, & l'autre un temps calme & serain : ils sont à Lion chez le sieur Bay Marchand. LE POUSSIN.

Ce fut encore dans le mesme temps qu'il fit pour le mesme Pointel deux grands païfages : dans l'un il y a un homme mort & entouré d'un serpent, & un autre homme effrayé qui s'enfuit. Ce Tableau que M. du Plessis Rambouillet acheta après la mort du sieur Pointel, est presentement dans le Cabinet de M. Moreau premier Valet de Garde-robe du Roy, & doit estre regardé comme un des plus beaux païfages que le Poussin ait faits.

En 1653. il fit pour M. de Mauroy Intendant des Finances une Nativité de Nostre Seigneur, & les Pasteurs qui viennent l'adorer : elle est dans le Cabinet de M. de Bois-franc. Il peignit aussi pour le sieur Pointel N. S. en Jardinier, & la Magdeleine à ses pieds. Pour M. le Nostre, la Femme adultere, qui paroist aux pieds de Jesus-Christ dans une contenance abbatuë, & touchée de douleur, &

LE POUSSIN.

les Pharisiens confus de leur malice, qui s'en retournent pleins de dépit & de colere.

En 1654. il fit pour le sieur Stella un Moïse exposé sur les eaux. C'est un Tableau admirable pour l'excellence du paisage, & la sçavante maniere dont le sujet est traité.

En 1655. pour M. Mercier Tresorier à Lion, Saint Pierre & Saint Jean qui guerissent un boëteux: pour M. de Chantelou, une Vierge grande comme nature. Ce Tableau a 9. pieds de haut sur 5. pieds de large.

En 1655.

Le Poussin estoit trop sçavant dans son art pour n'en pas connoistre toutes les parties, & trop sincere pour ne pas avouër qu'il y en avoit qu'il possedoit moins parfaitement que les autres. Quand il envoya à M. de Chantelou ce Tableau de la Vierge dont je viens de parler, il voulut luy - mesme prévenir le jugement que l'on en feroit, & témoigner qu'il sçavoit bien qu'on n'y trouveroit pas tous les charmes du coloris & du pinceau. C'est pourquoy il écrivit à M. de Chantelou, de luy en mander librement son avis.

» Mais qu'il le prioit de considerer que tous
 » les talens de la peinture ne sont pas donnez
 » à un seul homme: qu'ainsi il ne faut point
 » chercher dans son ouvrage ceux qu'il n'a pas
 receûs.

ET LES OUVRAGES
 Qu'il sçait
 mes qui le verro
 sentiment, pare
 de la peinture
 que ceux des
 de gouts est la c
 rive dans les tra
 gemens des autre
 tre les divers tale
 quité, & comme
 le en quelque pa
 e un seul qui les a
 ertection. Il remar
 ard des anciens S
 Qu'on peut voir e
 de cette verité dan
 de la réputation de
 ans, parmi lesquel
 croit avoir rang,
 ce qu'ils ont fait.
 Il fit pour un part
 Vierge, Saint Jean
 Joseph. Pour le Du
 u par Ulysse chez
 sieur Stella, un pa
 naissance de Bacchu
 sion, une Vierge qu

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 305

receûs. Qu'il sçait bien que toutes les per-
 sonnes qui le verront ne feront pas d'un mes-
 me sentiment, parce que les gousts des ama-
 teurs de la peinture ne sont pas moins diffe-
 rens que ceux des Peintres; & cette differen-
 ce de gousts est la cause de la diversité qui se
 trouve dans les travaux des uns & dans les
 jugemens des autres. Il fait voir dans cette
 lettre les divers talens des Peintres de l'An-
 tiquité, & comment chacun d'eux ayant ex-
 cellé en quelque partie, il ne s'en est pas trou-
 vé un seul qui les ait toutes possédées dans la
 perfection. Il remarque la mesme chose à l'é-
 gard des anciens Sculpteurs. Et enfin il dit,
 Qu'on peut voir encore de pareils exemples
 de cette verité dans les Peintres qui ont eû
 de la réputation depuis trois cens cinquante
 ans, parmi lesquels il ne desavoûë pas qu'il
 croit avoir rang, si on considere bien tout
 ce qu'ils ont fait.

Il fit pour un particulier un Tableau où est la
 Vierge, Saint Jean, Sainte Elisabeth & Saint
 Joseph. Pour le Duc de Crequi, Achille recon-
 nu par Ulisse chez le Roy Licomede. Pour
 le sieur Stella, un paisage où est représenté la
 naissance de Bacchus; & pour le sieur de Ce-
 risiers, une Vierge qui fuit en Egypte. Pour

Q 9

« LE POUSS-
 « SIN.

En 1656.

1657.

1658.

LE POUSSIN.

1659.

M. Passart Maistre des Comptes, un grand païlage où est Orion aveuglé par Diane; pour Madame de Montmort, à present Madame de Chantelou, une fuite en Egypte; & pour M. le Brun, un autre païlage. Pour

1662.

M. de Chantelou, une Samaritaine. C'est le dernier Tableau de figures que le Poussin ait fait. Aussi en l'envoyant, il écrivit, Que c'est le dernier ouvrage qu'il fera, & qu'il touche à sa fin du bout du doigt. En effet, ses infirmités augmentant tous les jours, & deux ans après ayant perdu sa femme, il devint quasi hors d'estat de plus travailler. Il acheva pourtant en 1664. pour le Duc de Richelieu, quatre païlages qu'il avoit commencez dès l'année 1660. Ils representent les quatre Saisons, & dans chacun il y a un sujet tiré de l'Écriture Sainte.

Num. c. 13.

Pour le Printemps, c'est Adam & Eve dans le Paradis terrestre. Pour l'Esté, Ruth, qui estant arrivée à Bethléem avec sa belle-mere Noémi au temps de la moisson, ramasse des épis de bled dans le champ de Boos. Pour l'Automne, ce sont deux des Israélites que Moïse avoit envoyez pour reconnoître la terre de Chanaam, & pour en appor-

ter des fruits , lesquels reviennent chargez LE POUSSIN.
 d'une grappe de raisin d'une grosseur extraor-
 dinaire. Et pour l'Hiver, il a peint le Delu-
 ge. Quoy-que ce dernier soit un sujet qui ne
 fournisse rien d'agreable, parce que ce n'est
 que de l'eau, & des gens qui se noyent, il
 l'a traité néanmoins avec tant d'art & de
 science, qu'il n'y a rien de mieux exprimé.
 Le ciel, l'air & la terre ne sont que d'une
 mesme couleur : les hommes & les animaux
 paroissent tous traversez de la pluye : la lu-
 miere ne se fait voir qu'au-travers l'épaisseur
 de l'eau, qui tombe avec une telle abondan-
 ce, qu'elle prive tous les objets de la clarté
 du jour. Il est vray que si l'on voit encore
 dans ces quatre Tableaux la force & la beau-
 té du génie du Peintre, on y apperçoit aussi
 la foiblesse de sa main. Ils sont dans le Ca-
 binet du Roy.

Le Poussin se trouvant dans l'impuissance
 d'exécuter de la maniere qu'il faisoit aupa-
 ravant toutes les riches pensées que son ima-
 gination ne laissoit pas de luy fournir, ne
 pensoit plus qu'à la mort. Il me souvient que
 luy ayant écrit vers ce temps-là, il me fit ré-
 ponse au mois de Janvier 1665. Voicy sa let-
 tre. *Je n'ay pû répondre plûtoſt à celle que*

Q q ij

LE POUSSIN.

M. le Prieur de Saint Clementin vostre frere me rendit quelques jours après son arrivée en cette ville, mes infirmités ordinaires s'estant accrues par un tres-fascheux rhume, qui me dure, & m'afflige beaucoup. Je vous dois maintenant remercier de vostre souvenir, & tout ensemble du plaisir que vous m'avez fait de n'avoir point réveillé le premier desir qui estoit né en M. le Prince d'avoir de mes ouvrages. Il estoit trop tard pour estre bien servi. Je suis devenu trop infirme, & la paralysie m'empesche d'operer. Aussi il y a quelque temps que j'ay abandonné les pinceaux, ne pensant plus qu'à me préparer à la mort. J'y touche du corps, c'est fait de moy.

Nous avons N. qui écrit sur les œuvres des Peintres modernes, & de leurs vies. Son stile est ampoulé, sans sel, & sans doctrine. Il touche l'art de la Peinture comme celuy qui n'en a ni theorie, ni pratique. Plusieurs qui ont osé y mettre la main, ont esté récompensés de moquerie, comme ils ont merité, &c.

Le Poussin avoit alors assez de peine à écrire, ainsi qu'il l'avoit marqué un peu auparavant à M. de Chantelou, lors qu'il luy fit sçavoir la mort de sa femme, & qu'il luy recommanda ses heritiers & ses parens d'An-

dely: car luy parlant de ses infirmitéz il luy dit, Qu'il a peine à écrire une lettre en dix jours. LE POUSSIN.
“
“

Le 7. Mars 1665. il écrivit pourtant à M. de Chambray sur son livre de la Peinture: vous ne serez pas fasché de sçavoir le contenu de sa lettre, parce qu'on y voit son génie, & certaines maximes qu'il observoit.

Il faut à la fin, luy dit-il, tascher à se réveiller après un si long silence. Il faut se faire entendre pendant que le poux nous bat encore un peu. J'ay eu tout loisir de lire & d'examiner vostre livre de la parfaite idée de la Peinture, qui a servi d'une douce pasture à mon ame affligée; & je me suis réjoui de ce que vous estes le premier des François qui avez ouvert les yeux à ceux qui ne voyent que par ceux d'autruy, se laissant abuser à une fausse opinion commune. Or vous venez d'échauffer & d'amolir une matiere rigide & difficile à manier: de-sorte que desormais il se pourra trouver quelqu'un qui, en vous imitant, nous pourra donner quelque chose au benefice de la Peinture.

Aprés avoir consideré la division que fait le Seigneur François Junius des parties de ce bel art, j'ay osé mettre icy brievement ce que j'en

ay appris. Il est nécessaire premièrement de sçavoir ce que c'est que cette sorte d'imitation, & de la définir.

DEFINITION.

C'est une imitation faite avec lignes & couleurs en quelque superficie, de tout ce qui se voit sous le Soleil. Sa fin est la délectation.

PRINCIPES

Que tout homme capable de raison peut apprendre.

Il ne se donne point de visible sans lumière.

Il ne se donne point de visible sans forme.

Il ne se donne point de visible sans couleur.

Il ne se donne point de visible sans distance.

Il ne se donne point de visible sans instrument.

CHOSSES

Qui ne s'apprennent point, & qui sont parties essentielles à la Peinture.

PREMIEREMENT pour ce qui est de la matière, elle doit estre noble, qui n'ait reçu aucune qualité de l'ouvrier. Et pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme. Il faut commencer par la disposition, puis par l'ornement, le décore, la

beauté, la grace, la vivacité, le costume, LE POUSSIN.
la vraisemblance, & le jugement par tout.
Ces dernières parties sont du Peintre, & ne
se peuvent enseigner. C'est le rameau d'or de
Virgile, que nul ne peut trouver ni cueillir,
s'il n'est conduit par le Destin. Ces neuf parties
contiennent plusieurs choses dignes d'estre écri-
tes par de bonnes & sçavantes mains.

Je vous prie de considerer ce petit échantil-
lon, & de m'en dire vostre sentiment sans au-
cune ceremonie. Je sçay fort bien que non-seu-
ment vous sçavez moucher la lampe, mais en-
core y verser de bonne huile. J'en dirois da-
vantage: mais quand je m'échauffe mainte-
nant le devant de la teste par quelque forte at-
tention, je m'en trouve mal. Au surplus, j'ay
toujours honte de me voir placé avec des hom-
mes dont le merite & la vertu est audessus
de moy plus que le l'Etoile de Saturne n'est
audessus de nostre teste. C'est un effet de vostre
amitié dont je vous suis redevable, &c.

Lors que j'eus achevé, Pymandre me dit:
Il est vray qu'on voit dans cette lettre un
abregé des parties de la Peinture, dont il se-
roit à souhaiter que le Poussin eust parlé avec
plus d'étenduë.

Vous pouvez remarquer, repartis-je, qu'il

LE POUSSIN.

ne dit rien des choses qui regardent la pratique, & qu'il ne s'attache qu'à la theorie, ou plûtost à ce qui dépend seulement du génie & de la force de l'esprit: ce qu'il faut particulièrement considerer dans le Poussin, qui par là s'est si fort élevé audeffus des autres Peintres.

Si vous voulez, nous examinerons les talens de cét excellent homme dans ses propres ouvrages, & nous verrons de quelle sorte il a exécuté luy - mesme ces choses qu'il jugeoit si necessaires dans la Peinture. Mais il faut avant cela voir la fin d'une vie si illustre, & vous représenter mort & dans le tombeau celuy qui vit glorieusement dans la memoire des hommes, & dont le nom éclate avec tant de splendeur.

Depuis que le Poussin eût écrit à M. de Chambray, il ne fut plus gueres en estat de s'entretenir avec ses amis. Aussi, après que M. de Chantelou eût appris par une lettre du sieur Jean du Ghet, l'extrémité où il estoit, on eût bientost la nouvelle de sa mort arrivée le 19. Novembre 1665. Il estoit âgé de 71. ans 5. mois.

Le lendemain matin son corps ayant esté porté dans l'Eglise de Saint Laurent *in Lucina*

Du 27. Octobre
1665.

ET LES OUVRA
de la Paroisse,
le trouverent tou
nie de Saint Luc
Arts, lesquels ré
leur, la perte qu'
lebre.

L'on ne manq
à mort. Le sieur

Parce piii lacrim
Vivere qui de
Hic tamen ipse sile
Mirum est, in

M. l'Abbé Nic
Chapelle de Dijo
rite, & les conno
les lettres, étant
ticulier du Pou
son affliction, P
pour luy.

cina sa Parroisse, l'on fit son Service, où LE POUSSIN.
se trouverent tous les Peintres de l'Académie de Saint Luc, & les amateurs des beaux Arts, lesquels témoignèrent par leur douleur, la perte qu'on faisoit d'un homme si celebre.

L'on ne manqua pas de faire des Vers sur sa mort. Le sieur Bellori fit ceux-cy.

*Parce piis lachrimis : vivit Pusinus in urna,
Vivere qui dederat , nescius ipse mori :
Hic tamen ipse silet ; si vis audire loquentem ,
Mirum est , in tabulis vivit & eloquitur.*

M. l'Abbé Nicaise Chanoine de la Sainte Chapelle de Dijon, assez connu par son mérite, & les connoissances qu'il a dans les belles lettres, estant alors à Rome, & ami particulier du Poussin, donna des marques de son affliction, par ce Monument qu'il fit pour luy.

Rr

D. O. M.
NIC. PUSSINO GALLO

Pictori suæ etatis primario,

Qui ARTEM

DUM PERTINACI STUDIO PROSEQUITUR,

Brevi assequutus, postea VICIT.

NATURAM

Dum LINEARUM compendio contrahit,

Seipsa MAJOREM expressit.

EAMDEM,

Dum novâ OPTICES industriâ

Ordini lucique restituit,

Seipsâ fecit ILLUSTRIOREM.

ILLAM

GRÆCIS, ITALISQUE imitari,

Soli PUSSINO superare datum.

Obiit in URBE ÆTERNA XIV. Kal. Dec.

M. DC. LXV. annos natus LXXI.

Ad Sancti Laurentii IN LUCINA sepultus.

CLAUDIUS NICASIUS *Divionensis*

Regii Sacelli Canonicus,

Dum AMICO singulari parentaret,

Veteris amicitie memor,

MONUMENTUM *hoc posuit ære perennius.*

Le Pouffin, par son Testament fait deux mois avant sa mort, défendit de faire aucunes ceremonies à son Enterrement, & disposa des biens qu'il laissoit. De la somme de cinquante mille livres ou environ, à quoy ils pouvoient monter, il en donna cinq à six mille écus à des parens de sa femme, pour lesquels il avoit de l'amitié, & dont il avoit receû des services. Du surplus, il legua mille écus à Françoise le Tellier l'une de ses nieces, demeurant à Andeli; & du reste, il en fit son legataire universel Jean le Tellier aussi son neveu.

LE POUSSIN

On peut bien juger, dit alors Pymandre, qu'il ne travailloit pas pour aquerir du bien, car il auroit pû en amasser beaucoup davantage, voyant ses Tableaux aussi recherchez qu'ils estoient.

Je vous ay déjà parlé, repartis-je, de son desinteressement. Ayant mis un prix raisonnable à son travail, il estoit si régulier à ne prendre que ce qu'il croyoit luy estre legitimement deû, que plusieurs fois il a renvoyé une partie de ce qu'on luy donnoit, sans que l'empressement qu'on avoit pour ses Tableaux & le gain que quelques particuliers y faisoient luy donnast envie d'en pro-

fiter. Aussi on peut dire de luy, qu'il n'aimoit pas tant la peinture pour le fruit & la gloire qu'elle produit, que pour elle-mesme & pour le plaisir d'une si noble étude & d'un exercice si excellent. Vous avez pû remarquer combien il eût de peine à venir en France, où il estoit appellé d'une maniere si avantageuse & si honorable: comme ce n'estoit ni la faveur des Grands, ni la récompense qu'il recherchoit, il fallut que les sollicitations des Ministres & les prieres de ses amis le forçassent à quitter le repos dont il jouïssoit dans Rome. Lors qu'il en partit il ne s'engagea que pour un temps; & quand il fut arrivé à Paris, il ne songea qu'à satisfaire son Prince, & à faire paroître dans la plus auguste Cour de l'Europe les talens qu'il avoit receûs du Ciel. Il n'envifagea point une grande fortune, & ne pensa jamais à s'élever audeffus de sa condition. Il ne recherchoit pas les grands biens, parce que sa moderation ne le portoit ni à faire des dépenses superflues, ni à enrichir sa famille. Il n'avoit rien eû de sa femme, & ne l'avoit prise que par une pure reconnoissance des charitables services qu'il en avoit receûs dans une grande maladie, pendant qu'il logeoit chez

ET LES OUVRA
 in pere. Il n'en eût
 eurent toujours
 oneste, sans faste
 elme un valet p
 e repos, & craign
 pes. M. Camille
 cardinal, estant a
 iva que le plaisir
 aques à la nuit.
 t, & qu'il n'y av
 nduifoit avec l
 lalimi ayant pe
 it office, luy di
 oir pas seuleme
 t moy, repartit
 ien davantage,
 vous en avez plu
 Vous pouvez
 ifsez volontiers
 oûjours avec un
 oup de grace. I
 ent dans toutes
 dans les paroles,
 articulaires; &
 s personnes de
 ont embarrassé
 onnaire, il paroi

son pere. Il n'en eût aucuns enfans, mais ils LE POUSSIN.
 vécutent toujours ensemble d'une maniere
 honneste, sans faste & sans éclat, n'ayant pas
 mesme un valet pour le servir; tant il aimoit
 le repos, & craignoit l'embarras des domesti-
 ques. M. Camille Massimi, qui depuis a esté
 Cardinal, estant allé luy rendre visite, il ar-
 riva que le plaisir de la conversation l'arresta
 jusques à la nuit. Comme il voulut s'en al-
 ler, & qu'il n'y avoit que le Poussin qui le
 conduisoit avec la lumiere à la main, M.
 Massimi ayant peine de le voir luy rendre
 cet office, luy dit qu'il le plaignoit de n'a-
 voir pas seulement un valet pour le servir.
 Et moy, repartit le Poussin, je vous plains
 « bien davantage, Monseigneur, de ce que
 « vous en avez plusieurs. »

Vous pouvez vous souvenir qu'il disoit
 assez volontiers ses sentimens, mais c'estoit
 toujours avec une honneste liberté, & beau-
 coup de grace. Il estoit extrêmement pru-
 dent dans toutes ses actions, retenu & discret
 dans ses paroles, ne s'ouvrant qu'à ses amis
 particuliers; & lors qu'il se trouvoit avec
 des personnes de grande qualité, il n'estoit
 point embarrassé dans la conversation, au
 contraire, il paroissoit par la force de ses dis-

Le Poussin.

cours, & par la beauté de ses pensées, s'élever audeffus de leur fortune.

Il me semble que je le vois encore, dit Pyramandre: son corps estoit bien proportionné, & sa taille haute & droite: l'air de son visage qui avoit quelque chose de noble & de grand, répondoit à la beauté de son esprit, & à la bonté de ses mœurs. Il avoit, s'il m'en souvient, la couleur du visage tirant sur l'olivastre, & ses cheveux noirs commençoient à blanchir lors que nous estions à Rome. Ses yeux estoient vifs & bien fendus, le nez grand & bien fait, le front spacieux, & la mine résoluë.

Vous ne pouvez pas, interrompis-je, le mieux représenter qu'il s'est représenté luy-mesme dans ses deux portraits dont je vous ay parlé; & s'il est vray ce que l'on dit souvent, que les Peintres se peignent dans leurs propres ouvrages, on peut encore mieux le reconnoistre dans ceux qu'il a faits.

Je vous ay dit que l'on avoit toujourns crû qu'il avoit composé un Traité des Lumieres & des Ombres. M. de Chantelou en ayant écrit au sieur Jean Dughet son beaufrere quelque temps avant la mort du Poussin, afin d'en estre mieux informé, voicy la réponse

que le sieur Dughet luy envoya le 23. Jan- LE POUSSIN.
vier 1666.

V. S. Illustrissima mi scrive che M. Cerisiers gli ha detto haver veduto un libro fatto dal Signor Poussin, quale tratta di lumi & ombre, colori & misure. Tutto questo non e vero cosa alcuna; & e ben vero che mi è restato nelle mani alcuni manoscritti che trattano d'ombre e lumi, ma non sono altrimenti del sudetto Signore; ma si bene me li fece copiare da un libro originale che tiene il Cardinal Barberino nella sua libreria, & l'autore di tal opera e'l Padre Matheo Maestro di Prospettiva del Domenichino. Molti anni sono hora, il sudetto Signor Poussin me ne fece copiare una buona parte prima che noi andassimo in Parigi. Mi fece enco copiare alcune regole di Prospettiva di Vitellione, e da queste cose, hanno creduto molti che Monsieur Poussin l'habbia composte, & acciò V. S. Ill. sia certo di quanto gli scrivo, mi fara favore singolarissimo far sapere all' Illustrissimo Signore de Chambray che volendo vedere il sudetto libro, bastera che V. S. Illustrissima me lo comandi, che si tosto gli lo inviaro per il corriere a conditione che havendolo veduto me lo rimandi. Si tiene da tutti i Francesi che il

enoi

LE POUSSIN. *ſudetto deffunto habbia laſciato qualche trattato di pittura. V. S. Illuſtriſſima non ne creda coſa alcuna, è ben vero che io li ho intefo dire piu volte che era in deliberatione di dar principio a qualche diſcorſo in materia di pittura, ma pero benche da me foſſo ſpeſſo importunato a dar principio, ſempre mi rimetteſſe di un tempo a un altro; ma finalmente ſopraggiungendoli la morte ſuaniranno tutte quelle coſe che ſi era propoſto, &c.*

Vous voyez par cette lettre que le Pouſſin n'a jamais rien écrit ſur la Peinture, & que les memoires qu'il a laiſſez ſont plûtôt des études & des remarques qu'il faiſoit pour ſon uſage, que des productions qu'il euſt deſſein de donner au public. Cependant, par la ſeule lettre que M. de Chambray receût de luy, & que nous venons de lire, on peut juger quelles eſtoient les maximes qu'il ſe formoit pour la compoſition de ſes ouvrages; & ſi nous les examinons, nous trouverons que c'eſt à la clarté de ces lumieres qu'il s'eſt toujourns conduit, & qu'il eſt parvenu à mettre au jour des Tableaux auſſi rares que ceux que nous voyons de luy. Car il eſt vray que nul autre Peintre n'en a fait où l'on puiſſe remarquer comme dans les ſiens.

ET LES OUTRAGES
 ſans toutes les belles
 ent que de la fe
 beauté de l'eſpi
 tement qu'il ſcavo
 ſes neceſſaires pou
 vrage.
 Commençons,
 dit, Que la matie
 qu'elle n'ait receu a
 ſ que pour donner
 ſon eſprit &
 rendre capable de
 ſon.
 Il n'eſt pas nec
 qu'il parle d'abord
 veut qu'ils ſoient
 ne traitent que de
 pas de ſimples rep
 ou d'actions ordin
 que l'art de peindr
 qui eſt viſible, con
 il fait néanmoins
 cet art, & le grand
 le beau choix des
 ordinaires. Il ve
 mettre la main à l'
 miere qui n'ait p

siens toutes les belles parties qui ne procedent que de la force de l'imagination, de la beauté de l'esprit, & d'un heureux discernement qu'il sçavoit faire de toutes les choses necessaires pour la perfection d'un ouvrage.

Commençons, si vous voulez, par ce qu'il dit, *Que la matiere doit estre prise noble; qu'elle n'ait receû aucune qualité de l'ouvrier; & que pour donner lieu au Peintre de montrer son esprit & son industrie, il faut la prendre capable de recevoir la plus excellente forme.*

Il n'est pas necessaire de vous marquer qu'il parle d'abord du choix des sujets. Il veut qu'ils soient nobles, c'est à dire, qu'ils ne traitent que de choses grandes, & non pas de simples representations de personnes, ou d'actions ordinaires & basses. Car bien que l'art de peindre s'étende à imiter tout ce qui est visible, comme il le dit luy-mesme; il fait néanmoins consister l'excellence de cet art, & le grand sçavoir d'un Peintre dans le beau choix des actions héroïques & extraordinaires. Il veut que lors qu'il vient à mettre la main à l'œuvre, il le fasse d'une maniere qui n'ait point encore esté exécu-

tée par un autre, afin que son ouvrage paroisse comme une chose unique & nouvelle; & que si l'on connoist la grandeur de ses idées, & la beauté de son genie dans la forme extraordinaire qu'il luy donnera, on remarque aussi la netteté & la force de son jugement dans le sujet qu'il aura choisi. C'est par cette haute idée que le Poussin avoit des choses grandes & relevées, qu'il ne pouvoit souffrir les sujets bas, & les peintures qui ne representent que des actions communes; & qu'il avoit mesme du mépris pour ceux qui ne sçavent que copier simplement la nature telle qu'ils la voyent.

Si vous rappelez dans vostre memoire tous les Tableaux que vous avez veüs du Poussin, vous connoistrez la fecondité de son esprit, & combien il a esté exact & judicieux dans le choix des sujets, n'en ayant jamais pris que de nobles, & capables d'instruire & de satisfaire l'esprit en divertissant agréablement la veüe.

En quelque endroit qu'il ait puisé sa matiere, soit dans l'Histoire Sainte, soit dans l'Histoire profane, soit dans la Fable, il n'a rien emprunté des autres Peintres. Il a donné à cette matiere une nouvelle beauté, &

ET LES OUVRAGES
 fait paroître sous
 que par la force de
 de les pensées il en
 tre beaucoup aude
 te écrit ou peint
 De quelle sçavante
 te dans un Tablea
 ble aux pieds la co
 dans un autre la
 angée en serpent, c
 oy les verges que
 roient aussi fait tra
 les deux grands su
 cardinal Massimi,
 pris.
 Peut-on concevoir
 plus noble de la mo
 que l'idée qu'il doit
 de Germanicus lors
 son lit environné de
 enfans éplomez, & de
 fonde tristesse:
 Quand il a peint le
 sauve chez les Meg
 e de dessein a-t-il ex
 vous voyons dans un
 au du Cabinet du R

l'a fait paroître sous une forme si excellente, que par la force de son art & la nouveauté de ses pensées il en a toujours relevé le mérite beaucoup au-dessus de tout ce qui en a esté écrit ou peint avant luy. LE POUSSIN.

De quelle sçavante maniere a-t-il représenté dans un Tableau le petit Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon; & dans un autre la verge de Moïse qui changée en serpent, devore en présence du Roy les verges que les Mages d'Egypte avoient aussi fait transformer en serpens? Ces deux grands sujets qu'il fit pour le Cardinal Massimi, sont presentement à Paris.

Peut-on concevoir une idée plus belle & plus noble de la mort d'un grand Prince, que l'idée qu'il doit avoir eüe de la mort de Germanicus lors qu'il l'a représenté dans son lit environné de sa femme affligée, de ses enfans éplorés, & de ses amis dans une profonde tristesse?

Quand il a peint le jeune Pyrrhus que l'on sauve chez les Megariens, avec quelle force de dessein a-t-il exprimé cette action que nous voyons dans un de ses Tableaux parmi ceux du Cabinet du Roy?

Les Mauloſſiens s'estant révoltez contre Æacides, & l'ayant chassé de son Royau-
me, cherchoient par tout son fils Pyrrhus,
qui n'estoit encore qu'un enfant à la mam-
melle. Quelques-uns des plus fidelles amis
d'Æacides ayant enlevé le jeune Prince, pri-
rent la fuite, suivis de quelques serviteurs
& de quelques femmes qu'il avoit auprès
de luy. Mais comme ils ne pouvoient pas
faire une grande diligence, & que leurs en-
nemis qui les poursuivoient ne furent pas
long-temps sans les atteindre, ils mirent l'en-
fant entre les mains de trois jeunes hommes
les plus forts & les plus dispos qui fussent
parmi eux, auxquels ils se confioient beau-
coup, afin qu'ils prissent les devans vers la
ville de Megare, pendant qu'ils s'oppose-
roient à ceux qui venoient les attaquer. En
effet, ils firent si bien, & en se défendant
contre eux, & quelquefois en les priant,
qu'ils les arresterent long-temps, & les obli-
gerent enfin à se retirer; après quoy ils cou-
rurent après ceux qui portoient Pyrrhus, &
les joignirent proche Megare sur la fin du
jour. Mais lors qu'ils croyoient estre en seû-
reté, ils trouverent un obstacle à leur des-
sein: car la riviere, qui est auprès de la ville,

LES OUVRAGES
est grosse & si rapide
leur fut impossible
de la bruyte impe-
ment que les personne
ne pouvoient les con-
de quelle maniere faire
estoit Pyrrhus, les
eux s'estant av
d'un cheſne, is
sur où ils estoient, &
au-delà de l'eau, et
d'une pierre, &
javelot, ceux qui les
où estoit le jeun
donnerent du lecc
C'est cette action
renforcement de la v
Poussin a représenté
jeune enfant est entr
opaux de sa suite,
ceux qui l'avoient
tant qu'il demande
qui paroissent de l'au
les deux autres cam
pierre & un javelot.
Les femmes qui a
sont aussi sur le

estoit si grosse & si rapide, à cause des pluyes, LE POUSSIN.
 qu'il leur fut impossible de passer plus avant. Outre cela le bruit impetueux de l'eau empeschant que les personnes qui estoient de l'autre costé pussent les entendre, ils ne sçavoient de quelle maniere faire connoistre le danger où estoit Pyrrhus, lors qu'enfin quelqu'un d'entre eux s'estant avisé de prendre de l'écorce d'un chesne, ils marquerent par écrit l'estat où ils estoient, & ayant jetté ces écorces au-delà de l'eau, en les roulant l'une autour d'une pierre, & l'autre attachée à un javelot, ceux qui les receûrent, apprirent le peril où estoit le jeune Prince, & aussitost luy donnerent du secours.

C'est cette action si notable dans le commencement de la vie de Pyrrhus, que le Poussin a representée dans ce Tableau. Ce jeune enfant est entre les bras d'un des principaux de sa suite, auquel il semble qu'un de ceux qui l'avoient enlevé l'ait remis, pendant qu'il demande l'assistance des Megariens qui paroissent de l'autre costé de l'eau, & que ses deux autres camarades leur lancent une pierre & un javelot.

Les femmes qui avoient soin de Pyrrhus attendent aussi sur le bord de la riviere le

secours qu'elles demandent; & le Peintre, pour mieux exprimer toute l'histoire, & embellir l'ordonnance de son Tableau, a fait paroître dans un endroit éloigné quelques-uns des gens de Pyrrhus, lesquels combattent, & arrestent les ennemis qui le poursuivent.

On voit dans toutes ces personnes beaucoup de trouble & d'empressement. Les femmes sont en desordre & effrayées. Mais s'il y a quelques figures qu'on doive particulièrement considérer, ce sont ces jeunes hommes qui jettent une pierre & un javelot. L'effort qui paroît dans leurs attitudes & dans toutes les parties de leurs corps par l'extension & le renflement des nerfs & des muscles, est conforme à leurs actions. On y peut encore remarquer combien le Peintre a doctement observé l'équilibre & la ponderation qui met le corps dans une position ferme, & qui contribue au mouvement & à la force de l'action qu'ils font. Aussi toutes ces belles parties, la noble disposition des figures, la situation du lieu, les bastimens, la lumière du Soleil couchant, & la belle union de tout ce Tableau l'ont toujours beaucoup fait estimer.

Si nous voulons passer à d'autres sujets

moins serieux, combien d'esprit ne voit-on pas dans ses Tableaux des Metamorphoses? Celuy où il a représenté dans un lieu délicieux Narcisse, Clitie, Ajax, Adonis, Iacinte, & Flore qui repand des fleurs en dansant avec de petits Amours, n'inspire-t-il pas de la joye? Le Triomphe de Flore qu'il fit pour le Cardinal Omodei; ce qu'il a peint pour représenter la teinture de la rose & celle du corail, & plusieurs autres sujets semblables, font voir la fécondité & la beauté de son génie dans la nouveauté & la diversité de ses pensées. Les Baccanales, les Triomphes Marins, & tant d'autres sujets poétiques que l'on voit de luy, ne reçoivent-ils pas encore de son pinceau des beautés différentes de celles qu'ils tiennent de la plume & de l'esprit des Poëtes?

Voulez-vous sçavoir comment il a traité des pensées morales & des sujets allegoriques? Je vous en diray seulement trois. Le premier est une Image de la vie humaine, représentée par un bal de quatre femmes qui ont quelque rapport aux quatre saisons, ou aux quatre âges de l'homme. Le Temps, sous la figure d'un vieillard, est assis, & joué de la lire, au son de laquelle ces femmes, qui

LE POUSSIN.

font la Pauvreté, le Travail, la Richesse & le Plaisir dansent en rond, & semblent se donner les mains alternativement l'une à l'autre, & marquer par là le changement continuel qui arrive dans la vie & dans la fortune des hommes. L'on connoist facilement ce que ces femmes representent. La Richesse & le Plaisir paroissent les premieres, l'une couronnée d'or & de perles, & l'autre parée de fleurs, & ayant une guirlande de rose sur la teste. Après eux est la Pauvreté vestuë d'un miserable habit tout délabré, & la teste environnée de rameaux dont les feuilles sont seches, comme le symbole de la perte des biens. Elle est suivie du Travail qui a les épaules découvertes, les bras décharnez & sans couleur. Cette femme regarde la Pauvreté, & semble luy montrer qu'elle a le corps las, & tout abbatu de misere. Proche le Temps & à ses pieds, sont deux jeunes Enfans. L'un tient une horloge de sable, & la considerant avec attention, paroist compter tous les momens de la vie qui s'écoulent. L'autre, en se jouant, souffle au travers d'un roseau, d'où sortent des boules d'eau & d'air qui se dissipent aussitost; ce qui marque la vanité & la brieveté de la vie.

Dans

ET LES OUVRA
 Dans le même
 presente Janus. I
 qu'il dans le ca
 l'Autore marche
 & repand des fle
 es qui la suiven
 le.
 Le second sup
 tre. Le Temps l
 vieillard, sousten
 au dos, d'une r
 ras pour la relev
 l'Envie, qui en fi
 coüé les serpens
 pendant que la
 jamais, & qui
 paroist enflam
 çant deux flam
 Le troisiem
 venir de la mo
 de la vie. Le
 qui a un gen
 doigt ces mot
 Et in Aradia
 lont les Poëtes
 délicieux: mais
 vouu marquer

Dans le meſme Tableau eſt un terme qui LE POUSSIN.
 repreſente Janus. Le Soleil aſſis dans ſon char
 paroiſt dans le ciel au milieu du Zodiaque.
 L'Aurore marche devant le char du Soleil,
 & répand des fleurs ſur la terre : les Heu-
 res qui la ſuivent ſemblent danser en vo-
 lant.

Le ſecond ſujet eſt la Verité renverſée par
 terre. Le Temps ſous la figure d'un venerable
 vieillard, ſouſtenu en l'air par les aiſles qu'il
 a au dos, d'une main prend la Verité par le
 bras pour la relever ; & de l'autre main chaſſe
 l'Envie, qui en fuyant ſe mord le bras, & ſe-
 coûe les ſerpens qui environnent ſa teſte :
 pendant que la Médifance, qui ne la quitte
 jamais, & qui eſt aſſiſe derriere la Verité,
 paroiſt enflammée de colere, & comme lan-
 çant deux flambeaux allumez qu'elle tient.

Le troiſième Tableau repreſente le ſou-
 venir de la mort au milieu des proſperitez
 de la vie. Le Pouſſin a peint un Berger
 qui a un genou à terre, & montre du
 doigt ces mots gravez ſur un tombeau,
Et in Arcadia ego. L'Arcadie eſt une contrée
 dont les Poètes ont parlé comme d'un païs
 délicieux : mais par cette inſcription on a
 voulu marquer que celui qui eſt dans ce

tombeau a vécu en Arcadie, & que la mort se rencontre parmi les plus grandes felicitez. Derriere le Berger il y a un jeune homme la teste couverte d'une guirlande de fleurs, lequel s'appuye contre le tombeau, & tout pensif le considere avec application. Un autre Berger est auprès de luy; il se baisse, & montre les paroles écrites à une jeune fille agréablement parée, qui posant une main sur l'épaule du jeune homme, le regarde, & semble luy faire lire cette inscription. On voit que la pensée de la mort retient & suspend la joye de son visage.

Ces exemples ne suffisent que trop pour faire comprendre avec quelle intelligence, quelle netteté d'esprit, & quelle noblesse d'expressions nostre illustre Peintre sçavoit traiter toutes sortes de matieres, sans embarras, sans obscurité, & sans se servir de ces pensées creuses, & de ces circonstances fades, basses, & desagrees, dont plusieurs qui ont voulu employer les allegories, ont rempli leurs ouvrages faute de connoissance & de doctrine.

Mais entrons encore, si vous voulez, plus avant dans l'examen des ouvrages du Poussin, puis que nous ne pouvons en choisir de

ET LES OUVRAGES
 les utiles & de
 voir reconnu cor
 les le choix de
 en relever le pri
 diolé les sujets,
 mimes, c'est par
 ncer son travail
 Je ne feindray p
 peule sur cela du l
 mais eu de Peint
 meres naturelles,
 que luy pour aqu
 ouillances qui peu
 rer un Peintre. A
 parties qui doiv
 dans la composic
 d'un Tableau; ce
 qui peuvent cau
 le sorte il faut
 ment les princip
 aux autres qui le
 bles, soit par la
 des actions, soit
 & des accommo
 que dans la repré
 nyit ni trop, ni
 les luent agreables

plus utiles & de plus agréables ; & après LE POUSSIN.
avoir reconnu combien il estoit judicieux
dans le choix de sa matiere, & habile à en
bien relever le prix, voyons comment il a
disposé ses fujets, puis que selon ses propres
maximes, c'est par où le Peintre doit com-
mencer son travail.

Je ne feindray point de vous dire ce que je
pense sur cela du Pouffin. Je croy qu'il n'y a
jamais eû de Peintre qui ait eû plus de lu-
mieres naturelles, & qui ait plus travaillé
que luy pour aquerir toutes les belles con-
noissances qui peuvent servir à perfection-
ner un Peintre. Aussi sçavoit-il toutes les
parties qui doivent entrer necessairement
dans la composition & dans l'ordonnance
d'un Tableau ; celles qui sont inutiles, &
qui peuvent causer de la confusion : de quel-
le sorte il faut faire paroistre avantageuse-
ment les principales figures ; ne rien donner
aux autres qui les rendent trop considera-
bles, soit par la majesté ou par la noblesse
des actions, soit par la richesse des habits
& des accommodemens ; & faire en sorte
que dans la representation d'une histoire, il
n'y ait ni trop, ni trop peu de figures ; qu'el-
les soient agreablement placées, sans que les

LE POUSSIN.

unes nuisent aux autres, & que toutes expriment parfaitement l'action qu'elles doivent faire. C'est ce que l'on voit dans ces beaux Tableaux du frapement de roche, & dans les sept Sacremens, où toutes les parties concourent à la perfection de l'ordonnance & à la belle disposition des figures, comme les membres bien proportionnez servent à rendre un corps parfaitement beau.

Nous n'aurions pas de peine à en prendre quelqu'un pour exemple, puis qu'ils sont tous également bien disposez, & conduits chacun en particulier conformément aux differens modes qu'il se prescrivoit.

Quelle *beauté*, quel *décore*, quelle *grace* dans le Tableau de Rébecca? L'on ne peut pas dire du Poussin ce qu'Apelle disoit à un de ses disciples, que n'ayant pû peindre Helene belle, il l'avoit représentée riche. Car dans ce Tableau du Poussin la beauté éclate bien plus que tous les ornemens, qui sont simples & convenables au sujet. Il a parfaitement observé ce qu'il appelle *décore* ou bienveillance, & sur tout la *grace*, cette qualité si précieuse & si rare dans les ouvrages de l'art aussi-bien que dans ceux de la nature.

Par la *vivacité* dont il parle, il entend

Elem. Alex.

ET LES OUVRAGES
 de vie & cette
 en leur donner
 voulu représenter
 temps, & les diffé
 ment trop de
 ment les princi
 voir son grand
 Trouve-t-on aille
 sur, de tristesse
 plus belles, plus
 elles qui se voy
 beau de Saint
 Noviciat des Je
 que qui ne sem
 ce qu'elle pe
 les deux Table
 combien de diffé
 présentées. On
 tableaux rema
 c'est à dire, c
 dans toutes le
 pagner une hi
 dire qu'il a sur
 & qu'il s'est di
 autant plus ce
 quelle fait voir
 luy-même par la

cette vie & cette forte expression qu'il a si bien sceû donner à ses figures, quand il a voulu représenter les divers mouvemens du corps, & les différentes passions de l'ame. Il faudroit trop de temps pour parcourir seulement les principaux ouvrages où il a fait voir son grand sçavoir dans cette partie. Trouve-t-on ailleurs des expressions de douleur, de tristesse, de joye & d'admiration plus belles, plus fortes & plus naturelles que celles qui se voyent dans ce merveilleux Tableau de Saint François Xavier qui est au Noviciat des Jesuites? Il n'y a point de figure qui ne semble parler, ou faire connoître ce qu'elle pense, ou ce qu'elle sent. Dans les deux Tableaux du frapement de roche combien de différentes actions noblement représentées! On peut encore dans ces mêmes tableaux remarquer ce qu'il dit du *costume*, c'est à dire, ce qui regarde la convenance dans toutes les choses qui doivent accompagner une histoire. C'est en quoy l'on peut dire qu'il a surpassé tous les autres Peintres, & qu'il s'est distingué d'une maniere qui est d'autant plus considerable, que dans le temps qu'elle fait voir la science de l'ouvrier, elle divertit par la nouveauté, & enseigne une

LE POUSSIN.

infinité de choses qui satisfont l'esprit, & plaisent à la veüe.

Il sçavoit bien que le merveilleux n'est pas moins propre à la peinture qu'à la poësie: mais il n'ignoroit pas aussi qu'il faut que la vraysemblance paroisse en toutes choses, comme je vous ay dit qu'il l'écrivit luy-mesme au sieur Stella, en répondant à ceux qui avoient trouvé à redire à son Tableau du frapement du rocher, & qui n'approuvoient pas qu'il y eust marqué une profondeur pour l'écoulement des eaux.

A l'égard de ce qu'il veut que le jugement du Peintre paroisse dans tout l'ouvrage, c'est en effet la partie qui domine sur toutes les autres, qui les doit conduire, & qui perfectionne davantage la composition d'un tableau. Vous ne verrez pas qu'il y ait jamais manqué, soit pour ce qui regarde la naturelle situation des lieux, soit dans la fabrique des édifices qu'il a toujours faits conformes aux differens pais, soit dans les armes & les habits propres à chaque nation, au temps & aux conditions; soit dans les expressions des mouvemens du corps & de l'esprit, qu'il n'a ni outrez, ni rendus desagreables. Enfin il n'est point tombé dans

les defauts & les ignorances grossieres de ces LE POUSSIN
 Peintres qui representent dans de beaux &
 verdoyans paisages, des actions qui se sont
 passées dans des pais deserts & arides ; qui
 confondent l'Histoire Sainte avec la Fable ;
 qui donnent des vestemens modernes aux an-
 ciens Grecs & Romains ; & qui croyent fai-
 re paroistre beaucoup de vie & d'action à
 leurs figures, quand ils leur font faire des
 postures ridicules, & des expressions qui
 font peur, ou ne signifient rien.

Voilà ce qu'il faut considerer dans le Pouf-
 sin plus que dans les autres Peintres. Pour
 ce qui est des parties qui regardent la pra-
 tique de la peinture, comme sont le dessein,
 la couleur, & les autres choses qui en dé-
 pendent, il n'est pas malaisé de faire voir que
 bien loin de les avoir ignorées, il les a sça-
 vamment mises en exécution.

C'est sur cela, interrompit Pymandre, que
 je seray bienaisé de voir comment on peut
 répondre à ceux qui demeurent d'accord de
 ce que vous venez de dire à l'égard de la
 theorie, mais qui ne conviennent pas qu'il
 ait esté aussi habile pour ce qui est du travail
 & du maniment du pinceau ; qui soustien-
 nent qu'il n'a point suivi la Nature, mais

supra

LE POUSSIN. seulement copié l'Antique, & fait toutes ses figures d'après les statuës & les bas reliefs, imitant d'une maniere dure & seche jusques aux draperies & aux plis ferrez des marbres qu'il a copiez trop exactement.

Qu'il n'a point sceû l'art de bien peindre les corps, & faire paroistre par l'épanchement des lumieres & la distribution des ombres, la beauté des carnations, & l'amitié des couleurs. Que c'est la raison pour laquelle il n'a jamais osé entreprendre de grands ouvrages, & qu'il s'est toujors réduit à ne faire des Tableaux que d'une moyenne grandeur.

Si ceux-là, repartis-je, qui trouvent qu'il a trop preferé l'Antique à la Nature, avouënt
 » eux-mesmes, qu'on ne peut pas s'attacher
 » à des proportions plus belles & plus élégan-
 » tes que celles des statuës antiques. Que les
 » anciens Sculpteurs se sont attachez à fraper la
 » veûë par la majesté des attitudes, par la gran-
 » de correction, la délicatesse & la simplicité
 » des membres, évitant toutes les minuties,
 » qui sans le secours de la couleur ne peuvent
 » qu'interrompre la beauté des parties : ne
 » sont-ce pas-là d'assez belles choses qu'un
 » Peintre doit étudier ? Et peut-on rendre les

Antiques

Antiques si recommandables, sans donner envie de les imiter? Il faut, dit-on, en sçavoir oster la dureté & la secheresse. Qui doute de cela, & qu'il ne faille mesme prendre garde aux effets des lumieres qui se répandent sur les marbres & sur les choses dures, d'une maniere bien differente que sur les corps naturels, & sur de veritables étoffes? Mais, où voit-on que le Poussin ait fait des hommes & des femmes de bronze ou de marbre, au lieu de les représenter de chair? Il a connu que pour former les corps les plus parfaits, il ne pouvoit trouver de plus beaux modelles que les statuës & les bas-reliefs, qui sont les chef-d'œuvres des plus excellens hommes de l'Antiquité; que ce qui nous en reste doit estre considéré comme le fruit des travaux de tant d'années que les plus sçavans ouvriers de la Grece & de l'Italie ont employées à perfectionner un art qu'ils ont mis à un si haut degré, que depuis eux tout ce qu'on a pu faire a esté de tâcher à les suivre.

Le Poussin n'estoit pas si présomptueux de croire que sur ses seules idées il püst former des figures aussi accomplies que celles de la Venus de Medicis, du Gladiateur, de

l'Hercule, de l'Apollon, de l'Antinoüs, des Luiteurs, & de plusieurs autres statuës que l'on admire tous les jours à Rome. Il ſçavoit d'ailleurs, que quelque recherche qu'il puſt faire pour trouver des corps d'hommes & de femmes bien faits, il n'en rencontreroit point de ſi accomplis que ceux que l'art a formez par la main de ces grands Maîtres, à qui les mœurs & les couſtumes de leur temps avoient donné des moyens favorables & commodes pour en faire un beau choix : ainſi, qu'au-lieu de ſuivre ce que les Anciens ont fait de plus grand & de plus beau, il tomberoit aiſément dans pluſieurs defauts auſquels infailliblement il ſ'accouſtumeroit en ne voyant que la ſeule nature de meſme qu'ont fait la pluſpart des autres Peintres, qui prennent pour modelles toutes ſortes de perſonnes, ſans penſer à éviter ce qu'il y a de défectueux.

Mais il eſt aiſé de faire voir que le Pouſſin ſ'eſt ſervi des belles & élégantes proportions des Antiques, de la majeſté de leurs attitudes, de la grande correction, & de la ſimplicité de leurs membres, & meſme de leurs accommodemens de draperies, ſans rien faire qui ait de la dureté & de la ſecheſſe.

ET LES OUV
 Il a ſeu en fait
 les Divinités
 meſme entre
 reurs qui on
 de la différenc
 ros & les he
 comme des ce
 comme des ſu
 les. Il a meſm
 res de qualite
 délicat d'avec
 & plus robuſt
 ions.
 A cela il a
 a vérité des c
 es contours l
 plus grands P
 toute autre c
 les corps des
 des reſlets e
 qu'il a figur
 mais en la p
 defauts qui
 L'on conv
 on n'eſt poi
 ues; ſi l'on a
 de la peinture



ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 339

Il a sceû en faire le choix pour représenter des Divinitez ou des hommes; estant de luy-mesme entré dans l'esprit des anciens Sculpteurs qui ont si doctement fait paroistre de la difference entre leurs Dieux, les heros & les hommes; representant les uns comme des corps impassibles, & les autres comme des substances mortelles & perissables. Il a mesme sceû distinguer les personnes de qualité & d'un temperament plus délicat d'avec celles qui sont plus fortes & plus robustes selon les differentes conditions.

LE POUSSIN.

A cela il a joint la beauté du pinceau & la verité des carnations, en conservant dans les contours la correction du dessein que les plus grands Peintres ont toûjours préférée à toute autre chose; & il a répandu sur tous les corps des lumieres fortes ou foibles, avec des reflets conformes au lieu & aux actions qu'il a figurées, sans s'éloigner de la nature, mais en la perfectionnant, & en évitant les defauts qui s'y rencontrent.

L'on conviendra de toutes ces veritez, si l'on n'est point préoccupé de gousts particuliers; si l'on a une forte idée de la perfection de la peinture, & que sans prévention on

veuille bien entrer dans les raisons que le Poussin a eûes d'exécuter ses Tableaux tels qu'on les voit. Mais il faut outre la docilité de l'esprit & la droiture de la volonté, avoir aussi les connoissances nécessaires pour faire ces discernemens, & pour bien juger de son intention.

Pourquoy les sçavans trouvent-ils des beautez dans les statuës antiques & dans les peintures de Raphaël que les esprits mediocres n'y voyent point? C'est qu'ils ne s'arrestent pas à la superficie des choses; qu'ils ont des lumieres plus penetrantes que ceux qui n'ont que des regards ordinaires pour voir simplement les objets, & qui ne sont point capables de développer les secrets de l'art.

Les gens qui ne connoissent quasi que le nom de la peinture, & qui sont seulement dans la curiosité des tableaux, font ordinairement paroistre plus d'estime pour une partie de cét art que pour les autres, selon qu'ils sont conseillez par des Peintres, ou par d'autres personnes qui ont ces differens gousts. Les curieux qui ne s'attachent qu'à des choses particulieres, ne considerent jamais dans les ouvrages qu'on leur montre, que ce qui est conforme à leur connoissance ou à leur

ET LES OUV
 mination, &
 est pourquoy
 et la couleur d
 que Raphaël
 et de plus corn
 ouvrages du Ca
 est que ceux d
 d'autres encore
 de, parmi les
 devant point l
 minaires, préfi
 bres & des a
 in melme ridi
 ommes ont ja
 e plus parfait.
 Pour ceux q
 articulieres, i
 e maniere; qu
 de la perte
 de choses mo
 encore approu
 le esprit peu
 en juge, & ce q
 ommes en a
 derent les T
 ominent l'in
 laquelle il a tr

inclination , & méprisent tout le reste. LE POUSSIN.

C'est pourquoy nous en voyons qui préfèrent la couleur des Peintres Venitiens à tout ce que Raphaël & ceux de son école ont fait de plus correct. D'autres choisiront les ouvrages du Caravage & du Valentin plutôt que ceux du Dominiquin ou du Guide. D'autres encore qui rampant, s'il faut ainsi dire , parmi les choses les plus basses , & n'élevant point leur esprit audeffus des sujets ordinaires , préfèrent des Peintures fort médiocres & des actions simples , & quelquefois mesme ridicules , à ce que les habiles hommes ont jamais fait de plus serieux & de plus parfait.

Pour ceux qui n'ont point d'inclinations particulieres , ni de prévention pour aucune maniere ; qui ont une idée de la beauté & de la perfection , non sur des exemples de choses modernes que le temps n'a point encore approuvez , mais sur ce que la force de l'esprit peut imaginer , ce que la raison en juge , & ce que le consentement des grands hommes en a prescrit : ceux-là, dis-je , considerent les Tableaux d'une autre sorte. Ils examinent l'intention de l'auteur, la fin pour laquelle il a travaillé , le choix , de son sujet,

les moyens dont il s'est servi, les raisons qu'il a eûes de se conduire d'une maniere plûtoft que d'une autre; & enfin ils jugent par l'exécution de son ouvrage, s'il est parvenu à l'imitation parfaite de ce qu'il s'est proposé suivant la plus belle idée qu'il en pouvoit concevoir.

Par exemple, quand le Pouffin fit son Tableau de Rébecca, quel fut, je vous prie, son dessein? J'estois encore à Rome lors que la pensée luy en vint. L'Abbé Gavot avoit envoyé au Cardinal Mazarin un Tableau du Guide, où la Vierge est assise au milieu de plusieurs jeunes filles qui s'occupent à différens ouvrages de couture. Ce Tableau est considérable par la diversité des airs de testes nobles & gracieux, & par des vestemens agréables, peints de cette belle maniere que le Guide possédoit. Le sieur Pointel l'ayant veû, écrivit au Pouffin, & luy témoigna qu'il l'obligeroit s'il vouloit luy faire un Tableau rempli comme celuy-là de plusieurs filles, dans lesquelles on pust remarquer différentes beautez.

Le Pouffin, pour satisfaire son ami, choisit cét endroit de l'Escriture Sainte, où il est rapporté comment le serviteur d'Abraham

ET LES OUTR
scontu Rébec
trouver les tro
elle forte, aprè
sup d'honneter
meux, il luy
pendans d'or
not chargé.
Vain quel est l
pour faire ce qu
quelle maniere
tir à la fin, qui
table.
Il réussit sans
trouvient qu'à
re à Paris, que
ou avec une D
re, qui en fut si
sur Pointel de
oudroit: mais
es ouvrages de
s vendre, il n
alement pour
Vusieurs autr
errent inutile
cut. Je ne sca
ne parfaite idé
nemise, je va

rencontra Rébecca qui tiroit de l'eau pour abbreuver les troupeaux de son pere, & de quelle sorte, après l'avoir receû avec beaucoup d'honnesteté, & donné à boire à ses chameaux, il luy fit present des bracelets & des pendans d'oreilles dont son maistre l'avoit chargé.

LE POUSSIN.

Voilà quel est le sujet que le Poussin choisit pour faire ce qu'on desiroit de luy. Voyons de quelle maniere il s'est conduit pour parvenir à sa fin, qui estoit de faire un Tableau agréable.

Il y réüffit sans doute, dit Pymandre. Il me souvient qu'à peine ce Tableau fut arrivé à Paris, que vous & moy allasmes le voir avec une Dame de nostre connoissance, qui en fut si charmée, qu'elle offrit au sieur Pointel de luy en donner tout ce qu'il voudroit: mais il avoit tant de passion pour les ouvrages de son ami, que bien loin de les vendre, il n'auroit pas voulu s'en priver seulement pour un jour.

Plusieurs autres personnes, repris-je, s'efforcèrent inutilement de l'avoir pendant qu'il vécut. Je ne sçay si vous en avez conservé une parfaite idée. Pour vous en rafraischir la memoire, je vais en faire une brieve descri-

LE POUSSIN.

ption. Mais afin que vous puissiez mieux remarquer tout ce qui contribué à la perfection de cet ouvrage, souffrez, je vous prie, que j'en examine toutes les parties, pour mieux comprendre l'ordonnance; & si je vous marque jusques aux différentes couleurs des habits, c'est pour vous donner moyen d'observer la conduite du Peintre dans ce qui regarde l'union & la douceur des teintes différentes qu'il a choisies pour la beauté & l'ornement de son sujet.

Tableau de
Rébecca.

Ce Tableau a près de sept pieds de long sur plus de trois pieds & demi de haut. Le fond est un paisage & plusieurs bastimens d'un ordre simple, mais régulier, & où ce qu'il y a de rustique ne laisse pas d'avoir de la beauté & de la grace. Les bastimens sont élevez sur deux colines entre lesquelles la veüe se perd dans un éloignement; & les colines dont le terrain est d'une couleur un peu brune servent de fond aux figures. La principale de toutes est Rébecca, que l'on connoist entre les autres, non-seulement par cet homme qui l'aborde proche d'un puits, & qui luy presente des bracelets & des pendans d'oreilles, mais par son maintien gracieux, par une sagesse & une douceur qui

ET LES OTY
qui paroist sur
modestie que
dans la cont
celest, ornée
D'une main e
de l'autre elle
il semble qu'e
loit prendre le
cette robbe e
y a une mani
rehaussée d'un
Une écharpe
à la gorge; &
let de coiffur
roit les cheve
Celuy qui luy
un bonnet en
d'une veste ye
veste est d'un
& les chauf
à ceux que p
ye jaune &
son costé luy
quois rempli
il tient des p
de des brace
Auprés de

qui paroist sur son visage, & enfin par une modestie que l'on voit dans ses regards & dans sa contenance. Sa robe est d'un bleu celeste, ornée par le bas d'une broderie d'or. D'une main elle la relève négligemment, & de l'autre elle fait une action par laquelle il semble qu'elle soit dans l'incertitude si elle doit prendre les presens qu'on luy offre. Sous cette robe ceinte d'un ruban tistū d'or, il y a une maniere de juppe peinte de laque, rehaussée d'un peu de jaune sur les clairs. Une écharpe de gaze luy couvre les épaules & la gorge; & un petit voile blanc qui luy sert de coiffure, tombe en arriere, & laisse voir ses cheveux qui sont d'un chastein clair. Celuy qui luy fait des presens a sur sa teste un bonnet en forme de turban; il est habillé d'une veste jaune ombrée de laque. Sa sous-veste est d'un violet tirant sur le gris-de-lin; & ses chausses & ses souliers sont semblables à ceux que portent les Levantins. Une écharpe jaune & verte luy sert de ceinture; & à son costé luy pend un cimenterre & un carquois rempli de fleches. De la main droite il tient des pendans d'oreilles, & de la gauche des bracelets.

Auprès de Rébecca est une grande fille

X x

appuyée sur un vase posé sur le bord du puits. Son visage paroist mélancolique. Ses cheveux sont bruns. Elle est vestuë d'un habit vert avec une espece de camisolle ou demitunique, qui ne la couvre que depuis les épaules jusques sur les hanches, & dont la couleur est de laque & d'un bleu fort passé.

Une autre jeune fille est proche celle dont je viens de parler: elle tient un vase. Ses cheveux sont blonds, & dans son visage il y a quelque chose de maigre & d'animé. Sa robe de dessous est d'un rouge de vermillon; & le vestement de dessus d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de jaune & de gris-de-lin. Ce vestement est ceint & retroussé d'une maniere particuliere & agréable. De sa main droite elle s'appuye sur l'épaule d'une autre fille dont l'habit est bleu. Elle a un voile blanc qui luy sert de coiffure, & qui luy couvre aussi la gorge.

De l'autre costé, & proche la figure de l'homme dont j'ay parlé, est une fille vestuë de blanc, qui descend une corde dans le puits. Elle est diminuée dans la force du dessein & des couleurs, parce qu'elle est un peu plus éloignée que les autres. Il y en a une autre qui verse de l'eau de sa cruche dans celle

ET LE OUV
d'une de ses c
re, son mante
elle: un voile
vert.

Celle qui re
genou à terre.
ayant pardessus
côté, qui est à u

Tout proche
me autre fille c
il qui se baissè
qui est à terre.

gris-de-lin ron
les ombres, &
des manches q

Sa coëffure est
d'autre qui tom
Derriere la

à sa compagne
la plus éloig
vase sur sa te
fort legere,

blanc & de
laque claire.
en partie ser
voliger au g
y en a une qu

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 347
d'une de ses compagnes. Sa robe est verte, son manteau rouge, & pour coëffure, elle a un voile blanc qui renferme ses cheveux. LE POUSSIN.

Celle qui reçoit l'eau est courbée & a un genou à terre. Sa robe est d'un gris-de-lin, ayant par dessus un autre vestement sans manche, qui est d'un jaune ombré de laque.

Tout proche, & sur la mesme ligne, est une autre fille qui porte un vase sur sa teste, & qui se baisse pour en prendre encore un qui est à terre. Sa robe de dessous est d'un gris-de-lin rompu de vert & de laque dans les ombres, & celle de dessus est rouge avec des manches qui paroissent de toile de lin. Sa coëffure est un voile blanc un peu verdâtre qui tombe sur ses épaules.

Derriere la jeune fille qui verse de l'eau à sa compagne, il y en a trois autres, dont la plus éloignée tient des deux mains un vase sur sa teste. Son habit est d'une étoffe fort legere, & de couleurs changeantes de blanc & de jaune, rompu de vert, & d'une laque claire. Le voile qui couvre ses cheveux en partie semble en tombant sur ses épaules voltiger au gré du vent. Des deux autres il y en a une qui ne montre que le dos, mais

qui en tournant la teste laisse voir son visage de profil. Elle tient une cruche. Sa robe est peinte d'une laque fort vive, dont les clairs sont rehaussez d'une couleur plus claire, meslée d'un bleu passe.

La fille qui est auprès d'elle, & qui s'appuye sur son épaule, a un habit de bleu celeste: elle a un air enjoué, & paroist plus jeune que les autres. Ces deux dernieres filles semblent en regarder deux autres qui sont assises, dont l'une appuyée sur un vase est vestuë d'un habit vert rehaussé de jaune, & l'autre a un vestement jaune ombré de laque. Elles ont toutes les pieds nus; & comme le Poussin a voulu traiter ce sujet avec beaucoup de modestie & de bienséance, il n'a représenté de nud que les bras, & un peu des jambes, faisant voir cependant dans ces parties ce qui peut se rencontrer de plus beau dans des filles bien faites.

Si je vous fais une description un peu longue, c'est pour vous donner moyen de mieux juger du Tableau lors que vous le verrez: car vous connoistrez que le Poussin a exactement suivi ses propres maximes, en choisissant une matiere capable de recevoir de l'Ouvrier une forme nouvelle & digne de son

fujet. Ne vous souvenez - vous point comment Paul Veronese a traité une pareille histoire qui est dans le Cabinet du Roy, de quelle sorte Raphaël l'a peinte dans les Loges du Vatican, & comment plusieurs autres Peintres l'ont représentée ? Je ne parle que pour la composition & l'ordonnance. Songez-bien, je vous prie, si vous avez veû quelque chose de semblable au Tableau dont nous parlons, & si le Poussin a pris pour exemple aucun Maistre qui l'ait précédé.

Comme une des premières obligations du Peintre est de bien représenter l'action qu'il veut figurer ; que cette action doit estre unique, & les principales figures plus considerables que celles qui les doivent accompagner, afin qu'on connoisse d'abord le sujet qu'il traite : le Poussin a observé que les deux figures qui dominant dans son Tableau sont si bien disposées, & s'expriment par des actions si intelligibles, que l'on comprend tout d'un coup l'histoire qu'il a voulu peindre. Car de la maniere que cét étranger presente à Rébecca les bijoux qu'il avoit apportez, on connoist qu'il ne doute pas que ce ne soit celle qu'il est venu chercher pour estre la femme d'Isaac ; & dans la

filles on remarque une pudeur, une modestie, & comme une irrésolution de prendre ou de refuser le présent qu'il luy fait, ne croyant point que le service qu'elle luy a rendu, en donnant à boire à ses chameaux, mérite aucune récompense.

L'autre maxime du Poussin admirablement observée dans cét ouvrage, consiste dans la belle disposition des groupes qui le composent. Il faudroit que vous le vissiez pour mieux comprendre ce que je ne puis assez vous exprimer par des paroles. Je vous diray seulement que la raison qui oblige les Peintres à traiter les grands sujets de cette manière, & à disposer leurs figures par groupes, est tirée de ce que nous voyons tous les jours devant nos yeux, & de ce qui se passe quand plusieurs personnes se trouvent ensemble. Car on peut remarquer, comme a fait Leonard de Vinci, que d'abord elles s'attroupent séparément selon la conformité des âges, des conditions & des inclinations naturelles qu'elles ont les unes pour les autres, & qu'ainsi une grande compagnie se divise en plusieurs autres; ce que les Peintres appellent groupes. De-sorte que la nature en cela comme en toute autre chose, est leur maistresse qui

leur enseigne à suivre cette methode dans les grandes ordonnances, afin d'éviter l'embaras & la confusion. C'est un effet de l'habileté du Peintre de bien disposer ces groupes, de les varier tant par les attitudes & les actions des figures, que par les effets des lumieres & des ombres; mais d'une maniere où le jugement agisse toûjours, pour ne pas outrer les actions, ni rendre son sujet desagréable par des ombres trop fortes & de grands éclats de lumieres donnez mal-à-propos.

La partie qui paroist une des plus essentielles, & des plus considerables dans un ouvrage, est l'expression: elle est traitée dans celuy-cy d'une maniere non moins ingenieuse que naturelle. Cette fille appuyée contre le puits (car je vous ay fait souvenir de toutes celles qui composent le Tableau, & je suppose que presentement vous l'avez comme devant les yeux,) cette fille, dis-je, est dans une attention si bien exprimée, qu'elle semble trouver à redire de ce que Rebecca reçoit les presens d'un Etranger; ou qu'elle est jalouse de ce qu'il la récompense si liberalement du service qu'elle luy a rendu. Si l'on considere la beauté & la noblesse de

LE POUSSIN.

cette figure, soit dans la proportion de toutes ses parties, soit mesme dans ses vestemens, on verra qu'elle est conforme aux plus belles statuës antiques: mais on verra en mesme temps que le Peintre a pensé à varier son sujet autant par les differens mouvemens de l'ame que par les actions du corps & les attitudes differentes des personnes qu'il a figurées. Voulant faire paroistre celle-cy jalouse de sa compagne, il l'a représentée plus âgée, & d'un teint moins vif, parce qu'il est naturel que les filles déjà plus avancées en âge ayent du chagrin, lors qu'on leur en préfere de plus jeunes. Son teint un peu passé est la marque d'un temperament mélancolique & d'une inclination à la jalousie. Aussi paroist-elle pensive & sans action, négligemment appuyée contre le puits.

Les deux autres, qui font un groupe avec elle, ne sont pas de mesme humeur, & ne semblent pas si touchées. L'on apperçoit pourtant sur leur visage un certain trouble, & une espece d'émotion causée par un secret ressentiment de voir Rébecca préférée à toutes les autres.

On peut particulièrement considerer avec quel esprit le Poussin a représenté cette fille
qui

qui verse de l'eau à sa compagne, & qui en LE POUSSIN. mesme temps observe avec attention ce qui se passe entre Rébecca, & le serviteur d'Abraham. Celle qui reçoit l'eau semble l'avertir que sa cruche est trop pleine, & luy demander à quoy elle pense de ne pas regarder à ce qu'elle fait.

Cette action est si naturelle & si heureusement trouvée, qu'il ne se pouvoit rien imaginer de plus convenable en une pareille occasion, ni qui soit exprimée avec plus d'élégance. Car si dans les autres filles dont je viens de parler on voit de l'envie, il ne paroist quasi dans celles-cy que de l'indifférence.

Dans les quatre qui sont plus éloignées, on remarque plus de curiosité. Celle qui tient sa cruche semble écouter ce que l'Etranger dit à Rébecca. Il n'y a rien de mieux desseigné que cette jeune fille vêtue de rouge, qui se tourne vers sa compagne. Celle qui s'appuye sur son épaule ne semble-t-elle pas parler à une autre qui porte un vase sur sa teste, & qui se courbe pour en prendre encore un qui est à terre? Toutes leurs actions sont si vrayes, & si noblement diversifiées, qu'il y paroist du

Y y

mouvement & de la vie. Et pour augmenter davantage la beauté du sujet par une plus grande diversité, le Peintre a représenté encore d'autres filles dont les cruches sont pleines, & qui semblent s'en retourner chez elles.

Il y en a deux qui, pour s'entretenir confidemment, se sont éloignées des autres jusques à ce que leur rang soit venu pour tirer de l'eau. Elles sont assises, & si appliquées à parler ensemble, qu'elles n'ont nulle attention à ce qui se passe auprès du puits. Pour ce qui regarde la proportion des corps, elle est judicieusement observée dans toutes ces filles selon leur âge; & c'est dans leurs differens airs de teste qu'on voit différentes beautés, qui toutes ont des graces particulieres.

Quant à la distribution des couleurs, elle fait dans ce Tableau une grande partie de ce qui charme la veüe. De l'union du paysage avec les figures il en naist un doux accord, & une harmonie admirable qui se répand dans tout l'ouvrage. Il est vray aussi, qu'outre la belle entente qui se voit dans l'arrangement des couleurs, on peut dire que les ombres & les lumieres y sont traitées avec un artifice qui ne contribuë pas peu à

ET LES O
la perfection,
font dans la c
& enfin sur
la compositi
Le Poussin
de beau & e
vous ay fait
forme à son
de solitaire:
pigne, & la
presente bien
vie des prem
se conforme
que le Sole
l'horison, Pa
gé de ces v
leyent de la
parce qu'il
chauds &
le jour con
peurs & de
presenté u
put & sera
rayons du
avec plus d
Mais en
de & son j

sa perfection, par les differens effets qu'elles LE POUSSIN.
font dans la campagne, contre les bastimens,
& enfin sur tous les corps qui entrent dans
la composition de ce Tableau.

Le Poussin voulant qu'il n'y eust rien que
de beau & d'agréable, a choisi, comme je
vous ay fait voir, une situation de lieu con-
forme à son intention. Le païsage n'a rien
de solitaire: on y voit les beautez de la cam-
pagne, & la commodité d'une ville qui re-
presente bien la simplicité, & la douceur de la
vie des premiers hommes. Et quoy-que pour
se conformer à l'histoire, il ait pris l'heure
que le Soleil commence à descendre sous
l'horison, l'air néanmoins n'est point char-
gé de ces vapeurs que nous voyons qui s'é-
levent de la terre lors que la nuit approche,
parce qu'il n'ignoroit pas que dans les païs
chauds & secs le Soleil n'attire pas durant
le jour comme en d'autres endroits, des va-
peurs & des exhalaisons si épaisses. Il a re-
présenté une de ces belles soirées où l'air est
pur & serain, & où les objets éclairez des
rayons du Soleil qui baisse, se font voir
avec plus de douceur & de tendresse.

Mais en quoy on peut admirer sa doctri-
ne & son jugement, c'est dans les carna-

Y y ij

LE POUSSIN.

tions & les couleurs de toutes les figures. Il fait reconnoître dans cét ouvrage qu'il ſçavoit bien distinguer de quelle maniere on doit peindre les corps qui ſont en pleine campagne & ceux qui ſont renfermez, & la difference qu'il faut mettre entre une figure veüe de loin, & une qui eſt proche. Ce qui a donné du credit à quelques Peintres qui ont représenté des carnations fraiſches & vives, c'eſt qu'ils n'ont pas eü ces égards. Ils ont peint leurs figures comme veües de prés, & leur donnant une beauté de couleurs plus ſenſibles, & moins éteintes qu'elles ne peuvent avoir dans une diſtance un peu éloignée: ils ont mieux aimé ſatisfaire les yeux que la raiſon. C'eſt en cela que les gouſts ſont differens. Le Pouſſin n'a pas cru devoir garder cette conduite. Il a ſuivi la nature dans les choſes eſſentielles beaucoup mieux que tous les autres Peintres, & n'a jamais voulu s'en écarter que dans ce qu'elle a de défectueux; mais il l'a toujours exactement imitée lors qu'il l'a trouvée belle & parfaite. Et quand il a représenté des perſonnes en campagne & en plein air, il les a peintes telles qu'elles doivent paroître du lieu où on les voit. Il a obſervé

ET LES CONTRA
 diminution des
 de la forme
 ſi excellent
 érienne que de
 ne il connoiſſa
 a peinture, &
 l'art, de bie
 ni s'interpoſe
 voir tellement
 ſea miſe en pra
 ité que c'eſt
 ſſi par ce moy
 ſolutions ſi cha
 ſemine dans t
 que les figures
 mes des autres
 embarras; que
 vives demour
 avancer, ou tr
 aux autres; c
 ure qu'elles
 ortes, ni trop
 effets qu'ils e
 qu'il traite u
 ſi jours un
 gradation e
 e croix ſelon

la diminution des teintes de mesme que celles de la forme & des grandeurs, & a esté aussi excellent observateur de la perspective aérienne que de la perspective linéale. Comme il connoissoit que c'est une perfection de la peinture, & un des plus difficiles secrets de l'art, de bien marquer la quantité d'air qui s'interpose entre l'œil & les objets, il avoit tellement étudié cette partie, & l'a si bien mise en pratique, qu'on peut dire avec vérité que c'est en cela qu'il a excellé. C'est aussi par ce moyen qu'il a rendu ses compositions si charmantes, qu'il semble qu'on chemine dans tous les pais qu'il represente; que ses figures se détachent de telle sorte les unes des autres, qu'il n'y a ni confusion, ni embarras; que les couleurs mesme les plus vives demeurent dans leur place sans trop avancer, ou trop reculer, ni se nuire les unes aux autres; que les lumieres, de quelque nature qu'elles soient, ne sont jamais ni trop fortes, ni trop foibles; que les reflets font les effets qu'ils doivent; & que de quelque sorte qu'il traite un sujet, & qu'il l'éclaire, il fait toujours un effet admirable, parce qu'avec la gradation des couleurs il sçavoit en faire le choix selon l'amitié qu'elles ont entre el-

LE POUSSIN.

les, & répandre ses jours & ses ombres à propos.

Que si le Poussin n'a pas toujours suivi les maximes des Peintres Venitiens dans l'épanchement des ombres & des lumieres par de grandes masses, ni suivi entierement leur conduite dans la maniere de coucher ses couleurs, pour aider à donner plus de relief aux corps: il a travaillé sur un autre principe; il a pris Raphaël pour son guide, & fondé sur les observations qu'il faisoit continuellement sur le naturel, il a fort bien sceû détacher, comme je viens de vous dire, toutes les figures par la diminution des teintes, & par cette merveilleuse entente qu'il avoit de la perspective de l'air. Cette maniere & cette conduite fait dans ses Tableaux un effet conforme à ce que l'on voit d'ordinaire dans la nature. Car sans l'artifice des grandes ombres & des grands clairs, on y voit les objets tels qu'on les découvre ordinairement dans le grand air & en pleine campagne, où l'on ne voit point ces fortes parties de jours & d'obscuritez. Aussi plusieurs ne s'en servent que comme d'un secours pour suppléer à leur impuissance, & les affectent mesme souvent avec aussi peu

ET LES OUV
 e raison & de
 s d'actions ext
 ans mal entre
 es ombres les
 ant les ignora
 ez & ridicul
 omme de mer
 Dans le Tal
 s habits de t
 us vives & d
 s en quelque
 bargées de ri
 ultre devant
 onner une b
 chelle. Leur
 formes à leur
 on consider
 que toutes le
 ose dire tou
 sans ajustem
 relevé d'auc
 ge; il l'a dé
 me un beau
 qui l'on oit
 M'estant
 uz de rema
 pou appren

de raison & de jugement, que ces contras-
tes d'actions extraordinaires, & ces mouve-
mens mal entendus, cachant dans ces gran-
des ombres les defauts du deffein, & trom-
pant les ignorans par des mouvemens for-
cez & ridicules qu'ils leur font regarder
comme de merveilleux effets de l'art.

LE POUSSIN.

Dans le Tableau dont je viens de parler,
les habits de toutes les filles font de cou-
leurs vives & douces, mais rompuës & étein-
tes en quelques endroits. Il ne les a point
chargées de riches parures, pour les faire pa-
roître davantage, parce qu'il ſçavoit leur
donner une beauté qui efface toute forte de
richesse. Leurs accommodemens font con-
formes à leur âge & à leur ſexe. Enfin ſi
l'on confidere bien ce Tableau, on verra
que toutes les beautez en font pures, & ſi
j'ose dire toutes nuës. Elles font naturelles,
ſans ajustemens & ſans fard: le Peintre n'a
relevé d'aucunes fleurs cét excellent ouvra-
ge; il l'a dépouillé de tout ornement, com-
me un beau viſage que l'on découvre, & à
qui l'on oſte le voile.

M'eſtant un peu arrêté; Ce que vous ve-
nez de remarquer, dit Pymandre, ſuffiroit
pour apprendre à faire un Tableau accom-

LE POUSSIN.

pli : car il ne faudroit, à mon avis, que bien imiter cét ouvrage, pour faire un second chef-d'œuvre.

Il n'est pas aisé, luy repartis - je, de se fervir des belles choses sans choquer les regles de l'art, & manquer dans les maximes de nostre illustre Peintre. Vous avez veü, comme il dit luy-mesme, qu'il ne chante pas toujourns sur un mesme ton. S'il s'est conduit de la maniere que je vous ay marquée pour un sujet qui se passe à la campagne, il prend d'autres mesures pour ceux qu'il represente dans des lieux enfermez. Le Tableau où il a peint Moïse qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, est bien opposé à celuy de Rébecca. Les carnations sont de couleurs plus sensibles, les ombres & les lumieres plus fortes, les reflets plus marquez, & toutes les parties plus ressenties & plus distinctes, parce qu'il suppose que le sujet est renfermé, & proche de celuy qui le regarde. Combien les expressions en sont-elles differentes ? Le Roy y paroist étonné, voyant que le petit Moïse jette sa couronne, au lieu de répondre à ses caresses. On y remarque la colere des Prestres Egyptiens, qui prennent cette action pour un présage si funeste,

neste, qu'ils veulent à l'heure mesme se défaire de cét enfant. La crainte que la Princesse en a, luy fait tendre les bras pour le sauver. LE POUSSIN.

Le Tableau de l'Extrême-Onction qui fait un des sept Sacremens de M. de Chantelou, est encore traité de la mesme sorte à l'égard du lieu & de la distance, mais different par les ombres & les jours causez par des lumieres particulieres, & encore par les expressions de tristesse & de douleur diversement répandues sur les visages de toutes les personnes qui sont autour du malade.

Le Prestre qui luy donne les saintes huiles, est un homme grave & venerable par son âge & par sa dignité. Il n'est pas vestu d'un habit particulier: car dans les premiers temps de l'Eglise les Prestres n'estoient point distinguez par leurs vestemens. On connoist par les sentimens de douleur que rémoignent les assistans, ceux qui prennent plus de part à la conservation du malade. On discerne la femme, la mere & les enfans, d'avec les autres personnes qui ne luy sont pas si proches. Pour ce qui est du mourant, on croit voir en luy comme dans le Tableau de cét ancien Sculpteur, combien Creslasi. il luy reste de temps à vivre.

LE POUSSIN.

Je ne sçay pas comment ceux qui disent que le Poussin n'a pas bien fait les draperies, ont regardé ses Tableaux: car dans celui dont je parle, de mesme que dans les autres, on ne peut pas souhaiter des vestemens mieux mis, des plis mieux formez & mieux entendus. Ce ne sont point de ces grands morceaux d'étoffe qui n'ont nulle figure, & qui ne representent que des pieces de drap déployées, & jettées au hasard: mais on voit que tous les habits sont de veritables vestemens, qui en couvrant le nud, marquent la forme du corps, & le cachent avec une honnesteté & une modestie conforme aux sexes, aux âges & aux conditions. Les étoffes paroissent ce qu'elles doivent estre, c'est à dire, ou legeres, ou plus pesantes, selon leur usage, avec un agencement si commode & si aisé, si noble & si agreable, qu'il n'y a rien qui embarasse, qui choque la veüe, ni qui fasse un mauvais effet. Ce n'est point la quantité d'ornemens qui en fait la beauté: la simplicité y donne tout l'agrément; & les couleurs sont si bien ménagées, que la vivacité des unes ne détruit point les autres. Si quelquefois dans les figures les plus éloignées il employe une couleur qui ait beau-

ET LES OUV
 coup d'éclat,
 tion & une e
 qui sont les
 leur force &
 Je souhaite
 tement rema
 tion de coul
 François Xa
 admirerez l
 science du I
 siderables qu
 lentes partie
 pour les ex
 paroissent d
 grandes cor
 Jay beau
 dre, de voi
 si souvent
 vois toujo
 jamais fait
 Ce Tab
 juger du
 dise, pou
 Poussin se
 Tableaux
 capable de
 longue pas

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 363
coup d'éclat, elle est mise avec une discre- LE POUSSIN
tion & une entente si admirable, que celles
qui sont les plus proches ne perdent rien de
leur force & de leur beauté.

Je souhaiterois pouvoir vous faire presen-
tement remarquer cette merveilleuse grada-
tion de couleurs dans le Tableau de Saint
François Xavier qui est aux Jesuites: vous
admireriez sans doute dans cét ouvrage la
science du Poussin. C'est un des plus con-
siderables qu'il ait faits, tant pour les excel-
lentes parties du dessein & du coloris, que
pour les expressions nobles & naturelles, qui
paroissent d'autant plus que les figures sont
grandes comme nature.

J'ay beaucoup d'impatience, dit Pyman-
dre, de voir cét ouvrage dont vous relevez
si souvent le merite, à cause aussi que j'a-
vois toujourns ouï dire que le Poussin n'avoit
jamais fait de grandes figures.

Ce Tableau seul, repartis - je, peut faire
juger du contraire. Mais il faut que je vous
dise, pour vous desabuser, que quand le
Poussin se fut mis en réputation pour les
Tableaux de moyenne grandeur, il se vit si
accablé de ces sortes d'ouvrages, qu'il ne
songea pas à en entreprendre d'autres: outre

LE POUSSIN.

qu'il n'estoit point de ceux qui recherchent avec empressement les grands ateliers plutôt pour s'enrichir que pour aquerir de l'honneur ; & qu'il demeueroit dans un pais où d'ordinaire ceux de la nation sont toujours préferéz aux étrangers quand il y a quelque entreprise glorieuse ou utile à faire. C'est ce que j'ay veû à Rome. Lors qu'on voulut faire un Tableau à Saint Charles des Catinars, on demanda des desseins à nos meilleurs Peintres François : mais quand se vint à l'exécution, les Italiens s'interessèrent tous à ne pas souffrir qu'on leur preferast un étranger. Ainsi le Poussin de mesme que nos plus habiles Peintres François qui ont demeuré à Rome, n'ont gueres esté appellez pour faire de grands ouvrages. Le Poussin s'en soucioit moins qu'un autre, parce qu'il se contentoit de son travail ordinaire, & trouvoit dans des Tableaux d'une mediocre grandeur un champ assez vaste pour faire paroistre son sçavoir : aussi n'en a-t-il point fait où l'on ne puisse remarquer une infinité de differentes beautez. Mais ne pouvant pas entrer dans le détail de tous ses ouvrages pour vous en faire connoistre les divers caracteres, & ce que les sçavans y admirent, je veux seu-

lement vous parler encore du Tableau de la Mane, qui est dans le Cabinet du Roy. Comme cét ouvrage passe pour un des plus beaux de ce Peintre, je vous rapporteray les remarques que l'on y fit en 1667. dans l'Académie Royale de Peinture, où estoient alors tous les Peintres & les Sculpteurs qui la composent, & plusieurs personnes sçavantes: le jugement de tant d'habiles hommes pourra servir à autoriser tout ce que je vous ay dit du Poussin. Je n'auray pas de peine à vous parler de cét ouvrage, car je me souviens assez de ce que j'en ay déjà écrit.

LE POUSSIN.

Ce Tableau, qui represente les Israélites dans le desert lors que Dieu leur envoya la Mane, a six pieds de long sur quatre pieds de haut. Le paisage est composé de montagnes, de bois, & de rochers. Sur le devant paroist d'un costé une femme assise qui donne la mammelle à une vieille femme, & qui semble flater un jeune enfant qui est auprès d'elle. La femme qui donne à teter est vestuë d'une robe bleuë & d'un manteau de pourpre rehaussé de jaune; & l'autre est habillée de jaune. Tout proche est un homme debout couvert d'une draperie rouge; & un peu plus derriere, il y a un malade à ter-

re, qui se levant à demi, s'appuye sur un baston.

Un vieillard est assis auprès de ces deux femmes dont je viens de parler: il a le dos nud, & le reste du corps couvert d'une chemise, & d'un manteau d'une couleur rouge & jaune. Un jeune homme le tient par le bras, & aide à le lever.

Sur la mesme ligne, & de l'autre costé à la gauche du Tableau, on voit une femme qui tourne le dos, & qui porte entre ses bras un petit enfant. Elle a un genou à terre; sa robe est jaune & son manteau bleu. Elle fait signe de la main à un jeune garçon qui tient une corbeille pleine de Mane, d'en porter au vieillard dont je viens de parler.

Prés de cette femme, il y a deux jeunes garçons: le plus grand repousse l'autre, afin d'amasser luy seul la Mane qu'il voit répandue à terre. Un peu plus loin sont quatre figures: les deux plus proches representent un homme & une femme qui recueillent de la Mane; & des deux autres, l'une est un homme qui porte quelque chose à sa bouche, & l'autre une fille vestuë d'une robe meslée de bleu & de jaune. Elle regar-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 367

de en haut, & tient le devant de sa robe LE POUSSIN
pour recevoir ce qui tombe du Ciel.

Proche le jeune garçon qui porte une corbeille est un homme à genou qui joint les mains, & leve les yeux au Ciel.

Les deux parties de ce Tableau qui sont à droit & à gauche, forment deux groupes de figures qui laissent le milieu ouvert, & libre à la veüe, pour mieux découvrir Moïse & Aaron qui sont plus éloignez. La robe du premier est d'une étoffe bleuë, & son manteau est rouge. Pour le dernier, il est vestu de blanc. Ils sont accompagnez des Anciens du peuple disposez en plusieurs attitudes differentes.

Sur les montagnes & sur les colines qui sont dans le lointain, paroissent des tentes, des feux allumez, & une infinité de gens épars de costé & d'autre; ce qui represente bien un campement.

Le Ciel est couvert de nuages fort épais en quelques endroits; & la lumiere qui se répand sur les figures paroist une lumiere du matin qui n'est pas fort claire, parce que l'air est rempli de vapeurs; & mesme d'un costé il est plus obscur par la chute de la Mane.

jours

LE POUSSIN.

Ce Tableau ayant esté exposé dans l'Académie non-seulement pour estre veû de toute l'Assemblée, mais pour estre examiné dans toutes ses parties, on considéra d'abord la disposition du lieu, qui represente parfaitement un desert sterile, & une terre inculte.

Car quoy - que le païsage soit composé d'une maniere tres-sçavante & agréable, ce ne sont pourtant que de grands rochers qui servent de fond aux figures. Les arbres n'ont nulle fraischeur: la terre ne porte ni plantes, ni herbes; & l'on n'apperçoit ni chemins, ni sentiers qui fassent juger que ce païs soit fréquenté.

Le Peintre ayant à représenter le Peuple Juif dans un endroit dépourveû de toutes choses, & dans une extrême necessité, ne pouvoit imaginer une situation qui convint mieux à son sujet. On y voit quantité de personnes qui paroissent dans une lassitude, une faim, & une langueur extrême.

Cette multitude de monde répanduë en divers endroits, partage agréablement la veûë, & ne l'empesche point de se promener dans toute l'étenduë de ce desert. Cependant, afin que les yeux ne soient pas toujours

ET LES O
jours errans,
espace de païs
groupes de f
sujet principa
le faire mieu
contraste judi
sitions des fig
tudes conform
ré d'action, &
dans ce Table

Quant à
quelle sorte e
Que le Peint
le passe de gr
ques vapeurs
tagnes & sur
fait que les e
parens.

Cela sert
figures les p
pent certain
par des ou
a faites exp
ticuliers qu
son ouvrage
levoir tenir
tombe la M

jours errans, & emportez dans un si grand espace de pais, ils se trouvent arrestez par les groupes de figures qui ne séparent point le sujet principal, mais servent à le lier, & à le faire mieux comprendre. On y trouve un contraste judicieux dans les différentes dispositions des figures dont la position & les attitudes conformes à l'histoire engendrent l'unité d'action, & la belle harmonie que l'on voit dans ce Tableau.

LE POUSSIN.

Quant à la lumiere, on remarqua de quelle sorte elle se répand sur tous les objets. Que le Peintre, pour montrer que cette action se passe de grand matin, a fait paroître quelques vapeurs qui s'élevent au pied des montagnes & sur la surface de la terre; ce qui fait que les objets éloignez ne sont pas si apparens.

Cela sert mesme à détacher davantage les figures les plus proches, sur lesquelles frappent certains éclats de lumieres qui sortent par des ouvertures de nuées que le Peintre a faites exprés pour autoriser les jours particuliers qu'il distribuë en divers endroits de son ouvrage. L'on connoist bien qu'il a cru devoir tenir l'air plus sombre du costé où tombe la Mane, & faire que les figures y

A A a

LE POUSSIN.

soient plus éclairées que de l'autre costé où le Ciel est serain, afin de les varier toutes aussi-bien dans les effets de la lumiere que dans leurs actions, & donner une agréable diversité de jours & d'ombres à son Tableau.

Après avoir fait ces remarques sur la disposition de tout l'ouvrage, on examina ce qui regarde le dessein. Pour montrer que le Poussin a esté scavant & exact dans cette partie, on fit voir combien les contours de la figure du vieillard qui est debout, sont grands & bien desseignez, & toutes les extrémités correctes, & prononcées avec une précision qui ne laisse rien à desirer.

Mais ce que l'on observa d'excellent dans cette rare peinture, est la proportion de toutes les figures, laquelle est prise sur les plus belles statuës antiques, & parfaitement accommodée au sujet.

On fit voir que le vieillard qui est debout, a les proportions du Laocoon, qui est d'une taille bien faite, & dont toutes les parties du corps conviennent à un homme qui n'est ni extrêmement fort, ni trop délicat. Que le Poussin s'est servi des mesmes mesures pour représenter cet homme malade, dont les mem-

ET LES
bres, bien qu
sans d'av
& capable
Quant à
à la mere,
re de Niobe
desseignées a
& qu'il y a,
Reine, une be
semble, qui n
qui convient
La mere
mais on y v
cheresse, par
nant à s'éteir
rive que les
avec autant
qu'ainsi ils pe
me que les
tes que le P
bien imiter
On trou
river ces fen
la statuë de
la Vigne Bo
à l'image de
convenable po

bres, bien que maigres & décharnez, ne laissent pas d'avoir entre eux un rapport tres-juste, & capable de former un beau corps. LE POUSSIN.

Quant à la femme qui donne la mamelle à sa mere, on jugea qu'elle tient de la figure de Niobe; que toutes les parties en sont desseignées agréablement, & tres-correctes; & qu'il y a, comme dans la statuë de cette Reine, une beauté masle & délicate tout ensemble, qui marque une bonne naissance, & qui convient à une femme de moyen âge.

La mere est sur la mesme proportion, mais on y voit plus de maigreur & de secheresse, parce que la chaleur naturelle venant à s'éteindre dans les vieilles gens, il arrive que les muscles ne sont plus soustenus avec autant de vigueur qu'auparavant, & qu'ainsi ils paroissent plus relâchez; & mesme que les nerfs causent certaines apparences que le Peintre ne doit pas omettre pour bien imiter le naturel.

On trouva que cét homme couché derriere ces femmes, tire sa ressemblance de la statuë de Seneque qui est à Rome dans la Vigne Borghese. Le Poussin a choisi l'image de ce Philosophe comme la plus convenable pour représenter un vieillard qui

paroist un homme d'esprit. On y voit une belle proportion dans les membres ; mais une apparence de veines & de nerfs, & une secheresse sur la peau, qui ne vient que d'une grande vieillesse, & des fatigues qu'il a souffertes.

Le jeune homme qui luy parle tient beaucoup de l'Antinoïis qui est à Belvedere : on croit voir dans toutes les parties de son corps comme une chair solide qui marque la force & la vigueur de la jeunesse.

Les deux autres qui se batent sont de proportions différentes. Le plus jeune peut avoir esté pris sur le modèle des enfans de Laocoon ; & pour mieux figurer un âge encore tendre & peu avancé, le Peintre a fait que toutes les parties en sont délicates & peu formées. Mais l'autre qui semble plus âgé & plus vigoureux tient de cette forte composition de membres qu'on voit dans un des Luteurs qui est au Palais de Medicis.

La jeune femme qui tourne le dos, a quelque ressemblance à la Diane d'Ephese qui est au Louvre ; & bien que cette femme soit plus couverte d'habits que la Diane, on ne laisse pas de connoistre la beauté & l'élégance de tous ses membres, dont les contours déli-

ET LES O
cas & gracie
ble & si adre
svelte.

Le Peint
ce dernier g
tes de celles
qu'il y eust
parut de la
bien par leur
délicatesse,
le jeune hor
a une bea
pour modell
l'Apollon ar
bris ayant
gracieux q
parle à ce v

La fille
la proporti
l'homme
imité sur l

Après q
différentes
le Peintre
il fut lobé
admira les
propos à l

cats & gracieux forment cette taille si agréable & si aisée, que les Italiens nomment *Svelte*. LE POUSSIN.

Le Peintre a eû dessein de faire voir dans ce dernier groupe des proportions différentes de celles du premier dont j'ay parlé, afin qu'il y eust une espece d'opposition, & qu'il parust de la diversité dans les figures aussi bien par leurs âges, par leur forme & leur délicatesse, que par leurs actions. Car dans le jeune homme qui porte une corbeille, il y a une beauté délicate, qui ne peut avoir pour modèle que cette admirable figure de l'Apollon antique, les contours de ses membres ayant quelque chose encore de plus gracieux que ceux du jeune homme qui parle à ce vieillard.

La fille qui tend sa robe, a la taille & la proportion de la Venus de Medicis; & l'homme qui est à genou semble avoir esté imité sur l'Hercule Commode.

Aprés que chacun eût dit son avis sur ces différentes proportions, bien loin de blasmer le Peintre d'avoir en cela imité les Antiques, il fut loué de les avoir si bien suivies. On admira les expressions de ses figures toutes propres à son sujet: car il n'y en a pas une

dont l'action n'ait rapport à l'estat où estoit alors le Peuple Juif, qui se trouvant dans une extrême necessité, & dans un abbatement inconcevable, se vit dans ce moment soulagé par le secours du Ciel. Aussi l'on voit que les uns semblent souffrir sans connoître encore l'assistance qui leur est envoyée, & que les autres qui en ressentent les effets sont dans des dispositions différentes.

Pour entrer dans le particulier de ces figures, & apprendre de leurs actions mesmes non-seulement ce qu'elles font, mais ce qu'elles pensent, on examina tous leurs differens mouvemens. Les uns, pour penetrer l'intention du Peintre, & déclarer sur cela leurs propres pensées, disoient que ce n'est pas sans dessein que le Poussin a représenté un homme déjà âgé pour regarder cette femme qui donne à teter à sa mere, parce qu'une action de charité si extraordinaire devoit estre considerée par une personne grave, afin de la relever davantage, d'en connoître le merite, & donner sujet de la faire aussi remarquer plus particulièrement à ceux qui verront le Tableau. Qu'il n'a pas voulu que ce fust un homme grossier & rustique, parce

ET LES O
que ces som
tion sur les c
rés.
Les autre
ment ce m
une person
retirez & p
dans les act
recient d'or
lors principe
prend impr
ge qui nous
que l'action
ni aucune
fens, & leu
cours, ou
menace. A
de l'admira
tre reman
le peut; &
tement il
de cette a
sances qu
mieux ve
Il n'en
ties de for
neur, font

que ces sortes de gens ne font pas de réflexion sur les choses qui meritent d'estre observées. LE POUSSIN.

Les autres s'empressoient à faire voir comment ce mesme vieillard, pour représenter une personne étonnée & surprise, a les bras retirez & posez contre le corps, disans que dans les actions impréveuës les membres se retirent d'ordinaire les uns auprès des autres, lors principalement que l'objet qui nous surprend imprime dans nostre esprit une image qui nous fait admirer ce qui se passe, & que l'action ne nous cause aucune crainte ni aucune frayeur qui puisse troubler nos sens, & leur donner sujet de chercher du secours, ou de se défendre contre ce qui les menace. Aussi on voit que ne concevant que de l'admiration pour une chose si digne d'estre remarquée, il ouvre les yeux autant qu'il le peut; & comme si en regardant plus fortement il comprenoit davantage la grandeur de cette action, il employe toutes les puissances qui servent aux sens de la veüe pour mieux voir ce qu'il ne peut trop estimer.

Il n'en est pas de mesme des autres parties de son corps: les esprits qui les abandonnent, font qu'elles demeurent sans mouve-

ment.

LE POUSSIN.

ment. Sa bouche est fermée comme s'il craignoit qu'il luy échapaſt quelque choſe de ce qu'il a conceû, & auſſi parce qu'il ne trouve pas de paroles pour exprimer la beauté de cette action. Et comme dans ce moment le paſſage de la reſpiration ſe trouve fermé, l'eſtomac eſt plus élevé qu'à l'ordinaire, ce qui paroît dans quelques muſcles de cette partie du corps qui n'eſt pas couverte.

Cét homme ſemble meſme ſe retirer un peu en arriere pour marquer ſa ſurpriſe, & en meſme temps le reſpect qu'il a pour la vertu de cette femme qui donne ſa mamelle.

Conſiderant pourquoy elle ne regarde pas ſa mere, en luy rendant ce charitable ſecours, mais qu'elle ſe panche du coſté de ſon enfant; on attribua cela au deſir qu'elle avoit de pouvoir les ſecourir tous deux en meſme temps, lequel luy fait faire une action de double mere. Car d'un coſté elle voit dans une extrême defaillance celle qui luy a donné la vie; & de l'autre celuy qu'elle a mis au jour luy demande une nourriture qui luy appartient, & qu'elle luy dérobe en la donnant à une autre: ainſi le devoir & la pieté la touchent également. C'eſt pourquoy dans le moment qu'elle oſte le lait à ſon enfant elle luy
donne

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 377

donne des larmes, & tafche de l'appaifer par ses paroles & par ses careffes. Comme cét enfant a de la crainte pour fa mere, & qu'il n'est pas émeû de jalousie comme fi c'estoit un autre enfant de fon âge qu'on luy préférast, il se contente de témoigner fa douleur par des plaintes, & il ne paroift pas qu'il s'emporte avec excés pour avoir ce qu'on luy ofte.

LE POUSSIN.

L'action de cette vieille qui embrasse fa fille, & qui luy met la main fur l'épaule, est bien une action de vieilles gens qui craignent toujourns que ce qu'ils tiennent ne leur échape, & qui marque auffi fon amour & fa reconnoiffance envers fa fille.

Le malade qui se leve à demi pour les regarder, fert encore à les faire confiderer. Il est fi surpris de la charité de la fille, qu'il oublie fon mal, & fait un effort pour les mieux voir.

Le Peintre a voulu figurer deux mouvemens d'esprit tres-differens dans le vieillard qui est couché derriere les deux femmes, & dans le jeune homme qui luy montre le lieu où tombe la Mane. Car ce jeune homme rempli de joye regarde cette nourriture extraordinaire fans y faire aucune réflexion, ni

BBb

LE POUSSIN.

penfer d'où elle vient. Mais cét homme plus judicieux, fans que la curiosité la luy fasse confiderer avec attention, & en amasser avec empressement, leve les mains & les yeux au Ciel, & adore la divine providence qui la répand sur terre.

Comme l'auteur de cette peinture est admirable dans la diversité des mouvemens & dans la force de l'expression, il a fait que toutes les actions de ses figures ont des causes particulieres qui se rapportent à son principal sujet. C'est ce que tout le monde n'avoit pas de peine à remarquer dans ces jeunes garçons qui se poussent pour avoir la Mane qui est à terre. Car par là on voit l'extrême misere où ce peuple estoit réduit, & dont personne n'estoit exempt. Aussi ces jeunes gens ne se batent pas comme s'ils se vouloient du mal, mais seulement l'un empesche l'autre d'amasser ce qu'ils voyent tous deux leur estre si necessaire.

On connoist un effet de bonté dans cette femme vestuë de jaune, en ce qu'elle invite le jeune homme qui tient une corbeille pleine de Mane à en porter au vieillard qui est derriere elle, croyant qu'il a besoin d'estre secouru.

ET LES O
 Quelqu'e
 tre a expr
 dans la je
 qui tient l
 voir ce qu
 action à l
 qui croit q
 river sans
 comme le
 mais la rec
 pandoit qu
 Le Pou
 de ses fig
 porte de l
 ne fait qu
 cherche e
 Par les
 ser cette
 juger qu
 nes qui
 d'en fai
 Ceux
 ron, les
 posture
 d'eux de
 vent rec
 viennent

Quelqu'un considerant combien le Peintre a exprimé de beauté & de délicatesse dans la jeune fille qui regarde en haut, & qui tient le devant de sa robbe pour recevoir ce qu'elle voit tomber, attribua cette action à l'humeur dédaigneuse de ce sexe, qui croit que toutes choses luy doivent arriver sans peine, ne voulant pas se baisser comme les autres pour recueillir la Mane, mais la reçoit du Ciel comme s'il ne la répandoit que pour elle.

LE POUSSIN.

Le Pouffin, pour varier toutes les actions de ses figures, a représenté un homme qui porte de la Mane à sa bouche: on voit qu'il ne fait que commencer à y taster, & qu'il cherche quel goust elle a.

Par les deux figures si empressees à amasser cette nourriture extraordinaire, on peut juger qu'on a voulu représenter les personnes qui par une prévoyance inutile raschoient d'en faire une trop grande provision.

Ceux qui paroissent devant Moïse & Aaron, les uns à genoux & les autres dans une posture encore plus humiliée, ont auprès d'eux des vases remplis de Mane, & semblent remercier le Prophete du bien qu'ils viennent de recevoir. Moïse, en levant les bras

& les yeux en haut, leur montre que c'est du Ciel qu'ils reçoivent un secours si favorable; & Aaron qui joint les mains, leur sert d'exemple pour rendre graces à Dieu, comme font les anciens & les plus sages des Israélites qui sont plus derriere, dont la posture & les actions font connoître la reconnaissance particuliere qu'ils ont des miracles que Dieu opere pour eux.

Entre les personnes qui sont les plus proches de Moïse, il y a une femme, qui par son action fait remarquer sa curiosité. Car comme si elle entendoit dire que c'est du Ciel que cette nourriture leur est envoyée, elle regarde en haut; & pour se défendre d'une trop forte lumiere qui l'ébloût, elle met sa main au devant, comme si de ses yeux elle vouloit penetrer jusques dans la source d'où sortent ces biens.

Outre toutes ces belles expressions on considéra encore la belle maniere dont le Poussin a vestu ses figures, chacun avoiant qu'il a toujours excellé en cela. Car les habits qu'il leur donne sont des habits qui les couvrent agréablement, ne faisant pas comme d'autres Peintres, qui, comme je vous ay déjà dit, ne cachent le corps qu'avec des pie-

ET LES O
ces dévot
ment. Da
tre, il n'en
a point de
habits, il n
loit propre
bien. Mais i
ne fait pas
la nudité, &
tes de modes
de la biensé
tome non m
l'histoires q
quoy l'on ve
la, & qu'il
aux pais &
reprezent
Ainsi ce
voit de te
plus fatigu
gures ne lo
ne semblab
à demi-nu
considere c
nere.
On obser
manteau soie

ces d'étoffes qui n'ont aucune forme de vestement. Dans les Tableaux de ce grand maître, il n'en est pas de mesme : comme il n'y a point de figure qui n'ait un corps sous ses habits, il n'y a point aussi d'habit qui ne soit propre à ce corps, & qui ne le couvre bien. Mais il y a encore cela de plus, qu'il ne fait pas seulement des habits pour cacher la nudité, & n'en prend pas de toutes sortes de modes, & de tout país. Il a trop soin de la bienséance, & de cette partie du *costume* non moins nécessaire dans les Tableaux d'histoires que dans les Poëmes: c'est pourquoy l'on voit qu'il ne manque jamais à cela, & qu'il se sert de vestemens conformes aux país & à la qualité des personnes qu'il represente.

Ainsi comme parmi ce peuple il y en avoit de toutes conditions, & qui avoient plus fatigué les uns que les autres, les figures ne sont pas régulièrement vestuës d'une semblable maniere. On en voit qui sont à demi-nuës, comme celle du vieillard qui considere cette charitable fille qui allaite sa mere.

On observa qu'encore que les plis de son manteau soient grands & libres, & qu'il pa-

roisse d'une grosse étoffe, on ne laisse pas néanmoins de voir le nud de la figure. Cette espece de caleçon que les Anciens appelloient *Bracca*, qui luy couvre les cuisses & les jambes, n'est pas d'une étoffe pareille à celle du manteau; elle souffre des plis plus petits & plus pressez: cependant les jambes ne paroissent point serrées, & l'on voit toute la beauté de leurs contours.

La condition des personnes est particulièrement distinguée par leurs vestemens, dont quelques-uns sont enrichis de broderies, & les autres plus grands & plus amples donnent davantage de majesté à celles qui en sont vestuës.

Pour ce qui regarde la Perspective du plan de ce Tableau, elle y est parfaitement observée. Le Poussin ayant représenté un lieu dont la situation est tout-à-fait inégale, il s'est servi des terrasses les plus élevées pour y mettre les principaux personnages, ce qui donne plus de jeu & de variété à la disposition entière de tout cet Ouvrage. Et mesme cela luy a servi à placer une plus grande quantité de personnes dans un petit espace, & à poser avantageusement les figures de Moïse

& d'Aaron qui sont comme les deux Heros LE POUSSIN
de son sujet.

Quant à l'épanchement de la lumiere, ayant representé un air épais & chargé des vapeurs du matin, il a comme précipité les diminutions de ses figures éloignées, & les a affoiblies autant par la qualité que par la force des couleurs, pour faire avancer celles de devant, & les faire éclater avec plus de vivacité par la grande lumiere qu'elles reçoivent au travers de quelques ouvertures de nuées qu'il suppose estre audessus d'elles; ce qu'il autorise assez par les autres nuages entr'ouverts qui sont dans le Tableau.

On considera mesme dans les effets du jour trois parties dignes d'estre remarquées. La premiere, une lumiere souveraine, qui est celle qui frape davantage; la seconde, une lumiere glissante sur les objets; & la troisiéme, une lumiere perduë, & qui se confond par l'épaisseur de l'air.

C'est de la lumiere souveraine qu'est éclairée l'épaule de cét homme qui est debout, & qui paroist surpris, la teste de la femme qui donne sa mamelle, sa mere qui tete, & le dos de cette autre qui se tourne & qui est vestuë de jaune: il n'y a que le haut de

ces figures qui soit éclairé de cette forte lumiere; car le bas ne reçoit qu'un jour glissant, semblable à celui de la figure du malade, du vieillard couché, & du jeune homme qui aide à le relever, & encore de ces deux garçons qui se batent, & des autres qui sont autour de la femme qui tourne le dos.

Pour Moïse, & ceux qui l'environnent, ils ne sont éclairés que d'une lumiere éteinte par l'interposition de l'air qui se trouve dans la distance qu'il y a entre eux & les autres figures qui sont sur le devant du Tableau, & qui reçoivent encore du jour, selon qu'elles sont plus ou moins éloignées.

Le jaune & le bleu étant les couleurs qui participent le plus de la lumiere & de l'air, le Poussin a vestu ses principales figures d'étoffes jaunes & bleuës; & dans toutes les autres draperies il a toujours meslé quelque chose de ces deux couleurs principales, faisant en sorte que le jaune y domine davantage, afin qu'elles tiennent de la lumiere qui est répandue dans tout le Tableau.

A toutes ces remarques si sçavantes & si judicieuses, on en ajouta plusieurs autres, non seulement nécessaires pour connoître la beauté

ET LES
 beauté de
 unles à ceu
 à se perfec
 comme je
 ple de ce q
 devenir em
 Ayant o
 Est-il possib
 pagne il n'y
 que chose à
 vrage?
 Vous me
 qu'un de l'
 loge pour
 luy sembloit
 à ne vouloir
 ces necessai
 histoire, à
 image aill
 sa au dese
 Mane, puis
 la nege qu
 Israélites;
 criture, q
 matin aux
 qu'une rose
 que cette gr

beauté de cét ouvrage, mais encore tres-LE POUSSIN
utiles à ceux qui cherchent à s'instruire &
à se perfectionner dans la peinture. Mais
comme je vous ay fait un détail assez am-
ple de ce qui fut dit alors, je pourrois vous
devenir ennuyeux par un plus long recit.

Ayant cessé de parler, Pymandre me dit:
Est-il possible que dans une si grande com-
pagnie il n'y eust personne qui trouvast quel-
que chose à reprendre dans un si grand ou-
vrage?

Vous me faites souvenir, repartis-je,
qu'un de l'Academie après en avoir fait l'é-
loge pour captiver les auditeurs, dît qu'il
luy sembloit que le Poussin ayant esté si exact
à ne vouloir rien obmettre des circonstan-
ces necessaires dans la composition d'une
histoire, il n'avoit pas néanmoins fait une
image assez ressemblante à ce qui se pas-
sa au desert lors que Dieu y fit tomber la
Mane, puis qu'il l'a représentée comme de
la nege qui tombe de jour, & à la veüe des
Israélites; ce qui est contre le texte de l'E-Exode ch. 26.
criture, qui porte qu'ils la trouvoient le
matin aux environs du camp répanduë ainsi
qu'une rosée qu'ils alloient amasser. De plus,
que cette grande necessité, & cette extrême

LE POUSSIN.

misere qu'il a marquée ne convient pas au temps de l'action qu'il figure : car lors que le peuple receût la Mane , il avoit déjà esté secouru par les cailles , qui avoient esté suffisantes pour appaiser sa plus grande faim ; ainsi il n'estoit pas nécessaire de peindre des gens dans une si grande langueur , & moins encore faire tomber cette viande miraculeuse de la sorte que tombe la nege.

A cela on repartit qu'il n'en est pas de la Peinture comme de l'Histoire : qu'un Historien se fait entendre par un arangement de paroles , & une suite de discours qui forme une image des choses , & represente successivement telle action qu'il luy plaist ; mais le Peintre n'ayant qu'un instant dans lequel il doit prendre la chose qu'il veut figurer sur une toile , il est quelquefois nécessaire qu'il joigne ensemble beaucoup d'incidens qui ayent précédé , afin de faire comprendre le sujet qu'il expose , sans quoy ceux qui verroient son ouvrage ne seroient pas mieux instruits de l'action qu'il represente que si un Historien , au lieu de rapporter tout le sujet de son histoire , se contentoit d'en dire seulement la fin.

Que c'est par cette raison que le Poussin

voulant montrer comment la Mane fut envoyée aux Israélites, a cru qu'il ne suffisoit pas d'en répandre par terre, & de représenter des hommes & des femmes qui la recueillent; mais qu'il falloit, pour marquer la grandeur de ce miracle, faire voir en mesme temps l'estat où ils estoient alors. Que pour cela il les a représentés dans un lieu desert; les uns dans une langueur, les autres empressez à amasser cette nourriture, & d'autres encore à remercier Dieu de ses bienfaits: ces differens estats & ces diverses actions luy tenant lieu de discours & de paroles pour faire entendre sa pensée. Et puis que le Peinture n'a point d'autre langage ni d'autres caracteres que ces sortes d'impressions, c'est ce qui l'a obligé de faire voir cette Mane tombant du Ciel, parce qu'il ne peut autrement faire connoistre d'où elle vient. Car si on ne la voyoit pas choir d'enhaut, & que ces hommes & ces femmes la prissent à terre, on pourroit aussitost croire que ce seroit une graine, ou quelque fruit.

Qu'il est vray que le peuple avoit déjà receû de la nourriture par les cailles qui estoient tombées dans le camp: mais comme il ne s'estoit passé qu'une nuit, on peut dire

LE POUSSIN.

qu'elles n'avoient pu donner si promptement de la vigueur aux plus abbatus. Qu'encore que dès le jour précédent Dieu eust promis au peuple par son Prophete de luy donner de la viande ce soir-là, & du pain tous les matins : comme ce peuple néanmoins estoit en grand nombre, & répandu dans une ample étendue de païs, il n'est pas hors d'apparence qu'il n'y en eust plusieurs qui n'eussent point encore sceû la promesse qui leur avoit esté faite, ou mesme la sçachant n'ajoustaient pas foy aux paroles de Moïse, puis qu'ils estoient naturellement incredules.

Quelque autre personne ajousta à toutes ces raisons, que si par les regles du theatre, il est permis aux Poëtes de joindre ensemble plusieurs événemens arrivez en divers temps pour en faire une seule action, pourveu qu'il n'y ait rien qui se contrarie, & que la vray-semblance y soit exactement observée ; il est encore bien plus juste que les Peintres prennent cette licence, puis que sans cela leurs ouvrages demeureroient privez de ce qui en rend la composition plus admirable, & fait connoistre davantage la beauté du génie de leur auteur. Que dans cette rencontre l'on ne pouvoit pas accuser le Poussin d'a-

voir mis dans son Tableau aucune chose qui LE POUSSIN. empesche l'unité d'action, & qui ne soit vray-semblable, n'y ayant rien qui ne concoure à un mesme sujet. Quoy-qu'il n'ait pas entierement suivi le texte de l'Ecriture Sainte, on ne peut pas dire qu'il se soit éloigné de la verité de l'histoire. Car s'il a voulu suivre celle de Joseph, cet auteur rapporte que les Juifs ayant receû les cailles, Moïse pria Dieu qu'il leur donnast encore une autre nourriture; & que levant les mains en haut, il tomba comme des gouttes de rosées qui grossissoient à veüe d'œil, & que le peuple pensoit estre de la nege: mais en ayant tous gousté, ils conquirent que c'estoit une veritable nourriture qui leur estoit envoyée du Ciel; de sorte que les matins ils alloient dans la campagne en prendre leur provision pour la journée seulement.

Pour ce qui est d'avoir représenté des personnes, dont les unes sont dans la misere & d'autres qui semblent avoir receû du soulagement, c'est en quoy ce sçavant homme montre qu'il n'estoit pas ignorant de l'art poëtique, ayant composé son ouvrage dans les regles qu'on doit observer aux pieces de theatre. Car pour peindre parfaitement l'his-

toire qu'il traite, il avoit besoin des parties nécessaires à un poëme, afin de passer de l'infortune au bonheur. L'on voit que ces groupes de différentes personnes qui font diverses actions, sont comme autant d'épisodes qui servent à ce que l'on nomme *peripeties*, ou de moyens pour faire connoître le changement arrivé aux Israélites qui sortent d'une extrême misere, & rentrent dans un estat plus heureux : ainsi leur infortune est marquée par ces personnes languissantes & abbatuës. Le changement qui s'en fait, est figuré par la chute de la Mane, & leur bonheur se connoist dans la possession d'une nourriture qu'on leur voit amasser avec une joye extrême. De-sorte que bien loin de trouver quelque chose à redire dans ce Tableau, on doit plûtoft admirer de quelle maniere le Poussin s'est conduit dans un sujet si grand & si difficile, & où il n'a rien fait qui ne soit autorisé par de bons exemples, & digne d'estre imité par tous les Peintres qui viendront après luy.

Ce sentiment fut celuy non-seulement de tous ceux de l'Académie qui estoient en grand nombre, mais encore de plusieurs personnes doctes dans les sciences, & intelli-

ET LES
gentes dans
verent à ce
vous faire
qu'elle sert
en peur de
olent blas
que peut-o
que je vie
bleau de l
pourroit-o
grand nom
On a exam
disposition
expressions
coloris ; &
te de l'adr
de quelle
de ceux e
la theorie
de le pr
d'autres ;
des sçava
science fi
ticulieres
ble, & u
Je po
exemple

gentes dans les beaux arts, lesquelles se trou- LE POUSSIN.
 verent à cette conference dont j'ay voulu
 vous faire le détail, parce qu'il me semble
 qu'elle sert d'une approbation aussi forte qu'on
 en peut desirer, pour convaincre ceux qui
 osent blasmer ce que le Poussin a fait. Car
 que peut-on dire de plus avantageux que ce
 que je viens de rapporter au sujet du Ta-
 bleau de la Mane? Et quel autre ouvrage
 pourroit-on faire voir où il y eust un aussi
 grand nombre de belles parties à considerer?
 On a examiné ce qui regarde l'invention, la
 disposition, le dessein, les proportions, les
 expressions, ce qui appartient à la beauté du
 coloris; & l'on n'a rien trouvé qui ne merite
 de l'admiration. Ainsi jugez, je vous prie,
 de quelle autorité peuvent estre les sentimens
 de ceux qui disent, que si le Poussin a sceû
 la theorie de cét art, il n'a pas esté capable
 de le pratiquer comme ont fait beaucoup
 d'autres; luy, dont vous voyez au jugement
 des sçavans, des choses exécutées avec une
 science si profonde, des connoissances si par-
 ticulieres, une beauté de pinceau si agréa-
 ble, & un raisonnement si solide.

Je pourrois vous donner encore pour
 exemple plusieurs de ses Tableaux, pour

LE POUSSIN.

vous faire voir de quelle sorte il a heureusement réüissi dans l'exécution des differens modes qu'il s'est toujourn proposéz dans ses ouvrages; & vous dire qu'on peut bien le considerer comme un génie extraordinaire, puis qu'ayant trouvé l'art de mettre en pratique toutes les differentes manieres des plus sçavans maistres de l'Antiquité, il s'en est fait des régles si certaines, qu'il a donné à ses figures la force d'exprimer tels sentimens qu'il a voulu, & de faire qu'elles inspirent de pareils mouvemens dans l'ame de ceux qui voyent ses Tableaux.

Je l'ay déjà dit, que ce sçavant homme a mesme surpassé en quelque sorte les plus fameux Peintres & Sculpteurs de l'Antiquité qu'il s'est proposé d'imiter, en ce que dans ses ouvrages on y voit toutes les belles expressions qui ne se rencontroient que dans differens maistres. Car Timomachus qui representa Ajax en colere, ne fut recommandable que pour avoir bien peint les passions les plus vehementes. Le talent particulier de Zeuxis, estoit de peindre des affections plus douces & plus tranquilles, comme il fit dans cette belle figure de Penelope, sur le visage de laquelle on reconnoissoit de
la

la pudeur & de la sagesse. Le Sculpteur Ctesilas fut principalement considéré pour les expressions de douleur. LE POUSSIN.

Mais, comme je viens de dire, si ces sçavans ouvriers excelloient dans quelques parties, le Poussin les possédoit toutes. C'est dans son Tableau du petit Moïse, qui foule aux pieds la couronne de Pharaon, qu'on peut voir des effets de colere. Combien de sujets saints & dévots, dont la comparaison ne se peut faire avec les tableaux de Zeuxis, portent-ils les marques d'une sainte pudeur, & d'une sagesse toute divine?

Ce mourant auquel on donne l'Extrême-Onction, & dont je vous ay parlé, ne doit-il pas nous persuader que ce qu'on a écrit de la statuë de Ctesilas n'est point une exagération? Quels effets de respect & de crainte peut-on voir plus touchans que ceux du Tableau où Esther paroist devant Assuérus? Je vous ay entretenu des sujets où il a si bien représenté la tristesse, la joye, & les autres passions.

Y a-t-il rien de plus plaissant, & de plus gracieux que les Bacchanales qu'il a peintes? Dans celle qu'il fit pour M. du Fresne, l'on voit une femme enjoûée, qui semble chanter

D D d

& danser en jouant des castagnettes, pendant qu'un jeune homme jouë de la flûte. C'est un des Tableaux où il a pris plus de soin, & où il a suivi des proportions tirées des statuës & des plus beaux bas-reliefs antiques. Ceux qui en ont une parfaite connoissance n'ont pas de peine à découvrir de quelle sorte il a observé ce qu'on y remarque de plus élégant; & comment il a souvent imité avec beaucoup d'adresse & de bonheur ce qu'il y a de plus agréable dans le bas-relief des danseuses, dans les vases de Medicis & de Borghese, dans celui que l'on voit encore dans une Eglise de Gaïete au Royaume de Naples, dont il faisoit une estime particuliere. Ces restes antiques sont des chefs-d'œuvres de l'art, qui luy ont paru bien plus dignes d'estre pris pour modelles que des hommes malfaits, & des femmes telles qu'on les trouve, dont plusieurs Peintres moins habiles se sont contentez.

S'il a mis quelquefois dans ses Tableaux des figures entieres & telles qu'elles sont dans les restes antiques, il n'a fait en cela qu'imiter les plus sçavans Peintres qui l'ont précédé, & Raphaël le premier, lesquels pourtant ne s'en sont point servis plus heu-

ET LES
 reulement
 sans voul
 ge, qu'il
 a disposé
 perspectiv
 richi leur
 mens qui
 ment du
 particular
 mettent d
 coutume
 vans, &
 Ainsi a
 corps de
 pais d'Ar
 né par le
 tain, &
 sion qui
 d'instru
 parce q
 de ce gra
 me de
 avoient
 à l'honn
 Dans
 M. de Cl
 pte, on y

reusement que le Pouffin. Car on peut dire, LE POUSSIN.
sans vouloir le trop louer, à leur desavantage, qu'ils n'ont point, comme luy, entendu à disposer leurs figures dans les régles de la perspective lineale, & de celle de l'air, ni enrichi leurs Tableaux de païsages & d'évenemens qui servent non seulement pour l'ornement du sujet, mais instruisent de quelques particularitez necessaires à l'Histoire, & remettent devant les yeux les ceremonies & les coustumes anciennes; ce qui satisfait les sçavans, & donne du plaisir à tout le monde.

Ainsi ayant représenté dans un païsage le corps de Phocion, que l'on emporte hors du païs d'Athenes, comme il avoit esté ordonné par le peuple, on apperçoit dans le lointain, & proche la ville, une longue procession qui sert d'embellissement au Tableau, & d'instruction à ceux qui voyent cét ouvrage, parce que cela marque le jour de la mort de ce grand Capitaine qui fut le dix-neuvième de Mars, jour auquel les Chevaliers avoient accoustumé de faire une procession à l'honneur de Jupiter.

Dans le Tableau que le Pouffin fit pour M. de Chantelou, où la Vierge est en Egypte, on y voit une autre sorte de proces-

sion de Prestres Egyptiens, qui ont la teste rase, sont couronnez de verdure, & vestus selon l'usage du pais. Les uns ont des tymbales, des flustes, des trompettes: d'autres portent des éperviers sur des bastons: il y en a qui sont sous un porche, & qui semblent aller vers le Temple de leur Dieu Serapis, portant le coffre dans lequel estoient enfermez ses os.

Derriere une femme vestuë de jaune est une sorte de fabrique faite pour la retraite de l'oiseau Ibis que l'on y voit, & une espee de tour dont le toit est concave, avec un grand vase pour recueillir la rosée. Cependant le Peintre ne faisoit point ces embellissemens par un pur caprice, & pour les avoir imaginez, ainsi qu'il l'écrivit alors. Il s'appuyoit sur l'Histoire, ou sur des exemples antiques, comme dans cette ceremonie Egyptienne, qu'il dit avoir tirée du Temple de la Fortune de Palestrine, dont le pavé de Mosaïque representoit l'Histoire naturelle & morale des Egyptiens; & dont il s'est servi dans le fond de son Tableau, pour plaire, & faire connoistre que la Vierge estoit alors en Egypte. C'est ainsi qu'il en a usé en d'autres rencontres, quand, pour faire

ET LES
mieux con
sont passé
particulie
bâtimens
qu'il a re
loit par l
pais, ainsi
pour marc
dinairement
le Tableau
tir Moïse t
le Cabinet
ple de pale
ramides, q
Memphis l
Ourre q
ou seize an
leurs diffé
sujets tirez
quelques a
l'esprit & c
Cette sol
de Haute
contre terr
se-t-elle p
naître un
quillité pa

mieux connoître les lieux où les choses se sont passées, il en a donné quelques marques particulieres, soit par la magnificence des bastimens, soit par les divinitez des eaux qu'il a représentées sous différentes figures; soit par les animaux particuliers à chaque país, ainsi que faisoit le Peintre Néacles, qui pour marquer le fleuve du Nil, mettoit ordinairement un crocodile tout proche. Dans le Tableau où le Poussin a représenté le petit Moïse trouvé sur les eaux, & qui est dans le Cabinet du Roy, on voit une ville remplie de palais magnifiques & de hautes pyramides, qui font connoître assez que c'est Memphis la capitale d'Egypte.

LE POUSSIN.

Outre que les païsages qu'il a faits quinze ou seize ans avant sa mort, sont agréables par leurs différentes dispositions, il y a mis des sujets tirez de l'Histoire ou de la Fable, ou quelques actions extraordinaires qui satisfont l'esprit & divertissent les yeux.

Cette solitude qui est chez M. le Marquis de Hauterive, où l'on voit des Moines assis contre terre, & appliquez à la lecture, ne cause-t-elle pas un certain repos à l'ame, qui fait naître un desir de pouvoir jouïr d'une tranquillité pareille à celle où l'on croit voir des

Religieux dans un desert si paisible & si charmant?

Le païsage qui est dans le Cabinet de M. Moreau fait un effet contraire. La situation du lieu en est merveilleuse, mais il y a sur le devant des figures qui expriment l'horreur & la crainte. Ce corps mort, & étendu au bord d'une fontaine, & entouré d'un serpent; cét homme qui fuit avec la frayeur sur le visage; cette femme assise, & étonnée de le voir courir & si épouvanté, sont des passions que peu d'autres Peintres ont sceû figurer aussi dignement que luy.

On voit que cét homme court veritablement, tant l'équilibre de son corps est bien disposé pour représenter une personne qui fuit de toute sa force; & cependant il semble qu'il ne court pas aussi viste qu'il voudroit. Ce n'est point, comme disoit il y a quelque temps un de nos amis, de la seule grimace qu'il s'enfuit; ses jambes & tout son corps marquent du mouvement. Je pourrois vous parler de plusieurs autres païsages que ce sçavant homme a faits, où l'on trouve toujourns de quoy admirer, & se divertir; mais il faut que vous les voyez aussi-bien que ses autres Tableaux qui sont à Paris.

ET LES
Le Roy e
1641. pour
l'un est repr
Verre; & dan
s'apparut à M
Vous verre
leries du Lou
phie; une Da
nus qui donn
in peint en r
Dans le C
Hiverive, est
Dans celuy
qui baptise le
Un petit M
en 1678.
Un autre T
n, representant
une fontaine.
Il y a chez
Tableau de la r
dans un païsag
Dans le Ca
ses, on y vo
premier man
M. Blondel
Monsieur

Le Roy en a deux que le Pouffin fit en LE POUSSIN.
1641. pour le Cardinal de Richelieu. Dans
l'un est representé le Temps qui découvre la
Verité ; & dans l'autre est peint comme Dieu
s'apparut à Moïse dans le buisson ardent.

Vous verrez chez le sieur Stella aux Gal-
leries du Louvre, Apollon qui poursuit Da-
phné ; une Danaé couchée sur un lit ; & Ve-
nus qui donne les armes à Enée. Ce dernier
fut peint en 1639.

Dans le Cabinet de M. le Marquis de
Hauterive, est un Coriolan.

Dans celuy de M. le Nostre, un Saint Jean
qui baptise le peuple aux bords du Jourdain.

Un petit Moïse trouvé sur les eaux, peint
en 1638.

Un autre Tableau de la premiere manie-
re, representant Narcisse, qui se regarde dans
une fontaine.

Il y a chez M. Fromont de Veines, un
Tableau de la mort de Saphira ; & une Vierge
dans un païsage accompagnée de cinq figures.

Dans le Cabinet de M. Gamard des Chaf-
ses, on y voit Apollon & Daphné de la
premiere maniere.

M. Blondel Maistre des Mathematiques de
Monseigneur le Dauphin a eû de M. de Ri-

chaumont un Sacrifice de Noé, & un Hercule entre le Vice & la Vertu, des premieres manieres du Pouffin.

Il y a encore plusieurs Tableaux de ce sçavant homme, desquels je ne me souviens pas presentement qui se trouvent en divers Cabinets de Paris, & que l'on déplace souvent, ou par la mort des curieux, ou par les échanges & les ventes qui s'en font.

Je ne demande pas, dit Pymandre, que vous fassiez un effort de memoire pour vous en souvenir; vous en avez nommé un assez grand nombre. Mais poursuivez, si vous le trouvez bon, d'examiner encore les excellentes qualitez de ce grand Peintre. Car bien que je crusse avoir une entiere connoissance de luy, par ce que j'en ay veû, & par tout ce que j'en ay oûi dire, j'avoûë que je ne m'estois point imaginé qu'il eust un rang si considerable parmi les Peintres les plus célèbres; & je suis ravi que la France ait produit un homme si rare, que les Italiens mesmes, comme vous disiez tantost, l'ayent reconnu pour le Raphaël des François.

Il est vray, luy repartis-je, que la France & l'Italie n'ont point eû de Peintres plus sçavans. Ils avoient beaucoup de ressemblance
dans

dans la grandeur de leurs conceptions, dans le choix des sujets nobles & relevez, dans le bon gouſt du deſſein, dans la belle & naturelle diſpoſition des figures, dans la forte & vive expreſſion de toutes les affections de l'ame. Tous les deux ſe ſont plus attachez à la forme qu'à la couleur, & ont préféré ce qui touche & ſatisfait l'eſprit & la raiſon, à ce qui ne contente que la veüe. Auſſi, plus on conſidere leurs ouvrages, & plus on les aime & on les admire.

Ne vous imaginez pas, ſ'il vous plaiſt, que la comparaiſon que je fais de ces hommes illuſtres ſoit un moyen dont je me ſerve pour louer davantage le Pouſſin; je ne prétends point établir ſon mérite par rapport à ce qu'ont fait les plus grands Peintres, ſoit de ceux qui ont eſté avant luy, ſoit de ceux de ſon temps, ſoit encore de ceux qui ont travaillé depuis en quelque pais que ce puiſſe eſtre. Chacun d'eux a eû ſes talens particuliers; & ſi quelques-uns en ont poſſédé de tres-conſiderables, je ne croy pas qu'on puiſſe pour cela rien diminuer de l'eſtime qu'on doit faire de luy. Je vous ay autrefois parlé des différentes qualitez qui ont donné de la réputation au Titien & au Co-

rege : l'excellence & la beauté singuliere de leur travail n'a pas empesché que Raphaël n'ait esté regardé comme le Maistre de tous, parce qu'il possédoit des qualitez si grandes, qu'elles l'ont rendu sans égal.

Mais si l'on vouloit marquer quelque difference entre Raphael & le Poussin, on pourroit dire que Raphael avoit receû du Ciel son sçavoir & les graces de son pinceau, & que le Poussin tenoit de la force de son génie & de ses grandes études ses belles connoissances, & tout ce qu'il possédoit de merveilleux dans son Art.

Pour bien juger de nostre premier Peintre François, il faut le considerer seul sans le comparer à d'autres, & regardant les talens particuliers qu'il a eûs, on aura de la peine à en trouver parmi ceux dont je vous ay parlé qui luy soient comparables.

Il me semble que je vous ay assez fait connoistre quelle estoit la force de son génie à bien inventer, & la beauté de son jugement à ne choisir qu'une matiere grande & illustre. Les Tableaux dont je vous ay fait des descriptions vous doivent avoir persuadé de son sçavoir dans ce qui regarde la composition & l'ordonnance. Vous y avez pu re-

marquer sa science dans l'art de bien dessigner les figures, & donner des proportions convenables aux personnes, aux sexes, aux âges, & aux différentes conditions. C'est luy qui a fait paroître le premier cét art admirable de bien traiter les sujets dans toutes les circonstances les plus nobles; & qui comme un flambeau a servi de lumière pour voir ce que les autres n'ont fait qu'avec desordre & confusion.

Il étudioit sans cesse tout ce qui estoit nécessaire à sa profession, & ne commençoit jamais un Tableau sans avoir bien medité sur les attitudes de ses figures qu'il dessignoit toutes en particulier & avec soin. Aussi on pouvoit sur ses premières pensées & sur les simples esquisses qu'il en faisoit, connoître que son ouvrage seroit conforme à ce qu'on attendoit de luy. Il dispoit sur une table de petits modelles qu'il couvroit de vestemens pour juger de l'effet & de la disposition de tous les corps ensemble, & cherchoit si fort à imiter toujourns la nature, que je l'ay veü considerer jusques à des pierres, à des mottes de terre, & à des morceaux de bois, pour mieux imiter des rochers, des terrasses, & des troncs d'arbres. Il peignoit avec une

propreté, & d'une maniere toute particuliere : il arrangeoit sur sa palette toutes ses teintes si justes, qu'il ne donnoit pas un coup de pinceau inutilement, & jamais ne tourmentoit ses couleurs. Il est vray que le tremblement de sa main ne luy eust pas permis de travailler avec la mesme facilité que font d'autres Peintres, mais la force de son génie & son grand jugement réparoiert en luy la foiblesse de sa main.

Quelque ouvrage qu'il fist, il ne s'agitoit point avec trop de violence : il se conduisoit avec moderation, sans paroistre plus foible à la fin de son travail qu'au commencement; parce que le beau feu qui échauffoit son imagination avoit toujours une force pareille. La lumiere qui éclairoit ses pensées estoit uniforme, pure, & sans fumée. Soit qu'il fallust faire voir dans ses compositions de la vehemence, & quelquefois de la colere & de l'indignation, soit qu'il fust obligé de représenter les mouvemens d'une juste douleur, il ne se transportoit jamais trop, mais se conduisoit avec une égale prudence, & une mesme sagesse. S'il traitoit quelques sujets poëtiques, c'estoit d'une maniere fleurie & élégante; & si dans les Baccanales il a tasché de

plaire, & de divertir par les actions & les manières enjouées qu'on y voit, il a cependant toujours conservé plus de gravité & de modestie que beaucoup d'autres Peintres qui ont pris de trop grandes libertez. LE POUSSIN.

Il est vray qu'on peut regarder en luy comme une adresse toute particuliere le soin qu'il a eû de peindre avec beaucoup d'amour & d'agrémens ces sortes de sujets; de les avoir remplis de plus d'embellissemens que les actions historiques qu'il a traitées, dans lesquelles on trouve la verité belle & bien ornée, mais sans fard, & où souvent mesme il a affecté de retrancher certaines richesses que le sujet auroit pû recevoir, mais qui se trouvent bien récompensées par la grande beauté de ses figures.

On voit pourtant dans la composition des uns & des autres, qu'à l'exemple des sçavans Orateurs, son intention a esté d'en serrer toutes les parties qu'il divise en certains membres, auxquels il ne donne d'étendue que ce qui est nécessaire pour exprimer sa pensée, sans qu'il y ait dans son ouvrage ni embarras, ni confusion, ni rien de superflu.

L'on n'y voit jamais de mouvemens qui ne soient conformes à ce que les persona-

ges doivent faire. Ces racourcisse-
ments, ces contrastes d'attitudes & d'a-
ctions contraintes, & souvent ridicules, que
certains Peintres recherchent, & affectent si
fort, pour donner, disent-ils, plus de vie &
d'agitation à leurs figures, ne se rencontrent
point dans les Tableaux du Poussin: tout y
paroît naturel, facile, commode, & agréa-
ble; chaque personne fait ce qu'elle doit fai-
re, avec grace & bienséance.

Ce n'est pas avec un moindre succès qu'il
a réussi dans l'expression de toutes les pas-
sions de l'ame. Je vous ay fait observer que
quelque fortes qu'elles soient, il ne les ou-
tre jamais, qu'il connoît jusques à quel de-
gré il faut les marquer; & ce qui est encore
considérable, il sçait faire un parfait discer-
nement des personnes capables des plus for-
tes passions, & de quelle maniere il faut les
en rendre touchés.

On ne voit rien de trop recherché, ni de
trop négligé dans ses Tableaux. Les basti-
mens, les habits, & généralement tous les ac-
commodemens sont toujours conformes à son
sujet. Les lumieres & les ombres sont répan-
duës de la mesme sorte que la nature les fait
paroître: il n'affecte point d'en représenter

de plus grandes, ni de donner plus de force, ou de foiblesse à ses corps; il sçait l'art de les faire fuir ou avancer par des moyens naturels & agréables. Il entend parfaitement l'amitié que les couleurs ont les unes avec les autres; & quoy-qu'il se serve également dans le prés & dans le loin de couleurs claires & vives, il les rompt, les affoiblit, & les dispose de-sorte qu'elles ne se nuisent point les unes aux autres, & font toûjours un bel effet. Je vous ay parlé tant de fois de son intelligence à bien faire toutes sortes de païssages, & à les rendre si plaisans & si naturels, qu'on peut dire que hors le Titien, on ne voit pas de Peintre qui en ait fait de comparables aux siens. Il touchoit parfaitement toutes sortes d'arbres, & en exprimoit les differences & l'agitation; disposoit les terrasses d'une maniere naturelle, mais bien choisie; donnoit de la fraischeur aux eaux, qu'il embellissoit des reflets des objets voisins; ornoit les campagnes & les colines de villes ou de fabriques bien entenduës, diminuant les choses les plus éloignées avec une entente merveilleuse; & pour donner ce précieux que l'on voit dans ses ouvrages, faisoit naître des accidens de jours & d'ombres par

LE POUSSIN.

des rencontres de nuages & par des vapeurs ou des exhalaisons élevées en l'air dont il sçavoit parfaitement faire les différences de celles du matin & de celles du soir.

Dans quelques - uns de ses Tableaux il a représenté des temps calmes, & serains ; dans d'autres des pluyes, des vents, & des orages, comme ceux que vous avez veûs autrefois chez le sieur Pointel. Le Poussin les fit en 1651. & dans le mesme temps il écrivit

» au sieur Stella, Qu'il avoit fait pour le Cava-
 » lier del Pozzo, un grand païsage, dans lequel,
 » luy dit-il, j'ay essayé de représenter une tem-
 » peste sur terre, imitant le mieux que j'ay pû
 » l'effet d'un vent impetueux, d'un air rempli
 » d'obscurité, de pluye, d'éclairs & de foudres
 » qui tombent en plusieurs endroits, non sans
 » y faire du desordre. Toutes les figures qu'on
 » y voit jouënt leur personnage selon le temps
 » qu'il fait : les unes fuyent au travers de la
 » poussiere, & suivent le vent qui les empor-
 » te ; d'autres au contraire vont contre le vent,
 » & marchent avec peine, mettant leurs mains
 » devant leurs yeux. D'un costé un Berger
 » court, & abandonne son troupeau, voyant
 » un lion, qui, après avoir mis par terre cer-
 » tains Bouviers en attaque d'autres, dont les
 uns

uns se défendent, & les autres piquent leurs
 bœufs, & taschent de se sauver. Dans ce ^{LE POUSSIN}
 desordre la poussiere s'éleve par gros tour-
 billons. Un chien assez éloigné, aboye,
 & se herisse le poil, sans ofer approcher.
 Sur le devant du Tableau l'on voit Pi-
 rame mort & étendu par terre, & au-
 près de luy Tysbé qui s'abandonne à la
 douleur.

Voilà de quelle maniere il sçavoit peindre
 parfaitement toutes sortes de sujets, & mes-
 me les effets les plus extraordinaires de la
 nature, quelque difficiles qu'ils soient à re-
 presenter; accompagnant ses paisages d'his-
 toires, ou d'actions convenables, comme dans
 celuy-cy, qui est un temps fascheux, il a
 trouvé un sujet triste & lugubre.

Toutes les choses que je viens de vous
 rapporter, ne doivent-elles pas faire pronon-
 cer en faveur du Poussin, sans estre mesme
 obligé d'attendre le jugement de quelque sça-
 vant qui les autorise?

En effet, dit Pymandre, je tiens que ce
 que la multitude approuve, doit aussi estre
 approuvé des doctes: la grande estime que
 tout le monde fait des Tableaux du Poussin
 est une espece de jugement populaire, où je

voy que les ignorans & les habiles ne sont point de differens avis.

Enfin, repris-je, nous avons parlé de plusieurs sçavans hommes qui ont travaillé long-temps, & qui par le secours de l'étude & une longue pratique ont tasché de se rendre capables d'exprimer noblement leurs pensées. Mais après avoir bien considéré tout ce qu'ils ont fait de plus beau, & mesme avoir examiné les ouvrages des Anciens dans le peu de choses à fresque que l'on a tirez de la Vigne Adriane, & particulièrement ce mariage qui est dans la Vigne Aldobrandine, dont la simplicité & la noblesse qu'on y remarque ont fait concevoir au Poussin quel pouvoit estre le génie de ces grands hommes: il faut avouër que ce Peintre, sans s'attacher à aucune maniere, s'est fait le maître de soy-mesme, & l'auteur de toutes les belles inventions qui remplissent ses Tableaux; Qu'il n'a rien appris des Peintres de son temps, sinon à éviter les defauts dans lesquels ils sont tombez; Que nous luy sommes redevables de la connoissance que nous pouvons avoir de la plus grande perfection de cét art. Et l'on peut dire qu'il a rendu un signalé service à sa patrie, en y ré-

ET LES OUVRAGES DES PEINTRES. 411
pendant les sçavantes productions de son LE POUSSIN.
esprit, lesquelles relevent considerablement
l'honneur & la gloire des Peintres Fran-
çois, & serviront à l'avenir d'exemples & de
modelles à ceux qui voudront exceller dans
leur profession.

Pymandre vouloit me parler, lors que nous
fusmes interrompus par l'arrivée de quelques
personnes: ce qui nous obligea de finir nos-
tre conversation, & de remettre à une au-
tre fois ce que nous avions encore à dire.



T A B L E.

A

A DAM VAN-NOORT. page 93	<i>Benedette.</i>	215
Adoration du Veau d'or peint par le Pouffin. 262	<i>Le Blanc.</i>	75
<i>Albane.</i> 219	<i>J. Blanchart.</i>	74
<i>Alphonse Parigi.</i> 514. 5	<i>Bobrun.</i>	8
Anaxamene puni pour une mé- chante raillerie. 218	<i>Bollery.</i>	75
<i>S. André.</i> 8	<i>Bots.</i>	92
<i>Antoine Tempeste.</i> 10	<i>Boulangier.</i>	229
<i>Antiveduto.</i> 80	<i>Braw.</i>	92
<i>Antonio Barbalonga.</i> 187	<i>Brugle.</i>	148
<i>Affelin,</i> dit Petit-Jean. 149	G	
Armide & Regnault peints par le Pouffin. 263	C ALLOT. 41	
Aveugles guéris par Nostre Sei- gneur, peints par le Pouffin. 301	<i>D. Calvart.</i> 160. 190. 219	
<i>Augustin Tasse.</i> 9	<i>Canta Gallina.</i> 47	
<i>Augustin Metelli.</i> 227	<i>Cavedone.</i> 227	

B

B ACCANALES du Pouffin. 265. 393	<i>Charles Lorrain.</i>	214
<i>Bamboche.</i> 148	<i>Le Clerc.</i>	73
Baptême de S. Jean, du Pouffin. 299	<i>Colignon.</i>	70
<i>Barbalonga.</i> 187	<i>Colonna.</i>	228
<i>Barthelemi Briemberg.</i> 149	<i>Corneille Polembourg.</i>	149
<i>Bellange.</i> 88	<i>Corneille Wrom.</i>	9
<i>J. Bely.</i> 87	<i>Cotelle.</i>	8
	<i>L. Cousin,</i> dit Gentil.	157
	<i>G. Craers.</i>	149

D

G DAW. 158		
<i>G. Delarts,</i> dit Bamboche.		148
<i>Delestain.</i>		87
<i>Denis Calvart.</i> 160. 190. 219		
<i>Dernet.</i>		62

FFf iij

T A B L E.

Discours de M. Pouffin à M. de Noyers, sur la grande Galerie du Louvre.	279	Histoire des sept Infans de Lara.	13
<i>Doffin.</i>	87	<i>Horace le Blanc.</i>	75
<i>Dominiquin.</i>	159	I	
E		S.	
E GMONT.	88	JEROSME, du Dominiquin.	171
<i>F. Elle.</i>	8	<i>Fr. Joseph Feuillant.</i>	87
<i>Erveest.</i>	149	<i>Israël Henriët.</i>	68
F		<i>Israël Sylvestre.</i>	71
F ERDINAND ELLE.	6	<i>Juste d'Egmont.</i>	88
<i>Fouckers d'Allemagne.</i>	274	L	
<i>Fouquieres.</i>	272	L ABELLE.	71
S François Xavier peint par le Pouffin.	276. 278. 315. 363	<i>L'Albane.</i>	219
F urius Camillus qui renvoye les Enfans des Faleriens.	263	<i>Lamare.</i>	216
G		<i>Lanfranc.</i>	209
G ALLERIES de l'Hostel de Bullion peintes par Blanchart, & par Vouët.	76. 84	<i>H. Lerambert.</i>	7
Gallerie de Luxembourg peinte par Rubens.	99	<i>Lestain.</i>	87
<i>Gaspard Craërs.</i>	149	Lettre du Roy à M. Pouffin.	268
<i>Gentil.</i>	157	Lettre de M. de Noyers au me.	266
<i>Gerard Daw.</i>	158	Lettres de M. Pouffin.	307. 309
<i>Gerard Zegres.</i>	148	Lettre du sieur Jean Dughet.	319
<i>F. Grimaldi.</i>	228	<i>L'Orechione d'Agostino.</i>	142
<i>Le Guerchin.</i>	229	M	
<i>Le Guide.</i>	288	L E MANCHOLE.	229
<i>Guyot.</i>	7	<i>La Manc, Tableau du Pouffin.</i>	365
H		L e Martyre des Innocens, du Guide.	198
J . HENRIËT.	68	<i>Le P. Matheo Zaccolino.</i>	10
H ercule qui enleve Déjanire, peint par le Pouffin.	264	<i>Ch. Meslin.</i>	214
		<i>Metelli.</i>	227
		L e Mercier.	277
		S. Michel, du Guide.	201
		<i>Mola.</i>	227

T A B L E.

<i>Mompres.</i>	9	<i>Le Pouffin.</i>	240
<i>Montagne de Venise.</i>	216	<i>Pyrrhus, Tableau du Pouffin.</i>	323
<i>Moyse.</i>	148		
<i>Moyse qui frape le Rocher.</i>	262.		

R

<i>Moyse exposé sur les eaux, peint par le Pouffin.</i>	304	R A M B O U T S.	148
<i>Le mesme sauvé.</i>	303	<i>Ravissement des Sabines, du Pouffin.</i>	262
<i>Le mesme qui foule aux pieds la Couronne de Pharaon.</i>	360	<i>Ravissement de Saint, Paul du mesme,</i>	290. 300
		<i>Rébecca, Tableau du Pouffin,</i>	
		342. 344	
		<i>S. Renard.</i>	8
		<i>Rimbrans.</i>	150
		<i>Romanelle.</i>	228
		<i>Rothamer.</i>	74
		<i>Rubens.</i>	92.

N

N A I S S A N C E de Bacchus			
peinte par le Pouffin.	305		
<i>Ninet.</i>	87		
<i>Noefs.</i>	91		

O

O C T A V E V A N - V E E N.	13		
<i>Orage peint par le Pouf-</i>			
<i>fin.</i>	408		
<i>Origine des armes des Ubaldini.</i>			
	12		
<i>Orion, tableau du Pouffin.</i>	306		

P

P A N & Syringue, peints par le Pouffin.			
<i>Païfages du mesme.</i>	299. 303		
<i>Parigi.</i>	51. 54		
<i>Passage de la mer Rouge, ta-</i>			
<i>bleau du Pouffin.</i>	262		
<i>Perelle.</i>	87		
<i>Ch. Person.</i>	ibid.		
<i>Pietre Noefs.</i>	91		
<i>Pietre Teste.</i>	216		
<i>Portraits difficiles à bien faire.</i>			
	141		

S

L E S S E P T S a c r e m e n s peints par le Pouffin.			293
<i>Les quatre Saisons, du mesme,</i>			
	306		
<i>Salimbeni.</i>			9. 51
<i>La Samaritaine, du Pouffin.</i>	306		
<i>Scalberge.</i>			88
<i>Sneidre.</i>			150
<i>Staben.</i>			91
<i>Stenuix.</i>			92
<i>Sujets allegoriques peints par le</i>			
<i>Pouffin.</i>	327. 329		
<i>Sylvestre.</i>			92.

T

T A B L E A U X du Cabinet de M. le Duc de Richelieu.			120
<i>Tableau de la Chapelle de Saint Germain en Laye, du Pouf-</i>			
<i>fin.</i>			271

T A B L E

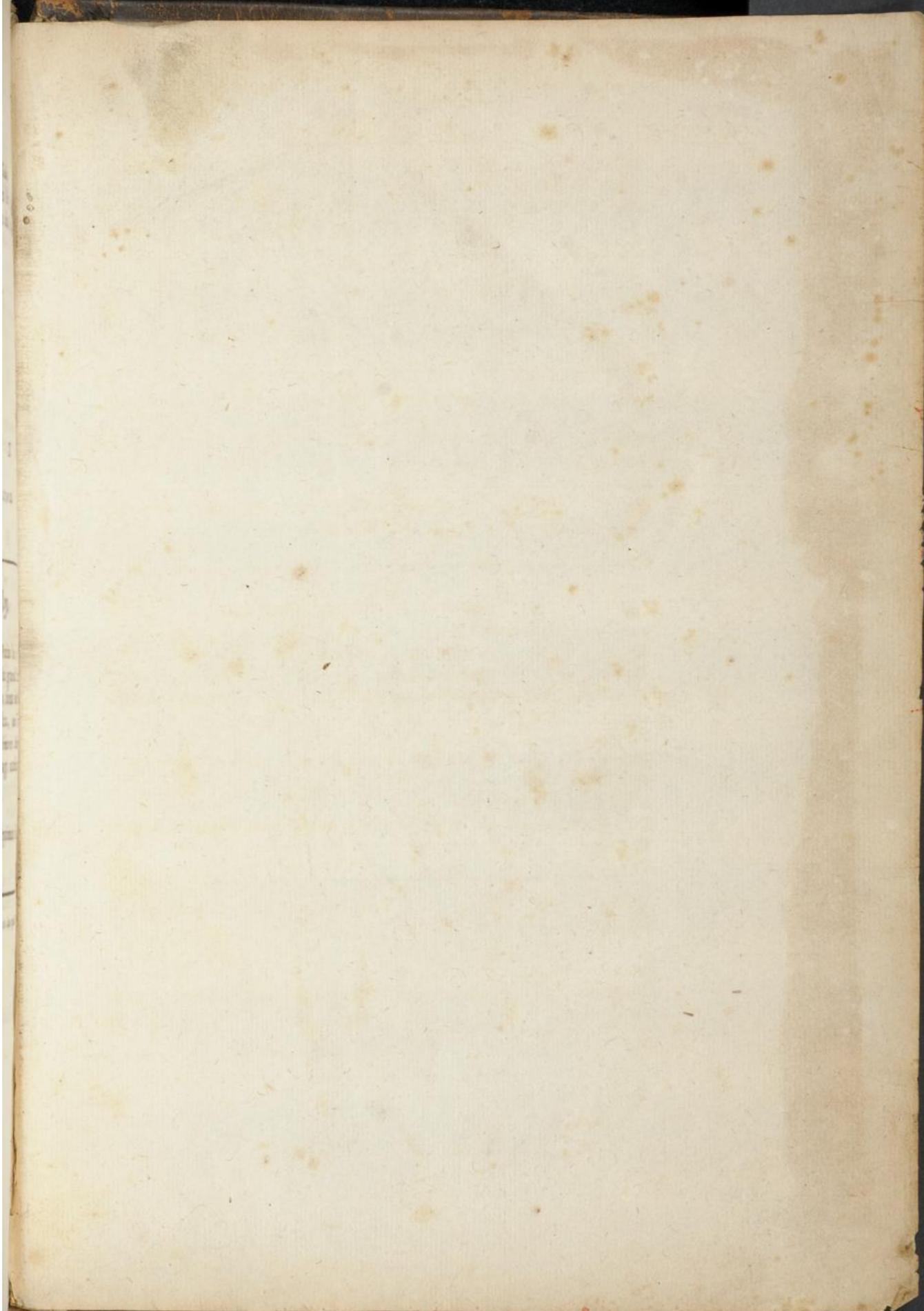
Tableaux de la Vierge, du mes-	12	Ubal dini.	12
me. 293. 299. 305. 306		Venus.	13
A. Tasse.	9	Ventura Salimbeni.	9. 51
Tempete.	10	Ulisse chez le Roy Licomede,	
P. Teste.	216	Tableau du Pouffin.	305
Thomassin.	49	Volfar.	90
Triomphe de Neptune, du Pouf-		S. Vouët.	78
fin.	265	A. Vouët.	86
V		Cl. Vouët.	ibid.
VAN-VEEN.	13	Vrains.	8
Vanboucle.	88	Wibers.	87
Vanbale.	99	Wildens.	28
Vandeick.	128	C. Wrom.	9
Vandrieffe.	88	Z	
Vanude.	216	Z ACCOLINO.	19
Varin.	74	Zegres.	148
Vauvremens.	157		

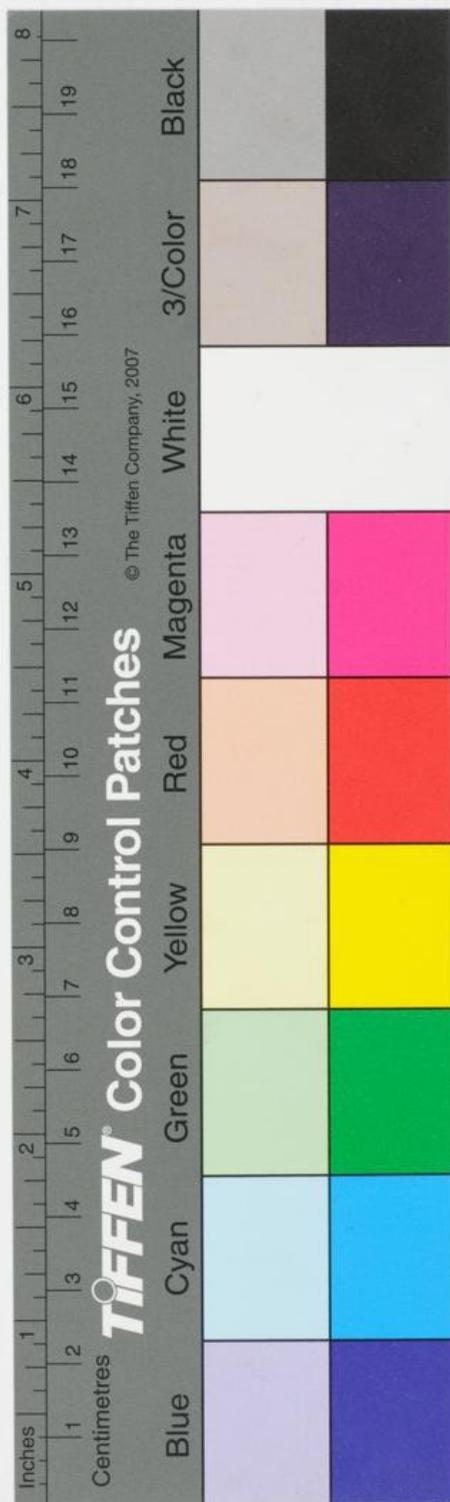
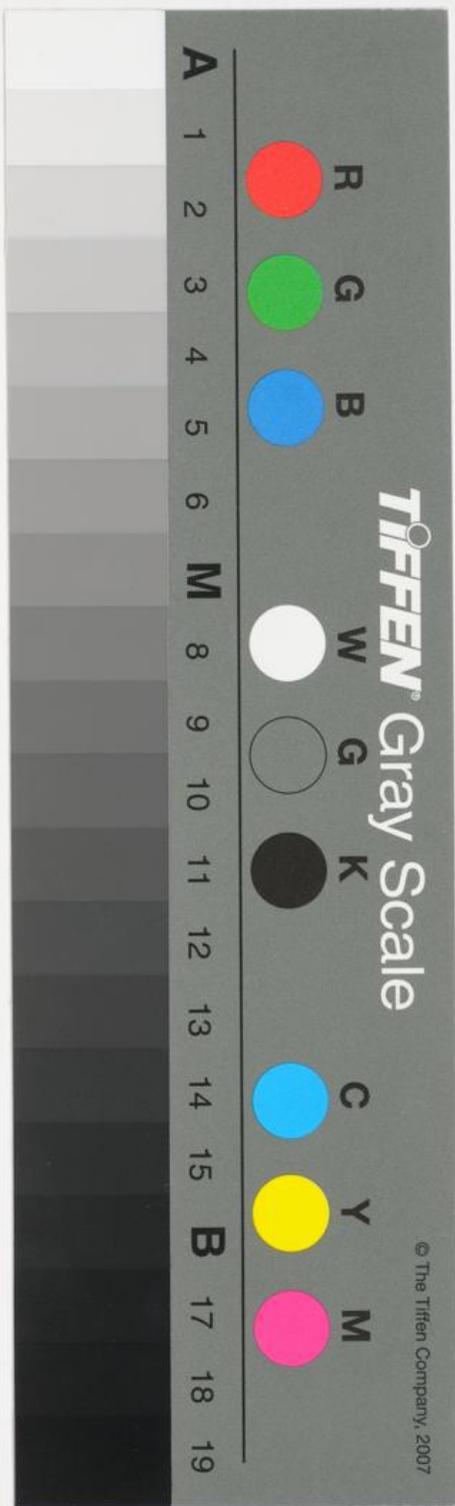
Extrait du Privilege du Roy.

PAR Lettres Patentes du Roy données à Paris le 9. Octobre 1663. signées HERVE', & scellées du grand Sceau de cire jaune, il est permis à ANDRÉ FELIBIEN, fleur des Avaux, de faire imprimer par tel Imprimeur qu'il voudra, un *Traité de l'origine de la Peinture, & des plus excellens Peintres Anciens & Modernes*, &c. & ce durant l'espace de vingt années. Avec défenses, &c.

Cette quatrième Partie a esté achevée d'imprimer le dernier Octobre 1684.

PAGE 109. lig. 18. on peint, *lis.* on a peint. Page 277. lig. 22. des qualitez; *lis.* les qualitez.





K. W. N. 90

